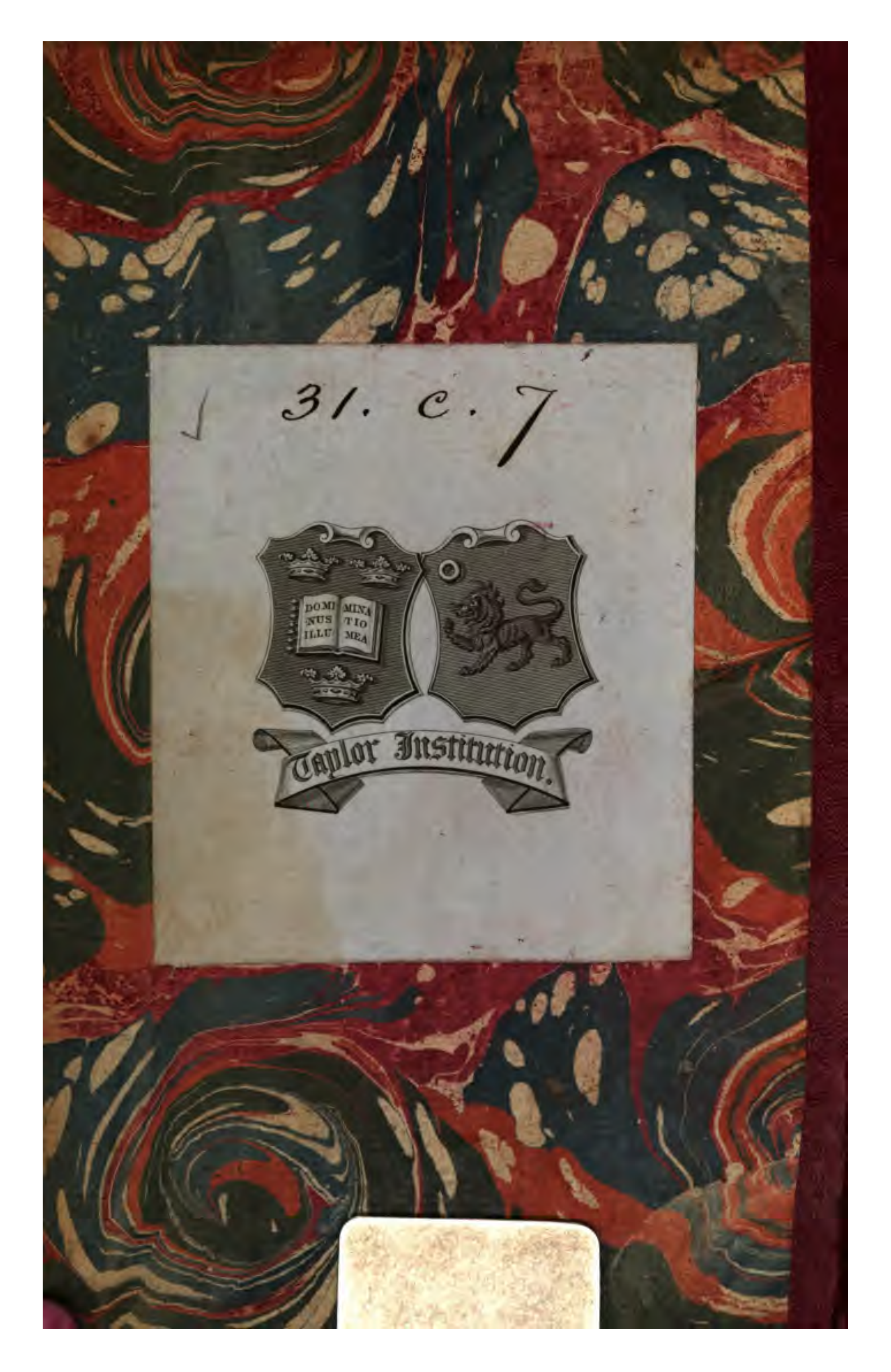

31. c. 7
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.



John Dilworth
Lancaster

LES

TROIS SIECLES

DE NOTRE

LITTÉRATURE.

TOME PREMIER.

LES
TROIS SIECLES
DE NOTRE
LITTÉRATURE,
OU
TABLEAU
DE L'ESPRIT DE NOS ÉCRIVAINS,
Depuis FRANÇOIS I, jusqu'en 1772:

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Hic ego gratiora dictu esse scio; sed me vera pro gratis loqui, etsi meum ingenium non moneret, necessitas cogit. Vellem equidem vobis placere, Quirites: sed multò malo vos salvos esse, qualicumque erga me animo futuri estis. Tit. Liv. l. 4, n°. 96.

TOME PREMIER.

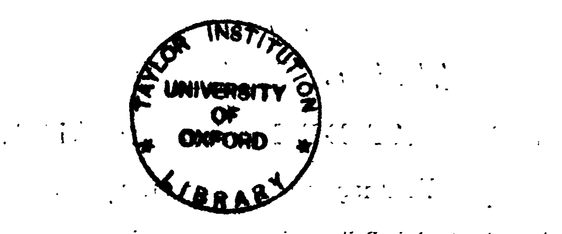


A AMSTERDAM,

Et se trouve A PARIS,

Chez { GUEFFIER, au bas de la rue de la Harpe.
{ DEHANSI, le jeune, rue Saint Jacques.

M. DCC. LXXII.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF
OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE.

DEPUIS long-tems, les maux qui désolent la République des Lettres, sont assez semblables à ceux qui, dans l'ordre politique, présagerent & furent la cause de la ruine des Empires les mieux affermis. A un Siecle de génie, de raison, de grandeur & de gloire, ont succédé des tems de frivolité, de foiblesse, de vertige, & d'absurdité. Le Théâtre de la Littérature est envahi par trois sortes d'ennemis, qui le dégradent: une Philosophie tyrannique & inconséquente y suffoque ou corrompt les germes du talent, le faux goût y anéantit les vrais principes, une aveugle facilité à tout admirer acheve d'en bannir l'émulation & de décourager le mérite. Les Esprits y sont divisés, les sentimens arbitraires, les regles méprisées, les rangs confondus, les grands Maîtres insultés; le savoir y est peu honoré, la médiocrité accueillie & même célébrée, la hardiesse y supplée au génie. On y voit presque à chaque moment des Productions bisarres, des succès monstrueux, des réputations usurpées, &,

ſans quelques Ecrivains incapables de céder au torrent, le bon goût & la raiſon y ſeroient ſans diſciples, comme ſans appui.

Au milieu de tous ces déſordres, il eſt impoſſible au zèle de ne pas élever la voix. Tant que le Préjugé ou l'Eſprit de Parti décideront des éloges & des critiques, les progrès de la décadence ne pourront que devenir plus rapides. C'eſt donc au Littérateur impartial, ami de la juſtice & de la vérité, à combattre les uſurpations, à deſſiller les yeux de la multitude, à prononcer, d'après des régles invariables, ſur le mérite ou les travers de tant d'Auteurs méconnus par l'injuſtice, ou applaudis par la ſéduction. Pourquoi aurions-nous craint de nous charger de cet emploi?

La République des Lettres eſt un Etat parfaitement libre, où tous les Citoyens jouiſſent des mêmes priviléges, s'ils n'y jouiſſent pas des mêmes honneurs: les plus illuſtres n'y ont d'autres droits que ceux qui ſont appuyés ſur le mérite & les talens; le plus obſcur n'excéde pas les bornes de ſon pouvoir, quand il entreprend de les juger: tout dépend d'avoir la juſtice & les vrais principes pour fondement de ſes déciſions.

Il feroit ridicule, après cela, de nous demander quels font nos chefs-d'œuvre ? Si les Ecrivains dont nous relevons les défauts, nous faifoient cette queftion, nous pourrions leur répondre : la crainte d'en faire qui ne valuffent pas mieux que les vôtres, nous a empêché d'en donner au Public : la connoiffance que nous avons des qualités indifpenfables à un bon Ouvrage, nous détermine à cenfurer les vôtres. S'il étoit queftion d'ajouter de nouvelles raifons, nous dirions encore, eft-il néceffaire d'avoir compofé d'excellens Tableaux, pour acquérir le droit de juger des fautes ou de l'habileté du Peintre, qui foumet les fiens à la critique ? Il fuffit d'être Spectateur. On l'a dit cent fois, quiconque livre fes Ouvrages au Public, reconnoît chaque Particulier pour fon Juge.

> Dès que l'impreffion fait éclore un Poëte,
> Il eft efclave né de quiconque l'achete.

Defpreaux avoit raifon, & nous nous en tenons à fon autorité.

Qu'on ne nous reproche pas de prendre un ton décifif dans la plûpart des Articles que nous traitons. Nous le déclarons d'avance, notre intention eft d'expofer notre

ſentiment, & nous n'avons prétendu qu'éviter des répétitions, en retranchant ces manieres de parler, *il nous paroît*, *il nous ſemble*, *à notre avis*. La fauſſe modeſtie de ces formules n'eſt guère capable de produire d'autre effet, que d'affoiblir la vérité, & de fatiguer le Lecteur par une ennuyante monotonie.

Il ſeroit également injuſte de ſe récrier contre certains traits de critique, où la plaiſanterie nous échappe comme d'elle-même, à la vue du Ridicule : ſi nous ſavions d'autres moyens, plus propres à le faire ſentir, nous les aurions employés. Il en eſt de même de certains mouvemens de zèle que les circonſtances nous arrachent : l'excès de l'abus & la vue de l'impunité, ont toujours produit les mêmes impreſſions, dans les ames juſtes & ſenſibles : les Lecteurs éclairés nous les pardonneront d'autant plus aiſément, qu'ils doivent ſentir par eux-mêmes, que lorſqu'il s'agit de venger la Religion, les Mœurs & le Goût, contre les erreurs de pluſieurs Ecrivains accrédités, on ne ſauroit s'exprimer avec trop de force ; cette force eſt même auſſi néceſſaire, qu'elle eſt louable. Les Auteurs qui attaquent la Société, n'eurent jamais droit

d'exiger des ménagemens, puiſqu'ils manquent eux-mêmes aux ménagemens les plus indiſpenſables.

Parmi les Ecrivains contre leſquels nous nous ſommes élevés, on diſtinguera ſur-tout les prétendus Philoſophes de notre Siecle. Ne doivent-ils pas s'y attendre, pour peu qu'ils ſoient capables de ſe rendre juſtice à eux-mêmes? Les Eſprits qui ne jugent que par des impulſions étrangeres, qui n'eſtiment que ſur parole, qui ſe laiſſent entraîner par la multitude, les ont regardés juſqu'à préſent comme des Lumieres, des Génies, des Bienfaiteurs; nous, qui les avons lus, connus & approfondis, nous les mettons à leur place, & faiſons diſparoître les trophées que l'inconſidération & la ſurpriſe avoient érigés en leur honneur; en diſcutant également & leurs talens & leurs principes, nous ne laiſſons paſſer aucune occaſion de faire ſentir la médiocrité des uns, la fauſſeté & le danger des autres.

On ſera ſans doute étonné de trouver nos jugemens ſur ces Auteurs encenſés par la crainte ou la flatterie, ſi peu d'accord avec les idées favorables de la prévention. Mais

ſi la Multitude eſt une fois inſtruite des reſſorts qu'ils ont mis en œuvre, pour faire réuſſir leurs Ouvrages, enfler leur réputation, accréditer leurs maximes, augmenter leur crédit, multiplier le nombre de leurs Partiſans; ſi on lui fait voir une ligue offenſive & défenſive, établie dans leur Secte pour la rendre dominante, l'encens brûlant ſans ceſſe pour parfumer tous les membres qui la compoſent, des bouches gagées pour crier à l'Apothéoſe en faveur de ſes Chefs, & leur départir les triomphes de la gloire & du génie, des nuages malignement répandus ſur le talent capable de les offuſquer: elle ceſſera bientôt de nous trouver extraordinaires: pour peu qu'elle veuille réfléchir, nous n'aurons d'autre mérite auprès d'elle, que d'avoir réſiſté à l'illuſion, & de dire courageuſement ce que tout Homme ſage & éclairé a déja connu & ſenti.

Rien de plus ſingulier, dans l'Hiſtoire de l'Eſprit humain, que ce fol Enthouſiaſme excité par la Philoſophie, dès qu'elle commença à élever la voix; les Eſprits ſimples & légers de la Capitale le communiquerent aux Provinces; l'empire de la mode rendit

la maladie épidémique. Le moyen de résister à la séduction ! Le Siecle d'or devoit renaître sous cette nouvelle *Astrée* ; de nouveaux *Prométhées* sembloient avoir dérobé au Ciel des feux plus purs, pour animer & béatifier les Humains : *bienfaisance*, *humanité*, *tolérance*, *lumieres*, *vertu*, *bonheur*, étoient les cris de leurs promesses : *superstition*, *abus*, *fanatisme*, *ignorance*, *esclavage*, étoient les anathêmes de leur zèle. Un ton imposant, des maximes éblouissantes, des sentimens hyperboliques, des sentences miraculeuses, exaltoient les cervelles, donnoient des convulsions philosophiques, & faisoient retentir le nom de *Philosophe*, des Académies jusques dans les Coches ; chacun enfin vouloit philosopher, à quelque prix que ce fût.

Cet horison si pur n'a pas été long-tems sans nuage ; cette Philosophie si bénigne s'est bientôt aigrie, à-peu-près comme ces liqueurs factices qui ne conservent pas long-tems leur goût emprunté. D'un langage doucereux & compâtissant, elle a passé avec rapidité à l'emportement & à la déclamation ; ses lumieres sont devenues des torches ardentes, prêtes à porter partout l'incendie ; la

divine Tolérance s'eſt changée en Furie inexorable pour renverſer tout ce qu'on avoit reſpecté juſqu'alors : les vérités les plus ſaintes, les principes les plus ſacrés, les devoirs les plus indiſpenſables, le Ciel, la Terre, l'Autel, le Trône, tout auroit éprouvé ſes ravages, ſi les Hommes euſſent été auſſi prompts à pratiquer ſes maximes, qu'elle étoit ardente à les débiter. Tout-à-coup ſe ſont exhalés de la Boîte de cette moderne *Pandore* les erreurs, les menſonges, les injures, les calomnies, les abſurdités, des torrens de fiel & d'impiété.

Une métamorphoſe ſi peu ménagée, ne pouvoit manquer de faire ouvrir les yeux. Quels Philoſophes, a-t-on dit, que ceux qui demandent grace à tout le monde, & n'en font à perſonne !

On n'en eſt pas reſté là : de leurs Livres, on les a ſuivis dans la Société. Dès-lors il a été facile de voir que ce qui avoit pu échapper à leur plume, & être regardé comme les effets d'un délire momentané, de la démangeaiſon d'écrire, du deſir de la ſingularité, étoit aſſez ſouvent réaliſé dans leurs démarches. Peu d'accord entre eux, jaloux les uns des autres, ennemis acharnés des Adver-

ſaires de leurs ſentimens, ardens à former des intrigues pour accroître & ſoutenir leur cabale, & aujourd'hui, pour en retarder la ruine entiere, déciſifs & tranchans dans les ſociétés, Adulateurs de la puiſſance & du crédit, Calomniateurs artificieux du mérite qui leur réſiſtoit, Oppreſſeurs impitoyables des victimes de leur animoſité : on s'eſt écrié encore, ſont-ce là les guides qu'il faut ſuivre, les modeles qu'il faut imiter, les idoles qu'il faut encenſer ?

Les intérêts de la Société ont conduit à de nouvelles réflexions. Nier l'immortalité de l'ame, ôter tout frein aux paſſions, confondre les notions du bien & du mal, réduire tout à l'amour de ſoi-même, exterminer toutes les vertus, rompre tous les liens, attaquer les loix, renverſer les principes, ne faire, en un mot, de la Vie humaine, qu'un tiſſu de motifs arbitraires, d'intérêts perſonnels, d'appétits ſenſuels & déréglés, d'actions animales ; la terminer par un anéantiſſement entier, ou préconiſer un ſuicide aveugle, qui, par foibleſſe ou par déſeſpoir, en abrége le cours, n'étoit-ce pas en inſulter les Membres & leur porter les coups les plus funeſtes ? N'étoit-ce pas pervertir

tous les caractères, ôter aux ames leur vigueur & leur énergie, aux esprits leurs principes & leurs lumieres, au sentiment son usage & ses objets légitimes, aux préjugés les plus respectables leur empire & leurs avantages? Que pourroit-on attendre d'un Philosophe formé à une pareille école? Abandonné à lui-même, triste jouet de ses illusions & de ses caprices, esclave de ses penchans, victime continuelle de sa déplorable existence, en quoi pourroit-il contribuer au bonheur des autres, étant le plus cruel ennemi de lui-même?

Aussi, par les fruits de cette désolante doctrine, voit-on presque partout une dégradation générale; les Esprits retrécis, abattus, abrutis; les cœurs resserrés, desséchés, languissans; les mœurs corrompues, dégradées ou plutôt entiérement anéanties; le génie national totalement défiguré & perverti. De petits objets, de petites vues, de petits motifs, de petits moyens, de petites inventions, de petits amusemens, ont remplacé, dans les ames Françoises, cette chaleur & cette élévation qui firent la gloire de nos Ancêtres, qui nous ont été supérieurs en tout, parcequ'ils n'étoient pas Philosophes. Eh!

que leur eût importé de tant raisonner, ils avoient le talent de bien faire? Ne sait-on pas que la démangeaison du raisonnement suppose toujours la foiblesse de l'ame? Les Athéniens & tous les Peuples conquérans ne furent subjugués, que quand ils sçurent mieux raisonner que vivre & combattre.

Les Lettres n'ont-elles pas droit de former les mêmes plaintes? Cette Philosophie corrosive a desséché les talens dans leur germe, les a séduits par des chimeres, les a égarés dans leur route, les a détournés de leur but, a affoibli leurs ressorts & flétri tous leurs charmes; elle a dénaturé les genres & renversé toutes les regles.

N'est-ce pas elle qui a introduit parmi nous ces Drames langoureux, qui ne sont propres qu'à assoupir la Nation & à bannir la bonne Comédie de notre Théâtre? N'a-t-elle pas surchargé nos Tragédies de ces sentences parasites qui les défigurent, de ces sentimens excessifs qui en affoiblissent l'intérêt, de ces discussions pédantesques qui refroidissent l'action? Jusqu'où n'a-t-elle pas soufflé ses nuisibles vapeurs! Poésie, Prose, Eloquence, le Barreau, la Chaire même, tout annonce ses traces destructives & en porte

l'empreinte; c'eſt la tête de *Méduſe*, tout ſe pétrifie à ſon approche.

Quel bouleverſement dans les idées! Ce ſont des Philoſophes qui ont mis *Lucain* au-deſſus de *Virgile*, *Deſpreaux* au-deſſous de *Quinault*, *la Mothe* à côté du grand *Rouſſeau*, *Voltaire* au-deſſus de *Corneille* & de *Racine*, *Perrault*, *Boindin* & *Terraſſon* au-deſſus de tous les Ecrivains du Siecle dernier. Ce ſont des Philoſophes qui déclament contre l'imagination & la Poéſie, qui réduiſent le mérite des Vers au ſeul mérite de la penſée, qui ont ſubſtitué, dans le ſtyle, l'emphaſe au naturel, l'enflûre au ſentiment, l'entortillage à la clarté, la glace au pathétique....

Il ſeroit facile de donner plus d'étendue à ce tableau; mais tous les travers philoſophiques & littéraires ſeront ſuffiſamment mis au jour, dans le cours de l'Ouvrage que nous publions.

Si nous nous étions aveuglés ſur les ſuites de cette entrepriſe, nous aurions oublié ce que l'expérience nous a mis cent fois ſous les yeux. Nous connoiſſons trop la ſenſibilité des Auteurs contre ceux qui attaquent leurs

Ouvrages & bleſſent leur amour-propre, pour ne pas nous attendre à leur reſſentiment. Il ſeroit inutile de leur dire, qu'en Littérateurs zélés & en bons Citoyens, nous préférons l'intérêt des Lettres & du Public, à celui de leur vanité; qu'avec les mêmes ſentimens, ils devroient être plus dociles & ne pas s'offenſer; que tant de penchant à ſe révolter contre la cenſure, eſt la preuve la plus certaine d'un talent médiocre & d'une gloire uſurpée; que rien ne nous aſſujettit ni ne peut nous aſſujettir à louer ce qui ne nous paroît pas louable; que nous leur permettons la critique de nos jugemens, ſauf à y répondre, s'ils n'apportent pas de bonnes raiſons: nous nous contenterons de les aſſurer, que l'impartialité a été notre premiere regle. Nous connoiſſons perſonnellement peu des Auteurs auxquels nons donnons des éloges; nous en connoiſſons encore moins de ceux que nous avons cenſurés: le Public décidera lui-même ſi nous mettons quelque différence dans notre maniere de nous expliquer ſur les uns & ſur les autres, ſur les vivans ou ſur les morts.

Nous avons encore prévu que les Philoſophes ne nous pardonneroient jamais de les

avoir attaqués. Inſtruits à fonds de leurs ſentimens & de leurs manœuvres, nous les voyons déja ſe déchaîner contre nous dans les ſociétés, ne rien épargner pour décrier notre travail, notre perſonne, nos mœurs; nous entendons déja les noms de *Poliſſon*, de *Méchant*, de *Scélérat*, de *Monſtre*, &c, &c, retentir aux oreilles de ceux que ces honnêtes qualifications n'étonnent point & qui veulent bien les écouter. Ils ne borneront ſans doute pas là leur vengeance. Les Subalternes ſeront mis en œuvre; les Libelles fabriqués dans l'obſcurité, ſeront confiés à des mains auſſi viles que zélées, pour être diſtribués dans le Public; des Valets à gages s'efforceront de déclamer contre nous dans les Caffés, dans les Promenades, dans ces lieux où la Compagnie s'aſſemble pour débiter des oracles & dîner à quinze ſols. Ils inventeront peut-être des ſtratagêmes nouveaux, & ſe ſurpaſſeront pour nous nuire.

Nous avons prévu tout cela, & nous ne l'avons pas craint.

Quand bien même nous ne ſerions pas aſſurés du ſuffrage des honnêtes Gens, dont le nombre eſt plus grand qu'ils ne penſent; quand nous ne ſerions pas dans le cas de

compter ſur la protection du Gouvernement indigné des déſordres qu'ils ont introduits; quand nous n'aurions pas des Amis vertueux & zélés, capables de prendre notre défenſe, & de nous ſoutenir contre l'oppreſſion; nous aurions aſſez de courage pour leur dire: » Philoſophes, nous vous redoutons peu; ſans » ambition, ſans deſirs, ſans prétention, » qu'aurions-nous à craindre? L'amour de la » Religion, de la Patrie, des Lettres & du » Goût, a été notre unique motif: nous » voudrions en être la victime, duſſiez-vous » par-là achever de vous faire connoître «.

Il nous reſte à dire un mot ſur le plan que nous avons ſuivi.

Nous ne parlons point des Auteurs qui n'ont cultivé que les Sciences: l'Ouvrage eût été trop volumineux; d'ailleurs nous n'aimons à parler que de ce que nous entendons. Par cette raiſon, les Médecins qui n'ont travaillé que ſur des objets de Médecine, les Géometres qui n'ont écrit que ſur la Géométrie, les Juriſconſultes qui n'ont publié que des Livres de Juriſprudence, les Phyſiciens, &c. ne nous ont pas paru de notre reſſort.

Les Auteurs vivans, ſi nous en avons

passé quelques-uns sous silence, [comme cela est très-vraisemblable] ne doivent pas nous savoir mauvais gré de cet oubli : leur Nom ou leurs Ouvrages ont échappé à nos recherches. Il n'en est pas de même de beaucoup d'Auteurs obscurs à qui nous avons consacré un Article : notre but, en les ramenant sur la scène, a été de faire connoître le mérite de quelques-uns trop injustement oubliés ; par un motif contraire, nous nous sommes attachés à réduire à leur juste valeur, certains Ecrivains, trop indiscretement qualifiés de *grands Hommes*, dans les Dictionnaires historiques. Tout ce qui a pu donner lieu à des réflexions intéressantes, à des critiques utiles, à des réfutations nécessaires, à des discussions de morale ou de littérature ; en un mot, tout ce qui a été une occasion de rappeller aux vrais principes & de répandre de la variété, n'a pas été regardé comme étranger à notre Ouvrage. Les fautes instruisent autant que les beaux exemples, & nous ne nous sommes jamais proposé que d'instruire.



LES



LES TROIS SIECLES DE NOTRE LITTÉRATURE.

A.

1. ABADIE, [*Jean*] né en Guienne en 1610, mort à Altena en 1674, eſprit auſſi bizarre qu'inconſtant. Il fut ſucceſſivement Jéſuite, Janſéniſte, Proteſtant, & illuminé. Ses ouvrages ſont écrits d'un ton qui répond à ſa conduite ; ils contiennent pour la plûpart des héréſies, des rêveries, des abſurdités. On ne ſera pas ſurpris qu'ayant abandonné le jugement pour ſe laiſſer aller à ſa facilité, on ait de lui une énorme quantité de volumes. L'eſprit eſt toujours fécond quand l'i-

magination l'allume, & toujours monstrueux quand il n'est arrêté par aucun frein.

1. ABADIE, [*Jacques*] Théologien Protestant, né à Nay en Bearn, en 1654, mort à Marybonne, ville voisine de Londres, en 1727.

Son *Traité de la vérité de la Religion chrétienne* lui donne un rang distingué parmi les défenseurs de la Religion, & son livre de *l'Art de se connoître soi-même*, le place parmi les vrais Philosophes & les bons Littérateurs.

Le premier ouvrage est caractérisé principalement par la force du raisonnement, l'enchaînement des preuves, la grande méthode qui y regne, & par un style plein de chaleur & d'énergie. Aussi Madame de *Sevigné* & M. de *Bussy Rabutin* ne mettent-ils pas de bornes à leurs éloges, quand ils parlent, dans leurs Lettres, de cet excellent Traité.

Le mérite de *l'Art de se connoître soi-même* a été senti non-seulement par les Lecteurs ordinaires, mais encore par plusieurs Auteurs qui ont sçû en tirer le plus grand parti. On l'a fondu presque tout entier dans le Dictionnaire Encyclopédique, sans qu'on ait daigné le citer, même dans les articles qu'on en a tirés mot à mot. Il est vrai que l'Encyclopédie est une compilation;

mais les compilateurs n'en étoient pas moins obligés d'indiquer leurs sources. Par ce moyen, un très-grand nombre d'Auteurs jouiroient de la gloire attribuée à leurs copistes, si toutefois s'en peut être une de figurer dans l'Encyclopédie.

Jacques Abadie n'est pas mort fou, comme l'a avancé M. de *Voltaire*, qui avance tant de choses sans fondement, lorsqu'il s'agit de décrier les hommes de génie que la Religion compte parmi ses défenseurs.

ABANCOUR, [*François-Jean* VILLEMAIN D'] né à Paris en 1745.

Les poésies de ce jeune Auteur n'annoncent que de la médiocrité, ce qui ne promet pas de grands progrès. Des commencemens foibles ne tirent pas toujours à conséquence; mais quand le génie poëtique ne se fait pas sentir dans la jeunesse, c'est un triste préjugé pour la suite.

ABAUZIT, [*Firmin*] Bibliothécaire de la ville de Genève, né à Uzez, mort à Genève en 1758.

Quand on lit, dans une des notes de la Nouvelle Héloïse, le magnifique éloge que *J. J. Rousseau* fait de ce Philosophe si peu connu, le pre-

mier mouvement du lecteur est de courir aussitôt aux ouvrages de M. *Abauzit* ; mais il s'en faut de beaucoup qu'ils soient propres à justifier l'enthousiasme de l'Ecrivain Genevois. Ils consistent en grande partie dans de longues & ennuyeuses dissertations contre le Christianisme. Il est difficile de concilier avec un acharnement aussi peu mesuré, la haute idée qu'on veut nous donner des vertus sociales de ce dissertateur. Rarement on respecte les droits de la société privée, quand on manque ainsi de respect à la société générale. *Socrate*, *Platon*, & quelques autres Philosophes de l'antiquité, n'auroient pas été appellés Sages & Philosophes par excellence, s'ils ne se fussent occupés toute leur vie, qu'à écrire contre le Culte reçu de leur tems.

ABEILLE, [*Gaspard*] Prieur de Notre-Dame de la Merci, de l'Académie Françoise, né à Riez en Provence, en 1648, mort à Paris en 1718.

On ne sauroit peut-être pas qu'il a fait des Piéces de Théâtre, sans ce vers,

Vous souvient-il, ma sœur, du feu Roi notre pere,

auquel un plaisant du Parterre répondit,

Ma foi s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

ce qui fit tomber la Piéce, qui seroit tout aussi bien tombée sans cela.

Ses autres ouvrages, tous médiocres & même au-dessous du médiocre, sont restés dans l'oubli, & l'on a eu raison de dire dans son épitaphe :

Ci gît un Auteur peu fêté,
Qui crut aller tout droit à l'immortalité,
Mais sa gloire & son corps n'ont qu'une même biére;
Et lorsqu'*Abeille* on nommera
Dame postérité dira,
Ma foi s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

ABELLI, [*Louis*] Evêque de Rhodez, né dans le Vexin François, en 1604, mort à Paris, en 1691, plus connu par ce vers de *Boileau*,

Que chacun prenne en main le Moëlleux Abéli,

que par ses propres ouvrages, qui ne sont pourtant pas sans mérite. Son *Traité*, en Latin, *sur les devoirs des Evêques & des Vicaires-Généraux*, annonce du jugement & de la facilité pour écrire. Sa *Vie de St. Vincent de Paule*, n'a point été effacée par la longue & ennuyeuse rapsodie du casuiste *Collet*, qui porte le même titre.

ABLANCOURT, [*Nicolas* PERROT sieur D'] de l'Académie Françoise, né à Chalons-sur-Marne, en 1606, mort à Ablancourt, près de Vitry en Champagne, en 1664.

Quoique son style commence à paroître un peu

ſurranné, ſes Traductions ſont ſi bien écrites, les tours en ſont ſi élégans, les expreſſions ſi vives & ſi hardies, qu'on penſe lire l'original. Sa maniere de traduire eſt fort libre; il ſe contente de préſenter le ſens en général, ſans s'attacher à rendre en détail les penſées du texte, ce qui fit appeller chacune de ſes traductions, *la Belle infidelle*. Elles ſont en très-grand nombre, & il n'a jamais voulu travailler qu'en ce genre. Il répondit à quelqu'un qui lui demandoit pourquoi, écrivant ſi bien, il aimoit mieux être Traducteur qu'Auteur lui-même, » Que la plûpart des ou» vrages modernes n'étoient que des redites des » Anciens, & que pour bien ſervir ſa patrie, » il valoit mieux traduire de bons livres que d'en » faire de nouveaux, qui le plus ſouvent ne » diſent rien de nouveau «.

ABRAM, [*Nicolas*] Jéſuite, né en Lorraine en 1589, mort à Pont-à-Mouſſon en 1655; auteur d'un Commentaire Latin ſur les Oraiſons de *Cicéron*, où le texte eſt noyé dans la multitude & la longueur des notes, défaut aſſez ordinaire à ces ſortes d'ouvrages où la forme emporte le fonds. Ce Commentaire eſt en deux vol. in-folio. Nous en avons un autre du même Auteur, ſur *Virgile*, beaucoup plus eſtimé, ſans

doute parcequ'il est plus court. La clarté & la précision peuvent seules établir le mérite des ouvrages qui ont pour objet d'éclaircir ceux des autres.

AÇARQ, [*N.* D'] de l'Académie d'Arras & de celle de la Rochelle, ci-devant Professeur à l'Ecole Royale Militaire.

Il est malheureux pour lui d'avoir introduit dans un ouvrage Grammatical un jargon philosophique, ridicule dans presque tous nos Écrits modernes, & plus encore, dans un livre élémentaire. Par-là M. *D'Açarq* s'est attiré avec raison quelques traits de critique. Quand on veut relever les fautes de langage, répandues dans des Auteurs célébres, tels que *Racine*, *Despreaux* & *Crébillon*, il faut bien se garder d'avoir soi-même un langage qui prête à la censure & au ridicule. Si on pardonne ce travers à M. *d'Açarq*, on trouvera dans sa *Grammaire Françoise philosophique*, de la justesse & de la profondeur; ses décisions ne sont pas éloignées des régles du vrai goût, & sa maniere d'écrire est quelquefois pleine de chaleur & d'énergie. C'est apparemment le ton du siecle qui l'a déterminé à intituler sa Grammaire *philosophique*; elle n'en seroit pas moins bonne sans cette manie de faire entrer la philosophie où elle n'a que faire.

ACHERI, [*Dom Luc*] Bénédictin, né à St. Quentin en 1609, mort à Paris en 1685.

Le grand nombre d'ouvrages qu'il a déterrés & mis en lumiere, lui ont mérité une place parmi les Savans du siecle dernier; les excellentes préfaces qu'il a mis à la tête de chaque Édition, prouvent qu'il auroit pu ne pas se borner au simple mérite d'Éditeur. On doit des éloges à ces hommes laborieux, & assez modestes pour préférer les productions des Auteurs anciens à celles qu'ils auroient pû donner eux-mêmes. Ils méritent en cela plus de reconnoissance que la plûpart des Ecrivains médiocres qui fatiguent le public de leurs propres ouvrages.

ADAM, [*Maitre*] surnommé Billaut, Menuisier de Nevers, mort en 1662.

Une verve singuliere, un génie pour les vers qu'il ne tenoit que de la nature, beaucoup de facilité pour se bien exprimer, quoiqu'il fut sans lettres, le firent regarder comme une espece de phénomène poëtique. Tous les Rimeurs de son tems firent des vers à sa louange. Le Duc de *Saint-Agnan* lui adressa ceux-ci:

Ornement du siécle où nous sommes,
Vous n'aurez rien de moi, sinon

Que pour les vers & pour le nom
Vous êtes le premier des hommes.

La chanſon de *Maitre Adam*, qui commence ainſi, *Auſſitôt que la lumiere vient redorer nos côteaux*, ſuffiroit ſeule pour juſtifier cet enthouſiaſme. Il eſt auteur, outre cela, de pluſieurs autres piéces marquées au coin du même génie.

Anacréon jouit de l'immortalité pour quelques couplets qui ſont parvenus juſqu'à nous : par reſpect pour le préjugé, nous ne comparons pas *Maitre Adam* à *Anacréon*; nous nous contentons d'obſerver que le hazard influe beaucoup ſur les réputations. Nous ignorons fort ſouvent le nom de tel de nos Poëtes, dont les chanſons, que nous ſavons par cœur, valent autant que celles du Poëte Grec.

ADANSON, [*Michel*] de l'Académie des Sciences, de la Société Royale de Londres, né à Aix en Provence en 1727.

Son *Hiſtoire naturelle du Sénégal* eſt recherchée des Naturaliſtes & des Curieux. On a de lui, outre cela, différens *Mémoires*, inſérés dans ceux de l'Académie des Sciences; ils ont pour objet l'Hiſtoire naturelle, & principalement celle des plantes, dont il paroît que M. *Adanſon* a fait une étude particuliere, & l'on y trouve des ob-

ſervations aſſez juſtes ſur ce genre de productions de la nature.

AGUESSEAU, [*Henri-François* D'] Chancelier de France, Commandeur des ordres du Roi, né à Limoges en 1668, mort en 1751, un de ces hommes qui font l'honneur de leur ſiécle, de leur nation, de l'humanité, & dont le culte, s'il nous eſt permis de nous ſervir de cette expreſſion, ne peut qu'augmenter par la ſucceſſion des tems.

La nature n'en produit pas ſouvent de cette trempe. Pour les former, il faut qu'elle réuniſſe tous les talens & toutes les vertus, un eſprit capable de toutes les connoiſſances, un cœur rempli de tous les ſentimens.

Jamais homme ne fit ſentir avec plus de dignité l'accord de ces deux mérites. Placé dans le plus haut rang, il en fut la gloire, & ſeroit un de nos plus célébres Ecrivains, quand même il n'auroit pas été un de nos plus grands Magiſtrats. Avoir reçu du ciel une imagination vive & féconde, un jugement auſſi exquis que ſolide; allier à l'étendue du ſavoir une profonde ſageſſe; aux charmes de l'éloquence l'empire de la vertu, à l'élévation des dignités un amour intrépide pour le bien; avoir ajouté à ces qualités une application infatigable pour cultiver ſes talens, cette

modeſtie rare, la véritable parure du mérite: tel eſt le privilege heureux qui diſtingue ce grand homme à qui les hommages ne peuvent être trop prodigués.

Il paſſa ſucceſſivement par toutes les places de la haute magiſtrature, &, dans les différentes fonctions qu'il eut à remplir, il ſçut toujours régler ſes travaux ſelon l'eſprit de chaque miniſtère.

Les Diſcours qu'il prononça, étant Avocat ou Procureur-Général, ne nous laiſſent rien envier aux Orateurs d'Athènes & de Rome. On y admire une éloquence proportionnée aux ſujets, ſublime dans les plus élevés, communicative & intéreſſante dans les plus ſimples, une érudition choiſie, toujours dirigée pour l'utilité, une profondeur de raiſonnement parée de toutes les graces de l'élocution. Quelles que ſoient les matieres qu'il embraſſe, il fait naître la perſuaſion & entraîne les ſuffrages; les inſtructions, les idées, les ſentimens naiſſent en foule avec la variété des tours & le choix des termes propres à les embellir; peu d'ouvrages offrent autant d'exemples de ce ſublime, qui conſiſte dans l'expreſſion ſimple d'une grande penſée; les ornemens ſe préſentent d'eux-mêmes ſous la plume de cet Orateur philoſophe, ſans qu'il ait beſoin de les chercher; jamais la raiſon ne s'exprima

avec plus de nobleſſe & de candeur. Tous ſes ouvrages ſont d'une utilité, qu'on ne peut comparer qu'à ſes talens. On croit entendre *Démoſthène* parler le langage de *Platon*. Plein de chaleur & d'intérêt, il ſait donner la vie à tout ce qu'il peint, & la nature même devient plus intéreſſante par les charmes que ſon pinceau répand ſur tous les objets.

Les autres ouvrages de M. *d'Agueſſeau* portent l'empreinte du même génie. Ses Inſtructions pour les Magiſtrats, ſon Eſſai ſur le Droit public, ſes Ecrits ſur les Belles-Lettres, ſes Principes pour l'éducation de ſon fils, ſont autant de monumens qui renferment, chacun en particulier, une raiſon ſupérieure, des traits brillans dont ſe forme un grand corps de lumiere qui éclaire l'eſprit, autant qu'il échauffe le cœur. Tout ce qu'il y diſcute, porte avec ſoi le caractère d'une ſagacité qui étonne. Il interpréte les loix, comme l'eût fait le législateur lui-même; il expoſe le Droit naturel & le Droit public, comme s'il étoit l'interprête de la nature & de toutes les nations; il parle de littérature, comme ſi les Muſes, les Graces & le bon Goût l'euſſent rendu dépoſitaire de leurs oracles. Dans ſes *Mercuriales* ſur-tout il eſt aiſé de reconnoître une ſuite de tableaux où l'homme de loix eſt forcé de puiſer la plus haute idée de ſa

profession & l'amour de ses devoirs, l'homme d'Etat les leçons de la politique & les moyens de la rendre utile & respectable, le Philosophe le bon usage des lumieres & la sagesse de savoir les contenir, le Littérateur les finesses de son art & les solides beautés qui peuvent l'embellir, tous les hommes enfin le respect des loix, les regles de la vertu & les charmes qui la font aimer.

Comment M. *d'Aguesseau* est-il parvenu à se rendre ainsi supérieur dans chaque genre? Une étude constante, secours nécessaire aux dons les plus heureux de la nature, fit éclore, étendit, fortifia ses talens, & l'habitude de ne s'occuper que de grands objets, lui procura l'heureuse facilité de s'exprimer avec noblesse dans les différentes parties qu'il embrassoit.

Sa maniere de traiter les matieres les plus abstraites avoit cela de particulier, qu'elle étoit à la portée de tous les esprits. Il avoit la méthode de réduire chaque sujet à des propositions simples, mais vraies; de ces propositions il en déduisoit plusieurs autres, qui toutes concouroient à développer les premieres; par ce moyen, de vérité en vérité, de conséquence en conséquence, il atteignoit le but qu'il s'étoit proposé, & finissoit par persuader & se faire aimer.

On ne peut se rendre ainsi maître de l'esprit

des autres, qu'après s'être, avant toutes choses, rendu maître du sien. Quelque heureusement qu'on soit né, l'étude de soi-même, celle des hommes, l'attention à se former sur de bons modeles, sont absolument nécessaires pour se mettre en état de devenir un modele à son tour.

Aussi tous les genres de savoir, acquis par une application infatigable, avoient-ils concouru à enrichir l'esprit de M. *d'Aguesseau* de la substance de tous les autres esprits. Mathématiciens, Orateurs, Historiens, Poëtes, il avoit tout connu, tout digéré. Dans les premiers, il avoit puisé l'analyse & la justesse; dans les seconds, l'éloquence & la sublimité; dans l'histoire, l'ordre & la simplicité de la marche; dans les Poëtes, la vivacité des images, la hardiesse des expressions, cette riche abondance, & principalement cette harmonie secrette du discours *qui*, comme il le disoit lui-même, *sans avoir la servitude de la poésie, en conserve souvent toute la douceur & toutes les graces.*

Nous n'ajouterons pas ici le détail de ses vertus; la postérité en chérira toujours le souvenir, autant que la magistrature en fera sa gloire. Qu'il nous soit seulement permis d'ajouter que si la Religion avoit besoin de suffrages pour triompher des efforts de l'impiété, quel homme

ſera plus propre par ſes lumieres & par ſes mœurs à en impoſer à la préſomption qui l'attaque & aux vices qui la déshonorent? Il lui rendit conſtamment hommage par ſa conduite & dans ſes écrits. Elle étoit, ſelon lui, le ſeul guide qui put apprendre à l'homme ce qu'il a été, ce qu'il eſt & ce qui peut le rendre tel qu'il doit être. *Les préceptes qu'elle renferme*, diſoit-il, *ſont la route aſſurée pour parvenir à ce ſouverain bien que les anciens Philoſophes ont tant cherché, & qu'elle ſeule peut nous faire trouver* *. *C'eſt elle*, ajoutoit-il, *qui doit animer tous nos travaux, qui en adoucit la peine & qui peut ſeule les rendre véritablement utiles* **; d'où il tiroit cette conſéquence foudroyante pour les eſprits-forts, que *la Religion eſt la vraie philoſophie* ***.

AIGUEBERE, [*Jean* DUMAS D'] Conſeiller au Parlement de Toulouſe, ſa patrie, mort en 1755. Il ne jugea pas à propos de pourſuivre la carriere du théâtre, à laquelle il s'étoit livré pendant ſa jeuneſſe. Les diſpoſitions heureuſes qu'on remarque dans quelques-unes de ſes pieces, font

* Œuvres de M. d'Agueſſeau, tom. I, Inſtruction I.

** Tom. I, Inſtruction IV.

*** Inſtruct. II, tom. I.

regretter qu'il ait abandonné ce genre. Il y a toute apparence qu'avec un peu plus de culture, ses talens lui auroient fait un nom parmi les Auteurs dramatiques. Sa piece intitulée *les trois Spectacles*, annonçoit vraiment un esprit propre à occuper la scène avec des applaudissemens justement mérités.

ALEMBERT, [*Jean* LE ROND D'] de l'Académie Françoise, de celle des Sciences, de la Société Royale de Londres, de l'Académie de Berlin, de Russie, de Suede, &c. né à Paris en 1717.

On le regarde comme un des plus habiles Géométres parmi ceux qui n'ont point eû le génie de l'invention, & ses *Mêlanges* le placent parmi nos bons Littérateurs. Mais n'a-t-il pas un peu abusé de sa juste réputation, en voulant établir dans les Lettres certains paradoxes qui tendent à dénaturer les genres, & que l'esprit géométrique, si nous entendons par ce mot la justesse des idées, auroit dû réprouver le premier? Les sentimens de M. *d'Alembert* sur la poësie, par exemple, ne sont nullement d'accord avec les sentimens reçus. En exigeant des vers renforcés de pensées, en préférant, dans les vers, les pensées à tout autre mérite, n'est-ce pas en bannir ce

qui

qui en fait l'agrément & la vie, l'imagination? Assujétir les fictions, les images, la hardiesse, les écarts de la poésie au ton lourd & pénible de la vérité, c'est ôter à l'esprit humain ces charmes séducteurs qui l'attachent, le captivent & lui font goûter le vrai qu'ils ont embelli. Ce n'est pas que la poésie ne puisse & ne doive accorder son langage avec celui de la raison; mais la gêne du raisonnement & des preuves énerve son activité, & fait avorter les traits de lumiere & de sentiment, propres à frapper & à convaincre plus vivement que toutes les pensées, les sentences, ou les démonstrations géométriques.

Pourquoi donc cet Écrivain judicieux n'a-t-il pas respecté ce que tant d'autres Géométres avoient respecté avant lui? Renfermés dans la sphère immense des combinaisons, ils ne se sont point élancés dans le monde poétique, où ils auroient paru étrangers; ils se sont bornés aux plaines arides & immenses du calcul, sans songer à venir ravager les campagnes fleuries qu'arrose le Permesse.

D'ailleurs ne seroit-il pas facile de prouver, par des exemples, à l'Auteur des *Mêlanges*, que des vers aussi *pensés* qu'il le desire, ne pourroient être que des vers détestables? Ceux de *la Mothe Houdart* le plus pleins de pensées, sont précisé-

ment ceux qu'on lit avec le moins de plaisir ; les vers de *St. Evremont* ne sont pas supportables, quoiqu'ils fourmillent de pensées ; tandis qu'un seul trait, un seul tour, une seule image échappée au génie poétique, attache l'esprit, échauffe le cœur & y laisse des impressions profondes.

La poésie a toujours été regardée comme une imitation de la nature, non comme une science de raisonnement ; elle est l'art de peindre, non l'art d'enfiler des pensées ; tous les Auteurs qui en ont traité, depuis *Aristote* jusqu'à *Despreaux*, en ont eu cette idée, *ut pictura poësis erit* ; c'est là ce qui forme son essence ; c'est là le but qu'elle se propose, c'est là ce qui la rend si agréable, si intéressante, & ce qui a de tout tems établi son empire sur les ames sensibles. Les Philosophes eux-mêmes ont si bien reconnu sa puissance à cet égard, qu'ils n'ont pas dédaigné d'en emprunter la parure, toutes les fois que leurs talens naturels leur ont permis d'en faire usage. *Pithagore*, *Sénéque*, *Malebranche*, aussi heureusement pourvus des dons de l'imagination, que de la pénétration philosophique, n'ont fait goûter leurs systêmes, leurs maximes, leurs raisonnemens, qu'en les assaisonnant des grâces que la poésie pouvoir leur prêter. Quand nous disons *poésie*, nous ne prétendons pas la réduire à la simple versification,

on sait en particulier que *Malebranche* n'a fait que deux vers en sa vie qui l'ont même rendu ridicule : nous parlons de cette poésie, qui bien loin d'être ennemie de la prose, en est l'ame & l'ornement. L'immortel *Fénélon* n'a pas eu besoin de s'assujétir aux regles de la mesure & de la rime pour être Poëte, & ce n'est que parcequ'il est Poëte, qu'il se fait lire avec intérêt, & que tout ce qu'il dit s'insinue profondément dans le cœur. S'il se fut borné à accumuler des pensées & des vérités dans son Télémaque, il n'auroit pas trouvé des Lecteurs, surtout s'il eut écrit en vers.

M. *d'Alembert*, par un retour de réflexion, a sans doute retracté intérieurement cette assertion anti-poëtique. Il est à croire qu'il en a fait autant à l'égard de ses principes sur l'éloquence qui sont à-peu-près les mêmes que ses principes sur la poésie, & qu'on peut réfuter par les mêmes réponses. Il ne doit pas être plus attaché à ce qu'il a avancé pour prouver l'impossibilité où nous sommes de bien écrire en latin. On peut voir l'article RAPIN, où nous tâchons de détruire ce paradoxe.

On trouve encore dans les *Mêlanges* du même Ecrivain différens morceaux traduits de *Tacite*; on doit louer sa modestie d'avoir redouté la traduction de l'ouvrage entier. Quoique ces mor-

teaux aient leur mérite, à l'inexactitude près; l'Auteur ne trouvera pas étrange qu'on leur préfere la traduction de M. l'Abbé de *la Bleterie*, qui a paru depuis peu, & sur-tout celle de M. de *la Beaumelle*, que nous connoissons par quelques fragmens & dont le public jugera à coup sûr aussi favorablement que nous.

Nous pensons que M. *d'Alembert* n'attribuera pas à un abus de critique le jugement que nous portons sur ce qui nous paroît repréhensible dans ses ouvrages. Il ne s'agit ici que de productions littéraires qui semblent être le fruit de ses délassemens & sur lesquelles il ne fonde pas sans doute sa réputation. Il s'est montré bien plus sensible à cette délicatesse que tout honnête-homme doit avoir en fait de religion, délicatesse qui l'a déterminé vraisemblablement à composer son *Abus de la critique en matiere de Religion*, ouvrage dans lequel il s'attache à justifier les Philosophes du reproche d'incrédulité. On ne sauroit trop admirer la dextérité avec laquelle il traite ce sujet épineux. Plein de souplesse & de modération, il présente ses pensées dans un jour ménagé, qui écarte de lui le blâme autant que le soupçon d'un zèle trop vif. Il seroit même à souhaiter que le résultat de cet ouvrage fût un peu plus décidé, qu'il y eût moins d'ambiguité dans l'ensemble, &

que la maniere de procéder de l'Apologiste, ne rappellât pas si souvent ce vers de *Virgile*,

Et fugit ad salices & se cupit ante videri.

il semble que la philosophie devroit être plus franche, sur-tout quand elle a sa source dans une ame aussi élevée que celle de M. *d'Alembert*. Il faut cependant rendre justice à sa réserve; il auroit pu faire comme beaucoup d'autres Philosophes, ses subalternes, ne garder aucune mesure, déclamer à outrance, insulter sans égard, prodiguer les épithètes dures, traiter de style de laquais le style des écrits anti-philosophiques, qualifier de libelles les ouvrages où l'on venge l'honneur outragé de quelques Gens de Lettres, &c. &c. &c. mais ce personnage eût été indigne de lui & contraire aux intérêts de la philosophie, qui se fait gloire d'avoir un pareil soutien. Les chefs d'une société quelconque ne doivent pas se compromettre légérement; il est de la dignité de leur prééminence de se maintenir irrépréhensibles. Un Commandant de troupes conserve son sang-froid & laisse la témérité au soldat. D'ailleurs, M. *d'Alembert* trouve cet heureux tempérament dans son caractère autant que dans sa politique, & il respecte trop le public, qui le respecte aussi, pour ne pas se faire un devoir de donner du poids à son zèle par sa prudence.

Après avoir osé élever quelques petits nuages sur les rayons de sa gloire, nous nous livrons avec plaisir aux justes éloges qu'il mérite par d'autres productions. Son *Essai sur les Gens de Lettres* est un chef-d'œuvre de sagacité, d'élévation, d'une noble indépendance, qu'il seroit à souhaiter pour l'honneur du monde littéraire que chaque Homme de Lettres pût réduire en pratique. Nous ne rougirions plus alors de voir subsister parmi nous ces rivalités malignes, ces basses jalousies, ces cabales iniques, qui avilissent les talens & révoltent l'honnêteté; on verroit s'anéantir l'esprit particulier, qui n'admet que ce qu'il approuve, qui n'approuve que ce qui le flatte; chaque Littérateur trouveroit des amis dans les compagnons de sa carriere, & le génie indigent n'auroit pas besoin de chercher des protecteurs en rampant; on proscriroit sur-tout ces bureaux d'esprit où l'on anathématise les meilleurs ouvrages, quoiqu'on ne puisse s'en dissimuler le mérite, où l'on encense la médiocrité, parcequ'elle est en état de protéger ou de nuire, où l'on n'admet tant d'adorateurs stupides que pour en faire des échos, dont la voix ira d'oreille en oreille déifier tous les membres du tyrannique Sénat; nous aurions enfin la douce joie de voir couler le lait & le miel à côté de l'Hypocréne, de pouvoir cueillir les

fruits du sacré Vallon, sans redouter ceux de la discorde, de dormir sur le Parnasse sans craindre de réveils fâcheux; nous verrions renaître en un mot l'âge d'or de la poésie, & le monde savant retraceroit le modèle de cette République, dont M. *d'Alembert* auroit été le *Platon*. Mais hélas! la destinée de ce Littérateur philosophe est de proposer des félicités qui ne se réalisent pas. Rien n'étoit plus fait pour produire un excellent ouvrage que son discours pour servir de *Prospectus* à l'Encyclopédie. Si la profondeur des vûes, l'intelligence du plan, l'ordonnance des distributions, la sagacité des matieres, l'exactitude des regles, la vigueur des pensées, l'heureuse aisance des tours, la noblesse du style, eussent été capables d'animer les exécuteurs de ce grand dessein, comme tous ces traits réunis ont réussi à attirer les suffrages & les souscriptions, toute l'Europe seroit en possession du trésor de sciences qu'elle attendoit, & M. *d'Alembert* n'auroit pas eu la douleur d'avoir contribué, par un bel ouvrage, à faire naître de fausses espérances.

ALEXANDRE, [*Noël*] Docteur en Théologie, né à Rouen en 1639, mort à Paris en 1724. Il a droit à la reconnoissance publique, si l'opiniâtreté du travail & la multitude des volumes sont

un titre pour la mériter. Ses ouvrages de Théologie & son *Histoire Ecléſiaſtique* écrite en latin, lui attirerent pendant sa vie une grande considération qui ne subsiste plus aujourd'hui, du moins au même dégré, que parmi les Théologiens. On se fait néanmoins un devoir de placer ce dernier ouvrage dans toutes les bibliotheques où il peut être nécessaire pour compléter la collection des Ecrivains sur cet objet. Il seroit à souhaiter que quelques mains habiles se chargeassent du soin d'en retrancher les superfluités, d'en abréger les discussions, d'en corriger en beaucoup d'endroits le style; par-là on pourroit se flatter d'avoir cet ouvrage dans un dégré de perfection plus estimable. On doit néanmoins rendre justice au P. *Alexandre* comme à un Auteur laborieux, souvent utile & propre à fournir la matiere de plusieurs extraits intéressans à ceux qui savent les faire avec discernement.

Ce qu'il a écrit sur les cérémonies Chinoises, ne prouve autre chose que la nécessité de savoir les matieres sur lesquelles on veut raisonner, & de se défier surtout de l'esprit de corps qui empêche presque toujours de bien raisonner.

ALLAINVAL, [*Léonor-Jean-Christine* SOULAS D'] Abbé, né à Chartres, mort à Paris en

1753. Il a travaillé pour le Théâtre François & pour le Théâtre Italien avec des succès médiocres qui auroient pu devenir plus heureux, si sa mauvaise fortune lui eût permis de cultiver ses talens & de travailler plus soigneusement ses ouvrages. Il y a d'excellentes choses dans sa Comédie intitulée *l'Embarras des Richesses*. Il n'a point vraisemblablement pris l'idée de cette piece d'après lui-même; car on dit qu'il étoit si pauvre qu'il n'avoit pas de logement & qu'il couchoit tantôt à la belle étoile, tantôt dans les chaises à porteurs qui sont au coin des rues, genre de vie nullement propre à favoriser les dons du génie. Les anciens Poëtes se vantoient d'avoir dormi sur l'Hélicon; ils avoient apparemment la faculté de choisir leurs jours; ces sortes de veilles ne sauroient en effet être agréables que quand elles sont le fruit du caprice & non celui de la nécessité.

On a remis au Théâtre François en 1770, une Comédie du même Auteur, intitulée *l'Ecole des Bourgeois*, qu'on voit reparoître de tems en tems avec d'autant plus de plaisir, qu'elle est pleine de ce bon comique qui caractérise *Moliére*.

ALLETZ, [*Pons-Augustin*] Avocat, né à Montpellier. Parmi une trentaine d'ouvrages de

compilation qu'il a publiés, on peut en compter cinq ou six faits avec soin & très-utiles. C'est dans ce petit nombre qu'il faut placer *la connoissance de la Mythologie ou de la Fable*, le petit *Dictionnaire Théologique* & *l'Esprit des Journalistes de Trévoux*. Il a fait aussi quelques compilations qui peuvent être utiles dans les colléges.

AMBROISE, de Lombez, Capucin, ancien Professeur de Philosophie & de Théologie, né à Lombez en 1708. Le *Traité de la paix intérieure* est tout à la fois un ouvrage de Religion & de Belles-Lettres; de Religion, par les réflexions sages, les maximes solides, les principes lumineux, les sentimens pleins d'onction qu'il offre à son lecteur; de Belles-Lettres, par la maniere dont il est écrit, c'est-à-dire, avec netteté, élégance & précision. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions & mérite d'en avoir davantage.

AMELOT DE LA HOUSSAYE. [*Abraham-Nicolas*] né à Orléans en 1634, mort à Paris en 1706. La politique fut sa manie dominante, c'est pourquoi tout ce qu'il a composé se ressent du penchant naturel de son esprit. Sa traduction de *l'Homme de Cour* de *Balthasar Gratian* & celle du *Prince* de *Machiavel* avec ses Commentaires,

prouvent qu'il avoit au moins quelque talent pour cette partie. Il auroit dû cependant mieux choisir ses Auteurs. Son Histoire de Venise est très-propre à faire connoître le Gouvernement de cette République ; mais ses *Mémoires* par ordre alphabétique sont remplis d'une quantité d'anecdotes, dont la plûpart sont fausses & les autres si communes, que ce n'étoit pas la peine d'en faire un livre particulier. Ce qu'il dit néanmoins sur la révolte des Gantois & sur différents traits de l'Histoire de Bourgogne, est assez bien développé. Il ne faut pas oublier que plusieurs Auteurs ont puisé dans cet ouvrage bien de petits faits qu'ils nous ont donnés ensuite, d'un air avantageux, comme des découvertes.

AMY, [*N.*] Avocat au Parlement d'Aix, mort en 1760. Les ouvrages de Physique qu'on a de lui sont dirigés, selon leur véritable destination, à l'utilité publique. Les matieres de pure spéculation ne prouvent souvent que l'abus de l'esprit de ceux qui les traitent, & entraînent l'abus de l'esprit de ceux qui les lisent. M. *Amy* n'a aucun de ces reproches à se faire. Ce qu'il a écrit sur l'économie domestique annonce l'homme instruit, le citoyen zélé & l'Auteur utile.

AMYOT, [*Jacques*] fils d'un Boucher de Melun où il naquit en 1513, mort en 1593. Tant qu'un ſtyle ſimple & naïf aura de quoi plaire, ſes ouvrages ſeront lus avec plaiſir par ceux qui aiment à retrouver les traces de l'ancienne aménité françoiſe. Sa traduction des grands-Hommes de *Plutarque*, eſt un vrai chef-d'œuvre pour le tems où elle a paru. Elle mérite encore plus nos éloges par un ſtyle piquant & familier qui ſemble donner un nouveau coloris aux héros qu'il peint, & qui ſans affoiblir leur caractere, ni changer leur phyſionomie, les naturaliſe en quelque façon parmi nous. *François I* lui donna l'Abbaye de Belloſane, pour lui témoigner le plaiſir qu'il avoit ſenti en liſant ſa traduction de l'Hiſtoire Ethiopique d'*Héliodore* plus connue ſous le titre d'*Hiſtoire des Amours de Théagene & de Chariclée*. Le Monarque fut en cela auſſi connoiſſeur, que juſte & libéral. *Amyot* fut fait enſuite Evêque d'Auxerre, puis grand Aumonier de France, & enfin décoré de l'ordre du S. Eſprit.

Nous avons rappellé l'obſcurité de ſa naiſſance, parce qu'on aime à voir les lettres honorées par des récompenſes auſſi conſidérables, quand les Littérateurs s'en rendent dignes par les mœurs, autant que par le bon uſage de leurs talens. La

gloire qui en résulte est préférable à la triste célébrité qu'on acquiert par de grands talens & qu'on obscurcit par de grands abus.

AMYRAULT, [*Moyse*] né à Bourgueil en Touraine en 1596, mort en 1664, Théologien Protestant, qui a fait des ouvrages de Religion, de Morale & de Biographie, dont on n'a conservé que le titre. Ce n'étoit pas la peine d'employer tant de tems pour ne voir subsister de ses travaux que quelques lignes, qui effrayent le Lecteur plus qu'elles n'excitent sa curiosité. Ce malheur est commun à bien d'autres.

ANCILLON, [*David*] autre Ministre Protestant, né à Metz en 1617, mort à Berlin en 1692, a partagé avec son fils *Charles*, mort en 1715, une espece de réputation en littérature, dont l'un & l'autre sont à présent très-déchus.

ANDRÉ, [*Yves-Marie*] Jésuite, Professeur de Mathématiques, de l'Académie de Caen, né à Chateaulin dans le Comté de Cornouailles en 1675, mort à l'Hôpital de Caen en 1764.

Son *Essai sur le beau*, est connu chez toutes les nations, aussi peut-on le regarder comme une de ces productions originales, qui ne sauroient

être que le fruit du génie. C'est dans cette source que la plûpart de nos Auteurs didactiques d'aujourd'hui ont puisé les bons préceptes qu'ils ont donnés, & c'est d'après ces préceptes que les jeunes Littérateurs doivent travailler pour obtenir de véritables succès. L'imitation de la nature, voilà le grand point auquel il faut tendre. Le P. *André* nous dévéloppe ce principe avec un ordre, un discernement, une clarté, qui ne laissent rien à desirer; il définit toutes les especes de beau avec précision, avec justesse. Le chapitre qui regarde *le beau dans les ouvrages d'esprit*, est plein de réflexions profondes, instructives, lumineuses; il semble y être l'interpréte des Muses & de la Nature. Dans le chapitre qui concerne *le beau dans les mœurs*, la raison, le sentiment, la vérité, s'expriment par sa plume; on y découvre une philosophie supérieure qui connoît aussi bien les passions du cœur, que les ressorts de la politique humaine. Si la philosophie substituoit des maximes aussi utiles à ses folles déclamations, elle auroit véritablement droit à la reconnoissance & au respect.

1. ANSELME, [*N.*] de l'Ordre de St. Augustin, né à Paris en 1625, mort en 1694. Par son *Histoire généalogique & chronologique de la*

Maison de France & des grands Officiers de la couronne, il n'a pas peu contribué à fournir des lumieres à ceux qui ont travaillé sur cette partie de notre histoire. On ne la propose pas comme un modele de style ; on ne peut en regarder l'Auteur que comme ceux qui découvrent les mines, & laissent aux autres le soin d'en épurer les métaux & de les mettre en valeur.

Cette *Histoire* a été continuée d'abord par M. de *Fourny*, puis par deux Religieux Augustins, & le P. *Caquet*, du même Ordre, est aujourd'hui chargé de ce travail.

2. ANSELME, [*Antoine*] Abbé de St. Sever, Historiographe des bâtimens, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né à l'Isle-en-Jourdain, petite ville de Gascogne dans l'Armagnac, en 1652, mort en 1723.

Ses Sermons, ses Panégyriques & ses Oraisons funèbres, imprimés en 6 vol., n'eurent pas le pouvoir de soutenir la réputation qu'il s'étoit acquise à les débiter ; les *Dissertations* qu'on a de lui dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, sont plus propres à le faire regarder comme un bon Littérateur qui avoit beaucoup d'érudition.

ANTESIGNAN, [*Pierre*] né à Rabastens dans le Diocèse d'Albi, Auteur du seiziéme siécle, le premier qui ait composé parmi nous une Grammaire pour apprendre le Grec avec méthode. Cette Grammaire eut plusieurs éditions, & l'on s'en servit long-tems au défaut d'une meilleure. En fait d'ouvrages élémentaires, les premiers sont rarement bons; le tems seul peut développer les vrais principes en les soumettant au creuset de l'expérience. C'est toujours un mérite d'avoir fait les premiers pas dans la carriere de l'utilité.

ARCQ, [*Philippe-Auguste* DE SAINTE-FOI, *Chevalier* D'] né avec beaucoup d'esprit & de talent, il a cultivé les lettres par goût & a sçu faire passer dans ses ouvrages ces grâces qui le rendent si aimable dans la société. Ses *Loisirs* font regretter qu'il n'en ait pas eu davantage; ils sont tout à la fois agréables & instructifs, sans que nous prétendions garantir la justesse de toutes les pensées. *Le Temple du silence*, où il seroit à souhaiter que les trois quarts des Auteurs modernes allassent fixer leur séjour, est un Roman, où l'imagination, la philosophie & l'élégance se disputent l'avantage de captiver & d'amuser le Lecteur. Une morale saine, des sentimens délicats, des

des caractères bien saisis & bien développés, des événemens présentés avec art, des réflexions naturelles & répandues avec choix, y forment un tableau intéressant, dont le but est d'inspirer l'horreur du vice & l'amour de la vertu. *L'Histoire générale des guerres* & *l'histoire du commerce & de la navigation*, prouvent que l'esprit de M. le Chevalier *d'Arcq*, n'est pas moins susceptible de profondeur & de solidité, que de délicatesse & d'agrément; les vues sages & utiles qu'il a répandues dans ces deux ouvrages, & sur-tout dans le dernier, lui assurent la double gloire d'avoir sçu amuser & instruire le public.

ARGENS, [*Jean-Baptiste* DE BOYER, Marquis D'] Chambellan du Roi de Prusse, de l'Académie de Berlin, né à Aix en Provence en 1704, mort à Berlin en 1771.

Jamais l'abus de l'érudition ne s'est fait plus sentir que dans ses ouvrages. Son imagination y paroît féconde, mais peu réglée; son esprit aisé, mais minutieux & trop enclin à la satyre; son style naturel, mais diffus & très-négligé. Son ton est plus hardi, que philosophique; ses plaisanteries plus indécentes, qu'agréables; ses discussions plus pédantesques qu'instructives. Il a eu cependant de la réputation dans le tems où la philo-

sophie commençoit à se produire plus librement dans le public ; il est même un des premiers qui aient osé lever le masque. C'est ce noble courage qui a enfanté *la Philosophie du bon sens*, les *Lettres Juives*, les *Lettres Cabalistiques*, les *Lettres Chinoises*, les *Songes philosophiques*. Aujourd'hui les hommes sensés sont dégoûtés de tout cela ; les sots même commencent à s'appercevoir que ses Lettres Juives ne sont qu'un répertoire de scandales & de mensonges, sa Philosophie du bon sens, une compilation d'absurdités & de contradictions, ses Lettres Cabalistiques un fatras de satyres & de redites, ses Lettres Chinoises, un recueil d'observations communes & de déclamations ennuyeuses ; ses Songes philosophiques, un amas de chimères & de visions ; ses Romans une source d'ennui & de dégoût. Sans ses *Mémoires* qui sont bien écrits, M. le Marquis *d'Argens* n'auroit pas un seul ouvrage véritablement digne d'être lu.

ARGENVILLE, [*Antoine-Joseph* DEZALLIER D'] Maître des Comptes, de la Société Royale de Londres & de Montpellier, né à Paris, mort en 1765.

Il a écrit sur l'Histoire naturelle, & fourni quelques articles à l'Encyclopédie. On a encore de lui un *Abrégé de la vie des plus fameux Pein-*

tres, beaucoup plus estimé que ses ouvrages de physique.

ARGONNE, [*Dom Bonaventure* D'] Chartreux, né à Paris, mort en 1705. On a dit qu'il étoit l'auteur des *Mêlanges d'histoire & de littérature*, publiés sous le nom de *Vigneuil de Marville*; s'ils sont véritablement de lui, le P. d'*Argonne* peut être regardé comme un bon Littérateur, dans qui la solitude n'avoit point affoibli ni l'amour des Lettres, ni celui des Anecdotes, ni l'art de les raconter avec agrément.

1. ARNAUD, [*Antoine*] Avocat-Général de la Reine *Catherine de Médicis*, né à Paris en 1560, mort en 1619.

Son éloquence fut plus célébre de son tems qu'elle n'est estimée aujourd'hui d'après les ouvrages qu'il nous a laissés. Son Plaidoyer contre les Jésuites est ce qui le fit connoître; il est vraisemblable que les circonstances dans lesquelles il fut fait, contribuerent beaucoup à le mettre en vogue chez les ennemis de la Société. Si on le lit aujourd'hui de sang-froid, on y remarquera plutôt ce ton de chaleur & d'emportement qui naît de la prévention, que le caractère de cette véri-

table éloquence qui réunit la vérité des faits à la force de l'expression.

Au reste, M. *Arnaud* doit être placé au rang de ces honnêtes gens, dans qui la vivacité a nui quelquefois aux lumieres, & qui n'en mérite pas moins d'estime de la part de ceux qui savent distinguer l'homme prévenu, d'avec l'homme de mérite rendu à lui-même.

2. ARNAUD D'ANDILLY, [*Robert*] fils aîné du précédent, né à Paris en 1589, mort en 1674; Littérateur plus distingué que son pere. On a de lui plusieurs ouvrages, dont la plûpart sont des Traductions qu'on lit encore avec plaisir, en faisant grace aux infidélités en faveur de la pureté du style. Celle de l'histoire des Juifs par *Joseph*, est sur-tout repréhensible par beaucoup d'inexactitudes, sans qu'on puisse néanmoins lui refuser le mérite d'être supérieure à celle du P. *Gillet*, Génovefain, dernier Traducteur de cet historien. *Arnaud* cultiva aussi la poësie. Il fit un Poëme sur la vie de J. C.; & d'autres Œuvres chrétiennes en vers, qui prouvent que la prose étoit son véritable genre.

Cet Auteur vécut long-tems à la Cour, où il n'employa son crédit que pour rendre service. *Il ne rougissoit point*, dit *Balzac*, *des vertus chré-*

tiennes, & n'y tiroit point vanité des vertus morales. Il se retira ensuite à Port-Royal, où il termina sa carriere en Philosophe chrétien. Il fut pere de *Simon Arnaud*, Marquis de *Pompone*, Ministre & Secrétaire d'Etat, qui, par son crédit ne peut empêcher ni les disputes ni les disgraces de son oncle le Docteur de Sorbonne, dont nous allons parler.

3. ARNAUD, [*Antoine*] vingtieme fils de l'Avocat qui plaida contre les Jésuites, Docteur de Sorbonne, né à Paris en 1612, mort à Bruxelles en 1694.

Celui-ci avec du génie, de l'éloquence, & une littérature étendue, a prouvé combien un homme sage doit se défier de ses préventions, & combien il est essentiel pour le bonheur & la véritable gloire de savoir les subjuguer, quand elles nous emportent trop loin. Il étoit né avec toutes les qualités qui forment les grands Ecrivains; mais son esprit naturellement polémique, l'engagea dans des disputes qui aigrirent son humeur & dégraderent ses talens. Il lui falloit absolument des adversaires. Ennemi des Protestants, il écrivit contre eux avec cette vigueur & cette vivacité, qui caractérisent autant le talent de la dispute, que le zèle de la vérité. Dans ses Controverses

contre le Miniſtre *Claude*, on admire une dialectique profonde, une méthode lumineuſe, un enchaînement de preuves, une variété d'images, une force d'expreſſion qui captivent l'eſprit & l'attachent agréablement. Dans ce qu'il a écrit contre les Jéſuites, on retrouve la même magie de ſtyle, la même éloquence, ſans pouvoir néanmoins y méconnoître une amertume, un acharnement bien éloignés de ce ton qui fait valoir les raiſons & prouve l'impartialité. On doit donc par conſéquent ſe garder d'adopter inconſidérément tout ce qu'il leur impute dans ſa *Morale pratique* & dans ſes autres Ecrits, où l'animoſité étouffe le diſcernement, & laiſſe une libre carriere à l'exagération, à la fauſſeté, aux contradictions. Ce n'eſt pas par des imputations étrangeres à la queſtion qu'on réuſſit à réfuter ou à confondre ſes Antagoniſtes.

Tel étoit le caractere de M. *Arnaud* : une humeur prompte à s'enflammer, une grande facilité pour écrire, &, plus que tout cela, le deſir de ſe faire un nom, en ſe déclarant chef de parti, le précipiterent dans les diſputes de ſon tems, ſur leſquelles il eût peut-être embraſſé les opinions contraires, s'il les eût cru propres à augmenter ſa gloire.

Il ne ſe borna pas à des diſcuſſions théologi-

ques; il écrivit contre le Prince d'Orange; & le titre * de son ouvrage suffit pour faire connoître le caractere de son esprit. L'Auteur du *Siécle de Louis XIV*, prétend que ce livre n'est pas de M. *Arnaud*, à cause du titre qui tient du style du P. *Garasse*. Cet Historien n'a pas lu sans doute tous les ouvrages de ce Docteur; il en a composé incontestablement tant d'autres où le style du P. *Garasse* se fait si souvent sentir, que l'on est autorisé à lui attribuer celui-ci, jusqu'à ce qu'on ait des preuves plus solides du contraire.

Il attaqua aussi le P. *Malebranche* sur sa Métaphysique. Celui-ci ne put lui pardonner d'avoir choisi parmi ses opinions celles qui prêtoient le plus à la satyre, pour le rendre ridicule aux yeux de la plus grande partie du public. *Malebranche* avoit raison de se plaindre; mais pouvoit-il ignorer que cette méthode a été de tout tems la ressource favorite de tous les Auteurs qui ont voulu établir leur réputation sur les débris de celle des autres. D'ailleurs la morale de M. *Arnaud*, en fait de disputes, étoit assez indulgente pour ceux à qui les égards pesent; il ne craignit point de pu-

* *Le vrai portrait de Guillaume-Henri de Nassau, nouveau Absalon, nouvel Hérode, nouveau Néron, nouveau Cromwell.*

blier un ouvrage ſous ce titre : *Diſſertation ſelon la méthode des Géometres, pour la juſtification de ceux qui, en de certaines rencontres, emploient, en écrivant, des termes que le monde eſtime durs.* Il s'efforce de juſtifier les emportemens de ſon ſtyle par l'autorité de l'Ecriture & des ſaints Peres ; mais on peut dire avec juſtice que cette diſſertation ne prouve autre choſe, ſinon qu'il eſt des eſprits, pour ainſi-dire ambidextres, prêts au pour & au contre, & qui ont le talent d'en impoſer un moment par cette métamorphoſe que *Juvenal* leur reproche, *qui nigra in candida vertunt.*

Au reſte, nous le répéterons encore, il eſt fâcheux que la force, la chaleur & l'énergie du ſtyle de cet homme célébre, ayent été conſacrées à ſoutenir des rivalités dont il ne tenoit qu'à lui de ſe défendre. Son génie plus conſtamment appliqué à des objets convenables à ſon état & à ſa plume, nous eût laiſſé des productions utiles au lieu de ces écrits polémiques qui tombent d'eux-mêmes avec le ſujet qui les a fait naître. On peut en juger par l'ouvrage immortel de *la Perpétuité de la Foi*, par celui de *l'Art de penſer*, auquel il eut plus de part que *Nicole*, & par la *Grammaire générale & raiſonnée* qu'il compoſa avec *Lancelot*. S'il ſe fût borné à ce genre de travail,

il auroit obtenu, du consentement unanime de la postérité, le titre de *Grand*, que ses seuls partisans ont eu le courage de lui donner.

4. ARNAUD, [*Henri*] Evêque d'Angers; frere du précédent, né à Paris en 1597, mort en 1692; n'est connu dans les lettres que par cinq volumes de négociations qui font juger qu'il étoit aussi propre à agir en bon politique, qu'à écrire en bon Historien. Nous ne parlons pas de ses qualités épiscopales; il suffit de dire qu'après s'être engagé dans quelques débats théologiques, il les termina par la soumission, & finit sa longue carriere, ayant la réputation d'être un des plus vertueux prélats de son tems.

5. ARNAUD, [*François-Thomas-Marie* DE BACULARD D'] de l'Académie de Berlin, né à Paris. Quand on conviendroit avec M. *Palissot*, que les petites poésies de M. d'*Arnaud* sont trop négligées, & qu'il n'a pas toujours bien choisi ses sujets, on n'en feroit pas plus autorisé à le placer parmi nos Poëtes médiocres. Ses Ouvrages Dramatiques, il est vrai, ont une touche un peu trop lugubre, & sont chargés de ces accessoires, dont le vrai génie sçut toujours se passer; mais si on les considere du côté de la chaleur, du sentiment &

du pathétique, on trouvera qu'aucun des Poëtes de nos jours les plus prônés ne l'égale à cet égard. *Le Comte de Comminges*, *Euphémie*, *Fayel*, seront toujours regardés comme des piéces où la sensibilité respire presque à chaque scène, avec une force & une énergie capables d'attendrir le lecteur le plus froid. Qu'importe qu'elles soient peu d'accord avec les bienséances de notre Théâtre; elles n'en ont pas moins des rapports de ressemblance très-marqués avec ces Tragédies, dont les représentations attendrirent autrefois toute la Grèce & qu'on lit encore avec intérêt, en suppléant par l'imagination au défaut de l'illusion théâtrale. Il est plus à propos, pour l'honneur de notre poésie, que nous ayons des piéces qu'on puisse lire, que d'être amusés pendant quelque tems par des représentations qui ne laissent après elles que le dépit d'avoir accordé son suffrage à des phantômes tragiques.

M. d'*Arnaud* a fait encore des romans qu'on doit distinguer de la foule des ouvrages qui portent ce nom. Presque tous les siens réunissent la morale & le sentiment, à la chaleur & à la correction du style; son coloris est quelquefois sombre, mais toujours touchant. Cet Auteur n'avoit donc pas besoin d'employer le Luxe typographique pour les faire valoir. Ces petits manéges

décelent trop de prétention & ne sont d'aucune ressource, parce que le public n'est jamais la dupe de ce genre de coquetterie : on loue le talent du Graveur, séparément de celui de l'Ecrivain ; les planches sont renvoyées à l'Artiste & ne servent de rien à l'Auteur médiocre qui prétendroit par elles se sauver du naufrage.

6. ARNAUD, [*N.*] Abbé, de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions, né à Carpentras.

Sans avoir composé beaucoup d'ouvrages, il s'est acquis des droits à l'estime publique. Son amour pour les Beaux-arts a toujours été soutenu par des connoissances profondes & par une maniere de présenter ses idées qui les rend aussi intéressantes, qu'elles sont justes & lumineuses. Tant qu'il a travaillé au Journal étranger & à la Gazette littéraire, on a reconnu dans les articles de sa façon, le savant, l'homme de goût & le Juge éclairé.

ARNOULT, [*Jean-Baptiste*] Abbé, mort à Besançon en 1753, Auteur de *huit Traités sur l'Education de la Jeunesse* assez mal écrits, mais pleins de réflexions utiles pour la culture de l'esprit & du cœur. Son *Traité sur la Prudence* n'an-

nonce pas qu'il en eut beaucoup lui-même ; les pensées en sont triviales & le style lâche & incorrect.

ARTIGNY, [*N. D'*] Abbé, né à Vienne en Dauphiné, est connu par de *nouveaux Mémoires d'histoire, de critique & de littérature*, compilation où l'on trouve des choses curieuses parmi un grand nombre de fort inutiles ; M. l'Abbé *Irailh* y a puisé ce qu'il y a de bon sur les gens de Lettres, pour en faire usage dans ses *Querelles littéraires*. Nous ne parlons pas d'un autre ouvrage de M. l'Abbé d'*Artigni*, intitulé *Relation d'une Assemblée tenue au bas du Parnasse*. Le lieu de l'assemblée est très-bien choisi & conforme au mérite de cette production.

ASSELIN, [*Gilles-Thomas.*] Docteur de Sorbonne, Principal du Collége d'Harcourt, né à Vire en Normandie, mort à Paris en 1767, âgé de 85 ans. Il remporta dans sa jeunesse plusieurs prix à l'Académie Françoise & à celle des Jeux floraux, ce qui ne signifie pas qu'il ait eu de grands talens ; aussi renonça-t-il à la Poésie malgré les lauriers académiques qui sont assez ordinairement le terme des succès.

ASSOUCY, [*Charles* COYPEAU sieur D'] né en 1604, mort en 1674. On ne peut pas même dire de lui à présent, ce que *Boileau* en disoit de son tems,

Et jusqu'à d'*Assoucy* tout trouva des Lecteurs.

son *Ovide en belle humeur* ne trouve plus des gens d'assez mauvais goût pour le lire; aussi ce Poëte, si on peut l'appeller ainsi, avoit-il choisi le plus pitoyable de tous les genres, sans avoir les mêmes talens que *Scarron* pour se le faire pardonner. Sa vie, comme sa prose & ses vers, ne fut qu'un mêlange de misere, de burlesque & de platitude. Tous les pays par où il passa, & il en vit beaucoup, furent marqués par ses disgraces. Il ne faut cependant pas croire que ses mœurs ayent été aussi corrompues que *Chapelle* voudroit le faire entendre dans son Voyage de Languedoc. La plaisanterie devient un crime, quand elle attaque les mœurs jusqu'à ce point. Que doit-on penser de la calomnie, quand, sans aucun égard, la fureur la débite par vengeance & par malignité?

ASTRUC, [*Jean*] Docteur de la Faculté de Montpellier & de celle de Paris, Professeur de Médecine au Collége Royal, né à Sauve dans le Diocèse d'Alais, mort à Paris en 1766.

Une maniere d'écrire pleine de noblesse, de chaleur & de pénétration, fait lire avec plaisir, même ses ouvrages qui n'ont de rapport qu'à la Médecine. Ses diverses Dissertations, ses Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle du Languedoc, ses Lettres sur les Disputes des Médecins, font juger qu'il auroit pu s'illustrer parmi les Littérateurs, comme il s'est immortalisé parmi les disciples d'*Esculape*. Ce qu'il a écrit sur la Genèse & sur la conduite qu'*Adam* & *Eve* dûrent tenir à la naissance de leurs premiers enfans, porte le même caractere d'esprit & de talent; mais il faut bien se garder d'adopter ses conjectures qui n'ont été vraisemblablement que le fruit de l'activité de son imagination.

AUBAÏS, [*Charles* DE BASCHI, Marquis D',] de l'Académie de Marseille & de celle de Nimes, né au Château de Beauvoisin en Languedoc, en 1686.

Quand les lettres ne lui devroient que l'excellent recueil de *Piéces fugitives pour servir à l'Histoire de France*, elles n'en seroient pas plus dispensées de reconnoissance pour les services multipliés qu'il a rendus à ceux qui les cultivent. Ses lumieres sur l'histoire ont servi à guider beaucoup d'Auteurs dans leur travail, & sa facilité à com-

muniquer les trésors de son immense bibliothéque, a contribué à la perfection de plusieurs ouvrages.

AUBENTON, [*N.* D'] Docteur en Médecine, de l'Académie des Sciences, né à Montbard dans l'Auxois.

Son département dans *l'Histoire Naturelle de M. de Buffon*, est peu brillant, à la vérité, mais il n'en a pas moins son mérite : l'objet du travail de M. *d'Aubenton* est la partie anatomique. Ceux qui n'exigent pas les grâces du style dans des matieres qui n'en sont pas susceptibles, y rendront justice à l'exactitude des observations, à la méthode du procédé, à la justesse de l'analyse & à la sagacité des expériences. On doit savoir gré à ce Naturaliste, de s'être chargé d'un ministere obscur pour le commun des Lecteurs, qui cependant suppose des connoissances propres à lui attirer l'estime des Savans. C'est un Charpentier habile dont le travail indispensable se cache dans le corps de l'édifice, quoiqu'il en regle l'économie & en fasse le soutien.

1. AUBERT, [*Pierre*] Avocat, né à Lyon en 1602, mort dans la même Ville en 1733. Ce n'est pas pour ses ouvrages qui ne consistent qu'en

quelques plaidoyers, que nous lui donnons une place dans cette Galerie littéraire ; il a rendu des services aux Lettres plus réels que ceux qu'ont cru lui rendre par leurs écrits un très-grand nombre de Littérateurs. C'est lui qui le premier donna, dans sa patrie, l'exemple d'une assemblée académique, qui ensuite, à sa sollicitation, fut confirmée par Lettres-Patentes du Roi [en 1724], sous le titre d'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Lyon.

M. *Aubert* rendit un autre service à ses Concitoyens ; il fit présent à la Ville de Lyon de sa bibliothéque qui étoit considérable, à condition qu'elle seroit ouverte à tout le monde. Il vaut cent fois mieux procurer au public les moyens de s'instruire & de s'amuser par la lecture des bons Auteurs, que de l'ennuyer par des productions qui n'offrent le plus souvent ni l'instruction ni l'amusement.

2. AUBERT, [*Jean-Louis*] Abbé, né à Paris en 1731. On a pu regarder pendant quelque tems *Lamote* & *Henri Richer*, comme les imitateurs de *La Fontaine*, en laissant toujours une distance très-grande entre le maître & les disciples ; M. l'Abbé *Aubert* a sçu diminuer considérablement cet intervalle. Sans s'éloigner du naturel

naturel & de la ſimplicité, il a eu l'art d'élever le ton de l'apologue & de lui donner un air de philoſophie qui ne dépare point la fable, quand il eſt ſobrement diſpenſé. On peut orner la raiſon des charmes de l'imagination & de l'eſprit; on peut donner à la morale une tournure piquante, en développer les maximes d'une maniere ingénieuſe, ſans déroger au génie de la fable qui eſt la ſimplicité; on ſe rend même par-là plus intéreſſant, ſurtout quand il n'eſt pas poſſible d'atteindre un modéle inimitable par lui-même. C'eſt ce que M. l'Abbé *Aubert* a fait avec un ſuccès qui le diſtinguera toujours. Tout homme de goût ſera de l'avis de M. de *Voltaire*, au ſujet de ſes Fables du *Merle*, du *Patriarche*, des *Fourmis*, en y reconnoiſſant *le ſublime & la naïveté fondus enſemble*. Ce ne ſont pas les ſeules qui méritent cet éloge; pluſieurs ont droit chacune dans leur genre à un tribut de louange particulier.

Ses autres Poéſies décelent un Auteur élégant & facile. Dans le Poëme de *Pſyché* l'agrément & la variété des peintures, le choix & quelquefois l'imagination qui perce dans une ſeule expreſſion, les grâces & la vivacité du ſtyle, ſe diſputent l'avantage d'amuſer le lecteur & de le captiver. C'eſt ainſi qu'il faut écrire dans les ſujets

d'agrément. L'esprit ne plaît que quand il est dans son vrai genre, & la chaleur fantastique de quelques-uns de nos Poëtes, ne supplée point au défaut de naturel & de fécondité qui leur manquent.

On sait que M. l'Abbé *Aubert* s'est chargé de la continuation du Journal de Trévoux. Ce genre de travail ajoute encore un nouvel éclat à ses talens. Outre le mérite du discernement, du bon goût, d'une littérature étendue, il a le courage de parler avec impartialité de tous les Ouvrages, & ce qui est plus courageux encore, de tous les Auteurs. Nous userons de la même liberté à son égard, & nous ne craindrons pas de dire qu'il devroit laisser aux autres Ecrivains le soin de parler de lui; il y gagneroit doublement; la louange seroit plus flatteuse & d'autant moins suspecte, qu'elle ne viendroit pas de celui qui la mérite.

AUBERY, [*Antoine*] Avocat au Parlement de Paris, né en *1616*, mort en *1695*. Les Cardinaux de *Richelieu* & *Mazarin* dont il a écrit l'histoire, doivent peu au mérite de sa plume. On y trouve néanmoins des détails intéressans, parce qu'ils ont rapport à des hommes célebres. On raconte que la Reine mere répondit au Libraire *Bertier*, qui n'osoit imprimer la Vie du Cardinal

de *Richelieu*, à cauſe que l'Hiſtorien y parloit peu avantageuſement de pluſieurs Seigneurs de la Cour : *Travaillez ſans crainte, & faites tant de honte au vice, qu'il ne reſte que de la vertu en France.*

On connoît un autre *Aubery*, ſieur *du Maurier*, mort en 1667, par des *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de Hollande*, ouvrage où la vérité eſt dite avec courage & fermeté, & dont pluſieurs Hiſtoriens ont tiré le plus grand parti.

AUBIGNAC, [*François* HEDELIN *Abbé* D'] né à Paris en 1604, mort à Nemours en 1676. Le Cardinal de *Richelieu* qui le chargea de compoſer un Ouvrage didactique ſur la Poéſie Théâtrale, ignoroit ſans doute que les bons modéles inſtruiſent plus que les diſſertations & les regles. Il faut d'abord être né avec du génie & du goût, pour s'exercer dans un genre de poéſie dont l'exactitude n'eſt que la moindre partie. On peut connoître les routes du Permeſſe ; mais il faut être monté ſur Pégaſe pour les parcourir avec ſuccès. L'Abbé *d'Aubignac* eſt lui-même plus que tout autre la preuve de cette vérité conſacrée par l'expérience : après avoir compoſé le meilleur livre que nous ayons ſur les principes de l'art Dramatique, il prouva par ſa Tragédie de *Zénobie*, que

ce n'eſt pas tout d'être inſtruit, qu'il faut encore avoir le talent de réduire les inſtructions en pratique. Cette Piéce, qui fut ſifflée, fait connoître en même tems l'injuſtice du public, puiſque ſa chûte tourna au préjudice des ſages vues de l'Auteur, qui avoit bien pu échouer dans l'exécution, ſans être fautif dans les regles qu'il avoit tracées. En effet, il eſt impoſſible de mieux développer que l'a fait l'Abbé *d'Aubignac*, dans ſa *Pratique du Théâtre*, tout ce qui a rapport au procédé Théâtral. La *Menardiere* qui dans ſa poétique avoit traité, avant lui, de l'art Dramatique, n'a fait que commenter ce qu'*Ariſtote* & *Caſtelvetro* ont écrit ſur le même ſujet; il parle à la vérité fort au long de l'art du Théâtre, de l'origine du Drame, de ſes eſpeces, des trois unités, des caracteres, des mœurs, des bienſéances; mais ce n'eſt pas là ce dont on avoit beſoin; *Ariſtote* & ſes Commentateurs avoient aſſez détaillé ces différentes parties de la Poéſie Dramatique. L'Abbé *d'Aubignac* plus rempli de ſagacité & de juſteſſe, a fait des obſervations nouvelles ſur les objets les moins connus & les plus difficiles; le choix du ſujet, par exemple, la contexture du plan, l'art de préparer les incidens, de nouer & de dénouer l'intrigue, la néceſſité de ſoutenir l'action, la diſpoſition des actes, la coupe & la liaiſon des ſcè-

mes & cent autres particularités sur lesquelles les anciens ne sont entrés dans presqu'aucun détail, sont présentées chez lui avec une clarté de principes & une sûreté de goût qui le mettent bien au-dessus de tous ceux qui se sont exercés à écrire sur la théorie & la pratique du Théâtre. Ce qui prouve encore mieux la bonté de son Ouvrage, c'est l'utilité qu'on en a tirée. Aussitôt qu'il parut, *Corneille* commença dès-lors à soigner un peu mieux ses Tragédies. L'Abbé *d'Aubignac* eut même sujet de se plaindre de ce que ce Poëte ne fit aucune mention de lui, soit dans ses Préfaces, soit dans son Discours sur les trois unités. Ce silence fut taxé d'ingratitude par l'Auteur didactique & occasionna entre lui & le Pere de notre Tragédie, une querelle que ce dernier soutint par des Epigrammes grossieres qui, pour sa gloire, ne sont pas venues jusqu'à nous. L'Abbé *d'Aubignac* n'en resta pas là; il fit sur la *Sophonisbe*, le *Sertorius*, l'*Œdipe*, des Remarques critiques qui effrayerent son adversaire. *Corneille* n'ignoroit pas combien les discussions analytiques sont propres à faire évanouir les plus grandes beautés : on peut les comparer à des sucs corrosifs qui détruisent les substances sous prétexte de les épurer : c'est pourquoi il prit le parti de se taire & de se venger en faisant mieux. Telle devroit être la ressource des

grands talens; on s'avilit toujours par quelqu'endroit dans la dispute ; c'est quitter le sceptre du génie, pour prendre les armes du Gladiateur.

L'Abbé *d'Aubignac* eut encore d'autres démêlés, mais moins illustres. Il entra en lice avec *Ménage*, *Richelet*, Mlle *Scuderi* & quelques autres Gens de Lettres de son tems. Ses Ouvrages polémiques qu'on ne lit plus à présent, annoncent dans lui tous les travers qui enfantent & qui soutiennent les disputes, c'est-à-dire, une imagination ardente, un amour-propre trop sensible, beaucoup d'orgueil, de présomption & d'aigreur dans le caractere.

AUBIGNÉ, [*Théodore-Agrippa* D'] né à St. Maury dans la Saintonge, mort à Genève en 1630.

Son *Histoire universelle* porte l'empreinte de son ame, c'est-à-dire, qu'elle est écrite avec beaucoup de liberté, d'enthousiasme & de négligence. Il étoit né pour la satyre & la plaisanterie, comme on en peut juger par un de ses autres Ouvrages qui a pour titre, *Confession de Sancy*. Nous ne parlons pas de son *Baron de Fæneste*, qui n'a pas à beaucoup près le même agrément. Sa *Vie* écrite par lui-même est encore moins bonne; il y a pris la licence pour la fran-

chiſe, & c'eſt ce qui l'a engagé dans des détails qu'il auroit dû ſupprimer.

On n'a pas beſoin d'apprendre qu'il fut grand-pere, de Mad. de *Maintenon*, & pendant très-long-tems favori d'*Henri IV*, qui eſtimoit autant ſon courage que ſon eſprit.

AUBRI, [*Jacques-Charles*] Avocat au Parlement de Paris, ſa patrie, né en 1707, mort en 1739. Il ſe montra digne rival des *Normand* & des *Cochin*, & auroit fourni ſans doute une carriere auſſi brillante que celle de ſes deux Confreres, ſi la Mort ne l'eût enlevé à la fleur de ſon âge. Son talent principal conſiſtoit dans l'art de manier adroitement l'ironie. On peut croire qu'il ſavoit employer d'autres reſſources, ſelon les diverſes circonſtances. Cette figure devient ennuyeuſe quand elle n'eſt pas diſpenſée à propos; & ſon fréquent uſage en affoiblit la force qui ne conſiſte que dans la vivacité & la rareté. On a de lui pluſieurs Plaidoyers, Mémoires & Conſultations diſperſés dans nos bibliothéques, & qu'il ſeroit utile de réunir en corps d'ouvrage.

AUCOUR, [*Jean*] voyez, BARBIER.

AUDIFRET, [*Jean-Baptiſte* D'] né en Pro-

vence, mort à Nancy en 1733, fut long-tems employé à la Cour dans les affaires étrangeres. Il avoit commencé une *Géographie ancienne, moderne & historique*, dont nous n'avons que les trois premiers volumes, qui font regretter qu'il n'ait point achevé cet Ouvrage.

AUDIGUIER, [*Vital*] mort assassiné en 1630. Ses Poésies, ses Romans, ses Livres de Piété se ressentent de la tournure de son esprit, qui étoit des plus médiocres. Sa traduction des *Nouvelles* de *Cervantes* ne vaut pas mieux que son Livre sur *la Conversion de la Madelaine*.

AUNILLON, [*Pierre-Charles* FABIOT] Abbé du Gué de Launay, mort en 1760, âgé de 76 ans. La médiocrité caractérise tout ce qu'il a composé. On pourroit le lui pardonner, s'il se fut borné à des Romans, mais il a composé aussi une Oraison funèbre de *Louis XIV*, qui prouve qu'il avoit aussi peu de jugement, que d'esprit & de talent.

AUNOY, [*Marie-Catherine* JUMEL DE BERNEVILLE, Comtesse D'] morte en 1705. Ses Romans sont écrits avec assez de chaleur & d'in-

térêt, mais d'un ſtyle trop négligé. *Hippolyte Comte de Duglas*, eſt celui qui a été le plus accueilli. Ses *Mémoires d'Eſpagne*, ſont pleins de fauſſetés & d'injuſtice dans ce qui a rapport à l'hiſtoire & aux mœurs de cette nation. Ses *Contes nouveaux* n'eurent point le ſuccès de la nouveauté & ne le méritoient pas.

AVRIGNY, [*Hyacinthe-Robillard* D'] Jéſuite, né à Caen en 1676, mort en 1715; Littérateur eſtimable qui s'eſt principalement conſacré à l'hiſtoire. Ses *Mémoires chronologiques & dogmatiques*, & ſes *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire univerſelle*, ſont des Ouvrages propres à mériter l'approbation de leur ſiecle & celle de la poſtérité. Quoique les faits y ſoient détachés, ils ſont préſentés avec tant de clarté, développés avec des réflexions ſi judicieuſes, qu'on peut regarder ces Livres comme les meilleures Collections hiſtoriques que nous ayons. L'Auteur a ſurtout un courage à dire la vérité & une droiture pour la diſcuter, qui lui concilient la confiance du Lecteur. Il eſt le premier, qui ſans écrire un corps d'hiſtoire, a néanmoins réuni les qualités les plus eſſentielles à un bon Hiſtorien; » Le diſcernement des faits, l'exactitude des dates, le choix » des matieres, l'élégante préciſion du ſtyle,

» ont fait comparer ses *Mémoires* aux meilleurs
» Abrégés chronologiques qu'on connoisse. Le
» P. d'*Avrigny* pese les Auteurs & leur témoi-
» gnage, il les redresse, il écarte le faux, dis-
» cute le douteux & choisit presque toujours le
» vrai «. Tel est le jugement qu'en portent les
Auteurs du *Nouveau Dictionnaire historique.*

AUTELS, [*Guillaume* DES] né à Charolles vers l'an 1529, mort vers l'an 1570, Poëte Latin & François, dont nous ne conservons le nom, que comme celui des insectes doit se trouver dans la liste des animaux. Le P. *Garasse*, très-digne de figurer à côté de cet Auteur, lui attribue un certain *Parnasse satyrique*, ouvrage rempli d'impertinences, destiné à pourrir incognito dans le rebut d'une bibliothéque.

AUTREAU, [*Jacques*] mort à Paris, sa patrie, en 1745, dans un âge fort avancé. Il fut Peintre & Poëte, deux titres puissans pour écarter la fortune; aussi vécut-il dans la misere & mourut-il à l'Hôpital des Incurables, où il conserva jusqu'à la mort la manie de faire des vers. Une particularité singuliere dans sa vie, c'est qu'il ne commença de travailler pour le Théâtre qu'à l'âge de soixante ans. Il étoit d'une humeur

mélancolique, & malgré les obſtacles de l'âge & du caractere, il a ſçu répandre dans ſes Comédies une gaieté vive qui plaît par intervalles. Quoique ſes Pièces ſoient médiocres, on ne laiſſe pas de les lire avec plaiſir, à cauſe de la facilité du ſtyle & du naturel qui regne dans le dialogue. *Démocrite prétendu fou*, en trois Actes & en vers, eſt ſon meilleur ouvrage.

AUVIGNY, [*N.* CASTRES D'] né dans le Hainaut, mort à la bataille d'Etinghen en 1743, âgé de 31 ans.

Né avec de l'ardeur pour l'étude des Lettres, & formé pas l'Abbé *Desfontaines*, M. *d'Auvigny* ſe ſeroit fait plus de réputation, ſi les devoirs de ſon état [il étoit Chevau-Léger] lui euſſent laiſſé plus de loiſir pour cultiver ſon eſprit & épurer ſon goût. Quelques-uns de ſes Ouvrages ſont agréables à la lecture. Ce qu'il a fait de mieux eſt un recueil de *Vies des Hommes illuſtres de France*, qu'il a pouſſé juſqu'au dixieme volume. Il ignoroit ſans doute que l'affectation d'eſprit, la recherche des ornemens préférés à l'inexactitude hiſtorique, qu'un ton quelquefois romaneſque, un ſtyle inégal, & trop plat dans certains endroits, &c. ſont des défauts excluſifs pour le titre de bon Hiſtorien ; peut-être s'en ſeroit-il corrigé s'il eût vécu plus long-tems.

B.

BACHAUMONT, [*François* LE COIGNEUX DE] né à Paris en 1624, mort en 1702, Poëte ingénieux & délicat, dont il ne nous reste que quelques vers faits en société avec *Chapelle*, & sur-tout dans le *Voyage de Languedoc*. Les plus jolis de ce petit Ouvrage original sont de *Bachaumont*, témoin ceux-ci qu'on peut regarder comme un chef-d'œuvre de délicatesse & de sentiment; on y reconnoîtra sans peine une suavité de coloris & une mollesse de pinceau que *Chapelle* n'avoit pas.

Sous ce berceau qu'Amour exprès
Fit pour toucher quelqu'inhumaine,
L'un de nous deux un jour au frais
Assis près de cette fontaine,
Le cœur percé de mille traits,
D'une main qu'il portoit à peine,
Grava ces vers sur un Cyprès:
» Hélas, que l'on seroit heureux
» Dans ce beau lieu digne d'envie,
» Si, toujours aimé de *Silvie*;
» L'on pouvoit, toujours amoureux,
» Avec elle passer sa vie!

BACULARD : voyez ARNAUD.

BAÏF, [*Jean-Antoine* DE] Secrétaire de la Chambre du Roi, mort en 1592, âgé de 60 ans, Poëte Grec, Latin & François, plus ſupportable dans ces deux premieres langues que dans la ſienne. On a fort bien fait de donner à ſes poéſies le titre d'*Œuvres de Baïf miſes en rime.* Il étoit cependant un des aſtres de la Pleyade de *Ronſard*, mais l'aſtronomie littéraire a bien changé depuis.

BAILLET, [*Adrien*] né dans un village voiſin de Beauvais en 1649, mort à Paris en 1706, eſt un des Auteurs que les Encyclopédiſtes ont mis le plus à contribution. Preſque toutes les Préfaces des ouvrages de *Baillet*, forment autant d'articles dans le Dictionnaire Encyclopédique, ſans qu'on ait pris la peine d'en avertir le Lecteur. Il eût été cependant plus juſte & plus honnête de faire connoître au Public, à qui il avoit l'obligation de ces morceaux ; que d'y trouver au bas le nom de l'Encyclopédiſte, qui n'a pris que la peine de les tranſcrire ou de les faire tranſcrire.

M. *Baillet* doit principalement ſa célébrité à

celui de ses Ouvrages qui a pour titre, *Jugemens des Savans*. Cette compilation, où il a souvent mis du sien, lui attira beaucoup d'ennemis, comme s'il n'étoit pas permis d'apprécier les productions des Auteurs, quand ils les soumettent eux-mêmes au jugement du public par la voie de l'impression. *Ménage* sur-tout fut offensé de la liberté, ou pour mieux dire de la justice avec laquelle il s'étoit exprimé à son sujet; mais les Lecteurs furent du parti de *Baillet* & seront toujours de celui de quiconque, sans humeur & sans partialité, fera connoître les défauts de chaque Ecrivain, sans lui rien dérober de la gloire qu'il mérite pour ce qu'il a pu composer de bon.

Baillet a fait des *Vies des Saints*, où sa critique est encore plus févere qu'à l'égard des Auteurs, mais le style en est inégal, diffus & peu correct. Sa *Vie de Descartes* n'annonce pas non plus le discernement & le goût qu'il exigeoit de la part des Auteurs ses contemporains; il auroit pu se dispenser de la farcir de mille choses qui n'ont nul rapport à ce Philosophe & de plusieurs détails minutieux qui le regardent, mais qu'on devoit supprimer. Ce défaut est assez ordinaire aux Biographes; ils ont plus de zèle pour leur héros, que de jugement & de goût.

BAILLY, [*Jacques*] Garde général des Tableaux du Roi, né à Verſailles en 1701, un de ces Poëtes qui ne paroiſſent avoir travaillé que pour l'oubli; tous ſes Ouvrages ont été frappés de mort au même inſtant qu'ils ont paru. Il s'eſt principalement attaché aux Parodies, genre, ſi c'en eſt un, qui ſuppoſe un eſprit médiocre & de pitoyables talens. On a bien pu jouer celles qu'il a faites, mais on n'auroit pas dû les imprimer.

BALTUS, [*Jean-François*] Jéſuite, né à Metz en 1667, mort à Reims en 1743. L'Hiſtoire des Oracles de M. de *Fontenelle* lui fournit l'occaſion de ſe faire connoître, & la Réfutation qu'il fit du ſyſtême de cet Académicien, eſt de tous ſes ouvrages le plus connu. Les autres ont pour objet des matieres de Religion, & ſurtout le développement des Prophéties, où l'Auteur a été ſurpaſſé par l'excellent Ouvrage de M. *le Franc*, Evêque du Puy.

BALUZE, [*Etienne*] né à Tulles en 1631, mort à Paris en 1718. Dans le grand nombre d'Ouvrages que cet Auteur nous a laiſſés, on eſtime particuliérement ſon *Hiſtoire des*

Papes qui ont siégé à Avignon. Elle lui valut une pension de *Louis XIV* & une place dans l'*Index*.

BALZAC, [*Jean-Louis* GUEZ, Seigneur DE] de l'Académie Françoise, né à Angoulême en 1594, mort en 1654, a rendu à l'Eloquence françoise le même service que *Malherbe* venoit de rendre à la Poésie. Ces deux arts ont reçu de ces Auteurs une harmonie, une noblesse, une élégance qu'on ne connoissoit point avant eux, qu'on ne pouvoit même prédire d'après les Ecrivains qui les avoient précédés. Dans les ouvrages de prose le style étoit la chose dont on s'embarrassoit le moins : pourvu que l'impression ne fût point barbare, qu'elle rendît la pensée de l'Auteur, on croyoit avoir le talent d'écrire ; *Amyot*, *du Perrier*, *Rabelais*, *Montagne*, *Charron*, étoient les seuls Auteurs qu'on pût lire avec intérêt, & cet intérêt naissoit plus encore du génie particulier de ces Ecrivains, que de l'agrément de leur langage. *Balzac* fut le premier qui s'appliqua à donner du nombre, de la cadence & de la grace au discours, par le choix & l'arrangement des mots, par la disposition des phrases & le mêlange des sons ; c'est par cette magie que sa prose est autant supérieure à celle de ses contemporains, que les vers

vers de *Corneille* & de *Racine* à ceux des petits Poëtes tragiques d'aujourd'hui. Malgré tant de droits à notre estime, *Balzac* ne sauroit être proposé comme un modéle. Il a enrichi la langue, il l'a annoblie, il l'a subjuguée; mais la recherche déplacée de son style le rend boursouflé, à force de viser au sublime; sa magnificence de l'expression, le rend forcé & gigantesque; la délicatesse des tours le rend affecté; l'usage immodéré des figures le rend ridicule; enfin son affectation continue d'élégance & de noblesse dans les choses qui en exigent le moins, le rend pénible à la lecture. C'est par ce défaut de goût qu'il est tombé dans une espece de mépris qu'on a poussé toutefois un peu trop loin. On doit lire avec plaisir quelques-unes de ses *Lettres*, plusieurs de ses *Traités* & surtout son *Aristipe*. Les réflexions excellentes répandues dans ce dernier ouvrage, de sages préceptes de morale & de politique, des exemples bien choisis y peuvent faire oublier les fautes du style, & fournir des instructions à ceux qui voudroient instruire les autres.

Balzac a doublement contribué aux progrès de l'éloquence par ses écrits & par ses bienfaits : on ne doit pas oublier qu'il est le premier Fondateur du prix d'Éloquence à l'Académie Françoise. Cette fondation n'a pas, quant à présent, des

ſuccès conformes aux vues de ſon Auteur ; mais il faut eſpérer qu'elle produira des fruits plus réels.

BANIER, [*Antoine*] de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né à Clermont en Auvergne, mort à Paris en 1741, âgé de 69 ans.

De tous les Auteurs qui ont écrit ſur la Théologie Payenne, il eſt celui qui paroît en avoir le mieux débrouillé le chaos. *L'Explication hiſtorique des Fables*, *la Mythologie expliquée par l'hiſtoire*, ſont deux Ouvrages pleins d'érudition, de recherches, d'idées neuves, & écrits d'ailleurs avec autant d'élégance & de netteté que ces ſortes de diſſertations en peuvent admettre. Sa *Traduction des métamorphoſes d'Ovide*, eſt un peu trop libre, trop inexacte ; mais les notes qui l'accompagnent ſont ſi intéreſſantes, ſi profondes, qu'elles ſont bien capables de la ſoutenir contre l'oubli.

BARBEIRAC, [*Jean*] Profeſſeur en Droit & en Hiſtoire, né à Beziers en 1674, mort en 1710.

Les Traductions de *Puffendorff*, de *Grotius* & de *Tillotſon*, avec les Commentaires qu'il y a joint, le diſtinguent avantageuſement des Traducteurs & des Commentateurs, de ces derniers

ſur-tout. Les lumieres qu'il a répandues ſur pluſieurs endroits de ces Auteurs, prouvent qu'il avoit beaucoup de jugement & de ſagacité. On ſait que ces Ouvrages ont pour objet le Droit des Gens, de la Guerre & de la Paix. Il ſeroit à ſouhaiter que la politique fût appuyée ſur des principes invariables ; ce ſeroit le vrai moyen de diſpoſer les Princes à ſuivre les loix de la juſtice & de l'équité.

1. BARBIER D'AUCOUR, [*Jean*] Avocat au Parlement de Paris, de l'Académie Françoiſe, né à Langres, mort en 1694. Son Plaidoyer pour *le Brun*, prouve tout à la fois ſon talent pour l'éloquence & l'humanité de ſes ſentimens ; ſa Critique des *Entretiens d'Ariſte & d'Eugene*, annonce un eſprit plein de fineſſe, de goût, & ſurtout de politeſſe : c'eſt par-là que cet Ouvrage ſera toujours un exemple à propoſer aux Ecrivains de notre tems, qui manquent ſouvent de ces trois qualités auxquelles ils ſubſtituent la jalouſie, la mauvaiſe foi & la groſſiereté. *D'Aucour* épouſa la fille de ſon Libraire, pour s'acquitter envers lui. Il remplaça *Mezerai* à l'Académie Françoiſe, & eut pour ſucceſſeur M. de *Clermont-Tonnerre*, Evêque de Noyon, qui ne voulut pas le louer dans ſon Diſcours de Remerciment. M. l'Abbé

de *Caumartin*, alors Directeur de l'Académie, répara cette omission dans sa réponse au Discours du Prélat, & chaque louange qu'il donna à celui-ci étoit un trait de satyre ingénieusement enveloppé.

L'Académie ne put s'empêcher de témoigner à M. de *Noyon* sa surprise de le voir manquer à un usage, jusqu'alors regardé comme indispensable. Le Prélat eut beau répondre qu'il s'étoit *fait une loi de ne louer jamais des Roturiers*, on lui fit sentir que la Roture, plus nombreuse à l'Académie que la Noblesse, pourroit user du même privilege à son égard & à celui de tous les Nobles aussi peu civils que lui. Il se rendit à ces raisons, & fit par écrit ce qu'il n'avoit pas voulu faire de vive-voix. Il loua *Barbier d'Aucour* dans son Discours imprimé.

Tout le monde sait que M. de *Clermont-Tonnerre* est ce même Evêque de Noyon qui s'est rendu ridiculement célébre par son faste bruyant, par le galimathias de ses Sermons, par la singularité de ses Lettres Pastorales, & plus encore par sa vanité. Au reste, il avoit de l'esprit & du savoir, qualités infiniment dépréciées par ses absurdes travers.

2. BARBIER, [*Marie-Anne*] née à Orléans,

morte en 1742. L'indulgence qu'on doit à son sexe a soutenu quelque tems le succès de ses Ouvrages Dramatiques. Il est si rare de voir des femmes chausser le cothurne, que Mademoiselle *Barbier* méritoit d'être encouragée. Aujourd'hui l'indulgence s'est ralentie, & l'on ne regarde plus ses Tragédies & ses Opéra que comme de foibles essais qu'on peut oublier sans conséquence.

BARCLAY, [*Jean*] né à Pont-à-Mousson en 1582, mort à Rome en 1621, n'est guère connu à présent que par son *Argenis*, quoiqu'il ait fait des Ouvrages de controverse, de morale, d'histoire & de politique. Cet *Argenis*, dont M. l'Abbé *Josse* a donné une Traduction, est une espece de Roman à allusions, écrit en Latin, en prose & en vers, d'un style plus boursouflé que noble. L'Auteur a voulu imiter la maniere de *Pétrone*; mais en proscrivant sagement les obscénités du Satyrique de *Néron*, il n'a pas eû le talent d'en atteindre l'élégante latinité.

BARET, [*Paul*] né à Lyon en 1728. Quoiqu'on puisse lire avec quelque plaisir ses Ouvrages, ils ne sont pas capables de lui faire une réputation, parcequ'ils sont foibles, & que la destinée des productions foibles est de se perdre

dans la foule. Comme perſonne ne ſe doute peut-être dans quel genre il s'eſt exercé, nous apprendrons au Lecteur qu'il a fait des Traductions médiocres de pluſieurs ouvrages de *Cicéron*, & des Romans auſſi médiocres que ſes Traductions : le plus répandu de tous eſt *l'Homme moral*, fauſſement attribué à l'Abbé *Prevôt*, qui ſe ſeroit bien gardé d'en faire un pareil.

BARO, [*Balthaſar*] né à Valence en Dauphiné, mort en 1649, âgé de 50 ans, Poëte Tragique, dont on ignore ſi les Pièces ont été jamais repréſentées. Ce qu'on peut aſſurer, c'eſt qu'elles ne ſont pas lues & qu'elles ne méritent pas de l'être. On lui doit, ſi toutefois c'eſt une obligation, la *Concluſion* ou cinquieme partie de l'*Aſtrée*, compoſée d'après les Mémoires qu'il trouva dans les papiers de M. d'*Urfé* dont il étoit Secrétaire.

Baro fut de l'Académie Françoiſe.

BARON, [*Michel*] né à Paris en 1652, mort dans la même ville en 1729, Comédien célébre, qui a fixé parmi nous le vrai ton de la déclamation. Il joignoit à ce talent celui de la Poéſie, mais ſa réputation poétique n'eſt pas auſſi glorieuſe que celle qu'il s'eſt acquiſe comme Ac-

teur. On l'a comparé à *Roſcius* pour le naturel & la nobleſſe de ſon jeu, car il faut toujours des comparaiſons ; mais perſonne n'a ſongé à le mettre à côté de *Plaute* ni de *Térence*, pour les Comédies qu'il a faites. *Baron* n'avoit ni la force comique de l'un, ni l'élégance de l'autre ; cependant *la Coquette*, *l'Homme à bonne fortune* & *l'Andrienne*, ſont reſtées au Théâtre, où le public les voit reparoître avec un nouveau plaiſir, avantage que n'ont pas eu bien des Poëtes comiques qui l'ont précédé, & que n'auront certainement pas la plûpart de ſes ſucceſſeurs. Cet homme étoit ſi enivré de l'excellence de ſon art [de Comédien], qu'il ne craignoit pas de dire qu'il falloit qu'un Acteur fût *élevé ſur les genoux des Reines*, extravagance que ſes Confreres ne répétent point, mais que la ſotiſe publique ſemble autoriſer par la maniere dont elle les idolâtre.

BARRAL, [*Pierre*] Abbé, né à Grenoble en 17 . Toutes les fois que l'eſprit de parti ne le domine pas, on peut rendre juſtice à ſes talens ; ſes Ouvrages annoncent une imagination vive, un eſprit facile, une littérature étendue, un zèle ardent pour la défenſe de la Religion. Si le *Dictionnaire hiſtorique, littéraire & critique* qu'on lui attribue, étoit dégagé d'une partialité trop

révoltante ; ſi les amis de l'Auteur ou plutôt ceux de ſon parti n'y étoient pas fêtés d'une maniere infiniment au-deſſus de leur juſte valeur ; ſi de vrais grands Hommes, pour n'avoir pas été Janſéniſtes, n'y étoient pas déprimés avec autant d'injuſtice que de mal-adreſſe, ce Dictionnaire auroit une ſorte de perfection par les recherches, les anecdotes & les diſcuſſions quelquefois profondes, qu'il renferme. Il ſemble que le goût de l'Auteur tienne moins aux regles qu'à ſes inclinations. Par-là il s'eſt privé de l'avantage de démêler la vérité, & de celui de faire adopter ſes déciſions même lorſqu'elles ſont équitables. Le *Dictionnaire des antiquités Romaines*, du même Auteur, eſt bien éloigné de ce travers. La raiſon en eſt toute ſimple, les anciens Romains n'étoient pas Moliniſtes.

BARTAS, [*Guillaume* DU] né dans la Gaſcogne près de la ville d'Auch en 1544, mort en 1590, fut un de ces Militaires qui quelquefois par délaſſement ou par manie s'appliquent à cultiver les Muſes, & dont les Ouvrages ſe reſſentent toujours plus du génie de la guerre que de celui de la Poéſie. Sa *Semaine* a eu cependant une très-grande célébrité ; ſi la multitude des Editions étoit la preuve de l'excellence d'un

Poëme, on pourroit dire que celui-là, qui n'eſt en lui-même que très-médiocre, doit l'emporter ſur beaucoup d'autres : il fut réimprimé trente fois dans l'eſpace de ſix ans, & traduit dans cinq langues, tant on étoit alors avide des moindres productions !

L'enthouſiaſme qu'un grand nombre d'Auteurs ont attribué à *Ronſard*, au ſujet de ce Poëme, n'eſt nullement conforme à la vérité ; il eſt faux que ce Prince des Poëtes de ſon tems ait fait préſent à *du Bartas* d'une plume d'or, en lui diſant, *qu'il avoit plus fait en une ſemaine que lui, tout Ronſard qu'il étoit, en toute ſa vie.* Jamais ce n'a été la mode que les Poëtes célébres montraſſent tant de générosité à l'égard de ceux qui pouvoient balancer leur réputation. D'ailleurs il ne faut que lire le Sonnet où l'impérieux *Ronſard* réfute ce bruit en s'adreſſant à *Dorat*, ſon ami & ſon ancien maître :

Ils ont menti, Dorat, ceux qui le veulent dire,
Que Ronſard, dont la plume a contenté les Rois,
Soit moins que du Bartas ; & qu'il ait par ſa voix
Rendu ce témoignage ennemi de ſa lyre, &c.

En effet, une plume d'or, ſi elle avoit pu influer ſur le ſtyle, auroit mieux convenu à *du Bartas* avant la compoſition de ſon Poëme ; la

diction en eût été plus naturelle, l'invention plus riche, l'intérêt plus sensible; l'Auteur auroit employé des expressions plus correctes, il auroit évité les tournures Gasconnes; ses images auroient été mieux choisies, ses comparaisons plus justes & moins ridicules; il n'eût point appellé le Soleil *le Duc des Chandelles*, les Vents, *les Postillons d'Eole*, le Tonnerre, *le Tambour des Dieux*; le total de l'ouvrage eût été dans le goût de ces vers du quatrieme Chant, qu'on peut citer avec estime & lire encore avec plaisir :

Il se trouve entre nous des esprits frénétiques
Qui se perdent toujours dans des sentiers obliques,
Qui sans cesse créant des systêmes nouveaux
Prouvent que la raison gît loin de leurs cerveaux.
Tels sont, comme je crois, ces Ecrivains qui pensent
Que ce ne sont les lieux ou les astres qui dansent
A l'entour de la terre; ains que la terre fait
Chaque jour sur son axe un tour vraiment parfait;
Que nous semblons ceux-là qui pour courir fortune
Tentent le dos flotant de l'azuré Neptune,
Et nouveaux, cuident voir, quand ils quittent le port,
La Nef demeurer ferme, & reculer le bord.

Les autres Ouvrages de *du Bartas* valent encore moins que son Poëme des *sept Jours*, ou de *la Semaine* ou de *la Création*, car il est connu sous ces trois noms.

BARTHE, [*N.*] de l'Académie de Marſeille, ſa patrie, né en 173.....

Il ne faut pas juger à la rigueur ſes Poëſies fugitives. Avec de la ſévérité on trouveroit qu'elles manquent quelquefois de cette douceur, de ce naturel, de cet agrément, qui doivent être le vrai caractere de ces ſortes de productions; mais elles offrent des traits d'eſprit, un langage aſſez correct, & c'en eſt aſſez pour mériter de l'indulgence.

Le Théâtre Comique paroiſſoit plus fait pour procurer des ſuccès à M. *Barthe.* *L'Amateur* annonça en lui le germe des talens : *les fauſſes Infidélités* donnoient les plus grandes eſpérances; on y trouve de la gaieté, de l'eſprit dans les détails, de la facilité dans le Dialogue, quelques ſcènes d'un bon Comique de ſituation; d'après cela les Connoiſſeurs ſe flattoient de voir bientôt ſortir du tombeau la Comédie d'intrigue & peut-être à ſa ſuite celle de caractere, qui eſt la véritable. Mais *la Mere jalouſe* a un peu déconcerté les Faiſeurs d'Horoſcopes; bien loin de développer le génie de l'Auteur, elle en a été l'écueil, & laiſſe lieu de douter ſi de nouvelles tentatives pourront être plus heureuſes. Il faut cependant eſpérer que M. *Barthe*, plus éclairé dans la ſuite

par la critique de ses amis, qu'ébloui par les éloges des Auteurs du *Mercure*, s'attachera davantage à l'étude des bons modeles. Il se procurera par-là des suffrages qui ne nuiront point à sa gloire ni à celle de ses Panégyristes. Trop de facilité à départir des louanges excessives aux ouvrages médiocres, ne peuvent tourner qu'à la propagation du mauvais goût, au blâme des Journalistes, & au ridicule des Auteurs trop indiscrétement loués.

BARTHELEMY, [*Jean-Jacques*] Abbé, Garde du Cabinet des Médailles du Roi, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né à Marseille.

La connoissance des médailles & toute l'érudition qu'elle suppose, ont fait de tout tems l'objet de ses études. Il a le mérite de joindre au savoir un ton de modération & d'honnêteté qui en releve le prix. C'est à ces traits qu'on peut reconnoître ses *Réflexions sur l'Alphabet de Palmyre*, & les excellens Mémoires dont il a enrichi le Recueil de l'Académie dont il est Membre.

1. BASNAGE DE BEAUVAL, [*Henri*] Avocat, né à Rouen en 1657, mort à la Haye

en 1710. Son *Histoire des Savans* prouve qu'il méritoit d'y avoir lui-même une place. Il a fait un Ouvrage sur *la tolérance des Religions*, où la politique & la Religion ne sont pas tout à fait d'accord. Il ne raisonnoit qu'en Sectaire. Il y a bien de la différence entre les sentimens que la charité impose à tous les Chrétiens à l'égard de ceux qui sont d'une secte différente de la leur, & les précautions que l'autorité doit prendre pour prévenir les troubles. Toute secte qui est foible, reclame la tolérance & devient intolérante quand elle s'est fortifiée. C'est la Chienne de la Fable qui demande en suppliante un logement pour mettre bas ses petits, & qui chasse le propriétaire dès que ses petits sont devenus assez forts pour la soutenir. Telle est la marche des passions humaines. On doit donc regarder comme des inconséquences les déclamations de nos Philosophes qui veulent qu'on tolére toutes les sectes, parce-qu'ils ont intérêt à être tolérés. On peut juger cependant de leur tolérance pratique par les manœuvres qu'ils mettent en usage contre ceux qui les attaquent ou ne les estiment pas. Que seroit-ce s'ils étoient les plus forts!... Il faut donc conclure qu'une tolérance universelle est aussi chimérique en exécution, que la paix universelle de l'Abbé de *Saint-Pierre*. Qu'on examine

les Gouvernemens les plus tolérans de l'Europe ; & l'on verra ſi la maniere dont ils en uſent à l'égard de ceux qu'ils tolérent, peut s'appeller véritablement une tolérance ; en Hollande, en Angleterre, en Pruſſe, les Religions tolérées ſont dans un abaiſſement & dans une ſervitude qui ne différe pas beaucoup de l'intolérance.

Baſnage a donné une nouvelle Edition du Dictionnaire de *Furetiére*, augmentée par ſon travail.

2. BASNAGE, [*Jacques*] Miniſtre Proteſtant, frere du précédent, né à Rouen en 1653, mort en Hollande en 1723 ; eſt Auteur d'une trentaine d'Ouvrages, dont les trois quarts ont pour objet des matieres de controverſe. Ce ſont de vieilles armes abandonnées à la rouille ; il n'y a que la main d'un habile Artiſte qui puiſſe les garantir de ce mépris.

3. BASNAGE, [*Samuel*] couſin du précédent, Miniſtre Proteſtant, comme lui, dont nous avons des *Annales Politico-eccleſiaſtici*, en 3 vol. in-folio, qu'on ne lit pas. Ce n'eſt pas là le ſeul de ſes Ouvrages ; il en a fait un grand nombre d'autres dont on n'a retenu que le titre. Tel ſera toujours le ſort des Ecrivains médiocres.

La multitude & l'énormité de leurs volumes, ne ſervent qu'à les enſevelir plus profondément dans l'oubli qu'ils méritent.

BASSOMPIERRE, [*François* DE] Colonel-Général des Suiſſes, Maréchal de France, né en Lorraine en 1579, mort en 1646.

Ses *Mémoires*, qu'il compoſa à la Baſtille, ne ſont lus à préſent que par ceux qui aiment les dates & les gaſconnades.

BASTIDE, [*Jean-François*] né à Marſeille en 1724. Malgré ſon activité à s'exercer dans tous les genres, il n'a pas eu le bonheur de ſauver aucun de ſes Ouvrages de l'anathême attaché à la médiocrité. Il a fait des Recueils, des Journaux, des Lettres, des Romans, des Mémoires, des Contes, des Comédies en vers, des Tragédies en proſe, & tout cela eſt allé groſſir les tréſors ténébreux de l'oubli. Eſt-ce pour avoir manqué d'eſprit ou de facilité, que M. *Baſtide* a ſubi un ſi triſte ſort ? Non : c'eſt parceque ſon eſprit & ſa facilité ſe ſont répandus trop indiſcrétement ſur tous les genres ; indiſcrétion qui produit toujours beaucoup de choſes, jamais de bonnes choſes, & ce n'eſt qu'à ce qui eſt bon que le public s'attache.

BATTEUX, [*Charles*] Abbé, Professeur de Philosophie au College Royal, de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions, né dans le Diocèse de Reims en 17...

Aristote, dans sa Poétique, avoit réduit le mérite de la Poésie à l'imitation de la Nature; M. l'Abbé *Batteux* a développé, étendu ce principe, & l'a appliqué avec beaucoup de justesse à tous les Beaux-Arts. Dans l'Ouvrage estimable qu'il a composé à ce sujet, il en revient continuellement à cette idée primitive, & en tire non-seulement les regles de la Poésie & de l'Eloquence, mais encore celles des autres genres d'imitation. Il commence par examiner quelle est la nature des Arts, quelles en sont les parties & les différences essentielles; il fait voir ensuite que leur unique but ne tend qu'à cette imitation nécessaire, & qu'ils ne different entre eux que par les moyens qu'ils employent pour y arriver. Le sentiment vient à l'appui de son systême, & lui fournit des observations pour prouver que le bon goût dans les Arts ne sauroit subsister sans l'imitation, dont il n'est lui-même qu'une conséquence. Après cela, il entre dans la définition du goût, il en expose les sources, il développe les moyens propres à le former & à l'entretenir, il découvre

les

les écueils qui l'affoibliſſent & le corrompent ; & de tous ces articles il forme une chaîne de preuves qui le ramenent à ſon principe général de l'imitation. Enfin, M. l'Abbé *Batteux*, pour fortifier ſes raiſonnemens, a recours aux exemples. La pratique des grands Maîtres concourt à la conviction de la bonté du précepte qu'il donne ; & , ſoit dans l'univerſalité des Beaux-Arts, ſoit dans chaque eſpece particuliere, la juſteſſe de la théorie eſt toujours démontrée par l'expérience.

Nous ne nous ſommes étendus ſur l'analyſe de ſon Livre des *Beaux-Arts réduits à un même principe*, que pour faire ſentir à la Jeuneſſe combien il lui eſt important de s'attacher à de tels Ouvrages. Dans un tems où toutes les notions ſont confondues, toutes les regles enfreintes, preſque tous les genres dénaturés, on ne ſauroit trop rappeller les jeunes eſprits à la vérité & au bon goût ; ils trouveront encore des reſſources puiſſantes dans le *Cours de Belles-Lettres* du même Auteur, Ouvrage qui n'eſt que le développement du premier.

M. l'Abbé *Batteux* peut ſe flatter d'avoir rendu de vrais ſervices à la Littérature. Nous deſirerions pour ne pas affoiblir cet éloge, de n'être pas dans le cas de reprocher à ſon ſtyle trop de diffuſion & à ſes Traductions trop d'inexactitude ;

mais le premier défaut est amplement racheté par le mérite des choses qui l'emporte de beaucoup sur celui des mots, & l'on fait grace au second en faveur de ses bons principes & des excellentes Remarques dont il a accompagné sa Traduction des trois Poétiques.

BAUDEAU, [*Nicolas*] Chanoine Régulier de Chancelade, de l'Académie de Bordeaux, né à Amboise en 1730.

Le zèle du bien public lui a fait entreprendre beaucoup d'Ouvrages; c'est d'abord un sujet d'éloge. Si ses spéculations ne sont pas toujours justes, si quelques-uns de ses systêmes sont impraticables, c'est une matiere à l'indulgence. Nous n'entrerons point dans la discussion de ses démêlés avec différens Ecrivains, qui se sont élevés contre plusieurs de ses idées; nous ne l'envisageons ici que comme un Auteur utile à beaucoup d'égards, & en cela beaucoup plus louable, que tant d'autres qui ne repaissent le Public que de futilités & qui souvent cherchent à l'égarer par des productions dangereuses.

BAUDELOT DE DAIRVAL [*Charles-Cesar*] de l'Académie des Inscriptions & Belles-

Lettres, né à Paris en 1648, mort en 1722.

Il a rapproché le goût des voyages des véritables objets qu'on doit s'y proposer; il a fait plus, il a indiqué avec autant de discernement que de justesse les fruits qu'on pouvoit en retirer. Le *Traité* qu'il a composé sur cette matiere, prouve combien il auroit su en profiter lui-même. Les Voyageurs y trouveront des connoissances sur l'antiquité, propres à éclairer l'esprit & à le dédommager des fautes de style qui s'y rencontrent assez souvent.

Les *Dissertations* qu'on a de cet Auteur dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, sont également l'ouvrage d'un homme instruit qui intéresse par la méthode & la clarté.

BAUDIER, [*Michel*] Historiographe de France, né en Languedoc, mort au commencement du regne de *Louis XIV*.

Ceux qui aiment le style précis & agréable, doivent bien se garder de lire ses ouvrages; ceux qui savent démêler les traits d'érudition au milieu du verbiage & de l'ennui des dissertations, pourront y trouver de quoi étendre leurs connoissances, surtout dans *l'Histoire générale de la Religion des Turcs*, ouvrage traduit de l'Arabe, & dans *l'Histoire du Maréchal de Thoyras* où l'on

trouve des anecdotes curieuses concernant la Cour de *Louis XIII*.

BAUDORI, [*Joseph*] Jésuite, né à Vannes en 1710, mort à Paris en 1749.

Successeur du P. *Porée* dans la place de Professeur au Collége de Louis le Grand, il fit connoître que les hommes les plus célébres pouvoient être quelquefois remplacés. Si sa carriere n'eut point été abrégée par une mort prompte, il eût pu figurer parmi nos excellens Orateurs, quoiqu'il n'ait fait que des discours latins : il est à croire que la maturité de l'âge eut corrigé en lui quelques défauts de style, & une certaine affectation de pointes que le bon goût réprouve. Ce qu'il a écrit en françois n'a pas ces défauts. Rien de si agréable & de si intéressant que plusieurs Plaidoyers qu'il composa pour l'instruction de la jeunesse, & l'exercer dans l'art de la déclamation. Il a su y donner à chacun de ses sujets, avec autant de jugement que de grace, la vraie tournure de style qui leur convenoit, & le lecteur délicat ne s'apperçoit pas que ce soient des productions de Collége.

BAUDOT DE JUILLI, [*Nicolas*] né à Vendôme en 1678, mort en 1759. S'il n'eut fait

que des Romans tels que ceux de *Catherine de France*, de *Germaine de Foix*, &c. on pourroit le regarder comme un Ecrivain très-médiocre; mais il s'est attaché à des ouvrages plus solides. L'*Histoire de la Conquête d'Angleterre par Guillaume Duc de Normandie*, celle *de Philippe Auguste* & celle *de Charles VIII*, se feront lire avec plaisir, pourvu qu'on n'y exige autre chose que tout ce qu'on peut trouver dans les autres Historiens, & qu'on fasse grace à la diffusion du style, en faveur d'un certain intérêt que l'Auteur a répandu dans sa maniere d'écrire & de présenter les événemens.

BAUDOUIN ou BAUDOIN, [*N.*] Lecteur de la Reine *Marguerite*, de l'Académie Françoise, né à Pradelle en Vivarais, mort à Paris en 1650, aussi mauvais Romancier que mauvais Traducteur; il avoit deux dispositions très-fortes pour mal écrire, le mauvais goût & la faim.

BAUDRAND, [*Michel-Antoine*] Abbé, né à Paris en 1633, mort dans la même ville en 1700, connu par un mauvais *Dictionnaire Géographique*, qui n'a pas laissé d'être utile à ceux qui en ont composé de meilleurs.

BAUVIN, [*Jean-Grégoire*] Avocat ; de la Société Littéraire d'Arras, sa patrie.... Sa Tragédie d'*Arminius*, imprimée depuis plusieurs années, a été reçue des Comédiens, mais n'a pas encore été représentée. Est-ce la médiocrité de cette Piéce qui en retarde la représentation ? Si l'on en croit les connoisseurs, elle ne mérite pas cette indifférence. Si l'on en croit les médisans, les *Scythes* de M. de *Voltaire* se sont emparés du champ de bataille, & en ont exclu *Arminius* leur pere qui auroit beaucoup mieux réussi.

BAYLE, [*Pierre*] Professeur de Philosophie à Sedan, puis à Rotterdam, né au Carlat, petite Ville du Comté de Foix en 1647, mort à Rotterdam en 1706 ; un des plus célébres Critiques du siécle dernier, & le plus subtil Dialecticien que nous connoissions.

M. *Palissot* se donne trop de peine pour enlever cette conquête à l'incrédulité ; on peut la lui abandonner sans qu'elle ait droit de s'en appuyer & de s'en glorifier ; *Bayle*, à le bien examiner, n'est qu'un tissu de contradictions où l'abus du raisonnement se fait toujours sentir au préjudice de la raison même, ce qui doit le rendre moins dangereux pour tout esprit éclairé & solide.

On conviendra volontiers qu'en se garantissant du Pyrrhonisme qu'il affecte & veut établir sur toutes les questions, il auroit pu passer pour un Génie rare, & se rendre très-utile dans le développement des connoissances humaines : il avoit une mémoire prodigieuse, une érudition vaste ; une pénétration active, le tact de l'esprit, subtil ; une adresse merveilleuse à présenter les idées ; surtout une dextérité de discussion propre à séduire quiconque ne seroit pas en garde contre ses prestiges. Que résultera-il de cet aveu ? Rien autre chose, si ce n'est qu'il fut un homme armé de toutes pieces, mais qui ne combattit jamais que des fantômes qu'il s'étoit fait lui-même. Que reste-il dans l'esprit après qu'on a lu ses Ouvrages ? Des objections en réponse à des objections, des doutes pour combattre d'autres doutes, de l'incertitude : voilà le fruit de son savoir & l'unique présent qu'il fait a son lecteur. Que faudra-t'il penser de sa dialectique, si elle cesse d'être un moyen d'éclairer & d'instruire, pour devenir un instrument destructif qui s'attache à tout ? Tel est le travers ordinaire de ces Esprits versatils que l'intempérance des idées porte indiscrétement au pour & au contre sur chaque objet. Ne doit-on pas conclure d'après l'inanition dans laquelle ils nous

laiſſent, qu'ils reſſemblent à ces feux errans que le vent entraîne indifféremment de tous côtés, ſans laiſſer aucune trace de lumiere après leur paſſage.

On s'eſt répandu en éloges ſur le *Dictionnaire de Bayle*. Cet Ouvrage, à le bien conſidérer, n'eſt cependant qu'une compilation indigeſte où l'on trouve dix articles inutiles avant d'en rencontrer un intéreſſant. Les faits hiſtoriques qu'on y diſcute, ne ſont pour la plûpart que des faits minutieux, appuyés ſur des témoignagnes équivoques & ſuſpects. L'Auteur a beſoin d'évoquer des mânes obſcurs pour accréditer les anecdotes qu'il débite. Dans les matieres philoſophiques, c'eſt un homme qui reſſuſcite des erreurs pour les combattre ou leur donner de la force, ſelon ſes caprices, & pour exercer ſa démangeaiſon continuelle de raiſonner ſur tout & contre tout. On ne peut ſouvent s'empêcher de rire, en le voyant s'acharner avec intrépidité contre un Cartéſianiſme qui ne ſubſiſtoit plus de ſon tems; on ſe rappelle alors ce Lacédémonien qui pourſuivoit une Ombre pour la faire mourir une ſeconde fois. Ailleurs ce ſont des obſcénités préſentées ſans ménagement, ou plutôt avec une complaiſance qui prouve un cœur corrompu, & par une con-

séquence assez légitime un esprit obscurci par cette corruption même *.

Quelle gloire pourroit donc tirer l'incrédulité d'un Coriphée, qu'on nous prône sans cesse & qui s'est décrédité lui-même par des incertitudes continuelles ? Ce ne sont pas des hommes de cette trempe que la Religion nous présente dans ses Défenseurs. Les *Chrysostôme*, les *Augustin*, les *Cyrille*, les *Athanase*, les *Huet*, les *Abadie*, les *Bossuet*, les *Fénélon*, les *Bourdaloue*, les *Massillon*, un millier d'autres, s'en tenoient à quelque chose de fixe, & leur maniere de raisonner supposoit la vérité dans leur esprit, comme elle en communique la conviction à leur lecteur. A quoi en seroit réduit l'esprit humain, s'il n'avoit pour se conduire que ces lanternes sourdes qui n'éclairent que ceux qui les portent ? Les Ecrivains du Christianisme en répandant la clarté dans l'esprit, font sentir en même tems une chaleur qui échauffe & remplit le cœur; dans *Bayle* c'est une lueur froide qui éblouit un instant les yeux & vous laisse ensuite dans l'obscurité.

* Quant à la partie du style, on peut s'en rapporter à M. de *Voltaire*, qui dit que » la maniere d'écrire de » *Bayle* est trop souvent diffuse, lâche, incorrecte, & » d'une familiarité qui tombe quelquefois dans la bas- » sesse «. *Siecle de Louis XIV*.

BEAU, [*Charles* LE] Professeur d'Eloquence au Collége Royal, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.

Peu d'Ecrivains étoient plus en état que lui de donner une bonne suite à l'Histoire Romaine de M. Rollin. *L'Histoire du Bas-Empire* par M. *le Beau*, peut même être regardée comme supérieure à quelques égards à celle de son prédécesseur. M. *le Beau* n'a pas à la vérité dans le style autant d'intérêt que le célébre Recteur de l'Université, mais il écrit en général d'une maniere plus correcte & moins diffuse ; il a un ton sage & modéré, tel que doit l'avoir un Historien qui veut paroître impartial ; il est sans prévention, sans préjugé, il n'exagere ni les vices ni les vertus des personnages dont il raconte les actions ; sa maniere est nette, agréable & quelquefois élégante ; c'est un Ecrivain sensé qui ne court pas après les ornemens, qui sans rien omettre d'intéressant, écarte les détails minutieux, qui ne prodigue pas les portraits, qui les laisse pour ainsi-dire se former sous sa plume d'eux-mêmes, & qui sait surtout les arranger, de maniere que la confusion & la surcharge sont également proscrites de la galerie de tableaux qu'il présente aux yeux de son lecteur.

Nous ne parlons pas des *éloges historiques* qu'il a faits de plusieurs membres de l'Académie des Inscriptions ; nous dirons seulement qu'ils sont aux *Eloges* de M. de *Fontenelle*, ce que les personnes dont il parle sont à celles que le Secrétaire de l'Académie des Sciences a célébrées dans les siens.

BEAUCHATEAU, né à Paris d'un Comédien de ce nom, fut un des prodiges du siécle de *Louis XIV*. A l'âge de sept ans il parloit plusieurs langues, & composoit des vers françois avec une grande facilité. Ces vers étoient si jolis qu'on avoit peine à se persuader qu'ils fussent de lui ; pour s'en convaincre, *Anne d'Autriche*, le Cardinal *Mazarin*, le Chancelier *Séguier*, le faisoient renfermer dans une chambre & lui prescrivoient des sujets qu'il traitoit avec le même agrément que s'ils eussent été à son choix.

Ce jeune prodige passa ensuite en Angleterre où *Cromwell* le combla de bienfaits, chose étonnante de la part d'un esprit sombre & d'une ame aussi farouche que celle de ce tiran. D'Angleterre, il alla en Perse où les Muses ne le suivirent pas sans doute, car il n'a plus rien produit depuis. Peut-être la mort vint-elle prévenir la défection de ses talens.

On a recueilli les Poésies qu'il avoit compo-

sées avant l'âge de dix ans, & elles forment un volume in-4. avec tous les vers qui lui furent adressés. *Loret* dans sa Gazette en vers dit, en assez mauvais langage, en parlant de ce jeune Poëte.

> Je crois, quand *Apollon* eut épousé *Minerve*,
> Qu'ils n'eussent pu tous deux faire un si bel Esprit.

BEAUMARCHAIS, [*Caron*-DE] né à Paris 17.. *Eugénie* a eu un succès qu'on ne peut attribuer qu'au goût stupide du siécle pour les Comédies dolentes. *Moliere* ne se seroit pas attendu à se voir remplacer sur notre Théâtre par des Successeurs plaintifs qui viendroient nous faire pleurer où nos Ayeux avoient trouvé tant de plaisir à rire. Le caractère de la Nation est-il changé? Non: mais comme il faut qu'elle fasse quelque chose, elle fait à peu-près tout ce que l'on veut; & c'est à la magie de quelques Enchanteurs langoureux qu'elle doit la docilité qui lui ferme les yeux sur tous les genres, & la porte à se nourrir bonnement de tout ce qu'on lui présente. Quels sont donc les puissans ressorts de ces Enchanteurs? Un Théâtre changé par leur baguette en maison bourgeoise, des hommes en robe de chambre, des femmes en déshabillé, des laquais en papillottes, un petit attirail domestique proprement éta-

lé, des phrases entrecoupées, des exclamations à perte de vue, des sentimens emmiélés, des sentences platoniques, des caractères paladins, de la prose léthargique, des spectateurs benins; & voilà comme le prodige s'opére. Combien durera encore cet enchantement? Jusqu'à ce qu'il s'éléve parmi nous un Génie vraiment comique qui guérisse *Thalie* de ses vapeurs & lui rende sa premiere gaîté. Alors la Muse, délivrée des lourdes entraves qui la retiennent captive, verra s'évanouir en un instant tous ces phantômes pleureurs qui l'obsédent; alors hurlemens de cesser, pantomime lugubre de disparoître, larmes comiques de tarir; alors on aura honte d'avoir applaudi à des Comédies larmoyantes, & toutes les Piéces de ce genre seront universellement déclarées bâtardes & reprouvées comme *le Fils naturel* de M. *Diderot*.

BEAUME DESDOSSAT, [*Jacques François* DE LA], de l'Académie des Arcades, Chanoine d'Avignon, sa patrie, mort en 1756, est principalement connu par *la Christiade, ou le Paradis reconquis*, Ouvrage en prose, où sont observées toutes les régles de la Poésie épique, mais où celles du goût sont fort négligées. Des longueurs insupportables, peu de variété dans les images, un

ſtyle incorrect & traînant, en rendent la lecture ennuyeuſe, quoique le ſujet ſoit le plus intéreſſant qui ait été encore traité. Cette *Chriſtiade*, néanmoins vaut bien autant que *le Paradis reconquis* de *Milton*, ce qui n'eſt pas un grand éloge.

On nous apprend que M. l'Abbé de *la Beaume* a travaillé pendant dix ans au Courier d'Avignon, c'eſt nous dire qu'il a débité pendant dix années de fauſſes nouvelles, ce qu'on peut lui pardonner en faveur de ſon goût pour la fiction.

BEAUMELLE, [*Laurent* ANGLIVIEL DE LA] né à Valleraugue, Diocèſe d'Alais, en 1727.

Les *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de Madame de Maintenon*, ont plus réuſſi à le rendre célebre, que les injures de M. de *Voltaire* à le rendre odieux. Quand même il ſeroit vrai que dans ces Mémoires M. de *la Beaumelle* n'a pas toujours eu l'exactitude hiſtorique & la diſcrétion convenable, on ne peut lui refuſer une maniere de raconter vive, intéreſſante, pittoreſque, énergique. En corrigeant dans une nouvelle édition ce qu'il peut y avoir de défectueux dans cet Ouvrage, il le rendra à peu de frais un des meilleurs que nous ayons en ce genre, comme il eſt un des plus curieux par les anecdotes qui y ſont raſſem-

blées ; mais où cet Auteur paroît véritablement original, c'est dans ses *Lettres à M. de Voltaire*, en réponse au *Supplément à l'Histoire du siécle de Louis XIV*. Nous ne connoissons point d'Ouvrages polémiques qui offrent un aussi grand nombre de traits d'esprit, de vivacité, de force & de cette éloquence qui suppose autant de vigueur dans l'ame, que de chaleur dans l'imagination. M. de *Voltaire* n'a pas jugé à propos d'y répondre autrement que par quelques escarmouches qui font plus de tort à l'agresseur qu'à son adversaire. Il a senti sans doute que son nom avoit perdu tout crédit en matiere d'imputations, par l'abus qu'il en a fait contre tant de Gens de Lettres respectables. On peut donc le regarder dans ce démêlé comme le Comte de *Gormas* devenu la victime du premier coup d'essai du jeune *Rodrigue*.

M. de *la Beaumelle* a publié aussi un livre intitulé *Mes Pensées*. Ses amis conviennent, & il en est convenu lui-même, que l'inexpérience de la jeunesse, la trop grande fermentation des idées, la liberté des pays où il écrivoit alors, l'ont entraîné dans des assertions sur la politique que sa raison plus mûre a condamnées ensuite. Puisqu'il s'est ainsi rendu justice à lui-même, on ne doit pas le priver des louanges qu'il mérite pour

les vues profondes, les pensées vives, les critiques justes, & surtout pour la maniere nerveuse & précise avec laquelle il y exprime toutes ses idées. Il travaille à présent à une Traduction complette de *Tacite*; & nous pouvons prédire d'après les différens morceaux qu'il nous en a lus, & d'après sa maniere d'écrire en François, qui approche beaucoup de celle de *Tacite* en Latin, que cette Traduction sera digne de l'original.

BEAUMONT, voyez ELIE.

BEAURIEU, [*Gaspard* GUILLARD DE], né à St. Pol en Artois en 1728. Il a cru qu'à la faveur de l'imitation, il pourroit donner du cours à ses Ouvrages. Il ignoroit sans doute, en publiant son *Eleve de la Nature*, sous le nom de *J. J. Rousseau*, qu'il est plus facile de prendre le nom d'un homme célébre, que de s'approprier son génie. La méprise ne s'est établie que dans les provinces & n'a pas duré longtemps: le style de M. de *Baurieu* est à celui de M. *Rousseau*, ce que le langage d'un Suisse est à celui d'un Homme de Cour. S'il n'eût écrit que sur l'histoire sacrée & profane dont il a publié un *Cours*, & sur l'histoire des insectes dont il a donné un *Abrégé*, on

ne

ne l'auroit regardé que comme un Ecrivain médiocre ; & c'étoit bien assez.

BEAUSOBRE, [*Isaac* DE], né à Niort en 1659, mort à Berlin en 1738, où il s'étoit réfugié. *L'histoire du Manichéïsme* fait honneur à sa plume & à son érudition ; la complaisance qu'il y met, les réflexions qu'il y joint n'en font pas autant à son jugement & à sa foi.

BEAUVAIS, [*Gilles François* DE] ci-devant Jésuite, Prédicateur ordinaire du Roi, né en Bretagne en 1693.

Ses Sermons ne sont point imprimés. A en juger par l'onction & la modestie élégante répandues dans ses *Vies* de quelques Personnes pieuses, & dans ses Ouvrages ascétiques, on pourra croire qu'ils étoient pour le moins aussi dignes d'être imprimés, que ceux de tant d'autres Prédicateurs qui avoient peut-être plus de raison de redouter le grand jour.

BEAUZÉE, [*Nicolas*], Professeur de Grammaire à l'Ecole Royale Militaire, des Académies de Metz, d'Arras & d'Auxerre, né à Verdun en 1717.

Puisqu'il n'a presque composé que des ouvra-

ges de Grammaire, il devoit être clair & précis; il n'a été ni l'un ni l'autre. L'obscurité des idées & la diffusion du style le placent au rang de ces Auteurs qui sont sans doute capables d'étudier avec fruit pour eux-mêmes, mais peu propres à éclairer l'esprit des autres; d'ailleurs sa *Grammaire générale* n'offre rien de neuf, & l'on doit se dispenser d'écrire, quand on ne sait qu'embrouiller ce que les autres ont dit. Les articles de Grammaire qu'il a fournis à l'Encyclopédie, après la mort de M. *Dumarsais*, ne sont qu'une imitation servile, & le plus souvent qu'un lourd commentaire des Ouvrages de son prédécesseur. Il a voulu aussi ajouter des Synonimes à ceux de M. l'Abbé *Girard*, mais cette tentative n'a fait que mieux sentir la supériorité de celui qu'il a prétendu enrichir.

BELIDOR, [*Bernard* FORESTE DE], Inspecteur de l'Artillerie, des Académies des Sciences de Paris & de Berlin, mort en 1765, âgé de près de 70 ans. Celui-ci, quoique militaire, a eu plus de méthode, de clarté & de précision dans ses enseignemens. Ses *Cours d'Architecture militaire, civile & hydraulique*, son *Traité des fortifications*, son *Dictionnaire portatif de l'Ingénieur*, sont des ouvrages qu'on estimera tou-

jours, parce qu'ils remplissent leur objet, de la maniere la plus courte & la plus instructive.

1 BELLAY, [*Jean* DU], Cardinal, né en 1492, mort à Rome en 1560. Les Belles-Lettres furent l'étude de sa jeunesse, & la poésie latine fut tout le temps de sa vie l'objet de ses délassemens. M. *de Thou* & le Chancelier de *l'Hôpital* louent beaucoup ses Vers qui forment trois volumes; on aime mieux s'en rapporter à M. *de Thou* que d'examiner les piéces. *Martin du Bellay*, frere du Cardinal, a laissé des *Mémoires* historiques depuis 1513, jusqu'au regne de *Henri II*. Nos Historiens n'ont pas consulté ces Mémoires, où s'ils les ont consultés, ils ne les citent jamais.

2 BELLAY, [*Joachim* DU], Chanoine & Archidiacre de Notre-Dame de Paris, cousin germain du Cardinal, cultiva aussi les Muses latines; mais elles ne lui inspirerent rien que de médiocre. Les Muses françoises lui furent plus favorables; ses Poésies sont les premieres où l'on trouve de la douceur & de l'harmonie, qualités nécessaires à toute production poétique. Ses Sonnets sont de tous ceux qui avoient été faits avant les siens, les plus conformes aux régles. Les vers de *du Bellay* ont en général des graces que le temps n'a pu

effacer. Il auroit poussé plus loin la perfection de notre poésie, s'il n'y eut renoncé de très-bonne heure, pour se livrer à des occupations plus graves. D'ailleurs la mort qui le surprit, lorsqu'il étoit sur le point d'aller prendre possession de l'Archevêché de Bordeaux, l'en auroit également empêché.

BELLEAU, [*Remy*], né dans le Perche en 1527, mort à Paris en 1577, Poëte, ami de *Ronsard*, dont il imita moins la maniere que les autres Poëtes ses contemporains. *Belleau* s'attacha à polir son style & à faire des peintures naturelles de tout ce qu'il vouloit exprimer; il y réussit si bien, qu'on l'appelloit le *Peintre de la Nature*, & *Ronsard* lui donna une place dans sa Pléïade aujourd'hui totalement éclipsée.

BELLEFOREST, [*François* DE], Historiographe de France, né dans le Diocèse de Comminges en 1530, mort à Paris en 1583.

Il jouissoit d'une grande réputation à la Cour de *Charles IX*, & d'*Henri III.*, parce qu'alors il suffisoit d'être Auteur pour se faire un nom. On doit imputer à son peu de fortune qui le força de mettre sa plume au gage des Libraires, les défauts de ses Ouvrages. Le grand nombre qu'il en

publia annonce un Ecrivain plus empressé de multiplier les volumes que de les corriger. Le talent perce néanmoins malgré la précipitation avec laquelle il travailloit. La plus supportable de ses productions est l'*Histoire générale de France*.

BELLEGARDE, [*Jean-Baptiste* MORVAN DE], Abbé, né dans le Diocèse de Nantes, en 1648, mort 1734, Ecrivain fécond en Théologie, en Morale, en Politique & en Littérature. Ceux qui ont eu le courage de lire quelques-unes de ses productions, ont été dans le cas d'éprouver qu'un style correct & facile ne suffit pas pour intéresser; qu'il faut dire des choses & éviter la diffusion & le verbiage. Ses Traductions de quelques Peres de l'Eglise, & de plusieurs Auteurs profanes, ont les mêmes défauts, & de plus, de la froideur, de la foiblesse & de l'inéxactitude.

BELLENGER, [*François*], Docteur de Sorbonne, né dans le Diocèse de Lisieux, mort à Paris en 1749, âgé de 61 ans.

Le Grec & le Latin lui étoient aussi familiers que sa propre langue. On fait cas de sa Traduction de *Denis d'Halicarnasse*, & d'un Essai de critique sur les Ouvrages de M. *Rollin*, où il prétend prouver que cet Ecrivain célébre n'en-

tendoit pas assez bien les Auteurs Grecs, d'après lesquels il a composé une partie de son Histoire ancienne. Cela pouvoit être, mais cette critique ne doit pas nuire au mérite de ses Ouvrages, qui sont d'une utilité reconnue. M. *Rollin* étoit trop modeste pour prétendre aux honneurs de l'érudition, auxquels il avoit cependant des droits. Il mérite en cela plus d'indulgence qu'un grand nombre de nos Auteurs à prétentions sur cet article, sans avoir fait des études aussi constantes & aussi digérées que les siennes.

BELLOT, [*N.*], aujourd'hui femme de M. le Président *de Meinieres*.

Les Romans de cette Dame sont une foible partie de son éloge; les *Réflexions d'une Provinciale*, sur le Discours de *J. J. Rousseau*, couronné à Dijon, sont plus dignes de faire honneur à sa plume. Si l'on ajoute qu'elle a fait encore une excellente Traduction des Histoires de la maison de *Tudor*, & de la maison de *Plantagenet*, on conviendra sans peine qu'elle a honoré son sexe par de bonnes études, & rendu service au Public en lui procurant deux bons Ouvrages Anglois.

BELLOY, [*N.* DE], de l'Académie Françoise,

né à Paris, Poëte Tragique, qui prouve qu'on peut avoir de grands succès, sans avoir de grands talens. L'accueil favorable qu'on a fait à quelques-unes de ses Piéces, & surtout au *Siége de Calais*, a été plutôt le tribut de la reconnoissance que le fruit de l'admiration. Il seroit plus difficile de lui assigner un rang parmi ceux qui ont travaillé pour le théâtre, que parmi les citoyens jaloux de la gloire de leur patrie. C'est donc du côté du patriotisme & d'un certain enthousiasme militaire qu'on doit apprécier le mérite de M. de *Belloy*, si on veut en juger favorablement. En qualité de Poëte, sa gloire ne seroit point à l'épreuve de la critique; une versification dure & négligée, peu de sentiment, point de pathétique, aucun de ces grands mouvemens qui excitent les passions, & qui annoncent le génie, des ressorts plus dignes de *Thalie* que de *Melpomene*, seroient des défauts qui le rendroient inférieur à plusieurs de nos Poëtes tragiques qui n'ont pas cependant réussi comme lui. Malgré cela il aura au-dessus d'eux la gloire d'avoir rappellé parmi nous la Tragédie à sa véritable destination, en y retraçant, comme chez les Grecs, des événemens nationaux & en offrant à ses Compatriotes des Héros propres à les attendrir & à exciter leur émulation. Un zèle aussi noble, sou-

tenu d'ailleurs par une grande connoiſſance du Théâtre, ſuffit pour lui faire pardonner les défauts de l'exécution, & M. *de Belloy* pourra dire avec l'Auteur de l'*Anti-Lucrece* :

Eloquio victi, re vincimus ipsâ.

BELSUNCE DE CASTELMORON, [*Henri-François-Xavier* DE] Evêque de Marſeille, né dans le Périgord en 1671, mort en 1755.

Ses Ouvrages hiſtoriques ſont remplis de recherches & d'érudition, & ſes Ouvrages aſcétiques reſpirent une piété douce qui fait aimer la Religion & porte le cœur à en pratiquer les devoirs. Son ſtyle eſt ſimple, naturel & dégagé d'ornemens. Sa réputation dans les Lettres, fait la moindre partie de ſa gloire. On n'oubliera point que dans le tems de la peſte de Marſeille il n'abandonna jamais ſon Troupeau. On le vit alors courir de maiſon en maiſon pour exercer, à l'égard d'un peuple malheureux, tous les devoirs de ſon miniſtere & de la charité. La Philoſophie a bien pu garder le ſilence ſur un courage ſi propre à honorer la Religion ; elle ne pourra jamais en donner des exemples. L'égoïſme qu'elle prêche eſt l'anéantiſſement de toutes les vertus, & principalement de celles qui demandent du courage & des ſacrifices.

BENOIT, [*Françoise-Albine* DE LA MARTINIERE] née à Lyon en 17....

Une mauvaise Comédie & des Romans médiocres, sont pour une femme des titres capables de la faire figurer avec avantage dans la Société, mais non des droits aux honneurs de la Littérature.

BENSERADE, [*Isaac* DE] de l'Académie Françoise, né à Lyons, petite ville de la haute Normandie, en 1612, mort à Paris en 1691.

Pour avoir eu, pendant qu'il vivoit, une réputation au-dessus de son mérite, ce Poëte est aujourd'hui beaucoup moins estimé qu'il ne vaut. La postérité devient souvent injuste à l'égard de ceux dont les Contemporains ont été trop légérement enthousiastes. On ne peut refuser à *Benserade* une facilité singuliere pour composer des vers sur toute sorte de sujets. C'est lui qui a fait la plus grande partie des Chansons sur lesquelles le célébre *Lambert* a mis les Airs les plus beaux & les plus touchans. On lit encore avec plaisir les vers qu'il fit pour les Ballets qu'on représentoit à la Cour de *Louis XIV*, avant qu'on connût l'Opéra, & dont la musique & la danse formoient toute l'économie. Les paroles qu'il avoit

l'art d'adapter à ces sortes de Divertissemens, convenoient parfaitement au caractere des Dieux & des Déesses, en même tems qu'on y découvroit une peinture délicate des mœurs, des inclinations, des qualités des Danseurs qui les représentoient.

Benserade mit en Rondeaux les métamorphoses d'*Ovide*. Ce travail ne lui fait honneur que parcequ'il fut entrepris par ordre du Roi & pour l'usage de M. le Dauphin. Quand l'autorité parle, c'est au goût & au bon sens même à se taire. Cet Ouvrage fut imprimé au Louvre sur le plus beau papier, & orné de figures magnifiques. *Chapelle* répondit à l'Auteur qui lui en avoit envoyé un exemplaire, par un Rondeau qui finit ainsi :

De ces Rondeaux un Livre tout nouveau
A bien des gens n'a pas eu l'art de plaire ;
Mais quant à moi, je trouve tout fort beau,
Papier, dorure, images, caractere,
Hormis les vers, qu'il falloit laisser faire
A la Fontaine.

Ces Rondeaux eurent néanmoins pour Partisans les personnes les plus distinguées de la Cour, ce qui ne tournoit pas à la gloire de leur goût. Le Duc d'*Enghuien*, fils du grand *Condé*, n'eut pas le pouvoir de convertir *Boileau*, qui mépri-

ſoit cet Ouvrage. *Mais les vers en ſont clairs*, diſoit ce Prince à l'Auteur de l'Art poétique, *ils ſont parfaitement rimés & diſent bien ce qu'ils veulent dire.* » Monſeigneur, lui répondit *Boi-* » *leau*, il y a quelque tems que je vis une Eſ- » tampe qui repréſentoit un Soldat qui ſe laiſſoit » manger par les poules, au bas de laquelle » étoit ce diſtique :

Le Soldat qui craint le danger
Aux Poules ſe laiſſe manger.

» cela eſt clair, cela eſt bien rimé, cela dit ce » que cela veut dire, cela ne laiſſe pas d'être » le plus plat du monde, ajouta le Prévôt du » Parnaſſe.

BERGERAC, [CYRANO DE] né dans le Périgord en 1620, mort à Paris en 1655.

Un fou du moins fait rire, & peut nous égayer,
Mais un froid Ecrivain ne ſait rien qu'ennuyer.
J'aime mieux *Bergerac* & ſa burleſque audace
Que ces vers où *Motin* ſe morfond & nous glace.

Cet homme étoit en effet ſingulier. *Intrépide* en Philoſophie comme il l'avoit été à la guerre, on reconnoit dans tout ce qu'il a écrit une vivacité d'imagination qui approcheroit du génie, ſi

elle eût été réglée par le jugement. *L'Histoire Comique des Etats & Empires de la Lune & du Soleil*, prouve combien il étoit capable de devenir grand Physicien, habile Critique & profond Moraliste, si la mort ne l'eût enlevé presqu'aussitôt qu'il se fut entiérement consacré aux Lettres.

Nous remarquons, avec M. *Palissot*, que M. de *Fontenelle*, le Docteur *Swift* & M. de *Voltaire* ont tiré partie des bizarreries mêmes de *Bergerac* : La *pluralité des Mondes*, *Guliver*, *Micromégas*, en font une preuve certaine ; mais nous ne savons pas en quoi *Moliere* lui a de pareilles obligations : sa Comédie du *Pédant joué*, n'est qu'une Farce ridicule où l'Auteur des *Fourberies de Scapin* n'auroit pas voulu puiser, quand même il n'auroit été capable que de faire cette Pièce.

1. BERGIER, [*Nicolas*] Historiographe de France, né à Reims en 1557, mort en 1623, connu par une *Histoire des grands chemins de l'Empire Romain*, ouvrage plein de recherches utiles & de traits curieux.

2. BERGIER, [*Nicolas-Silvestre*] Docteur en Théologie & Chanoine de Notre-Dame, de l'Académie de Besançon, né à Darnay en Lorraine en 1718.

Le talent de raisonner & le meilleur usage qu'on en puisse faire, l'ont rendu justement célébre parmi les Défenseurs de la Religion. Sa maniere de réfuter les Ouvrages impies réunit au mérite d'une logique très-pressante, celui de l'ordre & de la netteté des idées. Tout esprit qui n'a pas renoncé aux lumieres du bon sens, peut, à l'aide du flambeau lumineux qu'il présente, reconnoître l'erreur, pénétrer ses ruses & se convaincre des dangereuses conséquences qu'elle entraine. C'est ainsi que M. *Bergier* est parvenu à réduire en poudre cet amas d'objections, qui ne prouvent rien que la mauvaise foi de ceux qui les enfantent, de détruire ces systèmes captieux qui n'ont rien d'évident que la foiblesse des fondemens ruineux qui les appuyent, de donner aux dogmes de la Religion cette force & cette consistance qui les met à l'épreuve de la critique & décide les hommages de la Raison, lorsqu'elle n'est pas tout à fait corrompue. Qu'on lise *la certitude des preuves du Christianisme*, *le Déïsme refuté par lui-même*, sa réponse *au Systême de la Nature*, & l'on verra combien cette même Raison est un guide sûr pour l'homme éclairé qui en connoît les bornes, & un prestige dangereux pour l'esprit indépendant qui exagere ses droits afin d'en abuser.

M. l'Abbé *Bergier* a composé aussi quelques Ouvrages de pure Littérature, qu'on peut regarder comme les préludes de sa plume, qui devoit dans la suite s'exercer dans les plus grands objets. Qu'on joigne à ce mérite l'idée d'un Ecrivain modéré, honnête, très-éloigné de toute prétention dogmatique, & l'on sentira la différence qui subsiste entre l'homme sage & éclairé qui redresse, & le Philosophe fastueux qui égare.

1. BERNARD, [*Jacques*] Ministre Protestant, né à Nions en Dauphiné en 1658, mort à Leyde en 1718.

On connoît peu ses Ouvrages de Religion & de Littérature, parcequ'ils méritent peu d'être connus. Il ressemble à cet égard à plusieurs de ses Confreres qui, en combattant pour la prétendue Vérité, ont très-souvent abusé du raisonnement & corrompu la langue. Mais il est bon de savoir qu'il est continuateur de la *Bibliothéque universelle* de M. *le Clerc*, son ami; qu'il a travaillé à la *République des Lettres*, & qu'il a augmenté, pour sa part, le *Dictionnaire de Moreri* de plus d'un volume.

2. BERNARD, [*Catherine*] de l'Académie des Ricovrati, née à Rouen, morte à Paris en 1712.

Sa Tragédie de *Brutus* eut le plus grand succès & mérite d'être distinguée de cette foule de Pièces qu'on ne joue plus. Nous n'en dirons pas autant de celle de *Laodamie* qui ne mérite pas d'être lue.

On trouve dans nos Recueils de Poésies plusieurs petites Pièces de Mlle *Bernard*, qui font honneur à son esprit. Le Placet qu'elle présenta à *Louis XIV* pour se faire payer de sa pension de 200 écus, est connu de tout le monde. Sa liaison avec M. de *Fontenelle* a bien pu contribuer autant au succès de sa réputation qu'au développement de son esprit.

3. BERNARD, [*N.*] Garde des Livres du Cabinet du Roi à Choisy, né en Dauphiné, nommé par excellence *Gentil Bernard*, pour les agrémens de ses petites Poésies. C'est celui de tous nos Poëtes qui paroît avoir le mieux réussi dans ce qu'on appelle le grand monde. L'esprit assaisonné par la délicatesse du sentiment est toujours sûr de plaire. On ne doit donc pas s'étonner de la réputation qu'il s'est acquise à la Cour & à la Ville. L'Opéra de *Castor & Pollux* a encore contribué à augmenter sa célébrité. Ce Poëme est un vrai modele d'une poésie ingénieuse & tendre, très-propre

à s'allier avec la musique & à lui fournir les moyens de déployer toutes ses richesses. Le plan en est finement conçu, l'intérêt vif, les Scènes sont bien distribuées, les airs bien amenés, les sentimens aussi variés que naturels. Le Poëte a sçu y mettre en jeu, & toujours à propos, les différens ressorts du Théâtre pour lequel il travailloit, bien différent en cela de plusieurs Poëtes lyriques qui n'ont pas craint de faire hurler la musique dans des vers durs & rocailleux, & de surcharger la Scène d'un spectacle parasite qui prouve le peu de ressources de leur génie.

M. *Bernard* est encore connu par un Poëme de *l'art d'aimer*, dans le goût de celui *d'Ovide*. Ce Poëme n'est point imprimé. Il est à craindre que l'agrément qui y domine, dit-on, ne soit pas d'accord avec les mœurs & la décence, à l'exemple de son modele. Si cela est, on doit lui savoir gré de s'être borné à le lire en société.

BERNIER, [*François*] né à Angers, mort à Paris en 1668. Ses fréquentes courses & son long séjour aux Indes où il fut, pendant plusieurs années, Médecin du Sultan, lui firent donner le surnom de *Mogol*. Il a écrit l'histoire de ses Voyages où l'on trouve des détails curieux. Il ne faut

pas

pas croire tout ce qu'il y raconte; il aime trop à parler de lui-même pour qu'il puisse dire constamment la vérité.

B * *, [*François-Joachim* DE], Cardinal, de l'Académie Françoise, né en 1715.

Les richesses de l'imagination, les graces de l'esprit, la délicatesse du sentiment, la vivacité de l'expression, qui brillent dans les productions de sa jeunesse, sont la plus foible partie de sa gloire. On verra toujours avec plaisir dans le Poëme des *quatre parties du Jour*, quatre Tableaux des plus agréables, où le Peintre a su réunir sans effort tout ce qui peut plaire aux connoisseurs; les couleurs en sont aussi brillantes que naturelles; c'est le coloris de *Coypel*, joint à la touche de *Mignard*. Celui des *quatre Saisons* offre quatre Tableaux du grand genre, où le même génie se fait sentir quoique sur un ton plus noble, plus vigoureux, plus varié, plus riche, ainsi que l'exigeoit le sujet; mais quand on saura que les talens agréables n'ont été dans cet illustre Auteur que le germe & le prélude des plus hautes qualités; quand les siécles futurs seront dans le cas d'admirer, comme notre siécle, un génie formé pour les plus grandes affaires, une ame nourrie des plus beaux sentimens, un cœur, le siége des plus

rares vertus ; quand la postérité de toute l'Europe enfin reconnoîtra dans lui le vrai grand homme consacré par le suffrage de toutes les nations, alors les Couronnes de ses talens littéraires ne seront que de foibles guirlandes de fleurs, que l'hommage déposera humblement aux pieds de la Statue de son Eminence, & celles qui sont dues à ses succès dans les négociations les plus importantes à l'administration la plus éclairée & la plus sage dans les fonctions de l'Episcopat, aux monumens multipliés de son zèle & de sa générosité, iront d'elles-mêmes se reposer sur sa tête.

BERRUYER, [*Isaac-Joseph*], né à Rouen en 1681, mort à Paris en 1758, seroit sans contredit le meilleur de nos Historiens, si les histoires qu'il a écrites portoient un autre titre que celui de *Peuple de Dieu*. Nous ne l'envisagerons point comme Théologien : nous souscrivons au jugement qu'on en a porté à cet égard ; mais en qualité d'Homme de Lettres, il nous est permis de le regarder comme le génie le plus heureux, & comme un des Ecrivains les plus estimables que nous ayons eu. L'élégance du style, la noblesse, l'agrément & la variété des images, la finesse & la solidité des réflexions toujours ame-

nées par les faits, une marche naturelle & rapide dans la narration, une liaison & une netteté dans les événemens, un coloris proportionné au sujet, feront toujours de l'*Histoire de l'ancien Peuple de Dieu*, un Ouvrage intéressant, instructif, propre à plaire, autant qu'à féconder l'imagination.

On a reproché au P. *Berruyer* d'avoir affoibli la dignité des Ecritures par trop de délicatesse dans l'expression, de s'être trop attaché à des idées particulieres sur la chronologie, en rejettant ou en éludant les systêmes adoptés avant lui, de s'être trop complu dans des descriptions que la gravité de la matiere exigeoit qu'on abrégeât, d'avoir répandu quelquefois un air profane, où il eût fallu plus de décence & de simplicité; nous convenons de la justice de ce reproche, & c'est ce qui justifie ce que nous avons dit, que ses Ouvrages eussent été des chef-d'œuvres, s'ils n'avoient pas un titre aussi respectable qui l'obligeoit à plus de circonspection & de retenue. Malgré cela, quels traits de grandeur & d'élévation n'y trouve-t-on pas! Soit qu'il énonce les oracles du Très-Haut, soit qu'il fasse gronder le tonnerre sur la tête des Rois coupables, soit qu'il entr'ouvre les abymes sous les pieds des sujets rebelles; soit que sous un jour plus touchant, il dévoile les ri-

chesses de la miséricorde divine, il développe les routes de la Providence, il étale la magnificence de ses bienfaits; tous ces différents tableaux font éprouver au Lecteur des mouvemens qui élevent l'ame, un feu qui la pénetre, une sensibilité qui l'attendrit; partout il voit une éloquence qui l'entraîne, des graces qui l'enchantent, une harmonie qui le séduit. Dans l'histoire des *Machabées*, tout ce que la guerre a de plus terrible, la politique de plus profond, le courage de plus sublime, tout ce que les desseins de Dieu sur son Peuple peuvent offrir de sagesse, de majesté, de puissance, est développé avec des traits qui caractérisent le génie créateur, dans un genre où le Créateur lui-même se manifeste si énergiquement.

L'*Histoire du nouveau Peuple de Dieu* a fourni matiere à de justes condamnations, auxquelles nous souscrivons encore. On est fâché de voir le même Ecrivain qui a su si bien nous peindre l'avènement du Messie, la sublimité de sa doctrine, l'éclat de ses miracles, les circonstances énergiques de sa passion, les ignominies de sa mort, donner dans des écarts, dont une sagacité aussi profonde & aussi déliée que la sienne, auroit dû le garantir. Trop d'enthousiasme pour les idées extrordinaires du P. *Hardouin* son con-

frere & son maître, trop de fécondité à trouver des raisons pour se séduire lui-même ; trop de fermeté, disons même trop d'opiniâtreté dans les sentimens qu'il avoit adoptés avec peu de précaution, ont répandu quelques nuages non sur sa foi, (car sa soumission en écarte toute idée désavantageuse) mais sur son discernement & sur sa prudence. Qu'on pardonne à l'Homme l'incertitude de ses vues & la témérité de ses opinions, l'Ecrivain doit paroître supérieur, & la France, en condamnant ses erreurs, est en droit de s'énorgueillir de ses talens.

BERTAUD, [*Jean*], Evêque de Sées, né à Caen, mort en 1611. Ami de *Ronsard*, il se laissa d'abord éblouir par le faux brillant de sa Poésie ; mais il reconnut bientôt son erreur, pour s'attacher à la maniere de *Desportes* qui étoit aussi son ami, & qui pouvoit lui servir de modele pour la douceur & le naturel de ses vers ; il le surpassa même par la pureté de son style & la sagesse de sa muse.

Les Poésies de *Berthaud* roulent presque toutes sur des sujets de piété, où la Morale présentée avec des graces intéressantes, est propre à se faire goûter des lecteurs de toutes les classes. On peut les lire encore aujourd'hui, parce qu'on

y trouve une fraîcheur de coloris que le tems n'a point flétrie. Ses Stances ont une tournure, une cadence qui plaît à l'oreille, en même temps que les pensées qu'elles contiennent, pénetrent le cœur & flattent l'esprit. Tel a toujours été l'empire du sentiment, il fait vivre les Ouvrages, comme il anime & embellit la Société.

BERTET, [*Jean*], né à Tarascon en Provence en 1622, mort en 1691, Poëte Latin, François, Espagnol, Italien, Provençal, & l'on peut ajouter Poëte déteſtable dans toutes ces Langues.

BERTHIER, [*Guillaume-François*], Jésuite, né à Issoudun en Berri, en 1704.

Les plaisanteries philosophiques n'ont pas fait oublier qu'il est un des plus estimables Ecrivains de notre Littérature. La *continuation de l'histoire de l'Eglise Gallicane*, est un Ouvrage d'une sagacité, d'une critique, d'une modération, d'une netteté de style & d'une élégance peu communes. Tout y est déduit & discuté avec une noble aisance, qui, en faisant disparoître la gêne du travail, n'en annonce pas moins les connoissances les plus étendues & la plume la mieux exercée.

Le Journal des Beaux Arts, connu ſous le nom de Trévoux, n'a jamais été plus intéreſſant & plus utile, que quand le P. *Berthier* y a travaillé. Il a ſu répandre dans les différens extraits qu'il a compoſés pour ce Journal, une ſageſſe de critique, une pureté de goût, une ſûreté d'érudition qu'il ſeroit à ſouhaiter de voir ſubſiſter dans tous les Journaux. Sa pénétration à démêler les piéges de l'incrédulité, ſon courage à s'oppoſer à ſes efforts, ſon habileté à en parer les coups, lui ont attiré les ſarcaſmes de ces eſprits forts contre tout, excepté ce qui bleſſe leur amour propre; mais il a fait voir par ſes lumieres, autant que par ſa modération, combien il étoit facile d'être ſupérieur à leurs manéges, à leurs attaques & à leurs inſultes.

BERVILLE, [GUYARD DE], né à Paris en 1697, mort en 1770.

A l'âge de près de ſoixante ans, il commença à ſe douter qu'il pouvoit devenir Auteur; exemple rare dans un ſiécle où l'on n'attend pas ſi longtemps à ſe croire en droit d'aſſommer le Public par ſes écrits. Le fruit de cette inſpiration tardive a été deux hiſtoires particulieres, l'une du Chevalier *Bayard*, l'autre du Connétable *Du Gueſclin*. On a lieu de penſer que s'il eut

commencé plutôt, il auroit pu donner à son style plus de correction, plus de noblesse, plus de chaleur, & se guérir sur-tout d'une diffusion assommante, défaut ordinaire aux vieux Ecrivains & encore plus à ceux qui n'ont pas travaillé de bonne heure à s'en garantir. Ces deux Ouvrages, qui, malgré leurs défauts, n'ont pas laissé d'avoir du débit, viennent d'être réimprimés avec des corrections & des suppressions qui en rendent la lecture plus supportable.

Au reste le nom de cet Auteur peut augmenter la liste des infortunés Littérateurs. Il est mort à Bicêtre, où la misere l'avoit forcé de se retirer, & où la Muse de l'histoire ne devroit pas conduire ses Eleves, si le Siécle avoit autant d'humanité réelle, qu'il se flatte d'avoir de politesse & de philosophie.

BEUF, *voyez* LE BEUF.

BEZE, [*Theodore* DE] célébre Apostat, né à Vezelai en Bourgogne en 1519, mort à Geneve en 1605.

Il s'attacha dans sa jeunesse à la Poésie & fit beaucoup de vers Latins, qui, quoi qu'en disent les *Casaubon*, les *Scaliger*, & autres Critiques de la même espece, ne sont guères re-

commandables que par le libertinage qu'ils respirent. Ils sont imprimés sous le titre de *Juvenilia*, & n'en méritent pas d'autre. Ses Ouvrages en prose pouvoient avoir quelque mérite dans un tems où le raisonnement & le goût étoient si loin de leur perfection ; mais en qualité de Poëte, *Beze* est-il digne de figurer dans la belle Edition des Auteurs classiques, imprimés chez *Barbou* ? Un Versificateur de cette trempe ne peut que déshonorer cette Collection. Quelle différence entre les vers de *Beze* & la noble Poésie de *Cossart*, d'*Huet*, de *Santeuil*, de *Vaniere*, &c !

BIGNICOURT, [*Simon* DE] ancien Conseiller au Présidial de Reims, sa patrie, né en 1709.

La plus longue de ses Poésies, soit Latines soit Françoises, n'a pas plus de vingt vers. C'est un mérite d'être court, & quand cet Auteur n'auroit que celui-là, on devroit lui en savoir gré. Il ne faut pas cependant réduire son éloge à celui de la brieveté ; plusieurs de ses Poésies Latines ont été comparées, par des Journalistes, à celles de *Catulle* ; nous ajouterons que la plûpart de ses Epigrammes Françoises sont tout-à-fait dans le genre de celles du Chevalier de *Cailli*.

Mais ce n'est pas sur ces bagatelles que M. de *Bignicourt* fonde sa réputation. Il s'est exercé dans un genre plus propre à lui faire un nom & qui n'est pas moins agréable aux yeux de ceux qui connoissent le prix & le charme de la variété : ses *Pensées & Réflexions philosophiques* le placent à côté de nos Penseurs les plus fins & les plus délicats. Il en prépare une nouvelle Edition, qui sera, dit l'Auteur de *la France Littéraire*, augmentée de près des trois quarts, sous le titre d'*Observations, relatives à la Morale, à la Politique & à la Littérature.* C'est annoncer un présent au Public, si ces Observations sont aussi justes que celles qui sont déja imprimées. Celles-ci nous ont paru un peu trop isolées. Cette maniere d'écrire par phrases, en prétendant donner une pensée, ne plaît qu'autant que ceux qui l'adoptent savent fixer quelque tems l'attention du Lecteur sur un même objet, c'est-à-dire, qu'il faut que de pensée en pensée ils développent un sujet, afin que les traits de lumiere suppléent au défaut de liaison dans le style. Les Maximes ou Réflexions de M. de *la Rochefoucault* ne seroient plus lues aujourd'hui, s'il se fut contenté de dire une vérité en peu de mots, sans en amener, par des tours différens, de nouvelles qui rendent la premiere plus sensible.

BIGNON, [*Jérôme*], Avocat général du Parlement de Paris sa patrie, Bibliothécaire du Roi, né en 1590, mort en 1656, protégea les Lettres avec plus de succès qu'il ne les cultiva. Son nom est devenu aussi recommandable dans la Littérature à cause de son zele pour ses progrès, que dans la Magistrature par ses qualités civiles qui le placent parmi les meilleurs Magistrats.

Jean-Paul Bignon, Abbé de St. Quentin, de l'Académie Françoise, de celle des Sciences & de celle des Inscriptions, mort en 1744, âgé de 81 ans, de la même famille que le précédent, fut comme lui Bibliothécaire du Roi, & a justement mérité la même réputation qui est aujourd'hui si dignement soutenue par M. *Bignon*, Conseiller d'Etat, Membre de l'Académie Françoise, Bibliothécaire du Roi, comme ses Ancêtres, & héritier de leurs vertus.

BIGOT, [*Guillaume*] Docteur en Médecine, né à Laval en 1502, mort vers l'an 1560.

Bayle a jugé à propos de consacrer à cet Auteur obscur un article assez long dans son Dictionnaire critique. On auroit pu se passer d'apprendre qu'il naquit avec deux dents, & qu'on ne trouva pas de nourrice pour l'allaiter. Les

vers Latins & les autres Ouvrages de *Bigot* ne valent pas la peine qu'on s'attache si fort aux Anecdotes de sa vie.

BILLAUT, *voyez* ADAM.

BLANC, [*Jean-Bernard* LE], Abbé, Historiographe des Bâtimens du Roi, de l'Académie *Della Crusca*, de celle des Arcades de Rome, de l'institut de Boulogne, Honoraire de la Société Académique des Arts de Dijon, sa patrie, né en 1707.

Le succès de sa Tragédie d'Aben-Saïd ne se soutint pas à la reprise de 1743, & la piéce n'a plus reparue depuis. Ses *Lettres sur les Anglois* ont trouvé des contradicteurs. On peut dire malgré cela que M. l'Abbé *le Blanc* n'est pas un Littérateur sans mérite.

BLETERIE, [*Jean-Philippe René* DE LA], Abbé, Professeur d'Eloquence au Collége Royal, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né à Rennes, connu par une *Vie de Julien* très-bien écrite, & très-estimable, quoi qu'en dise M. de *Voltaire* qui n'a pu sans doute lui pardonner de n'avoir pas fait grace aux bizarreries de cet Empereur apostat, en rendant d'ailleurs justice

aux bonnes qualités qu'il avoit. Cet Ecrivain auroit-il donc voulu qu'en faveur de la Philoſophie, M. l'Abbé de *la Bleterie* eût érigé en héros accompli, un Prince qui pouſſa la pédanterie philoſophique au dernier dégré du ridicule ? Les Philoſophes qui ſont ſi habiles à rechercher & ſi impitoyables à condamner les moindres fautes des Empereurs Chrétiens, voudroient-ils qu'on fermât les yeux ſur des extravagances choquantes, parce qu'il leur plaît de déclarer qu'un tel Prince eſt de leur ſecte, & par conſéquent abſous de tout ce que la raiſon & le bon ſens peuvent lui reprocher ? Ont-ils oublié ce qu'ils ont dit tant de fois qu'un bon hiſtorien ne doit être d'aucune ſecte, d'aucun parti, qu'il faut qu'il ſoit exempt de tout préjugé, de toute paſſion, & qu'il n'ait d'autre but que la vérité ? C'eſt ce que M. de *la Bleterie* a exécuté, ſans l'annoncer avec tant de faſte. Il n'en ſera donc pas moins, malgré M. de *Voltaire* & ſes ſuppôts, un Hiſtorien judicieux, un homme d'eſprit & de goût, un Ecrivain correct, agréable, & quelquefois élégant. La vie de *Jovien* & ſa Traduction de *Tacite* juſtifient encore ces éloges.

BLIN DE SAINMORE, [*Adrien-Michel-Hyacinthe*], né à Paris en 17.... Les Muſes plain-

tives ont été jusqu'à présent les objets de son culte; si on excepte une *Epitre à Racine*, des Héroïdes; des Héroïdes, voilà le genre dans lequel il a exercé sa fécondité; ce n'est pas qu'on ne trouve des morceaux assez bien rendus dans quelques-unes de ses piéces; mais il y est communément foible, monotone & verbeux. D'ailleurs cette espece de Poésie nouvellement introduite dans notre Littérature s'assortit si peu au génie de notre Nation, qu'il n'est pas étonnant qu'on lui ait fait peu d'accueil. De trois cents soixante & quinze Héroïdes que nous connoissons, sans parler de celles qui nous sont inconnues, une seule a fait fortune. M. *Blin* auroit donc beaucoup mieux fait d'égayer un peu son esprit, ou du moins de ne pas communiquer ses affections vaporeuses à ses Concitoyens qui n'ont actuellement que trop de penchant à cette maladie. Il a assez de talent pour réussir dans un genre plus agréable. L'*Epitre à Racine*, dont nous avons parlé, annonce dans lui du goût pour la versification, & de la capacité pour bien traiter d'autres sujets.

1. BLONDEL, [*David*], Ministre Protestant, né à Châlons en 1581, mort à Amsterdam en 1655, Auteur de plusieurs Ouvrages pleins de recherches, mais mal écrits. Les Pro-

testans de son siécle, faute de bons Ecrivains, le regarderent comme un homme célebre dans leur parti; cette célébrité s'est perdue dans la nuit du tems; car les Ouvrages de cet Auteur sont aujourd'hui inconnus même à la plûpart des Bibliographes.

2. BLONDEL, [*François*], Professeur Royal de Mathématiques & d'Architecture, de l'Académie des Sciences, mort à Paris en *1686*, âgé de *68* ans, cultiva les Belles-Lettres, mais ne se distingua que dans les Sciences. Il fut long-temps Directeur de l'Académie d'Architecture. *Jacques-François Blondel*, Professeur Royal d'Architecture, renouvelle aujourd'hui la gloire de ce nom, ou pour mieux dire, il ajoute infiniment à sa célébrité par ses Ouvrages, qui par leur nombre & leur mérite surpassent ceux de ses Ancêtres.

BOCAGE, [*Marie-Anne* LE PAGE DU], des Académies de Lyon, de Padoue, de Boulogne, &c. née à Rouen.

Plusieurs ouvrages de différens genres en vers comme en prose, lui ont acquis de la réputation & ouvert l'entrée d'un grand nombre d'Académies. Aux talens de l'esprit elle a réuni le mérite

du ſavoir. Elle a traduit en Italien *la Conjuration de Valſtein*, &, dans notre langue, *le Temple de la Renommée* de *Pope*. Il ne paroît pas que Madame *du Bocage* ſe ſoit fort empreſſée d'ajouter de nouveaux lauriers à ceux qu'elle a déjà cueillis. Sa Muſe, depuis quelques années, garde le ſilence, & cependant après, les *Amazones* & ſurtout *la Colombiade*, elle auroit pu ſe promettre des ſuccès, ſinon dans la Tragédie & le Pëome épique, du moins dans des genres qui ne demandent que le jeu d'une verſification facile & quelquefois animée.

BOCHARD, [*Samuel*], de l'Académie de Caen, né à Rouen en 1599, mort dans la même ville en 1667, un de ces Miniſtres autrefois célebres chez les prétendus Réformés. Ses Ouvrages de controverſe ſont oubliés, mais ſa *Géographie Sacrée* tient encore un rang diſtingué parmi les ouvrages où l'érudition étonne autant qu'elle inſtruit. La mort le ſurprit dans une Aſſemblée Académique ; c'eſt mourir au champ de bataille.

BODIN, [*Jean*], né à Angers vers l'an 1550, mort à Laon en 1596.

Tout médiocre qu'il eſt, il n'a pas laiſſé de frayer

frayer la carriere à un Génie justement célebre parmi nous. Sa *République* ne fit pas moins de bruit dans son tems, que l'*Esprit des Loix* dans le nôtre. *Bodin*, dans toute l'exactitude du terme, a été le devancier de M. de *Montesquieu*. Les Ouvrages de ces deux Auteurs si inégaux, traitent des mêmes matieres, offrent quelquefois le même procédé, & il n'est pas permis de douter que l'érudition confuse & indigeste qui surcharge le livre de la *République* n'ait été la mine brute dont l'Auteur de *l'Esprit des Loix* s'est habilement enrichi.

1. BOILEAU, [*Gilles*], Contrôleur de l'Argenterie du Roi, de l'Académie Françoise, né à Paris en 1631, mort dans la même ville en 1669.

Il fut Poëte comme *Despréaux* son frere ; mais sa célébrité n'est point à beaucoup près la même. Ce n'est pas qu'il n'eût pu illustrer un autre nom : sa Traduction de l'*Abrégé de la Philosophie d'Epictete* par *Arrien*, & la *Vie* qu'il nous a donnée de ce Philosophe Stoïcien, sont deux Ouvrages très-estimables qui prouvent qu'il étoit également versé dans sa Langue & dans celle des Grecs. Il a traduit aussi en vers, le quatrieme Livre de l'Enéïde, & certains morceaux de cette Traduc-

tion ne feroient point indignes de fon frere ; comme on peut en juger par ceux-ci.

Après qu'*Enée* a déclaré à *Didon* le deffein où il eft de quitter Carthage, cette Reine s'écrie :

Non, cruel, tu n'es point le fils d'une Déeffe,
Tu fuças en naiffant le lait d'une Tigreffe ;
Et le Caucafe affreux t'engendrant en courroux
Te fit l'ame & le cœur plus durs que fes cailloux, &c..
. . . .
Grands Dieux, pourrez-vous voir de la voute étoilée,
La foi fi lâchement à vos yeux violée ?
Hélas ! fur qui peut-on s'affurer déformais ?
Ah ! qu'on fe fie à tort à la foi des bienfaits !
Qui l'eût jamais penfé qu'un traitement fi rude
Eût payé mes faveurs de tant d'ingratitude ?
Ne te fouvient-il plus, perfide, de ce jour
Que pâle & tout tremblant tu parus à ma Cour ;
Qu'encor tout effrayé des horreurs du naufrage
Ma pitié mit ta flotte à l'abri de l'orage ;
Et que me demandant fecours en ton malheur,
Avecque ce fecours je te donnai mon cœur ?
. . . .
Hé bien, ingrat, hé bien, fuis donc ces vains oracles ?
J'y confens de bon cœur, & n'y mets plus d'obftacles ;
Va, malgré les hyvers & tes lâches fermens
Expofer ta fortune à la merci des vents.
Peut-être que la mer ouvrant cent précipices,
A ta punition offrira cent fupplices.
Alors envain, alors, fur la fin de tes jours
Tu voudras appeller *Didon* à ton fecours.

Des feux de mon bucher j'irai jusqu'en l'abîme
Allumer dans ton cœur les remords de ton crime,
Et mon ombre par-tout te suivant pas à pas
Te montrera par-tout ton crime & ton trépas;
Et jusques dans l'enfer faisant vivre ma haine,
Mon ame chez les Morts jouira de ta peine.

Ceux qui connoissent les Vers Latins verront qu'il seroit difficile de les rendre plus fidelement. Le morceau où *Didon* abandonnée par *Enée*, se livre à son désespoir, est d'une précision & d'une vivacité qui égale presque celle de l'original.

Hélas! s'écria-t-elle au fort de sa misere,
Quel projet désormais me reste-t-il à faire?
Chez les Rois mes voisins, mon cœur humble & confus
Ira-t-il s'exposer au hazard d'un refus?
Eux dont j'ai tant de fois avec tant d'insolence
Méprisé la recherche & bravé la puissance?
Irai-je en suppliante à la honte des miens,
Implorer la pitié des superbes Troyens?
Trop aveugle! *Didon*, puis-je, après cette injure,
Ne pas connoître encor cette race parjure?
Et comment mes soupirs pourroient-ils retenir
Ceux de qui mes bienfaits n'ont pu rien obtenir?
Ou bien, irai-je enfin jusqu'au bout de la terre
Avec tous mes Sujets leur déclarer la guerre?
Mais comment voudroient-ils à travers les dangers
Poursuivre ma vengeance en des bords étrangers,
Eux, que leur intérêt & l'amour de la vie
Ont à peine arrachés du sein de leur Patrie?

Mourons donc, puiſqu'enfin dans l'état où je ſuis
La Mort eſt l'eſpoir ſeul qui reſte à mes ennuis.

Les Poéſies légeres étoient auſſi de ſon reſſort. Il ſavoit y mettre de la gaieté & de la légereté, témoin ces vers qu'il fit pour placer en bas du portrait de ſon pere.

Ce Greffier dont tu vois l'image
Travailla plus de ſoixante ans,
Et cependant à ſes Enfans,
Il a laiſſé pour tout partage
Beaucoup d'honneur, peu d'héritage,
Dont ſon fils l'Avocat enrage.

Gilles Boileau fut d'abord Avocat au Parlement, puis Intendant des Menus plaiſirs & affaires de la Chambre du Roi, & enſuite Contrôleur de l'Argenterie de Sa Majeſté.

2. BOILEAU, [*Jacques*], Docteur de Sorbonne, frere du précédent, né à Paris en 1635, mort dans la même ville en 1716, ne mérite pas ce qu'en a dit l'Auteur des *Querelles Littéraires* qui l'appelle *un Eſprit bizarre qui n'a rien donné que de bizarre*. L'Abbé *Boileau* eſt Auteur de pluſieurs Ouvrages ſoit en Latin, ſoit en François, qui annoncent un homme ſavant & de beaucoup d'eſprit.

BOILEAU, [*Nicolas*], Poëte satyrique; voyez DESPRÉAUX.

BOINDIN, [*Nicolas*], de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né à Paris en 1676, mort dans la même ville en 1751.

A la tête de ses *Œuvres* qui n'ont paru qu'après sa mort, est un Mémoire sur sa vie & ses Ouvrages composé par lui-même où il ne s'épargne pas les louanges, ce qui suffiroit pour dispenser le Public de lui en accorder. L'Editeur auroit au moins dû supprimer cette égologie; il n'est pas permis de parler de soi-même avec tant de complaisance. Il est bien plus adroit de suivre la méthode de certains Auteurs, dont la modestie fait se mettre à l'aise, en se fétoyant eux-mêmes sous un autre nom; ils ne courent de risque que quand on a découvert le Panégyriste. On peut employer encore un autre moyen; il est de certaines sociétés dévouées à des hommages mutuels, où l'encensoir passe de main en main: on peut s'y faire aggréger, afin d'obtenir de ses confreres une dose d'encens égale à celle qu'on leur a distribuée.

Boindin étoit Philosophe; c'est un malheur pour lui de n'avoir pas existé de nos jours; son orgueil cesseroit d'être ridicule, s'il étoit érigé

comme à présent en esprit de corps. Nous doutons cependant qu'on l'eût admis dans la classe philosophique, s'il eût publié de son vivant le Mémoire qu'il a composé en faveur de *J. B. Rousseau* qui n'a jamais été aimé des dispensateurs de la gloire.

On a encore de *Boindin* quatre Comédies, parmi lesquelles *le Bal d'Auteuil*, & *le Port de Mer* eurent quelques succès. Le sujet de la premiere qu'on joue encore de tems en tems, est riant & l'intrigue assez piquante. Ses autres Ouvrages ne le distinguent pas des Auteurs médiocres. Il est cependant un des quatres génies privilégiés du siécle de *Louis XIV*, qui, selon M. *Diderot*, auroient été capables de fournir quelques articles à l'Encyclopédie. *Voyez* PERRAULT.

1. BOIS, [*Philippe* GOIBAUD sieur DU], de l'Académie Françoise, né à Poitiers, mort en 1694, Traducteur médiocre de plusieurs Ouvrages de *Cicéron*.

2. BOIS, [*Gérard* DU], Oratorien, né à Orléans, mort à Paris en 1696.

Celui-ci a composé l'*Histoire de l'Eglise de Paris*, c'est-à-dire qu'il a fait un Ouvrage diffus,

où parmi des Recherches curieuſes, on en trouve beaucoup d'inutiles, comme dans tant d'autres Ouvrages de cette nature, dont les Auteurs ſe ſont trop attachés aux petits faits, en oubliant que les Hiſtoires particulieres ne peuvent intéreſſer que par le choix, la maniere & la briéveté.

BOISMONT, [*N.* DE], Abbé, de l'Académie Françoiſe. Un *Panégyrique de St. Louis*, & une *Oraiſon Funebre de M. le Dauphin*, prouvent ſes talens pour l'Eloquence de la chaire, & font regretter qu'il ne continue pas cette carriere.

BOISROBERT, [*François* LE METEL Sieur DE], Abbé de Chatillon ſur Seine, de l'Académie Françoiſe, né à Caen, mort en 1662.

On ne lit plus ſes Tragédies, ni ſes Comédies, ni ſes Tragi-Comédies, ni ſes Romans: on ſe ſouvient ſeulement que l'agrément de ſon eſprit l'introduiſit fort avant dans la familiarité du Cardinal de *Richelieu*. L'Abbé de *Boisrobert* étoit en effet d'une Société très-agréable; il avoit le caractere gai & l'imagination pleine de ſaillies. Ce ſont ces traits qui caractériſent quelques-unes de ſes Poéſies fugitives qu'on ne lit plus, mais qu'on pourroit lire encore.

BOISSARD, [*Jean-Jacques*], né à Beſançon en 1528, mort à Metz en 1602, compilateur infatigable, dont les Ouvrages ſont recherchés par les Antiquaires. On eſtime ſurtout celui qui a pour titre : *Théatrum vitæ humanæ*, qui contient la Vie & les Portraits, en taille-douce, de 198 perſonnes illuſtres.

BOISSI, [*Louis* DE], de l'Académie Françoiſe, né à Vic en Auvergne en 1694, mort à Paris en 1758 ; Poëte Comique, dont un grand nombre de Piéces ſont reſtées au Théâtre ». Ces » Piéces, ſelon M. *Greſſet*, ſont également in- » génieuſes & ſages, toujours imaginées avec » élévation, toujours écrites avec élégance, reſ- » pirant partout la raiſon, la décence, l'agré- » ment, & toujours couronnées par de brillans » ſuccès «. Il faut remarquer que M. *Greſſet* parloit alors en pleine Académie & adreſſoit la parole à M. de *Boiſſy* lui-même qui venoit de prononcer ſon Diſcours de Réception. C'en ſeroit aſſez pour avertir qu'il ne faudroit pas prendre ce compliment à la lettre, ſi les talens de M. de *Boiſſy* n'étoient pas propres d'ailleurs à juſtifier une grande partie de ces éloges. Il eſt certain que perſonne n'étoit plus digne de remplacer M.

Destouches à l'Académie & ſur le Théâtre. On peüt en effet le regarder comme un de nos meilleurs Poëtes Comiques, dans le tems où la Comédie commençoit à perdre ſa gaieté & ſon naturel. Si ſes Piéces ne ſont pas toujours la Peinture fidele de nos mœurs ; ſi elles manquent quelquefois de cette force comique, de cette chaleur dans l'action, de cette vivacité dans le Dialogue, qui caractériſent *Moliere*, ſes Plans ſont du moins toujours agréables, toujours variés ; ſon ſtyle eſt du moins aiſé, correct, & ſouvent gracieux, comme on peut en juger principalement par *le François à Londres*, *le Babillard*, *l'Homme du jour*, & deux ou trois autres de ſes Piéces qui ſeront toujours revues avec plaiſir.

M. de *Boiſſy* a long-tems travaillé au *Mercure*, & ce Journal n'a jamais mieux valu que lorſqu'il étoit entre ſes mains.

Son fils a débuté dans les Lettres avec quelque ſuccès. Il a donné dans ſa jeuneſſe une *Hiſtoire de la Vie de Simonide & de ſon ſiecle*, Ouvrage plein d'érudition & de diſcernement, propre à faire naître de grandes eſpérances, mais qui n'a été ſuivi d'aucun autre ; du moins nous n'en avons pas connoiſſance.

BOISTEL D'WELLES, [*Jean-Baptiſte-*

Robert] Trésorier de France à Amiens, sa Patrie, de l'Académie de la même ville.

Deux Tragédies oubliées, quelques Poésies fugitives aussi oubliées, sont les présents qu'il a fait au Public, toujours ingrat pour ce qui porte le caractere de la médiocrité. Deux ou trois Scènes intéressantes dans sa Tragédie de *Cléopatre*, ne sont pas suffisantes pour lui donner le droit de se plaindre de cet oubli.

BOIVIN, [*Jean*] Professeur Royal en langue Grecque, Garde de la Bibliothéque du Roi, né à Montreuil-d'Argilé, mort à Paris en 1726, âgé de 64 ans.

Ce ne sont pas ses Vers Grecs, Latins ou François, qui le placent parmi nos bons Littérateurs : ces productions annoncent dans lui moins de talent pour la Poésie que de facilité pour écrire dans ces trois langues. Il est plus justement recommandable par les savantes Dissertations dont il a enrichi les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. *Boileau* n'a pas craint de se servir de ses *Remarques sur le Traité du sublime de Longin*, dans la Traduction qu'il a donnée de ce Rhéteur, & M. *Rollin* disoit de ce Savant » qu'il réunissoit » dans un dégré éminent la délicatesse de la

» Littérature à la profondeur de l'Erudition «, éloge qui ne doit rien à l'amitié qui les unissoit.

BOLOGNE, [*Pierre* DE] Secrétaire du Roi, des Académies d'Angers, de la Rochelle, de Marseille & de celle de Bologne, né à la Martinique en 17....

Sans une certaine fatalité qui préside aux réputations, il seroit aussi connu qu'il mérite de l'être. Après M. *le Franc*, il est celui de tous nos Poëtes actuels qui a le mieux réussi dans les Odes Sacrées. Ce qui caractérise principalement sa Poésie, n'est ni la force ni l'enthousiasme, qualités cependant nécessaires au genre Lyrique, mais remplacées autant qu'elles peuvent l'être par la pureté, l'élégance, l'harmonie, le naturel & l'aisance de la versification.

BONGARS, [*Jacques*] Conseiller d'*Henri IV*; né à Orléans, mort à Paris en 1612, à 58 ans.

Les deux volumes de ses Lettres écrites en Latin, ont été traduits en François par MM. de *Port-Royal* sous le nom de *Brianville*. L'Auteur y paroît instruit, élégant, honnête-homme & habile dans les négociations dont il fut chargé par *Henri IV*, alors Roi de Navarre. On pour-

roit se passer aujourd'hui de ces Lettres ; mais du tems de *Bongars* elles étoient utiles & agréables.

BONNEVAL, [*René* DE] né au Mans ; mort en 1760. Le sort de ses Pièces de Théâtre & de ses Critiques de plusieurs Ouvrages de M. de *Voltaire* a été des plus désastreux : les Ouvrages Dramatiques n'ont eu aucun succès, & les Critiques n'ont point été lues.

BONTEMS, [*N.*] née à Paris en 1718 ; morte dans la même ville en 1768. Nous avons de cette Dame une Traduction du Poëme des Saisons de *Tompson*. Le Poëte Anglois n'y perd rien de la vivacité de son coloris, & y gagne beaucoup par l'élégance & la douceur qu'elle a sçu y répandre.

BORDELON, [*Laurent*] né à Bourges en 1653, mort à Paris en 1730.

On pourroit se rappeller un instant qu'il a fait des Comédies & plusieurs autres Ouvrages, si on avoit besoin de citer des modeles de platitude & de dégoût.

BOREL, [*Pierre*] né à Castres, mort en

1678. Ses Ouvrages de Médecine & d'Histoire naturelle, ne sont pas si consultés que son *Trésor des Recherches & des Antiquités Gauloises.* Les Etymologistes & les Curieux peuvent tirer de cet Ouvrage de grandes lumieres & de petites instructions; les Médecins & les Naturalistes ne pourroient trouver dans les premiers que la répétition des vieux principes auxquels ils paroissent peu attachés à présent.

BOS, [l'Abbé DU] *voyez* DUBOS.

BOSC, [*Jacques* DU] Cordelier, né à Bayeux en 1623, mort dans la même ville en 1692.

L'honnête Femme, & *la Femme héroïque* lui firent une grande réputation; on ne les lit plus aujourd'hui, à moins qu'on ne veuille par caprice se former l'idée d'un homme très-versé dans la langue d'*Auguste* & très-ignorant dans la sienne. Ces deux Ouvrages sont farcis de citations Latines. La Préface du premier est supérieurement écrite; aussi le P. *Bosc* avoit-il prié son ami d'*Ablancourt* de la faire.

BOSQUET, [*François*] né à Narbonne en 1613, mort à Montpellier d'où il étoit Evêque, en 1676, mérite d'avoir une place parmi les

Gens de Lettres pour les Ouvrages historiques qu'il nous a laissé.

BOSSU, [*René* LE] Chanoine Régulier de Ste Genevieve, né à Paris en 1631, mort en 1680.

On estime avec raison son *Traité sur le Poëme épique*. Les regles qu'il y donne sont sages, bien développées & toujours prises dans la nature des choses. Il est vrai que les préceptes ne font naître ni les Poëtes ni les Orateurs; mais ils servent à les former & à les retenir dans les bornes du vrai goût que les esprits ne franchissent que trop facilement.

BOSSUET, [*Jacques-Benigne*] Evêque de Meaux, de l'Académie Françoise, né à Dijon en 1627, mort à Paris en 1704, le premier modele que nous ayons eu d'une Eloquence égale & quelquefois supérieure à celle des plus célébres Orateurs Grecs & Latins.

Son *Discours sur l'Histoire universelle* est un chef-d'œuvre qui réunit tout à la fois ce que le génie a de plus sublime, la politique de plus profond, la morale de plus sage, le style de plus vigoureux & de plus brillant, l'art de plus étonnant. Il n'est point d'Ouvrage chez les An-

ciens où le caractere d'une raison supérieure se fasse mieux sentir. Le sujet en est grand, le dessein vaste, le rapport des parties bien combiné, l'expression toujours proportionnée à la dignité de la matiere. Malgré les difficultés qui se présentoient dans un Discours dont le but est de développer le cahos des tems, de suivre, pour ainsi dire, pas à pas la marche de la sagesse divine, de rapprocher les événemens pour en faire connoître les ressorts & le terme, de présenter enfin le Tableau du Genre-humain dans sa naissance, dans ses erreurs, dans ses crimes, dans le progrès de ses lumieres, dans sa législation, dans la réformation de ses mœurs, dans les révolutions de ses empires, le génie de *Bossuet* est toujours égal au sujet qu'il embrasse, & embellit les objets que leur propre grandeur sembloit mettre au-dessus de l'esprit de l'homme. Quelle rapidité dans la narration ! quel ordre dans la marche ! quelle étendue & quelle profondeur dans les vues ! quelle sagacité dans les réflexions ! que la Religion est respectable, lumineuse & consolante sous son pinceau ! on diroit qu'elle s'explique elle-même par sa plume. Semblable à ces vastes réservoirs destinés à entretenir de leur superflu les canaux qui en dépendent, l'éloquence de l'Orateur Historien répand une

riche abondance ſur toutes les matieres qu'il traite *.

Les Oraiſons funèbres de *Boſſuet* ſont un nouveau triomphe pour ſa gloire, ajoutons, pour celle de la Religion. Bien loin d'imiter ceux qui l'avoient précédé dans ce genre d'éloquence, ſon génie ſçut s'élever au-deſſus des ſentimens vulgaires & ſe tracer une route nouvelle. C'eſt là que cet Orateur ſoutient la dignité de ſon Miniſtere. Préſenter des Tableaux qui touchent, qui épouvantent, qui éclairent; annoncer la vérité; confondre l'orgueil; apprécier les grandeurs; ne point diſſimuler les foibleſſes; inſtruire en un mot les Vivans par l'exemple des

* *Ce Diſcours*, dit avec raiſon l'Auteur du *Siecle de Louis XIV*, *n'a eu ni modeles ni Imitateurs. Son ſtyle n'a trouvé que des Admirateurs. On fut étonné de cette force majeſtueuſe dont on a décrit les Mœurs, le Gouvernement, l'accroiſſement & la chûte des grands Empires, & de ces traits rapides d'une vérité énergique dont il peint & dont il juge les Nations.* M. de *Voltaire* auroit dû s'en tenir à ce Jugement qui faiſoit honneur à ſes lumieres & à ſon goût, & ne pas dire dans un autre Ouvrage que *le Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle n'eſt qu'une éloquente Déclamation qui peut eblouir un jeune Prince, mais qui contente peu les Savans;* ce qui ne prouve que ſon injuſtice & ſon inconſéquence.

Morts,

Morts, voilà quel doit être le but de ces sortes de Discours, & celui que l'Evêque de Meaux a rempli avec une supériorité qu'il conservera peut-être toujours. Son éloquence y est soutenue, mâle, abondante & naturelle ; elle dédaigne le faux brillant des antithèses, ces tours emphatiques qui ne prouvent que la sécheresse de l'imagination & la disette de l'esprit, ces détails recherchés, ces Portraits phantastiques plus faits pour plaire que pour corriger; elle s'abandonne à la chaleur qui l'enfante, & n'emprunte de l'art que ce qu'il faut pour l'embellir ou plutôt elle embellit l'art même. Du feu, de la vie dans les Tableaux, de grandes idées dans les Images, des mouvemens rapides dans les Sentimens, des élans d'imagination qui étonnent, des Traits sublimes dans le langage qui séduisent, sont pour lui des ressorts puissans qui font éprouver à l'ame des secousses qui la maîtrisent, la captivent, l'arrachent à elle-même & la remplissent de cet enthousiasme que le vrai génie peut seul communiquer. L'Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre, veuve de *Charles I*, réunit principalement tous ces caracteres. On sait que celle de *Madame*, enlevée à la fleur de son âge & morte entre ses bras, arracha des sanglots à ses Auditeurs, qui l'obligerent de s'arrêter lui-même.

après ces paroles foudroyantes : » ô nuit désastreuse ! nuit effroyable ! où retentit tout-à-coup, comme un éclat de tonnerre, cette » épouvantable nouvelle : *Madame se meurt*, » *Madame est morte* « !

Quoique M. *Bossuet* fut né avec les plus heureuses dispositions pour l'Eloquence, il dut cependant beaucoup aux travaux assidus de sa jeunesse. Ils lui procurerent cette multitude de connoissances si propres à faciliter la fécondité naturelle de l'esprit. Dans tous ses Ouvrages on remarque une plénitude de savoir qui donne du nerf à ses idées, de la vigueur à ses raisonnemens, de l'embonpoint à son style, & lui fournit ces preuves solides qui naissent du concours des autorités. Il est facile de reconnoître dans ses Ecrits de Controverse un esprit lumineux, une mémoire heureuse, un discernement sûr, qui le mettent à portée de combiner les systêmes, de rapprocher les objets, d'exposer les opinions & de réfuter les erreurs.

Il n'est pas étonnant que les Philosophes modernes aient fait leurs efforts pour associer à leur Secte un génie aussi supérieur. M. de *Voltaire*, entre autres, n'a pas craint d'avancer que *Bossuet avoit des sentimens philosophiques bien différens de sa Théologie*. Si M. de *Voltaire* étoit

dans l'usage d'apporter des preuves raisonnables sur les choses qu'il avance ; ce seroit ici le lieu de lui demander quel est le fondement d'une imputation si injurieuse à ce grand homme, l'appui & l'ornement de la Religion. Mais il a déjà tant avancé de paradoxes, & ses paradoxes sont si opposés aux idées reçues, que cette assertion ne trouvera pas plus de créance dans les esprits raisonnables, que mille autres de cet Ecrivain que personne n'a voulu adopter. Nous nous contenterons de dire qu'il est aussi peu fondé à insinuer que *Bossuet* avoit des sentimens philosophiques différens de sa Théologie, que nous le serions en assurant que M. de *Voltaire* a des sentimens théologiques différens de sa Philosophie.

Ce qu'on a débité sur le prétendu mariage de *Bossuet* avec Mlle *Desvieux* est aussi chimérique. Faut-il que dans un siecle de lumieres, où l'on s'efforce chaque jour à détruire les erreurs, on avance des absurdités que le sens commun suffit seul pour faire rejetter ! Telle est cependant la marche des Esprits forts d'aujourd'hui : ils s'efforcent de réhabiliter des hommes justement décriés, & de ternir la mémoire de ceux qui ont les droits les plus légitimes à notre respect & à nos éloges.

BOUCHENU DE VALBONNAI, [*Jean-Pierre*] premier Président de la Chambre des Comptes du Dauphiné, né à Grenoble en 1651, mort en 1630, seroit inconnu dans la République des Lettres, si M. de *Voltaire* ne l'eût placé dans la Liste des Ecrivains du siecle de *Louis XIV*. Il lui attribue des *Mémoires sur le Dauphiné*, que nous n'avons pu nous procurer & dont par conséquent nous ne pouvons rien dire.

BOUCHER, [*Jean*] Docteur de Sorbonne & Curé de St. Benoît à Paris, mort à Tournay en 1644.

La mémoire de cet Auteur & de ses Ouvrages devroit être la proie du plus profond oubli; mais les extravagances rendent quelquefois aussi célébre, que les actions les plus sages & les plus vertueuses. *Boucher* fut un des plus zélés Partisans de la Ligue; il déclama infatigablement en chaire contre *Henri III* & contre *Henri IV*. Chassé de France, il écrivit contre ces deux Monarques des Libelles pleins d'audace & de férocité. On reconnoît dans ses Écrits ce caractere de démence & d'atrocité que la Religion réprouve dans ses aveugles Défenseurs, & qui ne doit être le partage que des Adversaires plus aveugles encore qui la combattent.

BOUCHER D'ARGIS, [*Antoine-Gaspard*] Avocat au Parlement, né à Paris. On lui doit plusieurs bons Ouvrages qui ont pour objet des matieres de Jurisprudence. Les Gens de Lettres peuvent les lire avec plaisir, parcequ'ils sont écrits avec aisance, avec méthode & même avec une sorte d'élégance; les Gens de Loi peuvent les lire avec fruit parceque les principes en sont clairs, bien discutés & presque toujours sûrs.

BOUCQ, [*N.* LE] Chanoine de Chartres, sa patrie, Professeur de Rhétorique dans le Collége de la même ville.

On peut le regarder comme un de ces Maîtres qui ne se bornent pas à une instruction de routine. Il a composé pour ses Eleves plusieurs Ouvrages qui peuvent être lus avec plaisir & avec fruit par les hommes de tout âge. Son Discours sur cette question, *lequel de ces quatre sujets, le Commerçant, le Cultivateur, le Militaire & le Savant sert le plus essentiellement l'Etat*, est plus d'un Homme de Lettres que d'un Régent de Collége. Tout y est discuté d'une maniere intéressante; le style en est naturel, rapide & quelquefois éloquent.

BOUDIER DE LA JOUSSELINIERE, [*René*] né à Alençon en Normandie en 1634, mort à Mante en 1723. Il a fait un excellent Ouvrage sur les Médailles & de très-mauvais vers Latins & François. Son *Traité de la Géographie ancienne* peut servir à l'intelligence de l'Histoire; mais ses *Remarques sur la Langue Françoise* sont aujourd'hui moins qu'inutiles. Il composa des Vers à l'âge de près de quatre-vingt-dix ans qui ressemblent assez à ceux de sa jeunesse. On peut en juger par son Epitaphe qu'il fit la derniere année de sa vie.

Je suis Gentilhomme Normand,
D'une ancienne & pauvre Noblesse,
Vivant de peu tranquillement
Dans une honorable paresse.
Sans cesse le Livre à la main,
J'étois plus sérieux que triste;
Moins François que Grec & Romain,
Antiquaire, Archimédailliste,
J'étois Poëte, Historien,
Et maintenant je ne suis rien.

BOUDIER DE VILLEMERT, [*N.*] son *Apologie de la Frivolité* n'est qu'un Ouvrage frivole, écrit avec assez de correction & de facilité. *L'Ami des Femmes* est plus sérieux & renferme

d'excellens conseils que le sexe ne suivra pas ; mais dont il pourroit tirer un grand parti.

BOUFFLERS, [*N.* Chevalier DE] ses Poésies ne sont pas encore recueillies en un corps de volume, comme celles de l'Abbé *Chaulieu* qu'il paroît s'être proposé pour modele & qu'il surpasse quelquefois par les agrémens qui ne naissent que de l'esprit. En s'attachant à la maniere de ce Poëte original, il auroit dû éviter sa trop grande liberté de penser, ou du moins conserver la décence de son style, & ses Poésies n'en seroient que plus agréables. Une imagination aussi vive & aussi brillante que celle de M. le Chevalier de *Boufflers* auroit pu se passer d'embellir le langage du Vice ; elle est assez riche de son propre fonds pour se faire admirer dans d'autres sujets. Il ne manque en effet à ce Poëte ingénieux & facile qu'un peu plus de sentiment pour être un modele de Poésie légere.

BOUGAINVILLE, [*Jean-Pierre* DE] Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres & Membre de l'Académie Françoise, né à Paris en 1722, mort en 1763.

Plus d'exactitude & d'élégance dans sa *Traduction de l'Anti-Lucrece*, en auroit fait un ex-

cellent Ouvrage. On eſt fâché de n'y pas trouver cette politeſſe & cette aménité qui caractériſerent toujours cet eſtimable Littérateur. Sa ſanté altérée par le travail répandit ſans doute ſur ſon ſtyle une ſéchereſſe que ſes mœurs n'eurent jamais. Cette Traduction a néanmoins des intervalles intéreſſans & très-agréables. La Préface en eſt très-bien écrite ; l'eſprit & la raiſon y parlent le langage qui leur convient. Son *Parallele* de l'expédition d'*Alexandre* dans les Indes avec la Conquête des mêmes Contrées par *Thamas-Kouli-Kham*, offre des morceaux qui font honneur à ſa plume, & qui feroient en plus grand nombre s'il ſe fût moins livré à ſon imagination qui le jettoit quelquefois dans l'enflûre.

BOUGEANT, [*Guillaume-Hyacinthe*], Jéſuite, né à Quimper en 1690, mort à Paris en 1743.

On ne peut s'empêcher de trouver trop de gaieté dans ſon *Amuſement philoſophique ſur le Langage des Bêtes* : le ton qu'il y prend ſort un peu trop des bornes preſcrites à la gravité de ſon état ; mais on peut dire en même temps que cette Diſſertation agréable dont on ne doit pas adopter toutes les idées, eſt la production d'un eſprit aimable & pétillant, qui égale *Fontenelle* pour

le talent de revêtir les choses les plus sérieuses des graces du badinage & de la légereté. Cependant si le P. *Bougeant* se fut borné à ce seul Ouvrage, il ne mériteroit tout au plus une place que parmi les Littérateurs frivoles. Il a des droits bien plus assurés à la célébrité, par son *Histoire du Traité de Westphalie*, & par celle *des Guerres & des Négociations qui précéderent ce Traité, sous les Ministères de Richelieu & de Mazarin.* C'est dans ces deux Ouvrages qu'il déploye avec supériorité une Noblesse, une finesse, une élégance, une pureté, un agrément & une précision de style qu'on trouve dans peu d'Historiens, & qu'aucun n'a peut-être poussé au même dégré que lui. Il est difficile d'écrire avec autant de sagacité, & de s'exprimer avec plus de goût. On doit être peu étonné après cela des éloges que M. de *la Chalotais* donne à cet Auteur dans le Réquisitoire prononcé par lui, à l'occasion de l'affaire des Jésuites. Ce qui doit seulement surprendre, c'est de voir ce Magistrat avancer d'un ton décisif que le P. *Bougeant* est presque le seul Jésuite dont on puisse véritablement estimer les Ouvrages. Il n'a pas prétendu sans doute qu'on l'en crut sur sa parole ; une pareille décision donne une idée trop foible de son jugement & de sa littérature, pour être

adoptée par ceux qui connoissent combien cette Société a été féconde en bons Littérateurs.

On a encore du P. *Bougeant* des Ouvrages théologiques, où l'on retrouve le même esprit de méthode, de précision & de clarté.

Ceux qui connoissent ses Comédies de *la Femme Docteur*, du *Saint déniché*, des *Quakers François*, y remarquent un sel & une gaieté très-propres à faire sentir le ridicule des travers qu'il attaque. Il est facile de concevoir par ces Piéces, qu'il eût pu se distinguer dans plus d'un genre, si son état lui eût permis de donner carriere à tous ses talens : on doit l'en estimer davantage d'avoir sacrifié ses goûts à ses devoirs. C'est ce sentiment qui le porta à retracter l'*Amusement philosophique* & à composer son *Exposition de la Doctrine Chrétienne, par Demandes & par Réponses*, divisée en trois Catéchismes, l'Historique, le Dogmatique & le Pratique, pour expier, disoit-il, la frivolité de cette premiere Production.

BOUHIER, [*Jean*], Président au Parlement de Dijon, sa patrie, de l'Académie Françoise, né en 1673, mort en 1746, Homme savant, fort zélé pour les Lettres, mais peu élégant dans son style. Il travailla de concert avec M. l'Abbé

d'*Olivet*, ſon ami, à traduire en notre Langue les Entretiens de *Cicéron* ſur la Nature des Dieux. On reconnoit aiſément dans cette Traduction la différence des deux plumes. Celle du Préſident eſt d'un homme nourri de la Lecture des Anciens, & plus engraiſſé de leur ſubſtance, ſi on peut ſe ſervir de ce terme, que paré des graces qui leur ſont ſi naturelles. Il faut bien ſe garder de confondre ſes Remarques ſur *Cicéron* avec ſa Traduction; l'érudition ſaine dont elles ſont enrichies, ſuffit pour faire une réputation à ce ſavant Littérateur. Ses Diſſertations ſur *Hérodote* ne ſont pas moins eſtimables.

M. le Préſident *Bouhier* penſoit très-ſagement qu'on ne devoit traduire qu'en vers les anciens Poëtes; mais il auroit dû laiſſer à d'autres l'exécution de cette entrepriſe. *Anacréon*, *Sapho*, *Catulle* perdroient tout leur mérite, ſi on en jugeoit par la maniere dont il a rendu leurs plus beaux morceaux.

BOUHOURS, [*Dominique*], Jéſuite, né à Paris en 1628, mort dans la même ville en 1702.

On peut regarder ſes Ouvrages comme une école de bon goût : ils offrent par-tout un Auteur nourri de la bonne Littérature des ſiecles de *Périclès*, d'*Auguſte*, & de *Léon X*, un Ecrivain

exact, poli, correct, mais ſcrupuleux. Quoiqu'on puiſſe comparer le P. *Bouhours*, en matiere de Langage, à ces Directeurs rigides qui troublent les conſciences, pour vouloir trop les épurer, on ne ſauroit trop recommander la lecture de ſes Ouvrages aux Jeunes-Gens.

BOUILLIAUD, [*Iſmaël*], né à Loudun en 1605, mort à Paris en 1689. Après avoir profeſſé la Religion Proteſtante, il l'abjura à l'âge de ving-cinq ans, entra auſſitôt dans l'Etat Eccléſiaſtique, & s'appliqua toute ſa vie à des Ouvrages de Géométrie & d'Aſtronomie. On lui a l'obligation d'avoir débrouillé divers Traités d'*Archimede*, & de les avoir mis à la portée des Commençans, par des démonſtrations plus claires & mieux enchaînées. Le mouvement des Planettes eſt très-bien expliqué dans l'Ouvrage qu'il publia ſous le titre d'*Aſtronomia Philolaïca*. On ne ſauroit rendre trop de juſtice à ces Auteurs dont les travaux ont rendu plus facile la carriere des Sciences & ont ſervi comme d'échelon à la ſupériorité de ceux qui ont profité de leurs lumieres, ſans en être plus reconnoiſſans.

BOULAINVILLIERS, [*Henri* DE], né en 1658, mort en 1722.

L'amour des Systêmes a détruit presque toute l'utilité qu'on pouvoit retirer de ses Ouvrages historiques. Il avoit de grandes connoissances dans l'Histoire de France; mais les lumieres dirigées par l'esprit particulier, deviennent en peu de tems des lumieres fausses, équivoques, dangereuses, & l'on devroit travailler à se corriger de ce défaut avant d'entreprendre aucun Ouvrage. Ce qu'il a avancé sur l'excellence du Gouvernement féodal prouve qu'il est des Auteurs capables de fermer les yeux au flambeau de la Raison, & à celui de l'expérience. On a beau revêtir ses paradoxes de l'appareil d'un raisonnement captieux, répandre sur son style les charmes de l'éloquence, employer toutes les ressources de l'Art pour séduire les esprits, l'illusion n'a presque jamais son effet, où si elle subsiste quelques momens, la réflexion la proscrit bien vîte, & l'Auteur paradoxal ne recueille que le blâme qui lui est dû.

On a fait paroître sous le nom du Comte de *Boulainvilliers*, plusieurs petites Brochures contre la Religion, & entr'autres, une qui a pour titre *le Dîner du Comte de Boulainvilliers*; elles ne sont pas de lui. Après s'être égaré sur les principes de l'Histoire, il a bien pu avoir des idées peu exactes sur le Christianisme, mais il est avéré qu'il n'a jamais poussé le délire jusqu'au point

d'enfanter de pareilles horreurs. Il mourut entre les bras du P. *la Borde*, Prêtre de l'Oratoire, qui rendit un compte édifiant de ses derniers sentimens.

BOULANGER, [*Nicolas-Antoine*], Ingénieur des Ponts & Chaussées, né à Paris en 1722, où il est mort en 1759.

Cet Auteur auroit beaucoup mieux fait de suivre le conseil de *Despréaux*,

Soyez plutôt Maçon, si c'est votre talent.

que d'inonder le Public de plusieurs Ouvrages faits pour décrier la Religion, & qui n'ont décrié que l'Ingénieur des Ponts & Chaussées. Cet homme avoit pourtant une espèce de génie, mais il manquoit de goût & de méthode. Son style est sec, dur, inégal, quelquefois chaud, toujours plein de fiel & tout propre à caractériser les odieux motifs qui l'ont porté à écrire. Son *Christianisme dévoilé* est une Diatribe remplie d'extravagances, de blasphêmes, d'imprécations & de raisonnemens aussi absurdes que rebutans. Cet Ouvrage a été cependant accueilli, mais par cette sorte de personnes qui cherchent plutôt à achever de s'aveugler par les productions d'une impiété en délire, qu'à s'éclairer dans des Ou-

vrages plus propres à contenter la saine raison. On y prêche la tolérance d'un ton d'intolérance que le Fanatisme n'a jamais porté si loin. M. *Boulanger* est Auteur de quelques autres Ouvrages qui respirent plus ou moins l'indépendance de toute espece de Religion. Il est mort, dit-on, en reconnoissant ses erreurs ; il eût été plus heureux de ne les avoir pas mises au jour.

BOULAI, [*César* Egasse DU], né dans le Maine, mort en 1678, Historiographe de l'Université de Paris.

Pour remplir les devoirs de ce titre, devoirs qui ne sont pas toujours remplis, il composa une Histoire de l'Université en six Volumes in-folio. On ne peut s'empêcher de remarquer que c'est pousser un peu trop loin l'exactitude. Il auroit dû au moins, avant toutes choses, acquérir plus de jugement, de critique & de véracité ; avec cette précaution, il ne se seroit point exposé à perdre en quelque sorte le mérite des recherches utiles qu'on lui doit, par l'énorme quantité de fables & de mensonges qu'il débite.

BOURBON, [*Nicolas*] de l'Académie Françoise, né à Vandeuve en Champagne, mort à Paris en 1644, âgé de 60 ans.

Il enseigna la Rhéthorique successivement dans les Colléges de Grasseins, de Calvi & d'Harcourt, puis devint Professeur d'Eloquence Grecque au Collége Royal. C'est très-mal à propos que *Naudé* préfere ses Poésies Latines à celles de *Bucchanan* & de *Casimir*. Il faut convenir qu'elles ne sont pas du dernier médiocre, mais elles sont très-indignes de préférence & même de comparaison avec celles de ces deux célébres Poëtes Latins.

Bourbon a eu un Oncle du même nom qui composa aussi des Vers dans la même langue & qui fut quelque tems Précepteur de *Jeanne d'Albret*, mere d'*Henri IV*. Celui-ci a laissé huit Livres d'Epigrammes, parmi lesquelles on n'en trouve pas six de bonnes. La fécondité en ce genre se montre toujours au préjudice du mérite.

BOURDALOUE, [*Louis*] Jésuite, né à Bourges en 1632, mort en 1704; le Fondateur de l'Eloquence Chrétienne parmi nous, & le plus parfait modele de cette Eloquence forte, convaincante & rapide qui entraîne l'esprit & triomphe de la résistance. La maniere du P. *Bourdaloue* a cela de particulier que, dans ses Discours, les preuves se succedent les unes aux autres avec un ordre & un développement qui ajoutent un

nouveau

nouveau dégré de lumiere aux premieres idées qu'il met en avant. Il ne se borne pas, comme la plûpart des Orateurs dont le talent est de savoir raisonner, à des discussions séches & purement méthodiques; il joint la chaleur à la netteté des pensées & la véhémence à la justesse des raisonnemens. Il sent tout ce qu'il conçoit, ce qui donne à sa Dialectique une ame & une vie qui en communiquent toute l'activité soit à l'Auditeur, soit au Lecteur. Son style est aussi simple que noble, aussi clair que profond, aussi nombreux qu'énergique. La lecture des Saints Peres avoit enrichi son esprit de cette abondance de preuves qu'il développe avec supériorité & auxquelles son génie ajoute un surcroit de force qui les met dans un jour nouveau, & plus saisissant que dans leur source même.

Il s'en faut bien que ses Successeurs, dans le Ministère Evangélique, aient suivi une semblable route; aussi sont-ils bien éloignés de rendre les mêmes services à la Religion & de prétendre à la même gloire. Quand on a lu un Discours de *Bourdaloue* & qu'on va les entendre ensuite, il semble que l'Éloquence de la chaire ait changé d'objet. Ce n'est plus cette élocution mâle & vigoureuse, ce zèle convaincant & animé, ce ton de religion & de sentiment que respirent à chaque

page les Sermons de cet Orateur; c'est le plus souvent une affectation d'esprit, une afféterie de langage, une coquetterie d'expression, une hypocrisie de sentiment qui dégraderoient les matieres qu'ils traitent, si les Grands-Maîtres ne les avoient mises à l'abri du tort qu'ils pourroient leur faire. Parceque nous sommes dans un siecle où tout se corrompt, où tout se dégrade, la dignité de la Parole de Dieu doit-elle participer à cette contagion? Est-ce au suffrage de quelques esprits frivoles que doit se borner l'Homme apostolique? Est-ce par des Antithèses pénibles, des Phrases sententieuses, des Détails apprêtés, des Tableaux enluminés, des Apostrophes de commande, qu'on fera rougir le vice, aimer la vertu & respecter les vérités de la Religion? Est-ce en s'accommodant au ton du Monde & de la Société, qui n'est que l'image des travers qui nous déshonorent, qu'on pourra frapper les esprits & changer les cœurs corrompus? Le Christianisme ne doit donc réclamer des Défenseurs que dans ces Orateurs qui ont sçu autrefois employer des armes convenables à sa gloire & à son appui, & nous finirons par dire comme *Louis XIV*, au sujet du P. *Bourdaloue*, qu'il seroit plus à propos d'entendre retentir à présent nos Chaires des redites des vrais Prédicateurs qui ont existé, que des

fades nouveautés de la plûpart de ceux qui existent.

BOURETTE, [*Charlote* RENYER] ci-devant Madame *Curé*, plus connue sous le nom de *Muse Limonadiere*, née à Paris en 17..

Ce seul titre exige de l'indulgence. Si l'on ne recherche dans les Poésies que le grand, le beau, les graces, la délicatesse, on ne fera pas grand cas des siennes; mais si quelques traits d'esprit, de naturel, d'ingénuité, sont capables, comme nous le croyons, de trouver grace aux yeux du Lecteur le plus difficile, la Muse Limonadiere pourra être regardée comme la dixieme, en laissant toutefois un très-grand intervalle entre elle & ses nobles sœurs.

BOURGELAT, [*N.*] Directeur & Inspecteur Général des Ecoles Vétérinaires, Correspondant & Membre de plusieurs Académies.

On peut juger par la maniere dont il a écrit sur l'Art Vétérinaire, qu'il auroit pu se faire, aussi bien & mieux que tant d'autres, un nom distingué dans la Littérature. Il n'en est que plus estimable d'avoir préféré l'utilité publique à de vains agrémens qui sont souvent plus qu'indifférens au Public. Que de services n'a-t-il pas déja

rendus en formant des Eléves dont les Nations voisines ont réclamé plus d'une fois les secours & célébré les succès! Ses *Elémens de l'Art Vétérinaire* prouvent que le Roi ne pouvoit mieux confier qu'à M. *Bourgelat* la direction des Ecoles établies pour cette partie essentielle de l'économie publique, Ecoles préférables à ces Sociétés oiseuses qui ne s'attachent la plûpart qu'à des objets frivoles. Si une Académie de Chirurgie est plus utile à l'Espece humaine qu'une Académie, nous ne disons pas de Sciences, mais de Belles-Lettres, pourquoi une Ecole uniquement appliquée à la connoissance des maladies des Animaux ne seroit-elle pas regardée comme un des plus utiles établissemens? Le Cultivateur, le Militaire, le Commerçant peuvent se passer d'un Conte, d'un Roman, d'un Opéra-Comique, tandis que la nécessité les rappelle presque toujours aux lumieres de ces Hommes sages qui trouvent les moyens de prévenir les besoins ou d'y remédier.

M. *Bourgelat* sera donc regardé comme le Fondateur d'une Institution qui, se perfectionnant de jour en jour, méritera constamment les suffrages & la protection du Gouvernement, l'estime des Hommes patriotes & la reconnoissance du Genre-humain.

BOURSAULT, [*Edme*] né à Mussi-l'Evêque en 1638, mort à Paris en 1701.

Sans connoître d'autre langue que la sienne, il sçut mériter un rang distingué parmi nos Littérateurs, quoique *Boileau* ne put se persuader qu'un homme qui ne savoit pas le Latin fût capable de faire de bons Vers. Ce Réformateur du Parnasse en usa avec trop de sévérité à l'égard de cet Auteur; il le déchira dans ses Satyres; mais à la fin il lui rendit justice : *de tous les Auteurs que j'ai critiqués*, écrivoit-il à *Brossette*, son Commentateur, *Boursault est à mon sens celui qui a le plus de mérite.* Les deux *Corneilles*, *Racine*, *Quinault*, *Pelisson*, *Ménage* le pensoient aussi & faisoient autant de cas de l'amitié de *Boursault* que de ses talens.

Ses *Fables* seront toujours lues avec plaisir & estimées de ceux qui aiment une versification douce, naturelle & facile. Si elles ne sont pas à la vérité comparables à celles de *la Fontaine*, c'est que rien en ce genre n'est comparable à celles-ci. On peut avoir du mérite sans égaler les Auteurs originaux.

Les Pieces de Théâtre de *Boursault* n'ont pas eu toutes du succès; plusieurs même ne sont pas supportables; mais *le Mercure galant*, ou *la*

Comédie sans Titre, & *Esope à la Cour*, se sont constamment soutenues, & le Public les revoit toujours avec un nouveau plaisir. Combien de Poëtes ont fait plus de Comédies que *Boursault*, & parmi ces Comédies peut-on en nommer deux qui se soient sauvées du naufrage pour jouïr d'un succès aussi durable ?

BOURSIER, [*Laurent-François*] Docteur de la Maison & Société de Sorbonne, né dans le Diocèse de Paris en 1679, mort en 1749.

Il s'est rendu célébre & malheureux par son ouvrage de *l'Action de Dieu sur les Créatures*. Cet Auteur employa la métaphysique la plus profonde en faveur de la prémotion physique, c'est-à-dire, qu'il travailla beaucoup pour prouver la non liberté de l'Homme & pour perdre la sienne.

BOURZEIS, [*Amable*] Abbé de St. Martin, de l'Académie Françoise, né près de Riom en Auvergne en 1606, mort à Paris an 1672.

Il n'est pas l'Auteur du Testament politique du Cardinal de *Richelieu*, quoi qu'en dise M. de *Voltaire*; il a fait seulement quelques bons Ouvrages de Controverse qui n'étoient pas des titres pour être reçu de l'Académie.

BOUTARD, [*François*] Abbé de Bois-Groland, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né à Troyes, mort à Paris en 1729, âgé de 75 ans.

On a de lui des Poésies Françoises & Latines; dont celles-ci sont les plus supportables. Son Ode intitulée *Description de Trianon* est une de ses meilleures Pieces. Mlle *Cheron* l'a traduite en Vers François d'une maniere assez heureuse.

1. BOYER, [*Claude*] Abbé, de l'Académie Françoise, né à Alby en 1618, mort à Paris en 1698.

De vingt-deux Pièces de Théâtre qu'il a composées, on ne se souvient plus que de *Judith* & de *Jephté*; deux Tragédies qui eurent du succès; mais qu'on ne joua plus dès que celles de *Corneille* & de *Racine* eurent paru sur la Scène. Ce Poëte n'étoit cependant pas sans talens, mais il n'y a que ceux qui sont perfectionnés par le goût qui puissent garantir de l'oubli. On nous a conservé une Anecdote sur son compte qui prouve combien la prévention est capable d'égarer le jugement. L'Abbé *Boyer* pour éprouver si la chûte de ses Pièces ne devoit pas être imputée à la mauvaise humeur du Parterre contre lui, fit afficher la

Tragédie de *Judith* ſous le nom de *Pader* d'*Aſſeẓan*, jeune Gaſcon nouvellement arrivé à Paris. La Pièce fut généralement applaudie; *Racine* même qui n'eſtimoit pas l'Abbé *Boyer* ſe déclara en ſa faveur. *En voilà donc une qui réuſſit en dépit de M. Racine*, s'écria du fonds du Parterre le véritable Auteur.

Cet exemple nous rappelle que pluſieurs bonnes Pièces ont dû leur chûte à la même cauſe, comme beaucoup de mauvaiſes lui ont dû leur ſuccès paſſager.

2. BOYER, [*Abel*] né à Caſtres en 1664, mort en Angleterre en 1729.

Les Littérateurs paſſionnés pour la langue Angloiſe lui ont de grandes obligations. Sa *Grammaire* & ſon *Dictionnaire Anglois-François*, *François-Anglois* ſont très-utiles & très-eſtimés. Si ces deux Ouvrages n'avoient ſervi qu'à faire paſſer dans notre langue les ſages maximes & les beautés des Ecrivains Anglois, *Abel Boyer* auroit de plus grands droits aux éloges du Public reconnoiſſant; mais la connoiſſance de la langue Angloiſe nous a attiré le débordement de tant d'extravagances, qu'on ne ſait ſi l'on doit applaudir à ſes travaux, ou pour mieux dire, il y eut renoncé pour peu qu'il eut prévu les mauvais ſervices qu'il

alloit rendre à sa Patrie en concourant à y introduire des bizarreries & des maximes qui n'étant analogues ni à son caractere ni à son gouvernement ne peuvent que produire, comme l'expérience le justifie tous les jours, que de très-pitoyables effets.

Les autres Ouvrages d'*Abel Boyer* concernent l'Histoire, & sont plus estimables par les Pièces curieuses qu'il a recueillies, que par le mérite littéraire qui y est très-médiocre.

3. BOYER, [*Pierre*] Oratorien, né à Arlanc, Diocèse de Clermont, en 1677, mort en 1755. Ses ouvrages de Piété, sa Vie du Diacre Pâris, ses Ecrits polémiques en faveur du Jansénisme, tout cela est oublié. Que ne choisissoit-il mieux ses sujets & que n'écrivoit-il mieux!

4. BOYER DE PREBRANDIER, [*Pierre*] Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, né à Montplaisant en Périgord; Traducteur infatigable de plusieurs Ouvrages Anglois sur la Médecine & sur l'Histoire, parmi lesquels on trouve une *Histoire des Etats Barbaresques qui exercent la Piraterie*, qu'on peut lire avec fruit sur nos Côtés.

BOZE, [*Claude* GROS DE], Secretaire per-

pétuel de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, de l'Académie Françoise, né à Lyon en 1680, mort à Paris en 1754.

Comme savant & comme Littérateur, il honora également les deux Académies dont il étoit membre. On doit à ses soins les quinze premiers volumes des *Mémoires* de celle des Inscriptions. Les Eloges historiques qu'on y trouve sont de lui; les premiers ne sont pas aussi intéressans que les derniers écrits avec autant d'élégance que de bon sens. Il y est panégyriste sans fadeur, sans sécheresse, sans prétention. Quand on loue les autres, il faut s'oublier soi-même, on ne prouve que mieux par-là qu'on est digne d'être loué soi-même. Outre ces Eloges, M. de *Boze* a composé plusieurs savantes *Dissertations*, & une *Histoire* de l'Empereur *Tétricus* établie sur une suite de Médailles. Il est le même dans tous ces Ouvrages : de l'esprit, de l'érudition, du style, de la raison ; en voilà plus qu'il n'en faut pour faire un estimable Académicien.

BREGY, [*Charlotte* SAUMAISE DE CHAZAN, Comtesse DE], Dame d'honneur de la Reine *Anne d'Autriche*, morte à Paris en 1693, âgée de 74 ans.

Elle étoit niéce du Savant *Claude Saumaise*, & avoit hérité d'une partie de son savoir, en substituant l'agrément au pédantisme de celui-ci. Ses Lettres forment un Recueil qui fut estimé de son tems. Le galant *Benserade* étoit un des principaux admirateurs de sa beauté & de son esprit. Il disoit que pour se garantir de ses charmes, il ne falloit ni la voir ni l'entendre.

BREBEUF, [*Guillaume* DE], né à Rouen en 1618, mort en 1661.

Quoiqu'il ait fait plusieurs Ouvrages estimables, on ne connoît à présent que sa *Pharsale*, dont on a dit dans tous les tems beaucoup de bien & beaucoup de mal, & qui fournit également matiere à la louange & à la critique. *Boileau* s'est érigé en Censeur trop sévere de cette Traduction, & en cela il a eu tort; d'autres s'en sont déclarés les Apologistes outrés, & ils ont eu également tort. Les Gens de Lettres ne sauront-ils donc jamais garder de justes proportions dans les jugemens qu'ils portent sur certains ouvrages? Ne peut-on pas éviter une extrêmité de blâme, comme une extrêmité de louanges? C'est cependant ce qu'il falloit observer à l'égard de la Pharsale de *Brebeuf*. On ne peut se dissimuler qu'il n'y ait, dans un grand

nombre de morceaux, une enflure & une affectation qui tient plus du Phébus que du véritable Beau auquel on ne peut rien substituer quand on ne l'a pas saisi. Les Métaphores en sont très-souvent outrées, les pensées quelquefois gigantesques, & la chaleur qui y domine est plutôt une frénésie qu'un véritable enthousiasme; mais ces défauts n'appartiennent-ils pas plus à l'original qu'à la Traduction? & si la Traduction pêche à ces égards, ne doit-on pas en faire remonter la cause au défaut de l'Auteur primitif? *Lucain* est en effet difficile à traduire d'une maniere intéressante, parce qu'il n'a pas pris soin de se rendre intéressant lui-même. Son Poëme est plutôt une histoire décharnée, parsemée de quelques traits de Morale & de Philosophie, qu'un véritable Poëme. Voilà pourquoi les Traductions même qu'on en a fait en Prose, sans en excepter celle de M. *Marmontel*, n'ont pas réussi.

On doit donc savoir gré à M. de *Brebeuf* d'avoir semé dans la sienne des vers heureux, des pensées sublimes, des morceaux d'une élégance & d'une précision que nos meilleurs Poëtes ne désavoueroient pas, & qu'ils ont même imités. S'il est défectueux en beaucoup d'endroits, ce n'est que pour s'être trop asservi au devoir

rigoureux de Traducteur ; on ne connoissoit pas de son temps les Traductions libres mises depuis utilement en usage. Il y a apparence que celle à laquelle M. le Chevalier de *Laurès* travaille, dit-on, sera dans ce dernier genre. Ses talens pour la Poésie déjà connus annoncent qu'il est en état d'être quelquefois lui-même, lorsque son modele ne sera pas ce qu'il doit être. Cette entreprise ne peut que lui être glorieuse : vaincre un préjugé injuste, c'est servir tout à la fois les Lettres & la Raison.

Nous avons de *Brebeuf* d'autres Poésies qui ne sont point a dédaigner, tels que ses *Entretiens solitaires*, où la piété, la morale profonde, la poésie, les pensées énergiques font éprouver au Lecteur des sentimens aussi favorables à l'esprit du Poëte, qu'à ses bonnes mœurs & à sa Religion.

BRET, [*Antoine*], né à Dijon en 1717.

Il travaille à un Commentaire sur *Moliere*, & les Ouvrages qu'on a déjà de lui déposent en faveur du succès qu'on peut prédire à cet Ouvrage. Il a composé lui-même des Comédies qui annoncent une grande connoissance du Théâtre, l'art du Dialogue, le talent d'enchaîner les Scènes, & principalement le bon genre comique. Le projet de nous donner l'esprit de *Moliere* ne peut

être que le produit, sinon d'un génie égal au sien, du moins capable d'en approcher beaucoup.

Il y a apparence que M. *Bret* paîtri des principes de la bonne école comique, évitera les écueils du mauvais goût qui domine aujourd'hui. On avoit lieu de craindre que la contagion de l'exemple, le desir de se procurer des suffrages en se prêtant à la manie actuelle, ne rembrunît trop la gaieté de son pinceau; mais puisqu'il travaille sur les Piéces du Poëte le plus capable de dégoûter de ce genre, on peut espérer que le *Faux généreux* sera suivi par d'autres Comédies moins sérieuses.

BRETEUIL, [*Gabrielle-Emilie* DE], voyez CHASTELET.

BRETONNEAU, [*François*], Jésuite, né à Tours en 1660, mort à Paris en 1741.

Il s'est rendu plus utile à l'Eloquence de la chaire, en se faisant l'Editeur des Sermons de *Bourdaloue*, de *Cheminais*, de *la Rue*, &c, que par ses propres *Sermons*, qui néanmoins sont estimables à beaucoup d'égards. On doit rendre justice à chacune des Préfaces qu'il a mises à la tête de ces Editions. Les analyses qu'il y fait des Discours dont il est l'Editeur sont exactes, claires, préci-

ſes & très-propres à donner aux jeunes Orateurs Chrétiens, l'idée d'un Plan bien concerté & bien rempli par l'enchaînement des preuves. On eſt tenté de croire qu'on ne les lit pas aujourd'hui. Le déſordre & ſouvent l'oubli total du Sujet, ſont les défauts ordinaires d'un grand nombre de nos Prédicateurs modernes. On ne peut cependant éclairer, inſtruire & intéreſſer l'auditeur que par l'arrangement des matieres, la juſteſſe des penſées & l'application des preuves. Des phraſes étincelantes, des détails à prétention, des ſentimens poſtiches peuvent être le délaſſement de l'ennui, mais ne ſont pas le chemin du cœur.

Le P. *Bretonneau* étoit très-éloigné de ces petites reſſources. Ses Sermons peu éloquens, à la vérité, ſont du moins ſolides; & ſes ſentimens trouvent un nouveau ſujet d'éloge dans le zèle qu'il a eu de contribuer au ſuccès des Prédicateurs qui valoient mieux que lui.

BRIDAULT, [*Jean-Pierre*], Maître de Penſion de Paris, mort en 1761, Auteur utile pour les jeunes gens, & même pour ceux qui ne le ſont plus. Son Ouvrage qui a pour titre, *Mœurs & Coutumes des Romains* offre un tableau général des uſages les plus curieux & les plus ſinguliers de l'ancienne Rome. Ce n'eſt ni un

abrégé ni une répétition des grandes Hiſtoires Romaines ; c'eſt préciſément un recueil de tout ce qu'on n'y trouve pas.

1. BRIENNE, [*Henri-Auguſte* DE LOMENIE, Comte DE], Secretaire d'Etat, né à Paris en 1595, mort en 1666. Les *Mémoires* que nous avons de lui ſont plus utiles aux Miniſtres qu'aux Littérateurs. L'homme d'Etat qui écrit pour ſes ſemblables, eſt diſpenſé de la régularité du ſtyle.

2. BRIENNE, [*Henri-Louis* DE LOMENIE, Comte DE], fils du précédent, mort en 1698, cultiva les Lettres avec des talens propres à le diſtinguer, ſi ſes fréquens voyages, ſes aventures & la tournure de ſon eſprit un peu romaneſque n'euſſent trop favoriſé les écarts de ſon imagination. A l'âge de 23 ans il ſuccéda à ſon pere dans la charge de Secretaire d'Etat ; on ſait qu'il fut diſgracié dans la ſuite. Ce fut pendant ſa retraite qu'il ſe conſacra entiérement à la Littérature. Les Poéſies qui nous reſtent de lui ſont peu eſtimées ; mais ſes *Remarques ſur la Poéſie Françoiſe* le ſont beaucoup, & méritent de l'être. Elles ſe trouvent dans pluſieurs Recueils & à la ſuite de preſque toutes les Editions de la *Nouvelle Méthode Latine* de *Lancelot*, plus connue ſous

sous le nom de Port-Royal. M. de *Chalons* les a insérées presque en entier dans son Traité des Regles de la Poésie Françoise sans en faire hommage à M. de *Lomenie*, ce qui est très-ordinaire, quoique peu honnête.

M. de *Brienne*, Archevêque de Toulouse, de la même famille, ajoute plus à la gloire littéraire de ses Ancêtres, qu'il n'en a reçu d'eux à cet égard. Ses talens pour l'Eloquence reconnus dans l'*Eloge funèbre de M. le Dauphin* & quelques autres Ouvrages où il n'a pas mis son nom, prouvent que l'Académie Françoise a moins recherché dans lui l'éclat de la naissance, que les qualités d'un Littérateur éclairé. Il seroit capable de l'honorer par ses travaux, si ses importantes occupations lui en laissoient le tems, comme il en a le goût.

BRILLON, [*Pierre-Jacques*], Conseiller au Conseil de Dombes, né à Paris en 1671, mort dans la même ville en 1736.

Il n'a pas tenu à lui qu'on ne le prît pour un autre *la Bruyere*. *Le Théophraste moderne*, les *Portraits sérieux, galans & critiques* ont sans doute été faits dans cette louable intention; mais il ne suffit pas de traiter les mêmes sujets pour mériter les mêmes honneurs. Celui-ci est à son

modele, ce qu'un Peintre d'enseignes est à *Rubens*.

BROSSARD, [*Sebastien* DE] Chanoine & Maître de Musique de la Cathédrale de Meaux, mort dans cette ville en 1730, âgé de 70 ans.

Il savoit la Musique & les Mathématiques, qu'il fit toujours marcher de pair, & expliquoit le premier Art par les principes du second. Nous ne parlons de lui que pour faire remarquer que bien des Auteurs aujourd'hui oubliés, ont été lus par des Hommes célebres qui ne s'en sont pas vantés. *Rameau* lui doit presque toutes ses idées sur l'harmonie; & *J. J. Rousseau* un grand nombre d'articles de son *Dictionnaire de Musique*.

BROSSETTE, [*Claude*] de l'Académie de Lyon, sa patrie, né en 1671, mort en 1746.

Adorateur & Commentateur de *Boileau*, il auroit affoibli la gloire de ce Poëte par des détails minutieux & puériles, si le Lutrin, l'Art poétique & la plus grande partie de ses Ouvrages n'étoient pas de nature à résister à la fadeur de l'encens. Un culte superstitieux déshonore la Divinité même, à plus forte raison un enthousiasme à petites ressources est-il indigne d'un grand Homme. Il faut cependant convenir à la louange de M.

Brossette que la plus grande partie de ses notes sont utiles, instructives & d'un homme de goût. On auroit pu se dispenser après cela de mettre au jour son commerce de Lettres avec *Boileau*, où l'on ne trouve qu'une répétition ennuyeuse d'excuses d'une part, & d'indulgences de l'autre.

BROTIER, [*Gabriel*] Abbé, ci-devant Jésuite, né en 1723.

L'Edition qu'il vient de donner de *Tacite* est la meilleure réfutation du sentiment de ceux qui prétendent qu'on ne sauroit bien écrire dans une langue morte; non-seulement elle offre la connoissance la plus profonde de la langue Latine, mais encore l'imitation la plus heureuse du meilleur Historien qu'aient eu les Romains. L'accueil unanime qu'elle a reçu de tous les Savans de l'Europe sera tour à la fois un anathême prononcé contre les Auteurs du paradoxe, & le triomphe de l'Erudition parmi nous. Les excellentes notes qui accompagnent cette Edition, ne seront jamais confondues avec le verbiage de tant de Commentateurs; elles seront regardées au contraire, comme des modeles de sagacité, de discernement, de goût & de bonne Latinité.

BRUEYS, [*David-Augustin*] né à Narbonne

où son pere, natif de Montpellier, étoit Directeur de la monnoie, mort à Montpellier en 1723, âgé de 84 ans; plus connu par ses Pièces de Théâtre que par son *Histoire du Fanatisme*, & ses Ouvrages de Controverse, qui ne sont pourtant pas mal écrits. Il sçut rajeunir & embellir l'ancienne Comédie de l'*Avocat Patelin* qu'on jouoit dès le tems de *Charles VIII*, & dont *François Corbueil* est le premier Auteur. Il a fait encore *le Grondeur* & *le Muet*, Pièces qui n'appartiennent qu'à lui seul, quoi qu'en dise l'Auteur du Siecle de *Louis XIV*. *Palaprat* fut son Ami & son Disciple & non son Co-opérateur. Le caractère du *Grondeur* est d'une vérité, d'un comique, les nuances en sont développées avec une finesse & un génie qui placent cette Pièce immédiatement après les meilleures que *Moliere* ait faites; elle pourroit même prétendre à l'égalité si le dénouement répondoit au reste. Elle avoit d'abord été composée en cinq Actes; les Comédiens qui exigent tant, presserent vivement l'Auteur de la réduire à trois, ce qu'il fit avec beaucoup de peine. Il auroit dû résister à leurs sollicitations & à celles de *Palaprat* qui se joignit à eux, car nous osons assurer que la Pièce que nous avons lue en Manuscrit a beaucoup perdu par ces retranchemens, quoique le Public l'ait toujours goûtée sans s'appercevoir de

ce qu'il y manque. Les Ouvrages des Hommes de génie, & l'on peut appeller de ce nom l'Auteur du *Grondeur*, devroient être sacrés pour ceux qui n'en sont que les organes & qui n'ont de mérite qu'à proportion qu'ils savent les rendre dans toute leur valeur. Ce seroit ici le cas de dire pour arrêter la licence, *ne sutor ultrà crepidam*, c'est-à-dire, pour ceux qui n'entendent pas le Latin, que le Cordonnier ne doit pas s'élever au-dessus de la chaussure, ni les Comédiens s'ériger en Juges de ceux dont ils ne sont que les instrumens.

Le sujet de la Comédie du *Muet* est tiré de *Térence*; l'intrigue en est bien conduite, le comique saillant & plein de finesse, le dialogue naturel, le style agréable & léger. *Brueys* répandoit dans ses Pièces le même caractere qu'il avoit dans la Société. Il avoit l'imagination vive, les mœurs simples & une certaine naïveté qui intéressoit. Après avoir professé & défendu par ses écrits le Calvinisme, il embrassa la Religion Catholique, d'après plusieurs conférences qu'il eut avec le grand *Bossuet*, entra ensuite dans l'Etat Ecclésiastique & fut pensionné jusqu'à sa mort par *Louis XIV* & par le Clergé.

BRUMOY, [*Pierre*] Jésuite, né à Rouen en 1688, mort à Paris en 1742.

Plusieurs Auteurs ont voulu suivre la carriere qu'il avoit tracée; son *Théâtre des Grecs* nous a procuré plusieurs autres Théâtres étrangers, mais très-éloignés du mérite du sien. Le P. *Brumoy* possédoit trop supérieurement l'esprit d'Analyse, le génie de la Traduction, les finesses du Goût pour pouvoir être facilement égalé par des Littérateurs qui n'ont eu ni autant d'application que lui, ni autant davantage du côte du sujet. Ce qu'on peut lui reprocher n'est pas son admiration pour les Tragédies Grecques, mais trop de penchant à déprimer les nôtres. *Corneille* & *Racine* ont sans doute puisé dans *Sophocle* & dans *Euripide* le goût des vraies beautés théâtrales; mais quoique Disciples des Tragiques d'Athènes, ils ont néanmoins très-souvent égalé & quelquefois surpassé leurs modeles & le sont devenus à leur tour. C'est parcequ'on s'éloigne trop de cette noble simplicité qui fut toujours l'objet de leur émulation, qu'on donne à présent dans l'extraordinaire, dans le bizarre ou dans le foible; peut-être aussi le manque de talent est-il la vraie source de cette disette de bonnes Tragédies. Il n'appartient qu'au génie d'égaler le génie, & la médiocrité ou le monstrueux, sont ordinairement le partage de ceux qui sans mission veulent figurer sur la Scène qui n'admet que les grands Maîtres.

Les beautés de la langue Latine étoient aussi familieres au P. *Brumoy* que celles de la langue des Grecs. Il est vrai que son *Poëme des Passions* n'est pas tout-à-fait dans le goût des Poésies du beau siecle d'*Auguste* : il a préféré l'abondance des Images, la vivacité des Descriptions & surtout la multiplicité des Détails, à cette sage sobriété, à ce style moëlleux & facile que le goût inspiroit lui-même aux *Virgiles* & aux *Horaces*. Cela n'empêche pas qu'on ne lise cet Ouvrage avec autant d'utilité que de plaisir.

Le P. *Brumoy* s'est exercé aussi dans l'histoire & nous croyons pouvoir assurer d'après la lecture du onzieme & douzieme volume de l'*Histoire de l'Eglise Gallicane* & de quelques autres morceaux historiques de sa façon, que ce n'étoit pas là son talent le plus décidé.

1. BRUN, [*Laurent* LE] Jésuite, né à Nantes en 1607, mort à Paris en 1663; Poëte Latin qui a prétendu égaler les plus grands modeles en n'imitant que les titres de leurs Ouvrages. Son *Virgile Chrétien* consiste, comme le *Virgile Payen*, en Eglogues, en Géorgiques & en un Poëme épique en douze Livres, avec cette différence que les sujets de dévotion sont substitués aux sujets de la fable. Son *Ovide Chrétien* est

dans le même goût ; tout y change de face : les *Héroïdes* sont des Lettres pieuses, les *Fastes* les six jours de la création, les *Tristes* les Lamentations de *Jérémie*, un Poëme sur l'Amour de Dieu remplace celui de l'*Art d'aimer*, l'Histoire de quelques Conversions tient lieu des *Métamorphoses*. On ne peut disconvenir qu'un pareil projet soutenu par de grands talens ne fût très-louable & ne pût avoir d'heureux succès pour l'éducation de la Jeunesse. C'est ce que le P. *le Brun* s'étoit proposé; mais ce n'est point l'imitation des titres des ouvrages de *Virgile* & d'*Ovide* qui pouvoit remplir son objet; c'est l'imitation du mérite de leurs Ouvrages mêmes dont il est bien éloigné, malgré sa bonne volonté.

2. BRUN, [*Pierre* LE] Oratorien, né à Brignoles, mort en 1729; a écrit contre les Sorciers & croyoit aux Sorciers; cependant son *Histoire critique des Pratiques superstitieuses* est pleine d'érudition & assez pourvue de jugement, excepté quand il en est à l'article des Sortiléges dont il combat le ridicule en même tems qu'il admet des faits que la Raison auroit dû rejetter. Telle est l'histoire de *Marie Bucaille* sorciere, qui étant en prison à Valogne parut à quelques lieues de là dans le même instant que le Juge de Valogne

l'interrogeoit ; telle est aussi celle des Bergers de Brie condamnés par le Parlement de Paris, en 1691, à être pendus & brûlés, où il assure qu'*il y avoit beaucoup de surnaturel dans leur fait.* Tout cela n'empêche pas que l'Ouvrage du P. *le Brun* ne soit estimable à bien des égards.

Ses *Lettres* pour prouver l'illusion des Physiciens sur la Baguette devinatoire de *Jacques Aymard* ne méritent pas moins d'être estimées. Il y a apparence que si elles eussent été connues avant les deux volumes qu'on a fait pour enseigner la maniere de se servir de cette Baguette, elles auroient épargné au Public un ridicule Ouvrage & à certains Lecteurs le ridicule d'y ajouter foi.

3. BRUN DESMARETS, [*Jean-Baptiste* LE] fils d'un Libraire de Rouen, mort à Orléans en 1731. Ce n'est pas pour avoir fait les Breviaires de Nevers & d'Orléans que nous le plaçons ici, mais pour avoir composé un Ouvrage assez singulier, pendant les cinq années de Bastille où son attachement à MM. de Port-Royal l'avoit conduit. Cet Ouvrage est intitulé *Voyages Lithurgiques*, & fut publié sous le nom de *Moléon.* Il paroît que M. de *Voltaire* en a tiré parti dans ses *Questions sur l'Encyclopédie*, où il raisonne sur toutes les matieres à sa façon, c'est-à-dire,

plus pour satisfaire sa démangeaison d'écrire, que pour dire des choses vraies, bonnes & neuves.

4. BRUN, [*Guillaume* LE] Jésuite, né en 1674, mort en 1758, a plus que le précédent des droits à la reconnoissance publique, pour avoir composé un Dictionnaire François-Latin qui est devenu classique dans tous les Colléges de France.

5. BRUN DE GRANVILLE, [*Jean-Etienne* LE] né à Paris, mort en 1765, âgé de 27 ans. Ses Ouvrages, soit en prose soit en vers, étoient morts avant lui. Ils consistent tous, à une *Epitre* près, *sur les progrès & la décadence de la Poésie*, où cette derniere est prouvée par son exemple, dans des Satyres & de Libelles atroces contre l'Auteur de l'*Année Littéraire*. Il y a apparence que ce M. *le Brun de Granville* fut pendant sa vie un des aboyeurs secondaires de la Philosophie. Il est malheureux pour lui & pour elle qu'on n'aye conservé que le titre de ses productions, qui sont *la Renommée littéraire*, *la Wasprie*, *l'Ane littéraire*, & d'autres allusions de ce goût devenues des cris de guerre dans le plaisant Monde philosophique.

6. BRUN, [*Denis* LE] Secretaire des Commandemens du Prince de *Conty*, de l'Académie de la Rochelle, frere du précédent, né à Paris.

Il a beaucoup plus de mérite que son frere. On trouve dans ses *Odes*, de la force, de l'enthousiasme & de la poésie : il n'a ni la sublimité de *Rousseau*, ni la raison de *la Mothe*, ni l'imagination de M. *le Franc*; il n'a pas non plus l'emphase de M. *Sabatier* de Cavaillon, la monotonie de M. de *Bologne*, & est très-éloigné de la platitude de M. de *Reyrac*.

Il ne faut pas juger de ce Poëte par les * Satyres que M. de *Voltaire* a substituées aux éloges qu'il lui avoit d'abord accordés ; ce Dispensateur des réputations ne le maltraite peut-être si fort que parceque M. *le Brun* est l'ami de M. *Clément* Censeur de M. de *St. Lambert* adorateur de M. de *Voltaire*, car tout a sa généalogie dans le Cercle philosophique & le péché originel y a lieu par excellence. Il ne faut pas non plus le juger d'après les louanges un peu outrées de M. *Clément*, qui a trop fait sentir qu'il étoit son ami ; il est cependant vrai que les morceaux qu'il cite de

* Voyez les *notes* sur l'*Epître de M. de Voltaire à M. d'Alembert*.

fection du discours exige de la liaison dans les idées, de la variété dans les tours, de l'harmonie dans le style. Si on eut été convaincu de cette vérité, nous n'aurions pas tant de penseurs dont les plus longs ouvrages peuvent se réduire en morceaux détachés, qu'il est facile de transposer à son gré, sans rien déranger de l'économie du discours, précisément parce qu'il n'y a aucune économie.

Que prouve cette difficulté d'imiter les bons modeles, sinon que les talens dégénerent parmi nous, ou qu'on ne les cultive & ne les nourrit pas assez, avant de les appliquer à des sujets qui les surpassent.

BRUZEN, *voyez* MARTINIERE.

BUFFIER, [*Claude* DE], Jésuite né en 1661, mort à Paris en 1737, plus connu par sa *Mémoire artificielle*, sa *Géographie*, & sa *Grammaire*, que par ses Ouvrages de morale & de philosophie, plus propres encore à établir sa réputation. Il est facile d'en juger par plusieurs articles de l'Encyclopédie copiés mot à mot de son *Cours des Sciences*, auxquels la prudence des Compilateurs n'a pas jugé à propos de mettre son nom : *Sic vos non vobis*, &c.

M. de *Voltaire* a très-bien remarqué dans son *Siécle de Louis XIV*, que le P. *Buffier* avoit rappellé les Vers, [il ne dit pas la Poésie] à leur premiere destination, en les faisant servir à imprimer dans la mémoire des hommes les événemens principaux de l'Histoire.

BUFFON, [*George-Louis* LE CLERC DE], Intendant du Jardin Royal des Plantes, de l'Académie Françoise & de celle des Sciences dont il est Trésorier perpétuel, né à Montbart en Bourgogne, en 17....

On ne pourroit sans injustice lui refuser le titre d'Interprête de la Nature ; sa mission est trop bien établie. Il semble même que la Nature ait voulu tenir de lui une nouvelle vie, car elle l'a pourvu abondamment des plus heureux talens pour développer ses ouvrages & les faire admirer. Une imagination brillante, noble, vive ; un esprit lumineux & plein de sagacité ; un pinceau aussi délicat que nerveux, ou pour mieux dire, la force du burin réunie à la molesse du pinceau, sont les bienfaits précieux qu'il en a reçu, & dont il a fait un si noble usage. Tous les sujets, tous les genres prennent sous sa plume éloquente les traits qui leur sont propres. Depuis qu'il a consacré ses travaux à l'Histoire naturelle, le goût

de la Physique s'est étendu parmi nous ; il a su faire goûter aux esprits les plus frivoles une science d'observations qui n'avoit été négligée que parceque ses prédécesseurs n'avoient pas eu, comme lui, le talent de la rendre piquante & de l'embellir. Il n'appartient qu'au génie de rendre intéressans les sujets les plus arides par eux-mêmes. Le prestige de sa maniere est tel que ses tableaux, lors même qu'ils ne sont pas d'accord avec la vérité, deviennent des originaux qui attachent l'esprit & ravissent l'imagination. Pourroit-on s'étonner après cela de voir toute l'Europe s'empresser de recueillir ses Ouvrages, & la gloire de la Langue Françoise passer chez l'étranger avec les richesses du savoir ?

Nous ne prétendons pas garantir la justesse de toutes les observations de ce sublime Historien ; il a reconnu lui-même qu'il s'étoit égaré quelquefois ; mais on ne peut disconvenir de sa supériorité sur presque tous nos Ecrivains les plus célebres qui ont trop négligé les graces de l'élocution, pour s'attacher à l'appareil du raisonnement. Les efforts de la Raison se font sentir dans les ouvrages de la plûpart, par la gêne & les convulsions du style. Dans l'Histoire naturelle, l'Ecrivain raisonne & peint tout à la fois.

Si le mauvais goût qui va toujours en croissant,

ramene

ramene jamais la barbarie parmi nous, ses Ouvrages subsisteront dans la postérité pour déposer contre son siécle, & on les regardera comme ces monumens rares élevés dans des tems de décadence, qui néanmoins sont les restes précieux & les images augustes des tems de perfection qui les avoient précédés.

BUNEL, [*Pierre*], né à Toulouse, & mort à Turin en 1546, à l'âge de 47 ans, est le premier des Modernes, sans en excepter les Italiens, qui ait écrit en Latin avec autant d'élégance que de pureté. Il servit de modele à *Paul Manuce* qui l'avoue lui-même. *Bunel* n'est pas moins recommandable par la pureté de ses mœurs que par celle de son style. C'étoit un Philosophe à la maniere des Anciens, c'est-à-dire un homme détaché des biens de la fortune, ennemi de tout soin, isolé au milieu de la Société, d'un caractere doux & aimable. Les Magistrats de la ville de Toulouse lui ont donné une place dans la gallerie des *Illustres*, où l'on voit sa statue. Il ne nous reste de cet Ecrivain qu'un recueil de Lettres Latines sur divers sujets, dont la meilleure Edition est celle de *Henri Etienne* en 1581.

BURY, [*N.* DE], Avocat, né à Paris, Auteur

de plusieurs Ouvrages de Biographie très-peu estimés. On est étonné qu'il ait entrepris d'écrire la vie d'*Henri IV*, après celle que nous avons de *Péréfixe*. Il a cru sans doute l'emporter par le volume sur son prédécesseur ; triste avantage qui ne fait pas oublier les défauts de critique & de style, qui au coutraire les fait mieux sentir & moins pardonner.

BUSSIERES, [*Jean* DE], Jésuite, né dans le Beaujolois en 1607 ; mort à Lyon en 1678. Ses Poésies Françoises sont tombées dans l'oubli ; ceux qui aiment la bonne Latinité peuvent lire encore ses Poésies latines, où l'on trouve de l'enthousiasme & une versification aisée, mais inégale. Le meilleur de ses Poëmes est celui qui a pour titre *Scanderberg* ; il contient huit Chants dont il auroit pu faire un Poëme épique, selon le conseil de *Chapelain*, qui ne s'y connoissoit gueres, s'il eût plié son génie aux regles de l'Epopée ; mais son imagination étoit aussi ardente & aussi désordonnée, que celle de l'Auteur de *la Pucelle* étoit froide & méthodique.

BUSSY, [*Roger* DE RABUTIN, Comte DE], de l'Académie Françoise, né à Eperi dans le Nivernois en 1618, mort à Autun en 1693 ; bel

esprit de la Cour de *Louis XIV*, & un des plus polis Ecrivains de son siecle ; nous ne disons pas des meilleurs, parcequ'avec de la vivacité dans l'esprit, de la facilité pour écrire, il a peu de Littérature, trop de penchant à la Satyre, plus de finesse que de justesse dans le raisonnement, & surtout un ton de prétention qui dépare ses bonnes qualités. On sait que son *Histoire amoureuse des Gaules* fit beaucoup de bruit, & lui attira de grandes disgraces ; on doit savoir aussi que les infamies qu'on y a ajoutées ne sont pas de lui. Cet Ouvrage parut en Public contre son gré, & ne formoit alors qu'un petit volume in-16, qui a été considérablement augmenté par des Réfugiés. Ce fut Madame la Marquise de *la Baume* qui trahit M. *de Bussy*, en publiant le manuscrit qu'il lui avoit confié, ce qu'elle ne fit qu'après s'être brouillée avec lui, à la suite d'une liaison très-intime. L'Auteur fut mis à la Bastille ; il en sortit huit mois après pour cause de maladie, & fut exilé dans ses terres en Bourgogne, où il passa dix-sept ans à cultiver les Lettres toujours avec la même ardeur & les mêmes défauts. Ses *Lettres* sont une preuve du peu de naturel qu'il mettoit dans ses productions, ou pour mieux dire, il y est toujours bel-esprit, écrivain élégant, mais homme trop plein de lui-même, ne

craignant pas d'ennuyer ſes amis par la jactance perpétuelle de ſon mérite, ni le Public qu'il avoit en vue en écrivant à des particuliers. Le P. *Bouhours* cite ſouvent avec éloge quelques morceaux des Placets qu'il adreſſoit au Roi pour obtenir la fin de ſa diſgrace; ces morceaux ſont éloquens, pleins de penſées delicates & bien exprimées, ſans intéreſſer toutefois le ſentiment, quoiqu'ils aient l'appareil du ſentiment. L'Ouvrage dans lequel il fournit moins à la critique, eſt l'*Inſtruction pour ſe conduire dans le monde*, Ouvrage qu'il fit pour ſes enfans, & où il annonce l'homme qui connoit le monde, un eſprit qui ſait penſer ſagement, un Philoſophe qui apprécie à leur juſte valeur les biens & les maux de la vie. La Religion dirigeoit alors ſa plume, par cette raiſon il n'en écrivoit que mieux. La vanité, l'envie de briller, l'amour de ſoi-même ſont de mauvais guides pour le bonheur de nos jours, & l'honneur des talens. Il rétracta les égaremens de ſa jeuneſſe, c'eſt-à-dire ces productions malignes & licentieuſes, *où l'Eſprit ſe pare des vices du cœur*, comme dit M. le Duc de *Nivernois*. L'Hiſtoire amoureuſe des Gaules, & cette Légende ſcandaleuſe dont *Boileau* parle *

* J'irois par ma conſtance aux affronts endurci
Me mettre au rang des Saints qu'a célébrés *Buſſy*.

dans sa huitieme Satyre, exciterent en lui des regrets qui le mettent au-dessus des Auteurs coupables qui ont suivi la même carriere, sans s'en être repentis comme lui.



C.

CAHUSAC, [*Louis* DE] Secretaire des Commandemens de M. le Prince de *Clermont*, de l'Académie de Montauban, sa patrie, & de celle de Berlin, mort à Paris en 1759.

Le succès de sa Tragédie de *Pharamond* & de sa Comédie de *Zénéïde*, ne prouve autre chose, si ce n'est un de ces momens de séduction où le Public approuve ce qu'il est forcé de condamner ensuite, quand la réflexion vient l'éclairer.

Il n'en est pas de même de ses talens lyriques. Le Théâtre de l'Opéra où il se fraya une route nouvelle, lui procura des applaudissemens mérités. Il eut l'art d'y rappeller les grandes machines si négligées depuis *Quinault*. Les Pièces qu'il a composées en ce genre, annoncent une adresse heureuse d'ajuster le merveilleux au fond du sujet, & de le faire naître des circonstances amenées sans effort; il sut varier les Divertissemens, les lier à l'action, les animer, & se former une versification un peu froide, à la vérité, mais naturelle & propre à développer les talens

du célébre *Rameau* qui se chargea de la musique de ses Poëmes. On peut donc le placer entre *Quinault* & *la Mothe*, en distinguant les différentes nuances qui les caractérisent. Ce n'est pas une petite gloire pour lui d'avoir réussi dans un genre de poésie où tant de Poëtes célébres, & M. de *Voltaire* lui-même, ont échoué.

On ne sauroit trop répéter à ceux qui s'engagent dans cette carriere, que la Scène Lyrique est moins jalouse de la régularité que de la pompe, de la vraisemblance que du merveilleux, de la morale que du sentiment. Pourvu qu'on choisisse bien son sujet, qu'on en régle ingénieusement l'économie, qu'on distribue ses personnages avec choix, que les situations forment des tableaux; pourvu que la Fable soit susceptible d'incidens extraordinaires, de divertissemens délicatement variés & tirés du fonds même de l'intrigue, de décorations pompeuses ou agréables, on sera toujours sûr de remplir l'objet de cette partie de nos spectacles & de la sauver des dégoûts d'une monotonie ennuyeuse.

En donnant ces préceptes, nous ne prétendons pas les appliquer à l'affectation trop commune de ne choisir jamais que l'amour pour objet d'intérêt. Cette passion parasite devient sous le pinceau des Poëtes lyriques aussi fade que dange-

reuse. C'est cette usurpation continuelle de l'amour sur le Théâtre, qui énerve le goût & les ames & qui éloigne de ce spectacle les personnes sages. Des Héros efféminés, des images licentieuses, des madrigaux emmiélés ne sont propres ni à divertir ni à former une Nation jalouse de la véritable gloire. N'est-il pas facile de trouver mille ressources d'intéresser les Spectateurs avec fruit? Des sentimens nobles & fermes, l'amour de la patrie, le triomphe des arts, les dangers du vice, le tableau des vertus, la terreur du crime, l'amour de l'humanité, &c, ne sont-ils pas des sujets capables d'occuper & d'embellir la Scène? Malheur au goût & aux mœurs d'un Peuple qui les rejetteroit, surtout s'ils étoient traités par des talens aussi habiles qu'ennemis de la corruption.

CAILHAVA, [*Jean-François*] né à Toulouse. Sans parler des Canevas & des Opéra-Comiques qu'il a donnés aux Italiens, où ces bagatelles ont été accueillies du Public, trois de ses Comédies, *le Tuteur dupé*, *le Mariage interrompu* & *les Etrennes de l'Amour*, ont eu du succès sur le Théâtre de la Nation. La derniere n'est qu'un joli divertissement, mais les deux autres respirent le goût de la bonne Comédie, &

quoiqu'elles ne soient pas exemptes de défauts, elles n'en offrent pas moins une infinité de traits qui annoncent de vrais talens. Il y regne de la gaieté, du comique de situation; du naturel & de la vivacité dans le dialogue; l'intrigue en est bien conduite, & le style éloigné de toute affectation. Il y a sur-tout dans la premiere un Valet intrigant qui fait le plus grand plaisir. Ce personnage est le principal mobile de l'action, & sans agir pour lui-même, sans affoiblir l'intérêt qui roule sur les Amans, ni emprunter aucun secours étranger, il parvient à tirer le dénouement du fonds du sujet, ce qui est très-rare daus un Valet intrigant & peut-être même sans exemple chez nos meilleurs Comiques anciens & modernes. *Dave*, il est vrai, fait tout dans l'*Andrienne de Térence*; il est l'ame de la Pièce jusqu'au cinquieme Acte; mais n'est-on pas forcé de convenir que ses démarches & ses ruses ne servent à rien, puisqu'il faut faire venir à grands frais d'Andros un nouvel Acteur pour dénouer l'intrigue?

Le Mariage interrompu n'est pas à beaucoup près aussi bien terminé; il y a trop de précipitation dans le dénouement. D'ailleurs il est amené par un personnage qui n'a eu aucune part à l'action. A ce défaut près, qui est pourtant

essentiel, cette Pièce fait honneur à M. *Cailhava*, & donne de lui les plus grandes espérances; les scènes y sont filées avec art, la versification en est simple & facile, & l'on y remarque, comme dans *le Tuteur dupé*, le ton de la bonne Comédie. Quand l'Auteur n'auroit eu que le courage de résister au goût dominant du siecle pour le langoureux ou philosophique, ce qui est la même chose; d'avoir sçu mépriser ce genre bâtard, quoique plus facile & plus applaudi par la multitude, & de s'être uniquement attaché aux bons modeles, cela suffiroit pour lui mériter des applaudissemens capables de l'encourager; mais il a des talens qui lui donnent des droits au suffrage des Connoisseurs. On desire seulement qu'il s'attache à l'avenir à mettre des caracteres dans ses Pièces, s'il veut atteindre à la véritable gloire. C'est un mérite de faire rire; c'en est un bien plus grand d'instruire & de corriger en amusant.

Au reste, le sujet du *Tuteur dupé* est tiré du *Fanfaron* de *Plaute*, & la meilleure Scène du *Mariage interrompu* est une imitation des *Bacchides* du même Poëte Latin. Est-ce un reproche qu'on prétend faire à M. *Cailhava*? Non, sans doute; il vaut beaucoup mieux marcher d'après les bons modeles, que de s'obstiner à créer

des monſtres bizarres qui ne ſauroient plaire qu'à des Eſprits frivoles, triſte jouet du premier Auteur médiocre qui veut les ſéduire.

CAILLEAU, [*André-Charles*] Libraire de Paris, ſa patrie, né en 1731.

Il a plus travaillé ſelon toute apparence à remplir ſa boutique, qu'à ſe procurer du débit; on a de lui un millier d'Ouvrages, & leur titre ſeul dépoſe contre eux. Des *Etrennes gentilles*, des *Etrennes bouffones & groſſieres*, des *Etrennes poliſſonnes*, des *Bouquets Poiſſards*, ſont autant de productions de ſa façon que la forme d'Almanach qu'il leur a donnée n'a pu accréditer. Il a fait auſſi des Comédies & des Parodies qui n'ont pas été jouées, des Compilations qui n'ont pas été lues, des *Chanſons grivoiſes, bouffones & poiſſardes*, qui n'ont peut-être pas été chantées, & des *Diſcours des Halles & des Ports*, que les Crocheteurs n'ont pas voulu répéter.

De pareils Auteurs ont-ils pu ſe flatter de trouver des approbateurs, ou pour mieux dire, n'ont-ils pas dû craindre de déshonorer les Lettres & le plus beau de tous les arts, celui de l'Imprimerie? Si M. *Cailleau* n'a pas eu cette crainte, nous pouvons l'aſſurer qu'il a été très-fort dans le cas de l'avoir.

CAILLIERES, [*François* DE] né à Torigni en 1645, mort en 1717.

Les Lecteurs bénevoles qu'un style rampant & diffus ne seroit pas capable de décourager, pourront trouver des réflexions utiles & quelquefois profondes dans ceux de ses Ouvrages, qui sont intitulés, *la Science du Monde*, *de la maniere de parler à la Cour*, *du Bel-Esprit*. Cet Auteur prouve combien l'élocution est nécessaire quand on veut se faire lire & intéresser; chez lui la forme fait toujours tort au fonds, parceque sa maniere de s'exprimer est infiniment au-dessous de ses pensées. Il étoit pourtant de l'Académie Françoise.

CAILLY, [*Jacques*, Chevalier DE] né à Orléans. Son nom seroit aussi inconnu que le tems de sa naissance & celui de sa mort que nous n'avons pu découvrir, si on n'avoit de lui un petit Recueil d'Epigrammes parmi lesquelles il y en a de très-heureuses. Le caractere de son esprit n'étoit pas propre pour les Pièces de longue haleine; la plus étendue des siennes n'a pas vingt vers.

Il faut remarquer que ses Epigrammes ne sont que des saillies sans fiel, sans aigreur, sans satyre, ce qui les rend plus estimables que toutes

telles que la haine, la jalousie ou la causticité ont produites.

Il changea, on ne sait pas pourquoi, son nom de *de Cailly* en celui d'*Aceilly*, qui en est l'Anagramme.

CALMET, [*Augustin*] Bénédictin, né en 1672, mort à Senones en 1757.

Les immenses productions qu'on a de lui, prouvent d'abord en sa faveur l'amour de l'étude & l'opiniâtreté du travail, & c'est déja beaucoup; mais son style toujours diffus & incorrect, la marche de son esprit plus méthodique que subtil, son érudition plus étendue que choisie, sa critique plus minutieuse que profonde, dérobent à ses Ecrits la plus grande partie de la gloire qu'il auroit pu en retirer. Le plus utile de ses Ouvrages est le *Dictionnaire historique, critique & chronologique de la Bible*, en quatre volumes in-folio. Ce Dictionnaire n'est qu'une répétition de son *Histoire de l'ancien & du nouveau Testament* & de son *Commentaire littéral.* Dans ces trois Ouvrages Dom *Calmet* s'attache moins aux réflexions qu'aux faits, en quoi il faut rendre justice à son jugement, car tout ce qu'il tire de lui-même est souvent lourd & peu intéressant. On peut néanmoins le regarder comme un Savant dont les

travaux ont leur mérite par les connoissances qu'ils supposent & par celles qu'ils sont capables de procurer aux autres. Les productions érudites exigent plus d'indulgence que les productions frivoles qui souvent n'ont pas même l'avantage d'être bien écrites.

Dom *Calmet* est moins excusable de n'avoir pas assez senti les différentes nuances des qualifications, en prodiguant le nom de célébre, d'illustre, &c., à des Ecrivains ignorés jusques dans leur propre patrie; il falloit se borner, dans sa *Bibliothéque des Ecrivains de Lorraine*, à donner une notice de leurs Ouvrages, & ne pas se croire autorisé à dispenser des couronnes qui par malheur pour son discernement, tombent presque toutes sur des talens médiocres & souvent sur l'opposé des talens.

CALPRENEDE, [*Gautier*, DE COSTES Sieur DE LA], né dans le Périgord, mort au grand Andely en *1663*.

Le seul nom de *Cléopatre*, de *Cassandre*, de *Pharamond*, suffisent aujourd'hui pour faire peur à nos Lecteurs délicats, & pour mettre en jeu les plaisanteries des petits Auteurs. Il s'en faut cependant beaucoup que ces trois Romans soient sans mérite; on peut dire même qu'ils sont très-

ſupérieurs à la plûpart de ceux qu'on accueille à préſent ; on pourtoit ajouter encore que nos Romanciers en les décriant, les ont ſouvent mis à contribution. Les Anglois les regardent comme des ſources fécondes capables de féconder la ſécheresſe naturelle de leur imagination, & leurs Auteurs, dit-on, ne manquent jamais de les lire, quand ils veulent travailler dans le même genre. Quoi qu'il en ſoit, *la Calprenede* peut être regardé, parmi nous, comme le reſtaurateur du genre romaneſque. Avant lui nos Romans n'étoient qu'un amas d'événemens biſarres, de prodiges incroyables, en un mot des Archives de féeries. Il les a rendus raiſonnables, intéreſſans, les a ſoumis aux regles de l'intrigue, de l'unité ; s'il ne les eût pas fait ſi longs, le commun des Lecteurs pourroit s'en accommoder encore, à l'exemple de quelques Poëtes qui y ont puiſé tant de fois les ſituations, les ſujets mêmes de leurs Opéra & de leurs Tragédies.

Il eſt étonnant que l'Auteur qui a fourni matiere à tant d'Ouvrages dramatiques ait fait des Piéces ſi déteſtables. Le Cardinal de *Richelieu*, quoique admirateur indulgent ne put s'empêcher de dire d'une des Tragédies de *la Calprenede*, que le moindre de ſes défauts étoit d'être écrite en vers lâches. *Comment lâches*, répondit l'Au-

teur, *Cadedis, il n'y a rien de lâche dans la famille de la Calprènedè.*

Ce trait seul suffit pour faire connoître le caractere de ce Romancier à qui l'on reproche avec raison d'avoir communiqué son gasconisme à la plûpart de ses héros.

> Tout à l'humeur gasconne en un Auteur Gascon,
> *Calprenede* & *Juba* parlent du même ton. *Boil.*

CAMPIGNEULLES, [*Charles-Claude-Florent* THOREL DE], Trésorier de France, des Académies d'Angers, de Ville-Franche, de Lyon, de Caen & des Arcades de Rome, né à Montreuil sur mer en 1737, Auteur qui a débuté par un Roman intitulé *le Temps perdu*, titre des plus convenables au tems qu'il a employé à le composer, & à celui que le Lecteur employeroit à le lire. Ses autres productions mériteroient aussi un pareil titre; pour être moins mauvaises, elles n'en sont pas plus dignes d'être lues. Ce jugement regarde surtout ses Poésies qui consistent dans des Déclarations d'amour à *Iris*, des Bouquets, des Epitres, des Chansons licentieuses que les défauts de la versification rendent aussi impardonnables que le sujet. C'est un crime d'attaquer les mœurs quand on a de grands

talens;

talens ; c'en est un plus grand, quand on en manque : il ne reste alors à l'Auteur que la honte du libertinage.

CAMPISTRON, [*Jean Galbert* DE], Secretaire des Commandemens de M. le Duc de Vendôme, de l'Académie Fançoise & de celle des Jeux Floraux, né à Toulouse en 1656, mort dans la même ville en 1723 ; Poëte tragique, inférieur à ceux qui tiennent le premier rang parmi nous, mais supérieur à beaucoup d'autres qui prétendent en occuper un sur notre Théâtre. Ses Tragédies ne valent pas l'*Alzire*, la *Mérope*, &c. de M. de *Voltaire* ; il n'en a aucune de comparable à la *Didon* de M. *le Franc* ; mais elles sont préférables toutes à celles des *Marmontel*, des *Lemiere*, des *la Harpe*, & de tous les autres Auteurs vivans. *Arminius*, *Andronic*, *Alcibiade* & *Tiridate* sont restées au Théâtre, & ont toujours été reprises avec succès. Le plus grand défaut qu'on puisse reprocher à la premiere consiste dans les caracteres qui ne sont pas assez bien soutenus. La seconde est foible de versification ; mais l'intérêt en est si touchant, qu'on l'a toujours revue avec plaisir ; le succès qu'elle eut dans sa nouveauté fut si prodigieux, que les Comédiens firent payer le double aux vingt pre-

mieres représentations, & que l'ayant remise au simple, l'affluence des Spectateurs devint si grande, qu'ils furent obligés de la remettre au double. La Tragédie d'*Alcibiade* ne fut pas moins accueillie. L'Auteur dit dans sa Préface que la quarantieme représentation fut aussi suivie que la premiere. Celle de *Tiridate* en eut vingt-cinq de suite & fut toujours soutenue.

Tant de succès dans un tems où le goût subsistoit dans toute sa pureté, ne doivent-ils pas tourner au blâme des Comédiens qui s'obstinent à répéter jusqu'à la satiété les mêmes Piéces, sans songer à faire reparoître celles-ci ? Si c'est leur proposer un nouveau travail, ils ne doivent pas oublier que le Public en exige de leur part; que c'est leur fournir un moyen d'augmenter le nombre des Spectateurs, & de cultiver leur talent dans un genre plus propre à toucher le cœur que les maximes philosophiques, qu'ils se tuent à débiter avec emphase.

Au reste si la versification de Campistron est foible, elle est du moins pure, naturelle & d'une douceur qui tient de *Racine*, qu'il avoit pris pour modele, & à l'exemple duquel il a fait une Comédie en vers. Cette Piéce restée au Théâtre & intitulée le *Jaloux désabusé*, est bien conduite & d'un comique agréable.

1. CAMUS, [*Jean-Pierre*], Evêque de Belley, ami intime de *Saint François de Sales*, né à Paris en 1582, mort dans la même ville en 1652.

On a de lui une grande quantité de *Sermons* qui édifierent peut-être de son tems, mais qui feroient rire aujourd'hui par le ton burlesque qui les caractérise & par des citations fréquentes & déplacées des Poëtes & des Auteurs profanes. Il s'y permet des traits contre les Moines qui n'eurent jamais de plus grand ennemi; *Guillaume de St. Amour* fut son modele à cet égard & l'on sait combien il l'a surpassé. Il a fait beaucoup de Romans qui semblent n'avoir pour objet que l'amusement du cœur & de l'esprit, mais dont le but est réellement l'instruction & la piété. Son zele lui inspira cet artifice pour dégoûter des lectures dangereuses; exemple suivi de nos jours par un pere *Marin*, Minime, à qui on eut souhaité, pour le succès de la bonne œuvre, plus de connoissance du monde & moins de prolixité, quoiqu'on doive lui savoir un très-grand gré de ses bonnes intentions. Les Romans spirituels de l'Evêque de Belley eurent un succès prodigieux qui tenoit de la fureur. Il n'y eut que les Moines qui s'en plaignirent. Ils avoient raison,

car on ne pouvoit les traiter plus durement. Sur leur plainte le Cardinal de *Richelieu* en fit des reproches à l'Auteur ». Je ne trouve d'autre défaut en vous, lui dit-il, que cet horrible acharnement contre les Moines, sans cela je vous canoniserois. *Plut à Dieu que cela fut possible*, lui répondit l'Evêque, *nous aurions l'un & l'autre ce que nous souhaitons ; vous la Papauté, & moi la Sainteté.*

Ce n'étoit pas répondre à ce reproche ; aussi le jugement & la justesse d'esprit n'étoient pas son partage. Il en convient lui-même dans son Livre intitulé l'*Esprit de St. François de Sales*, Ouvrage où la Philosophie est aimable autant que la Religion s'y fait respecter ; & *St. François de Sales* disoit à ce sujet qu'il n'avoit trouvé personne assez sincere pour faire un pareil aveu ; *le jugement*, ajouta-t-il, *est une piéce de laquelle ceux qui en manquent davantage pensent en être les mieux fournis.* Les Philosophes modernes pourroient-ils produire une meilleure sentence?

2. CAMUS, [*Charles-Etienne-Louis*], de l'Académie Royale des Sciences & de la Société Royale de Londres, mort à Paris en 1768, n'a fait que des Ouvrages de Mathématiques, dont plusieurs sont élémentaires. Il a été long-tems

Professeur d'Architecture & Examinateur des Ingénieurs & du Corps Royal de l'Artillerie.

3. CAMUS, [*Antoine* LE] Médecin, Associé des Académies d'Amiens, de la Rochelle & de Châlons, né à Paris en 1722, mort dans la même ville en 1772; Auteur de plusieurs Ouvrages qui annoncent également l'homme d'esprit & l'Ecrivain élégant. Sa *Médecine de l'Esprit* fait honneur à son imagination, à ses lumières & à son zèle pour l'humanité. Le style en est facile & assez correct. On y desireroit seulement plus de choix dans les idées, plus de solidité dans les raisonnemens, plus de justesse dans les conséquences. Son *Abdeker* ou *l'Art de conserver la beauté*, est un petit Roman, ou, pour mieux dire, une ingénieuse bagatelle. Il a fait encore beaucoup d'autres Ouvrages, sans parler de ceux de Médecine qui ne sont pas de notre objet; toutes ses productions annoncent l'homme d'esprit & de goût.

CAPPERONNIER, [*Jean*] Professeur de langue Grecque au College Royal, Garde de la Bibliothéque du Roi, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né à Montdidier en Picardie en 17... Un des Savans de nos jours qui

joignent le mérite des connoiſſances profondes au talent de les faire valoir. Il a donné une Edition des Poéſies d'*Anacréon*, des Comédies de *Plaute* & des Commentaires de *Céſar*, Ouvrages qui lui aſſurent l'eſtime des Amateurs de la Littérature ancienne. Ce ne ſont pas les ſeuls ſervices qu'il a rendus aux Lettres. La maniere obligeante avec laquelle il communique ſes lumieres à ceux qui le conſultent, & ſa générosité éclairée lorſqu'il s'agit de procurer le ſecours des Livres aux Gens de Lettres qui en ont beſoin, ſont des titres précieux pour mériter la reconnoiſſance de ſon ſiecle & les louanges de la poſtérité.

C'eſt à un de ſes parens [*Claude Capperonnier* mort en 1744] qu'il a ſuccédé dans la chaire de Profeſſeur en Grec au Collége Royal, ce qui prouve que l'érudition eſt en quelque ſorte héréditaire dans ſa famille. On doit à ce dernier, entre pluſieurs autres bons Ouvrages, une Edition de *Quintilien* avec des corrections & des notes, qui le diſtinguent avantageuſement de la foule des Commentateurs.

CARACCIOLI, [*M.* Marquis DE] Colonel au ſervice du Roi de Pologne, né à Paris.

La plûpart de ſes Ouvrages qui ſont en grand

nombre, ont été accueillis du Public; mais peu par les Gens de Lettres: ces Messieurs ont sans doute trouvé mauvais qu'un Militaire choisît des objets de Religion pour exercer sa plume. Tout ce qu'il a écrit néanmoins, quand il a sçu se borner à la morale sans toucher au dogme; marque un Auteur judicieux, plein de sentimens d'honneur & de religion, un Littérateur instruit qui ne se sert de ses connoissances que pour orner la vertu & la faire goûter, un Ecrivain estimable qui, sans avoir un style élégant, correct, ni précis, a dans sa maniere de s'exprimer un ton de chaleur & d'intérêt qui fait lire ses Ouvrages avec plaisir. On peut même dire qu'il a rendu service à la Chaire ou plutôt aux Orateurs médiocres qui ne se font pas scrupule de débiter des morceaux tout entiers de *la Jouissance de soi-même*, de *l'Univers énigmatique*, du *Tableau de la Mort* & de quelques autres de ses Ouvrages.

Il n'y a pas long-tems que M. *Caraccioli* a publié un *Dictionnaire critique, pittoresque & sententieux*, où l'on est fâché de trouver un style qui ne ressemble en rien à celui auquel il s'étoit d'abord attaché. Seroit-il dans le cas de ces Auteurs qui ne savent point s'arrêter & dont le génie *non vires acquirit, sed repuerascit, eundo*?

CARLIER, [*Claude*] Prieur de N. D. d'Andresy, né à Verberie, en 1725.

Personne peut-être n'a réuni plus de couronnes académiques & cependant il est peu connu; preuve que les Palmes du Lycée ne sont pas le gage de l'immortalité; il a été couronné quatre fois par l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, deux fois par l'Académie de Soissons, trois fois par celle d'Amiens, &c. Les sujets qu'il a traités méritoient cependant plus d'accueil & de célébrité. Il ne s'est pas borné à une éloquence oiseuse, au mérite des phrases, à l'appareil des sentences, au jargon philosophique; ses Ouvrages couronnés & non couronnés, ne sont pour la plûpart que des Dissertations savantes qui prouvent autant de sagacité que d'érudition. *L'état des Sciences en France pendant les regnes de Charles VIII & de Louis XII*, est un Ecrit intéressant par les recherches qu'il suppose & la méthode avec laquelle elles sont digérées. L'Histoire, le Commerce, les Manufactures ont successivement exercé la plume de M. l'Abbé *Carlier*, & c'en est assez pour mériter une réputation, sinon brillante, du moins solide. Dans un siecle aussi frivole que le nôtre, on ne sauroit trop accueillir les Ecrivains utiles qui contri-

buent à ſes vrais avantages malgré ſes injuſtices & ſes dégoûts.

CASAUBON, [*Iſaac*] Profeſſeur de Belles-Lettres à Geneve, ſa patrie, né en 1559, mort à Londres en 1614.

Il a fait des Commentaires ſur *Théophraſte*, *Athénée*, *Strabon*, *Polybe*, &c., qui méritent l'eſtime dont ils jouïſſent. Sès bonnes mœurs, ſa modeſtie, ſa candeur, ne le rendent pas moins recommandable. *Henri IV* l'honora d'une eſtime particuliere & le fit Garde de ſa Bibliothéque. Il ne faut pas s'imaginer que la Bibliothéque du Roi fut alors ce qu'elle eſt aujourd'hui.

CASSAGNES, [*Jacques*] Docteur en Théologie, né à Nîmes en 1615, mort à Paris en 1679. Quoiqu'il ait été de l'Académie Françoiſe, on ne ſe ſouvient plus ni de ſes Poéſies, ni de ſes Traductions, ni de ſes Hiſtoires; ſon nom auroit vraiſemblablement ſubi le même ſort ſans ces deux vers de *Boileau*:

> Si l'on n'eſt plus au large aſſis en un feſtin,
> Qu'aux Sermons de *Caſſagne* ou de l'Abbé *Cotin*.

Ce trait de Satyre devenu proverbe en naiſſant, fit une telle impreſſion ſur l'Abbé *Caſſagnes*,

qu'il en perdit la tête & fut enfermé à St. Lazare, où il mourut âgé de 64 ans. Aujourd'hui les Auteurs ont la tête plus forte. Quelques-uns méritent bien mieux la Satyre que l'Abbé *Cassagnes*, qui n'étoit pas tout-à-fait si méprisable, & ils la savent supporter plus philosophiquement.

CASSANDRE, [*François*] mort en 1695, savant Littérateur qui a achevé la Traduction de l'Histoire de M. *de Thou* commencée par *du Ryer*, & laissé une excellente Traduction de la Rhétorique d'*Aristote*. Ces deux Ouvrages si utiles au Public n'enrichirent pas leur Auteur, car il vécut & mourut dans la plus grande pauvreté. On peut attribuer les disgraces de sa vie à son humeur farouche & caustique, qui le rendoit insupportable à tout ce qui l'environnoit. Il détestoit les hommes; par cette raison il s'en vit abandonné. Il eut même beaucoup de peine au lit de la mort à comprendre qu'il devoit aimer Dieu; aussi répondit-il à ceux qui l'y exhortoient, *ha, oui! je lui ai de grandes obligations; il m'a fait jouer ici bas un joli personnage!*

Boileau en a fait le héros de sa premiere Satyre.

CASTEL, [*Louis-Bertrand*] Jésuite, né à Montpellier en 1688, mort à Paris en 1757. Le caractere original de tous ses Ouvrages est l'image de celui qu'il portoit dans la Société. Il avoit autant de vivacité dans l'esprit & de feu dans l'imagination, que de candeur & de simplicité dans l'ame. Il auroit poussé plus loin le génie de l'invention, si sa pétulance naturelle lui eût laissé le tems de combiner & de perfectionner ses découvertes. Son Clavecin oculaire lui fit la plus grande réputation chez tous les Savans de l'Europe, moins sans doute par son utilité réelle, que par la singularité ingénieuse de l'invention. Ses ouvrages de Géométrie sont estimés. Ses autres Ecrits se font lire par la bizarrerie des idées, & surtout celle du style qui intéresse plus qu'une maniere plus exacte ne pourroit faire. M. de *Montesquieu* fut toujours de ses Amis, ce qui suppose dans le P. *Castel* un mérite que ses Ouvrages n'ont pas tout développé.

CASTELLAN, [*Pierre*] Evêque de Tulle & grand Aumônier de France, mort à Paris en 1552, étoit l'homme le plus savant & le plus éloquent de son tems, ce qui ne prouve pas qu'il dut l'être beaucoup. *François I* le fit son

Lecteur, & lui donna ensuite l'Evêché de Tulle. La dignité pastorale ne fut pas pour lui un tems de mollesse & de repos; il aima & cultiva les Belles-Lettres avec tant de passion, qu'il n'accordoit que trois heures au sommeil. Ce fut sans doute par cette étude soutenue qu'il acquit ces grandes connoissances qui faisoient dire à *François I* que de tous les Savans avec lesquels il avoit vécu, *Castellan* étoit le seul dont il eut trouvé la science inépuisable. Ceci n'est pas encore un grand éloge : le Monarque pouvoit se contenter à peu de frais, & le Savant paroître merveilleux avec une érudition fort ordinaire. Nous ajouterons que ce Prélat avoit une facilité étonnante à parler en Public, & un talent rare pour toucher ses Auditeurs.

Castellan se servit, sous *Henri II*, du crédit que lui donnoit sa place de grand Aumônier pour assurer des fonds qui fournissent à la subsistance des Filles-repenties qui avant ce tems alloient mendier le jour & ne revenoient que le soir dans leur retraite. Ce genre de vie pouvoit les exposer à de nouveaux repentirs.

CASTELNAU, [*Henriette-Julie* DE] Comtesse de *Murat*, morte en 1716, âgée de 45 ans. La réputation brillante qu'elle a eu d'abord

ne s'est point soutenue, malgré les traits d'esprit qui pétillent dans ses Romans, ses Contes de Fée & ses petites Poésies. C'est assez le sort des Auteurs qui s'attachent à des productions frivoles & qui n'ont que les ressources de l'esprit pour les garantir de l'oubli.

CASTILLON, [*Jean* & *Jean-Louis*] freres, de l'Académie des Jeux Floraux, nés à Toulouse.

Ils sont tous deux connus avantageusement dans la République des Lettres par des productions estimables à bien des égards & encore plus par les Extraits qu'ils fournissent au *Journal Encyclopédique* depuis son établissement. Dans un emploi aussi délicat que laborieux, ils ont sçu se conserver l'estime générale, ce qui fait l'éloge de leur honnêteté. Peut-être cette honnêteté a-t-elle été poussée trop loin à l'égard de quelques Ouvrages; Mrs. *Castillon* ont sans doute cru devoir abandonner aux sentimens du Public les jugemens qu'ils auroient pu porter eux-mêmes, & en cela, sans faire tort à leurs lumieres, ils se sont procuré la reconnoissance due aux ménagemens.

CAT, [*Claude-Nicolas* LE] Docteur en

Médecine, Professeur & Démonstrateur Royal d'Anatomie & de Chirurgie, Secretaire perpétuel de l'Académie de Rouen, Membre de la Société Royale de Londres & de plusieurs autres Académies, né à Blerancourt en Picardie en 1700, mort à Rouen en 1768.

Quoiqu'il ait plus cultivé les Sciences que les Lettres, ses ouvrages de Métaphysique, de Morale & d'Histoire naturelle lui donnent une place parmi les Littérateurs. Son *Traité des Sens* surtout est plein d'idées neuves, profondes, & propres à faire sentir qu'il eût pu s'illustrer dans les Lettres, s'il s'y fût uniquement dévoué. Il a sçu faire un meilleur usage de ses talens en les consacrant à donner des vues pour le soulagement des maux qui affligent l'humanité. Les Gens de l'Art font cas des Mémoires, des Traités, des Dissertations & des autres Ouvrages qu'il a composés pour leur instruction. Ils le regardent comme un des plus habiles Phisiologistes qu'ait produit notre Nation, quoiqu'il ait souvent des idées paradoxales.

CATROU, [*François*] Jésuite, né à Paris en 1659, mort dans la même ville en 1737.

Sa Traduction de *Virgile*, assez bonne dans son tems, a été surpassée par la plûpart de celles

qui l'ont suivie. Son *Histoire de l'Empire du Mogol* se fait lire avec plaisir, quoiqu'elle soit, comme l'*Histoire Romaine* qu'il composa en société avec le P. *Rouillé*, diffuse & chargée de trop de détails inutiles. Les notes & les dissertations qui accompagnent cette derniere, jettent un grand jour sur plusieurs objets concernant les usages & les révolutions des Romains ; si elle n'est pas la meilleure que nous ayons, elle a contribué du moins à la perfection de celles qui valent mieux aujourd'hui.

CAVEIRAC, [*Jean* NOVI DE] Abbé, né à Nîmes en 1713, une des victimes de la calomnie des Philosophes. Ils sont venus à bout de persuader aux Lecteurs, comme à ceux qui ne lisent pas, qu'il avoit fait dans ses Ouvrages l'apologie de *la St. Barthelemi*, tandis qu'il n'y a pas un mot dans tous ses Ecrits qui puisse même donner lieu à cette accusation. Son absence [car il est, dit-on, à Rome] les a enhardis à le poursuivre par leurs Libelles, ce qui n'est guere honnête, mais très-conforme à leurs procédés ordinaires. Ils ont malicieusement confondu ce qu'il dit en politique, dans son *Apologie de Louis XIV & de son Conseil*, avec ses sentimens en qualité de Citoyen ou de Théologien.

M. de *Voltaire*, le premier qui l'a accusé d'être l'Apologiste de *la St. Barthelemi*, auroit dû citer l'Ouvrage, l'Edition, le Chapitre, la Page, les expressions de M. l'Abbé de *Caveirac*, & ne pas se contenter d'une imputation vague qui n'a d'autre fondement que son imagination trop prompte à lui créer des phantômes, quand il en a besoin pour effrayer le Public. Ce Poëte si jaloux de la vérité a consacré dans ses Mêlanges un chapitre pour réfuter les *Mensonges imprimés* & n'a pas pensé qu'il fournissoit la matiere d'un volume, quand on voudroit recueillir ses propres mensonges. Voici ce qu'on dit de M. l'Abbé de *Caveirac* dans la *Réponse aux Docteurs modernes* *, Ouvrage où l'éloquence se fait sentir autant que le courage & la raison.

» Un cri universel s'est élevé, il y a quelques
» années, contre ce malheureux Abbé de *Caveirac.*
» Toute la Bassecour philosophique l'a hué avec
» indignité. On a dit, on a écrit, on a imprimé,
» qu'*il avoit fait tout exprès une Apologie de la*
» *St. Barthelemi.* Vous verrez dans le monde des
» milliers de personnes qui en sont persuadés
» de bonne foi, & qui regarderoient comme le
» plus téméraire de tous les hommes, celui qui

* Par M. *Linguet.*

» oseroit

» oseroit en douter. Cependant prenez la peine » de chercher le Livre de cet Auteur si indignement & si injustement avili.

» Vous vous convaincrez d'abord que *la St. » Barthelemi* n'étoit pas son principal objet. Il a » fait un Ouvrage plein de force, de lumieres » & de vérités sur l'expulsion des Protestans au » siecle dernier, & sur les motifs qui y ont pu » déterminer *Louis XIV* & son Conseil. Ce » n'est qu'à la fin qu'il a joint une Dissertation » de soixante-trois pages sous le simple titre de » *Dissertation sur la Journée de la Saint Bar- » thelemi*, à laquelle je ne vois pas trop qu'on » ait répondu.

» Ensuite, si vous lisez ce petit Ouvrage, » vous serez étonné de n'y trouver qu'un homme » raisonnable, humain, philosophe même, qui » combat un préjugé, qui pourroit avoir tort » dans le fond, sans qu'il fut possible de lui » faire le moindre reproche dans la forme; » enfin, qui n'a point cherché à justifier cette » abominable catastrophe dont on le suppose le » Panégyriste, qui a tenu, à ce sujet, le langage d'un cœur compatissant & d'un esprit » éclairé.

On peut répandre, dit-il, en commençant, » *des clartés & des motifs sur les effets de cet*

» *événement tragique, sans être l'Approbateur*
» *tacite des uns, ou le Contemplateur des autres.*
» *Quand on enleveroit à la Journée de la Saint*
» *Barthelemi les trois quarts des horribles excès*
» *qui l'ont accompagnée, elle seroit encore assez*
» *affreuse pour être détestée de tous ceux en qui*
» *tout sentiment d'humanité n'est pas entiérement*
» *éteint.* Et c'est l'homme qui parle ainsi, que
» l'on déclare l'Apologiste de *la St. Barthelemi*,
» que l'on flétrit sous ce prétexte, dont le nom
» peut-être ne sera transmis à la postérité,
» qu'avec les qualifications affreuses & plus ini-
» ques encore, dont on l'a accablé !

» Je ne connois point l'Abbé de Cavéirac, ajoute
» M. *Linguet* dans une note; je ne l'ai jamais vu;
» je n'ai jamais eu avec lui de liaison d'aucune
» espece, & n'en aurai jamais vraisemblable-
» ment; mais j'avoue que sur la dénonciation
» autentique qui a été faite à l'*Europe* de ses
» opinions & de son livre, j'ai été longtems,
» comme beaucoup de ses ennemis sans doute,
» à le croire, sans l'avoir lu, un homme & un
» Ecrivain détestable. Le hazard a fait tomber, il
» y a quelques tems, son Ouvrage entre mes
» mains. J'ai frémi de mon injustice, & je saisis
» avec ardeur l'occasion de la réparer «.

ÇAURES, [*Jean* DES], Principal du College d'Amiens, né à Moreuil en Picardie, mort en 1586. On trouve dans les Œuvres de cet Auteur une Ode fanatique à la louange du massacre de la *Saint-Barthelemi.* L'Ouvrage ne vaut pas mieux que le sujet qui a échauffé sa verve. Avant *Malherbe*, on ne connoissoit pas les bonnes Odes, & depuis lui personne ne s'est avisé de chanter sur la lyre cet horrible événement.

Il y a des choses curieuses dans les *Œuvres Morales* de cet Auteur fanatique : entr'autres choses, on y apprend un usage singulier parmi les femmes de son tems, la coutume de porter des miroirs attachés à leur ceinture. On ne sera peut-être pas fâché de voir la maniere dont l'Orateur s'éleve contre cet abus, & la tournure de style qu'il employe pour le combattre ». * Sur » ce propos, Mesdames, avons à vous demander, s'il vous est possible de complaire à Dieu » & d'être sauvées à faire ce qu'il vous prohibe » & défend! Non véritablement : & faut, veuil-

* *Œuvres morales & diversifiées en Histoires pleines de beaux exemples, enrichies d'enseignemens vertueux & embellies de plusieurs Sentences & Discours, &c.* Liv. VI, Chap. XI.

» liez ou non, que vous destortillonniez, des-
» chauvesourissiez, déretez, c'est-à-dire que
» ne portiez plus en tortillions, en aisles de
» chauvesouris ou en façon de retz, vos cheveux
» par lesquels soulez prendre diaboliquement &
» enfiler les hommes pour rassasier votre désor-
» donné appétit, ou bien que vous soyez per-
» dues & damnées....... par cette mondanité
» qui vous abuse, voire & qui vous rend si lai-
» des & abominables à regarder; que si vous
» saviez comme cela vous messied, vous y met-
» triez plutôt le feu que de les montrer par la
» mauvaise grace qu'ils vous donnent; &
» pleust à la bonté de Dieu qu'il fût permis à
» toutes personnes d'appeller celles qui les por-
» tent Paillardes & Putains, afin de les en cor-
» riger! O Dieu! Hélas, en quel malheureux
» regne sommes-nous tombés, de voir une telle
» dépravité sur la terre que nous voyons, jus-
» ques à porter en l'Eglise les miroirs de ma-
» cule pendans sur le ventre! Qu'on lise toutes
» les histoires divines, humaines & prophanes, il
» ne se trouvera point que les impudiques & les
» mérétrices les ayent jamais porté en Public, jus-
» ques à cejourd'hui que le Diable est déchaîné
» par la France, ce qui est encore plus détesta-
» ble devant Dieu & devant les hommes, que

» toutes les autres abominations ; & bien qu'il » n'y ait que les Courtisannes (*ou Dames de* » *Cour*) & Demoiselles qui en usent, si est-ce » qu'avec le tems n'y trouvera Bourgeoise ni » Chambriere, qui par accoutumance n'en veuille » porter.

CAUSSIN, [*Nicolas*] Jésuite, né à Troyes en Champagne en 1580, mort à Paris en 1651, se conduisit dans la place de Confesseur de *Louis XIII* avec des sentimens & une probité qui donnerent de l'ombrage au Cardinal de *Richelieu*. Ce Ministre plus jaloux du maintien de sa faveur, que du salut de son maître, éloigna le P. *Caussin* de la Cour, & le fit exiler dans une ville de Bretagne. Ce Jésuite n'obtint qu'après la mort du Cardinal la permission de revenir à Paris. Sa *Cour Sainte* ne mérite pas les railleries qu'en a fait le Marquis d'*Argens* ; cet Ouvrage respire la piété, sa douceur, une morale pure, & est écrit d'un style supérieur à celui de bien des Ecrivains de son tems. La preuve de son mérite, c'est qu'il a été traduit en Latin, en Italien, en Espagnol, en Portugais, en Allemand & même en Anglois. Nous nous garderions bien de donner une pareille preuve en faveur de certains Ouvrages de notre siécle, qui, sans

être bons, ont eu le même sort; mais du tems du P. *Caussin*, les Auteurs n'avoient pas l'adresse d'envoyer leurs productions aux princes étrangers: l'utilité seule en faisoit la vogue.

CAUX, [*Gilles* DE] né à Ligneris dans la Généralité d'Alençon, mort à Bayeux en 1733 âgé de 51 ans; moins connu à présent par sa Tragédie de *Marius* qu'on n'a pas jugé à propos de remettre au Théâtre, que par une Piéce d'environ cent vers qui a pour titre l'*Horloge de Sable* ou *Figure du Monde*, piéce qui peut figurer à côté des meilleurs vers moraux qui ayent été faits dans ce siecle, d'autant plus que la morale n'en est pas amphigourique, & qu'au contraire elle est tirée avec beauconp de justesse du sujet, & énoncée sans prétention.

Cette piéce a donné lieu de nos jours à une petite supercherie qui n'a peut-être pas été la seule en ce genre. Un jeune homme qui l'avoit manuscrite, s'imagina qu'elle n'étoit point imprimée, & l'envoya à une Académie de Province, où elle eût remporté le prix de l'aveu des Académiciens, sans un seul qui découvrit le plagiat, & en avertit ses confreres. Quand on est établi Juge en Littérature, il ne faut pas ignorer ce qui s'est passé dans le monde Littéraire; s'il

eſt permis d'ignorer les regles de la République des Lettres, on eſt inexcuſable d'en ignorer les faits.

CAYLUS, [*Philippe-Claude-Anne* DE ZUBIERES, Comte DE], de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né à Paris en 1692, mort dans la même ville en 1765.

Ce ne ſont pas ſes Romans, ſes Hiſtoriettes & ſes Contes de Fée qui ont contribué à étendre ſa réputation littéraire. Tous ces petits Ouvrages ſont oubliés; mais on lira toujours avec plaiſir ſes ſavantes Diſſertations ſur pluſieurs points d'Hiſtoire naturelle & ſur les antiquités. La recherche & la connoiſſance des anciens monumens étoit dans M. de *Caylus* plutôt une paſſion qu'un ſimple goût. Adorateur de tout ce qui avoit l'air antique, il ſemble qu'il ait voulu perpétuer ce ſentiment juſques après ſa mort; le tombeau qu'on lui a élevé d'après ſon Plan dans l'Egliſe de St Germain l'Auxerrois, eſt vraiment celui d'un antiquaire enthouſiaſte. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on eut modifié un peu plus ſes deſirs, en ſe ſouvenant que M. de *Caylus* étoit Chrétien, & en rendant ce monument plus conforme à la dignité du lieu & de ſa Religion. Quoi qu'il en ſoit de ce goût pouſſé trop loin, l'*Hiſtoire d'Hercule* le Thé-

bain, & son *Recueil d'Antiquités Egyptiennes, Etrusques, Grecques, Romaines & Gauloises*, prouveront toujours l'étendue de ses connoissances, & contribueront à éclairer autant qu'à flatter les Erudits & les Curieux. Le dernier Ouvrage est en sept volumes in-4, dont le septieme contient un Eloge historique de l'Auteur par M. *le Beau* on peut consulter cet Eloge, si l'on veut acquérir une plus grande idée du mérite littéraire de M. le Comte de *Caylus*.

CEILLIER, [*Remi*], Bénédictin, né à Bar-le-Duc en 1688, mort en 1761, Compilateur laborieux qui ne soignoit pas assez son style, comme la plûpart des Savans de son ordre. On lui doit une *Histoire générale des Auteurs sacrés & Ecclésiastiques*; cette Histoire contient leurs vies, le catalogue, la critique, le jugement, la chronologie, l'analyse & le dénombrement des différentes Editions de leurs Ouvrages. On dit que Dom *Ceillier* est plus exact que *du Pin*, mais qu'il n'a pas le talent d'analyser & de s'exprimer comme lui, ce que nous croyons sans peine; il faudroit trop de temps pour vérifier les fondemens de cette assertion; car son Ouvrage n'a pas moins de 23 vol. in-4.

CERCEAU, [*Jean-Antoine* DU], Jésuite, né à Paris, mort à Veret en Touraine en 1730, âgé de 60 ans.

Ses Poésies marotiques sont agréables, quoiqu'au-dessous de leur original. Sa prose ne le distingue pas autant que ses vers dont l'enjouement & la gaieté sont plus conformes au génie & au goût de la nation, que de dolentes Jérémiades ou de vaporeuses Epitres philosophiques.

CÉRUTTI, [*Jean-Antoine*], ci-devant Jésuite, de l'Académie de Nancy, né en 1738.

Ses Ouvrages sont pleins d'esprit & de légereté, mais de cet esprit recherché, qui, bien loin de donner du prix aux bonnes choses, ne fait que les déprécier. On trouve des vues excellentes & des idées neuves dans son Discours sur *l'Intérêt d'un Ouvrage*, mais défigurées par un style affecté, plein d'antitheses & de pointes, ce qui nous engageroit à croire que l'*Apologie des Jésuites* qu'on lui attribue n'est pas de lui. L'esprit ne plaît qu'autant qu'il assaisonne la raison sans chercher à se montrer. Ce défaut se fait moins sentir dans sa *Lettre sur les avantages & l'origine de la gaieté Françoise*, & dans son *Discours sur l'origine du desir général de transmettre son nom à la postérité.*

1. CHAMBRE, [*Marin* CUREAU DE LA], Médecin ordinaire du Roi, de l'Académie Françoise, mort à Paris en 1669, âgé de 75 ans. Tous ses Ouvrages de Physique, de Morale & de Belles-Lettres, fourniroient à peine la matiere d'un très-petit extrait à quiconque se borneroit à en tirer les choses passables qu'on peut y trouver par intervalle; tout y est diffus, plat & commun. Il ne fut sans doute de l'Académie que comme les rustiques habitans du Latium servirent à fonder la République Romaine.

2. CHAMBRE, [*François* ILLHARRART DE LA] Docteur de Sorbonne, né à Paris en 1698, mort dans la même ville en 1753. Celui-ci n'a guere plus de mérite que le précédent comme Littérateur; mais on fait grand cas de ses ouvrages de Controverse & de Théologie dont le plus connu est le *Traité de la vérité de la Religion*, un des meilleurs qui aient été composés depuis celui d'*Abadie*; l'Auteur y joint le mérite du style à la justesse & à la solidité des raisonnemens. Ses différens Ecrits contre les Jansénistes sont ce qu'on a publié de plus impartial & de plus judicieux sur ces matieres.

CHAMFORT, [*N.* DE]. Beaucoup d'esprit

& peu de talent, voilà ce qui caractérise ce jeune Poëte dont nous ne connoissons encore que quelques Piéces fugitives, & deux Comédies en un Acte, l'une intitulée *la Jeune Indienne*, l'autre *le Marchand de Smyrne*, où il y a des détails heureux, mais nulle entente du Théâtre. La République des Lettres fourmille aujourd'hui d'Ecrivains de cette trempe. Il semble qu'on préfere l'éclat pétillant & passager d'un feu d'artifice, à cette chaleur vive, mâle & soutenue, qui doit être l'ame des Ecrits dont la privation les fait mourir presqu'en naissant.

CHANGEUX, [*Pierre-Jacques*], né à Orléans en 1740. Il eût acquis plus de gloire, si au lieu de faire deux volumes, il eût réduit à un seul son *Traité des Extrêmes*. Cet Ouvrage qui n'a fait aucune impression dans le Public méritoit d'être mieux accueilli; l'idée en est neuve, le plan bien suivi, les pensées & les vues pleines de Philosophie. Quand nous disons *pleines de Philosophie*, nous ne prétendons pas parler de cette Philosophie bizarre qui eût peut-être accrédité cet Ouvrage chez les esprits frivoles, & en eût fait pardonner les défauts en faveur de la hardiesse des sentimens & de l'enflure du style; nous parlons de cette Philosophie qui tend à éclairer

les hommes & à les garantir de l'illusion. Malgré le manque de précision dans les matieres, on peut conseiller la lecture de ce Livre à ceux qui veulent avoir une idée nette des vices, des défauts, des vertus, qui sont le partage de l'humanité.

1. CHAPELAIN, [*Jean*] de l'Académie Françoise, né à Paris en 1595, mort dans la même ville en 1674, Poëte justement estimé tant qu'il se borna au genre qui lui convenoit. Son Ode au Cardinal de *Richelieu*, louée par *Boileau* lui-même, laquelle a près de trois cens Vers, ses autres Pièces lyriques, ses Sonnets, ses Madrigaux, [petites Pièces préférables à beaucoup d'autres de la même espece qui figurent dans nos Recueils,] ne sont pas les Ouvrages qui l'ont rendu ridicule; ils suffiroient au contraire pour établir la réputation d'un homme qui n'auroit pas fait *la Pucelle*. C'est cette Pucelle si magnifiquement annoncée, si long-tems attendue, si imprudemment mise au jour, qui a précipité *Chapelain* du haut du trône poétique, où ses amis l'avoient placé, dans la derniere classe des mauvais Ecrivains. Jamais Ouvrage n'a plus prêté à la Satyre, parceque jamais Ouvrage n'a été plus opposé au génie d'un Auteur. L'Epopée

exige de la fécondité dans l'invention ; de l'élévation dans les ſentimens, de l'agrément dans les détails, de la vivacité dans les images, de la chaleur & ſurtout de l'harmonie dans le ſtyle ; *Chapelain* étoit à cent lieues de tout cela : un eſprit froid, une ame ſymétrique, une imagination ſéche & ſtérile, un ton monotone, plein d'âpreté & de rudeſſe, ſont des titres aſſurés pour être l'anathême des Muſes épiques. Ce n'eſt pas que les vers de la Pucelle ne contiennent des penſées juſtes, ne renferment des ſentimens raiſonnables, mais tout y eſt mort, tout y annonce le pénible travail qui les a enfantés ; ils ont l'air d'avoir été arrachés par violence à la nature. Le moyen après cela de plaire & d'intéreſſer ? *Boileau* a donc eu raiſon de ridiculiſer cet Ouvrage en donnant de ſon ſtyle une imitation très-propre à le décrier.

Maudit ſoit l'Auteur dur dont l'âpre & rude verve
Son cerveau tenaillant, rima malgré *Minerve*,
Et de ſon lourd marteau martelant le bon ſens,
A fait de méchans vers douze fois douze cens.

Mais ce Critique lui a-t-il rendu juſtice ſur ſes autres Ouvrages ?

2. CHAPELAIN, [*Jean-Baptiſte*] Jéſuite,

Prédicateur de leurs Majestés Impériales, né à Rouen en 1710.

Des idées grandes, justes, & bien présentées forment la base de tous les plans de ses Sermons. Il s'est attaché dans le style à la maniere de *Bourdaloue*; & sans avoir, comme son modele, cette profondeur & cette plénitude de raisonnement qui le rendent original, il a quelquefois plus de chaleur & des traits d'élévation propres à ranimer l'attention de l'Auditeur ou du Lecteur. Ses Peroraisons surtout sont vives, fortes & pathétiques, selon les différentes matieres qu'il traite. On doit distinguer, parmi ses Discours, celui qu'il composa pour la prise d'habit de Madame la Comtesse d'*Egmont*, Discours unique par l'à-propos & l'énergie des divisions. C'est dans ces sortes de circonstances que le talent se développe; celui du P. *Chapelain* obtiendra toujours l'estime de quiconque aimera la Religion & le ton qui convient à la Chaire.

I. CHAPELLE, [*Claude-Emmanuel* LUILLIER, surnommé] né dans le village de la Chapelle près de St. Denis, en 1624, mort à Paris en 1689, étoit fils naturel de *François Luillier*, Maître des Comptes, qui le légitima en 1642.

Son *Voyage de Montpellier*, auquel *Bachau-*

mont n'eut qu'une légere part, est un petit chef-d'œuvre d'enjoûment, de finesse & de plaisanterie. Ses autres Poésies sont dans le même goût, mais pas toujours avec le même mérite.

La trempe d'esprit & de caractere de *Chapelle* le portoit naturellement à la Poésie légere & ne lui permettoit pas d'autre genre de travail. Il est étonnant néanmoins qu'avec les secours qu'il trouva pour son éducation, il ne soit pas devenu un Auteur grave. Eléve de *Gassendi*, les Poëtes & les Historiens Grecs & Latins, les Philosophes & Moralistes modernes furent la matiere de ses études; mais la nature l'emporta. Cette nature étoit dans *Chapelle* une gaieté assez continue, accompagnée d'une paresse qui le rendoit ennemi de la contrainte & du moindre travail. De-là la plus grande liberté dans ses goûts comme dans ses idées; de-là plus de naturel que de politesse, moins de délicatesse que de licence & de débauche. Jamais Auteur ne s'est mieux peint dans ses Ouvrages. Ils sont tels que la premiere inspiration les a produits. Les beautés en sont vives & originales, mais presque toujous accompagnées de quelques négligences, moins fréquentes, à la vérité, que dans l'Abbé de *Chaulieu* son disciple. Il excelloit surtout dans les Vers à rimes redoublées. On conviendra, avec M. de

Voltaire, qu'il n'en fut point l'inventeur ; cependant la raiſon que cet Ecrivain en apporte, n'eſt pas ce qui le prouve. D'*Aſſouci*, qui, ſelon l'hiſtorien du *Siecle de Louis XIV*, en avoit donné l'exemple, étoit Contemporain de *Chapelle*, & par conſéquent il eſt difficile de décider lequel de ces deux Poëtes en a donné le modele. Il falloit remonter plus haut dans les époques de notre Poéſie. On auroit trouvé que *François Habert*, Contemporain de *Marot*, eſt le premier de nos Poëtes qui ait employé les Rimes redoublées, comme on peut en juger par le morceau que nous avons cité à ſon article.

Chapelle aimoit la bonne chere encore plus que la Poéſie, & joignoit à ces deux goûts celui des bons mots. Un jour qu'il ſortoit d'une table où la chere avoit été mince, il dit à l'oreille d'un de ſes amis, de façon pourtant que le maître de la maiſon pût l'entendre : *où irons-nous dîner en ſortant d'ici ?*

2. CHAPELLE, [*Jean* DE LA] Receveur général des Finances, de l'Academie Françoiſe, mort à Paris en 1723, n'étoit point parent du précédent, & ne lui reſſembloit en rien du côté de l'eſprit. Sa manie étoit de tenir une table excellente pour les Gens de Lettres qui ne

manquoient

manquoient pas d'applaudir à ses vers autant qu'à sa prose. L'*Amphitrion* mourut; sa prose & ses vers perdirent tout leur mérite, & ses approbateurs se rangerent du côté du Public qui n'avoit pas dîné chez lui.

3. CHAPELLE, [*N.* DE LA] Abbé, Censeur Royal, des Académies de Lyon, de Rouen & de la Société Royale de Londres. Celui-ci a plus cultivé les Sciences que les Belles-Lettres. Dans ses Ouvrages de Mathématiques, presque tous devenus classiques, il joint au mérite de la méthode celui du style trop négligé dans ces sortes de Livres élémentaires, dont l'apanage semble être la sécheresse. L'homme de Lettres se fait sentir dans tout ce qu'il a composé; c'est pourquoi nous le plaçons ici. D'ailleurs son *Art de communiquer les idées*, & son *Essai sur la santé* peuvent être regardés comme des productions qui ne sont point étrangeres à la Littérature.

CHARDIN, [*Jean*] né à Paris en 1643; mort à Londres en 1713.

De tous les voyageurs qui ont écrit sur les pays qu'ils ont parcourus, il n'en est pas dont les *Mémoires* soient plus curieux; il y joint les vues d'un bon observateur à la sobriété d'un esprit

ſage qui n'écoute point ſon imagination. On les lit avec intérêt, & l'on eſt porté d'autant plus à croire l'Auteur, qu'il ne fait nul effort pour être cru.

CHARLEVAL, [*Jean-Louis* FAUCON DE RIS, Sieur DE] né à Paris en 1613, mort dans la même ville en 1693; bel eſprit de ſon tems, qui cultiva les Lettres & fit des vers pour ſon plaiſir, dont il ne nous eſt parvenu que quelques Piéces qui font connoître qu'il avoit du talent pour la Poéſie légere. Il étoit fort lié avec *Voiture*, *Scarron*, *Sarraſin*, & quelques autres d'une ſociété pleine de gaieté & d'agrémens, ce qui ne contribue pas peu à cultiver un eſprit naturellement agréable & facile. On ſe ſouvient du Couplet qu'il adreſſa à Madame *Scarron* depuis Madame de *Maintenon*.

Bien ſouvent l'amitié s'enflamme,
Et je ſens qu'il eſt mal aiſé
Que l'Ami d'une belle Dame
Ne ſoit un Amant déguiſé.

Il ne faut pas ignorer qu'il eſt l'Auteur de la fameuſe converſation du P. *Canaye* avec M. le Maréchal d'*Hocquincourt*, inſérée dans les Ouvrages de *St Evremont* qui n'a fait que la gâter en y ajoutant.

Une anecdote qui fait honneur aux ſentimens de *Charleval*, c'eſt la générosité avec laquelle il offrit dix mille francs à Mr. & à Madame *Dacier*, croyant que le dérangement de leurs affaires étoit la principale raiſon qui les déterminoit à abandonner Paris pour ſe retirer à Caſtres.

CHARLEVOIX, [*Pierre-François-Xavier* DE] Jéſuite, né à Saint-Quentin, en 1682, mort en 1761. On lui a l'obligation de pluſieurs Hiſtoires aſſez bien écrites, mais diffuſes. Elles ont pour objet les mœurs, la Religion & la deſcription des Pays de pluſieurs peuples, ſoit de l'Aſie, ſoit de l'Amérique. L'*Hiſtoire du Japon* eſt pleine de tableaux intéreſſans & animés; celle *du Paraguay* ſe fait lire avec plaiſir : on ne peut reprocher à l'Auteur que des détails trop longs & peut-être néceſſaires, parce que ce dernier Ouvrage eſt en quelque ſorte la réfutation de pluſieurs griefs imputés à ſa Société au ſujet de ſes célebres miſſions. Les Piéces juſtificatives qui forment elles ſeules un volume peu intéreſſant pour le Lecteur, doivent être d'un grand poids en faveur de l'Hiſtorien. Il fut ſoutenu dans cette entrepriſe par le pere de M. le Duc d'*Orléans*, & ce fut par la protection de ce Prince qu'il obtint de la Cour de Madrid tous les ſecours néceſſaires.

Le ſtyle du P. *Charlevoix* eſt celui d'un homme de Lettres plutôt que celui d'un Religieux ; auſſi travailla-t-il pendant vingt-deux ans avec ſuccès au Journal de Trévoux.

CHARPENTIER, [*François*] Doyen de l'Académie Françoiſe, & de celle des Inſcriptions, né à Paris en 1620, mort dans la même ville en 1702.

Ses Poéſies ne valent pas la peine qu'on en parle. Ses Traductions ont été utiles dans leur tems, mais ſont infiniment ſurpaſſées par celles qui les ont ſuivies. Tout ce qu'on peut en eſtimer, c'eſt les notes qui ſont inſtructives, genre de travail toujours à la portée des Ecrivains laborieux, & que les Traducteurs modernes ſavent ſi bien faire revivre en ſe l'appropriant à leur maniere, ce qui leur donne l'air d'érudition, préciſémeut autant qu'il en faut pour paroître des Littérateurs un peu renforcés. Une choſe qui doit étonner, c'eſt que *Charpentier* occupé toute ſa vie à traduire les Auteurs Grecs & Latins, ſe rangea au nombre de leurs détracteurs. On a oublié les Ouvrages qu'il fit pour ſoutenir ſa mauvaiſe cauſe, mais on ſe ſouvient de l'Epigramme de *Boileau*.

Ne blâmez pas *Perrault* de condamner *Homere*,

Virgile, *Ariſtote*, *Platon*,
Il a pour lui Monſieur ſon frere
G. . . N. *Lavau*, *Caligula*, *Néron*
Et le gros *Charpentier*, dit-on.

CHARRON, [*Pierre*] Théologal de la Cathédrale de Condom, né à Paris en 1541, mort ſubitement dans une rue de la même ville en 1603; genie profond & facile qui tenoit de celui de *Montagne*, ſon ami. Il avoit outre cela un eſprit naïf & judicieux, un ſtyle ſimple & quelquefois énergique, & ſurtout une maniere de concevoir & de préſenter les choſes qui en fait un Auteur original.

C'eſt l'idée qu'on ſe forme de *Charron* à la lecture de ſes Ouvrages. Son *Traité de la Sageſſe* l'a fait ranger, par le Jéſuite *Garaſſe*, au nombre des Incrédules, & les Philoſophes de nos jours, ſur ce beau témoignage, ſe ſont empreſſés de ſe l'aſſocier, tant il eſt vrai qu'ils ſavent tirer parti de tout. On a vu l'Auteur d'*Emile* s'appuyer de quelques-uns de ſes paſſages pour étayer ſes opinions contre le Chriſtianiſme. Il eſt vrai que la maniere de procéder de *Charron* peut préſenter d'abord l'idée de Scepticiſme aux eſprits ſuperficiels ou intéreſſés; mais il eſt aiſé de prouver qu'il n'a jamais douté de la Religion

qu'il professoit, qu'au contraire son intention a toujours été de la défendre.

Si l'on fait attention au caractere de cet Auteur, développé dans ses propres Ouvrages, on verra qu'il n'écrivit son Livre *de la Sagesse*, que pour réfuter les doutes de quelques Beaux-esprits de son tems, au nombre desquels étoit son ami *Montagne*. Le Théologal de Condom avoit l'ame naturellement paisible & ennemie de ces disputes où les esprits impétueux & durs ont presque toujours l'avantage. Il prit le parti de répondre la plume à la main aux objections qu'on lui faisoit dans la Société, & ce fut dans cette intention qu'il composa son Traité de la Sagesse, dans lequel il exposa avec bonne foi & sans déguisement les sentimens de tous les Sceptiques qu'il vouloit réfuter. On y voit un Philosophe chrétien assez ferme pour ne pas craindre de mettre dans toute leur force les argumens de ses Adversaires. Il les étend peut-être avec trop d'indulgence, mais il ne faut que lire attentivement son Livre pour connoître combien il étoit éloigné de ces ruses si rebattues aujourd'hui, où l'on présente les difficultés avec plus de complaisance, que les solutions n'ont de force & de solidité. Aussi fait-on le cas qu'on doit faire de ces Docteurs méthodiques toujours déterminés à ne rien croire, quoi-

qu'ils fassent profession de chercher la vérité.

Un autre Ouvrage de *Charron*, qui ne laisse aucun doute sur la sincérité de sa foi, c'est son Livre des *trois Vérités*, publié en 1594. La premiere de ces Vérités est qu'il n'y a qu'un Dieu & qu'une vraie Religion ; la seconde, que de toutes les Religions la Chrétienne est la seule qui soit divine ; la troisieme, que de toutes les Communions du Christianisme, il n'y a que la Catholique Romaine qui soit la véritable Eglise. Par la premiere de ces Vérités il combat les Athées ; les Payens, les Juifs & les Musulmans, par la seconde ; & par la troisieme, les Hérétiques & les Schismatiques.

Qu'on vienne nous dire après cela qu'un tel homme avoit des sentimens opposés à ce qu'il prouve avec tant de force & de clarté. Ne seroit-ce pas vouloir prouver par les contraires les faits les plus évidens, renverser toutes les notions de l'esprit humain, insulter à la crédulité publique ? Tel est cependant le style ordinaire des prétendus Amateurs de la Vérité.

CHASSIRON, [*Pierre-Mathieu* MARTIN DE] de l'Académie de la Rochelle, né en l'Isle d'Oleron en 1704, mort en 1767, Adversaire judicieux de ces Drames lugubres qu'on prétend nous

donner aujourd'hui pour des Comédies. Ses Ouvrages ne forment pas un grand volume, mais il a assez écrit pour faire honneur à ses lumieres, à son goût, à son style, & mettre en évidence l'ineptie de ces productions bizarres dont le Public a eu la bonté de s'infatuer.

CHASTELET, [*Gabrielle-Emilie* DE BRETEUIL, Marquise DU] née en 1706, morte en 1749, s'est élevée au-dessus de son Sexe par des qualités qui ne lui sont pas ordinaires, l'amour de l'étude & la profondeur des Sciences. Ses *Commentaires sur Newton* la placent parmi nos meilleurs Philosophes, & les Vers que M. de *Voltaire* a faits à sa gloire, la placent parmi les femmes les plus aimables & les mieux célébrées.

CHASTRE, [*Edme*, Marquis DE LA] Colonel-Général des Suisses & Grisons, mort en 1645.

Il laissa des *Mémoires* qui ressemblent à ceux de bien d'autres. Ces récits particuliers se perdent dans la foule, quand ils ne nous apprennent que ce qu'on trouve dans les histoires générales.

CHATEAUBRUN, [*Jean-Baptiste* VIVIEN DE] Sous-Gouverneur de M. le Duc de *Chartres*,

de l'Académie Françoise, né à Angoulême en 1686.

Quoiqu'il soit fort supérieur dans la Tragédie aux *Dubelloy*, aux *Lemiere*, aux *Marmontel*, aux *Delaharpe*, &c., on ne peut pas dire qu'il soit un de nos bons Poëtes Tragiques. *Mahomet II*, qu'il donna en 1714, eut des succès dans sa nouveauté & est resté depuis dans le plus profond oubli ; la foiblesse du cinquieme Acte est la principale cause qui a empêché cette Pièce de reparoître. M. de *Chateaubrun* donna quarante ans après trois autres Tragédies, dont on ne joue plus que *les Troyennes*, encore ne sont-elles pas exemptes de défauts. Il est vraisemblable qu'avec plus de travail & de correction, M. de *Chateaubrun* eût enrichi la Scène de Pièces excellentes. Il a le ton tragique, de l'élévation, de la chaleur & du jeu dans la versification. Par malheur pour ses Ouvrages les beautés ne s'y rencontrent que par intervalles & les défauts ne sont point rachetés par les beautés, raison décisive pour n'occuper qu'un rang médiocre.

CHAULIEU, [*Guillaume* ANFRIE DE] Abbé d'Aumale, né au Château de Fontenai dans le Vexin-Normand en 1639, mort à Paris en 1720.

La caducité de l'âge n'eut pas le pouvoir d'a-

mortir les saillies de sa Muse, ni d'altérer ses goûts ; il aima toujours les plaisirs, & les chanta jusqu'à la fin de sa vie. *Chapelle* son ami avoit décidé ses talens par son exemple, & les dirigea par ses leçons. L'Abbé de *Chaulieu* surpassa son maître à beaucoup d'égards. Doué, comme, lui d'une imagination vive, d'un esprit naturel & facile, il a plus de grace & de brillant dans la pensée & dans l'expression, supériorité qui vient sans doute d'une sensibilité impétueuse qui entraînoit avec rapidité ce Poëte vers tous les objets agréables ; il les savouroit avec réflexion. De-là cette multitude de Poésies pleines de délicatesse, d'aménité, de sentiment, & d'une hardiesse plus que philosophique. Son cœur toujours ému par la volupté, lui fournissoit sans effort. Ces tournures naïves & délicates propres à peindre les sentimens qu'il éprouvoit. Ses négligences mêmes sont une nouvelle source d'agrément par l'intérêt séduisant qu'elles portent avec elles.

Il est facheux pour la gloire de ce Poëte ingénieux, que la Jeunesse ne puisse lire ses Ouvrages sans danger, & les Gens sages sans indignation. Tout ce qu'il pense, tout ce qu'il dit ne tend qu'à accréditer une Philosophie Epicurienne d'autant plus dangereuse, qu'il a su la réduire en sentiment. Point de moyen plus sûr de s'attirer des

Lecteurs, des admirateurs, des prosélytes; & cependant rien de plus révoltant aux yeux d'une Raison, nous ne disons pas austère, mais éclairée, que ce penchant à faire consister tout le bonheur, dans la jouissance actuelle des plaisirs des sens. La Philosophie qui se vante si hautement d'être la dépositaire des vraies lumieres, auroit dû rejetter un systême si faux en lui même, & si propre à dégrader l'humanité; au contraire, elle l'étend, le préconise, & ne craint pas de sacrifier ainsi sa gloire à l'envie de se procurer des partisans qui oublient ce qui leur en coûte pour figurer dans la société des ames foibles & des esprits forts.

CHAUMEIX, [*Abraham-Joseph* DE] né à Chanteau près d'Orléans.

Nous ignorons si cet Auteur a été convulsionnaire, ainsi que les Philosophes l'en ont accusé: ce n'est pas là-dessus que nous devons le juger: ce que nous savons, c'est qu'il est un de ceux qui ont le plus écrit contre l'Encyclopédie. Qu'il s'y soit mal pris, on peut en convenir; il n'en sera pas moins vrai qu'il a relevé un nombre infini de bévues & de traits d'ignorance dans les cinq premiers volumes de cette énorme compilation; ces volumes sont cependant les mieux faits. Que pensera donc la postérité de cet ouvrage si vanté?

N'y trouvera-t-elle pas plutôt les monumens de la présomption, de l'orgueil & de l'ignorance de notre Siecle, que ceux de ses lumieres, de ses vertus & de ses talens ?

CHAUSSÉE, [*Pierre-Claude* NIVELLE DE LA] de l'Académie Françoise, né à Paris en 1691, mort dans la même ville en 1754.

Quoiqu'on puisse faire remonter jusqu'à lui la vogue du Comique larmoyant parmi nous, on auroit tort de l'en regarder comme l'inventeur. Ce genre de gloire, quand même on le supposeroit bien établi, seroit des plus médiocres; mais sans parler de *Térence* où nous trouverions des scènes aussi touchantes & aussi pathétiques que dans les Piéces de M. de *la Chaussée*, on ne peut nier que les Poëtes qui ont précédé *Corneille* & *Moliere* n'ayent composé une infinité de Drames de cette espece qui ont toujours trouvé des contradicteurs parmi les gens de goût. Leurs Tragi-Comédies, leurs Comédies héroïques ne sont autre chose que les modeles qui ont dirigé M. de la *Chaussée* dans ses compositions; toute la différence se réduit à un peu plus de dignité dans les personnages : là ce sont des Rois, des Princes ou des Héros; ici des hommes d'un rang inférieur. Cette différence ne sauroit donc être regardée

comme une création. Tout ce qu'on peut dire en faveur des Panégyristes de M. de *la Chaussée*, c'est qu'il est le premier qui ait présenté avec succès ce genre bâtard sur notre Théâtre. L'accueil fait au *Préjugé à la mode* où le comique partage la scène avec le pathétique, l'encouragea dans cette carriere, & depuis il n'est plus sorti de cette bigarrure monstreuse qu'on auroit dû proscrire dès sa naissance. *Moliere* s'étoit bien gardé de donner dans un pareil travers; son génie créateur capable d'inventer ou de réhabiliter ce genre, s'il eut été dans l'ordre, rejetta toujours cette langueur de caractere qui dénature la Comédie.

Qu'on ne dise pas que c'est un nouveau présent qu'on a fait à notre Scène : toute production qui n'est pas d'accord avec la nature est vicieuse par elle-même; & quoi de plus éloigné de la nature que des Piéces où les larmes & les ris semblent se disputer la préférence! Quelque habile que soit un Auteur, il paroîtra toujours absurde de prétendre réunir dans un même sujet la tristesse & la joie. On peut bien nous présenter un acteur ayant un pied dans le Cothurne, & l'autre dans le Brodequin; mais tandis qu'on s'applaudira de cet accord bizarre, ce personnage n'en sera que plus ridicule aux yeux du Goût & de

la Raison. N'est-ce pas se jouer en quelque maniere de la sensibilité de notre ame, que de vouloir lui faire éprouver les contrariétés les plus frappantes, que de la tourmenter par des mouvemens forcés & pénibles auxquels elle ne cede que malgré elle, & toujours pour un moment, parce qu'elle tend toujours à l'ordre & à la liberté.

Ne peut-on pas du moins admettre les Comédies purement attendrissantes, telles que la *Mélanide* de M. de *la Chaussée*, qui n'offre point le monstrueux mêlange de l'attendrissement & de la gaieté ? Tout y est intéressant d'un bout à l'autre, & pourvu qu'on attache le Spectateur, peu importe, dira-t-on, par quel moyen on parvient à cet heureux effet.

Nous répondrons que la corruption du goût, le renversement des idées, l'amour de la nouveauté, ne sont pas capables de justifier ce qui répugne à toutes les Regles. On a vu *Cénie* & d'autres Pieces de ce caractere très-accueillies, mais on n'en peut rien conclure en faveur du genre; l'Homme éclairé, l'Homme de goût, le sage Littérateur ne s'est point laissé entraîner aux applaudissemens de la multitude; il sait juger des choses par les principes & non par les succès; il se rappelle, dans ces momens de délire général, que les alimens les plus étrangers sont

quelquefois agréables aux estomacs dépravés, que la disette ou l'amour de la nouveauté donne du prix à la médiocrité & au vice même; & connoissant tout à la fois les sources de la bizarrerie dominante, la nature des objets qui l'entretiennent, le génie de la Nation qui l'encense, il attend, & pourroit prédire avec certitude le moment de la révolution qui doit renverser l'idole adorée.

C'est envain qu'on s'abuse; les Regles développées par le goût sont posées sur des principes invariables. La nature n'est point contraire à elle-même, & ce qui a été destiné de tous les tems à exercer la Muse comique, ne sera jamais impunément le partage d'une Muse triste & larmoyante. On en revient toujours à l'origine des choses. Depuis *Aristophane* jusqu'à nous, le pinceau de *Thalie* n'a jamais été que le fléau du ridicule, & quiconque voudra lui donner un autre caractère, sera également proscrit & par *Thalie* & par ses vrais Partisans.

Les Anciens ont toujours respecté les limites qui séparent la Comédie de la Tragédie. C'est pour cette raison que *César*, aussi bon Juge en fait de talens qu'il étoit bon Connoisseur en hommes, reprochoit à *Térence* de manquer de ce qu'il appelloit *vis comica*, c'est-à-dire, de cette vivacité de

plaisanterie, de cette vigueur de ridicule, de ce ton pittoresque qui fait l'essence de la Comédie. *Moliere*, le *César* du Théâtre, n'a jamais regardé comme bonne, aucune de ses Pièces, quand elle n'étoit pas marquée à ce coin. Etoit-ce parcequ'il ignoroit que le Comique larmoyant existât ? Non : mais la richesse de son génie ne pouvoit que dédaigner ce qui n'est que la ressource du faux talent ou du talent médiocre.

M. de *Chassiron* s'est élevé avec force contre cette innovation Théatrale & a eu pour lui M. de *Voltaire* qui se trouvoit même intéressé à la défendre, parcequ'il s'étoit laissé aller au torrent comme les autres. » L'Académicien de la Ro-» chelle condamne avec raison, dit-il, tout ce » qui auroit l'air d'une Tragédie Bourgeoise. En » effet, que seroit-ce qu'une intrigue entre des » hommes du commun ? Ce seroit avilir le Co-» thurne, ce seroit manquer à la fois l'objet de » la Tragédie & de la Comédie, ce seroit une » espece bâtarde, un monstre né de l'impuissance » de faire une Comédie & une Tragédie véri-» table «. Quoique M. de *Voltaire* ne fasse pas loi dans le genre Comique, par le peu de succès de toutes ses Comédies, il grossit donc la foule de tous les bons Littérateurs qui se sont élevés contre les usurpations de ces Esprits médiocres qui

s'efforcent

s'efforcent de rembrunir la Scène ne pouvant l'égaïer. Les deux *Corneille*, *Moliere*, *Racine*, *Defpreaux*, *Rapin*, *Regnard*, *Deftouches*, *Boiffi*, l'Abbé *Desfontaines*, *Piron*, *Paliffot* & mille autres, n'ont reconnu qu'un feul genre de Comédie qui confifte dans l'expofition des vices & des ridicules à deffein de les corriger, & ces noms refpectables en fait de législation littéraire valent bien ceux des *Diderot*, des *Marmontel*, des *Beaumarchais*, des *Mercier* & des *Sedaine*.

Que peut-on faire après cela en faveur de M. de *la Chauffée* ? Rendre juftice à fes talens, regarder *le Préjugé à la mode*, *Mélanide*, *l'Ecole des Meres*, la *Gouvernante*, comme des Pièces qui méritent de l'indulgence parcequ'elles font en vers & en très-beaux vers ; les préférer à tout ce qu'on a fait de plus fupportable en ce genre depuis lui, en foutenant toujours que ce genre eft condamnable, & que les Profateurs qui ont voulu marcher fur fes traces, n'ont pas à beaucoup près les mêmes talens pour mériter les moindres égards.

CHEMINAIS, [*Timoléon*] Jéfuite, né à Paris en 1652, mort en 1689.

De l'onction, du fentiment, l'heureux talent de la perfuafion, l'ont fait placer parmi les Pré-

dicateurs au même rang que *Racine* occupe parmi les Poëtes. La route du cœur est la premiere qu'un Orateur chrétien doive chercher. La grande maxime qui doit servir de regle, & celle qui honore les talens du P. *Cheminais*, sera toujours celle-ci, *si vis me flere, dolendum est primum ipse tibi.* La plûpart des Prédicateurs modernes ne s'occupent point assez à sentir, & à se pénétrer de leur sujet. C'est ce qui explique la raison de leur peu de succès & ce qui doit faire tourner à leur désavantage les éloges qu'ils obtiennent du caprice & de la mode.

CHERON, [*Elisabeth-Sophie*] de l'Académie des Ricovrati, née à Paris en 1648, morte dans la même ville en 1711.

Les belles gravures qui ornent son *Recueil de Poësies*, n'ont pu le garantir du naufrage, fort commun à beaucoup de nos Ouvrages modernes; *nil pictis timidus navita puppibus fidit.* Sa Traduction en Vers de l'Ode Latine de l'Abbé *Boutard*, qui a pour titre *Description de Trianon*, conserve encore quelques suffrages. Un Bel-esprit qui étoit sans doute un des Admirateurs de Mlle *Cheron*, fit pour elle ce Quatrain dont on pensera ce qu'on jugera à propos.

En lisant vos beaux Vers mon ame fut ravie ;
Le Latin, le François, tout m'y paroît égal ;
Dans la Traduction je cherchois la copie
Et j'ai cru justement trouver l'Original.

CHEVRIER, [*François-Antoine*] né à Nancy, mort en Hollande en 1762, le plus inépuisable de tous les faiseurs de Brochures. Personne n'a peut-être plus écrit que lui & plus inutilement. Ses Poëmes, ses Comédies, ses Poésies diverses, ses Observations, ses Mémoires, ses Histoires, ses Testamens politiques, ses Dialogues, ses Lettres, ses Romans, ses Nouvelles, ses Contes, ses Calendriers, ouvrages presque tous infectés de l'esprit de satyre & du poison de la haine, peuvent être comparés à ces nuées d'insectes éphémeres qui piquent un moment & ne vivent qu'un jour.

CHOISEUL, [*Gilbert* DE] Docteur de Sorbonne, Evêque de Comminges, puis de Tournai, mort à Paris en 1689, âgé de 76 ans ; se distingua par sa piété & par ses talens. On a de lui plusieurs Ouvrages, des *Mémoires*, entre autres, *sur la Religion*, qu'on ne lit plus.

CHOISI, [*François-Timoléon* DE] Doyen de la Cathédrale de Bayeux, de l'Académie

Françoise, né à Paris en 1644, mort dans la même ville en 1724. Ses ouvrages de Biographie sont aujourd'hui fort négligés quoique bien écrits. Il a hazardé dans ses Histoires beaucoup d'Anecdotes dont on a reconnu la fausseté. Sa *Relation du Voyage de Siam*, n'est pas à l'abri du même reproche. Il s'étoit peut-être un peu trop familiarisé avec le style romanesque, en écrivant sa propre Histoire sous le nom de la Comtesse *des Barres*. Quoi qu'il en soit, son style est assez pur, assez intéressant, & annonce un esprit cultivé par l'usage du monde & de la bonne Société. On estime sa Traduction de l'*Imitation de J. C.* qui n'est pourtant pas la meilleure de celles que nous avons, & ses quatre *Dialogues sur l'immortalité de l'ame*, qu'il composa, dit-on, en société avec M. de *Dangeau*, son ami intime.

CHOMPRÉ, [*Pierre*] Licencié en Droit, Maître de Pension à Paris, né dans le Diocèse de Châlons-sur-Marne en 1698, mort à Paris en 1760, Auteur utile pour la Jeunesse, que nous plaçons ici avec reconnoissance. On sentira toujours le prix de ses *Modeles de Latinité*, extraits avec choix des meilleurs ouvrages, & également propres à former le goût & les mœurs. Son petit *Dictionnaire de la Fable*, celui *de la Bible*, le

Vocabulaire universel, l'*Introduction à la langue Latine & à la langue Grecque*, sont autant de productions de M. *Chompré*, qui prouvent que ceux qu'on appelle Pédans de Collége, sont quelquefois plus dignes de l'estime du Public, que ces Auteurs frivoles qui ne l'instruisent pas & l'amusent encore moins.

CHORIER, [*Nicolas*]. Avocat au Parlement de Grenoble, né à Vienne en Dauphiné en 1609, mort en .....

L'incorrection du style empêche qu'on ne lise ses Ouvrages historiques, & les inexactitudes dont ils fourmillent doivent empêcher de les consulter. On lui attribue une production infâme connue sous le nom d'*Aloïsia Toletana*; mais s'il est assez vraisemblable qu'il ait pu ramasser les ordures qui font la base de cet horrible Ouvrage, [le plus dangereux pour les mœurs qui ait paru peut-être en aucune langue], il n'est gueres croyable qu'un homme qui écrivoit si mal en François ait été capable d'avilir une aussi belle Latinité que celle de ces Dialogues orduriers. De pareils Livres ne devroient jamais trouver de Lecteurs & encore moins de Traducteurs, & cependant, à la honte des Lettres & des mœurs, celui-ci a trouvé les uns & les autres.

CIZERON-RIVAL, [*François-Louis*] né à Lyon en 1726.

La réputation de ses Ouvrages n'a point passé les bornes de sa Province où l'on peut les lire faute de meilleurs; ils consistent dans des Vers prosaïques, & dans quelques mêlanges littéraires écrits en mauvaise Prose. Il n'a pas été plus heureux dans l'Edition qu'il a donnée de trois petits volumes de Lettres entre *Brossette* & *Despréaux*. On auroit pu se passer de ce Recueil qui n'offre rien de piquant, & le Réformateur de notre Parnasse n'avoit assurément pas l'intention qu'on rendît publiques ses Réponses au Commentateur de ses Œuvres. Cette affectation de recueillir tout ce qui est parti de la plume des grands hommes nuit souvent plus à leur gloire, qu'elle n'y contribue. Le Soleil n'est pas toujours en son midi, & ce ne sont pas les rêves d'*Homére* qu'on doit s'empresser d'offrir aux yeux du Lecteur.

CLAUDE, [*Jean*] Ministre Protestant né à Sauveras en Agenois en 1619, mort à la Haye en 1687, fut une des meilleures plumes du parti Protestant. Ses Ouvrages de Controverse presque tous écrits d'un style éloquent furent

refutés par *Bossuet*, *Arnaud* & *Nicole*, & donnerent lieu à l'excellent Livre de *la Perpetuité de la Foi touchant l'Eucharistie*, composé par ces deux derniers.

Claude eut un fils qui fut aussi Ministre, dont il nous reste quelques Sermons qui prouvent qu'il n'avoit pas les talens de son pere.

1. CLÉMENT, [*Denis-Xavier*] Prédicateur du Roi, Abbé de Marcheroux, né à Dijon en 1706, mort à Paris en 1771, est un des Orateurs Chrétiens de nos jours qui a le moins sacrifié au goût du siecle & dont l'éloquence mâle & vigoureuse seroit plus propre à faire impression, si quelques-uns de ses Discours étoient moins diffus & moins négligés. On voit que bien différent de la plûpart de ses Confreres qui songent plutôt à se former le style sur les froides productions du jour & à en transporter le ton dans la Chaire, qu'à se former sur les bons modeles, il s'étoit nourri de la lecture des Saints Peres & surtout de celle de St. *Chrysostôme* dont il paroît avoir saisi l'esprit, le feu & les mouvemens. Son style en général est simple, noble, pur & vigoureux; s'il étoit moins inégal, plus profond; si son coloris répondoit toujours à la vivacité de ses sentimens, on pourroit le proposer aux Ora-

teurs chrétiens comme un modele; mais il n'a ni l'éloquence convaincante de *Bourdaloue*, ni l'éloquence persuasive de *Massillon*, ni l'éloquence tendre & onctueuse de *Cheminais*, ni l'éloquence brillante & animée du P. *Neuville*. Son éloquence tient par intervalles de chacun de ces Prédicateurs sans atteindre à leur maniere.

M. l'Abbé *Clément* a été moins heureux dans les Ouvrages de piété qu'il a composés, quoiqu'on puisse y trouver également de quoi s'instruire & s'édifier.

2. CLÉMENT, [*Pierre*] né à Geneve en 1707, mort en 1767.

Ses cinq *Années Littéraires* ont fait oublier sa Tragédie de *Mérope*, & sa Comédie des *Francs-Maçons*. Le premier Ouvrage a eu une vogue étonnante, & cette vogue se soutient encore dans les provinces & les pays étrangers. On ne sauroit disconvenir qu'il ne mérite à beaucoup d'égards ce succès; on y trouve des critiques excellentes, des observations pleines de goût, des traits d'esprit le plus piquant; mais il faut avouer aussi qu'avec un style agréable l'Auteur fatigue souvent son Lecteur par une monotonie de gentillesses qui n'est pas le vrai ton d'un Journaliste; il paroît plus s'occuper de la maniere de

dire les choses, que du soin de les faire comprendre, de leur donner de la netteté, de la suite, du poids. Un jargon trop cavalier, une liberté poussée jusqu'à l'indécence, des étincelles de lumiere qui permettent à peine d'entrevoir les objets toujours légerement effleurés, ne sont point les attributs qui doivent caractériser un interprête des Muses; ils ne peuvent au contraire qu'affoiblir ses décisions.

3. CLÉMENT, [*N.*] ancien Professeur au Collége de Dijon, sa patrie, né en 1742.

Non seulement il a su, quoique jeune, se garantir de la contagion des travers littéraires de notre Siecle, mais encore il a eu le courage de se déclarer pour le bon goût, & les différentes Critiques qu'il a publiées prouvent qu'il en connoît les principes, & qu'il est capable de les rappeller avec succès. L'étude des Anciens & des bons modeles sera toujours la source de cette aversion que tout esprit vraiment éclairé a pour le faux ou le médiocre, & un préservatif contre les innovations des minces Littérateurs.

M. *Clément* a peut-être excédé les bornes de la Critique, non pas en s'écartant comme on a voulu le faire croire, de la modération & de l'honnêteté; mais en mettant trop de sévérité dans

ſes déciſions, en s'attachant à des détails quelquefois minutieux, & ſurtout en négligeant d'analyſer les beautés après avoir diſcuté les défauts. Ce dernier devoir eſt d'autant plus indiſpenſable, qu'on ne ſauroit acquérir le droit de blâmer ce qui eſt mal, que par une égale diſpoſition à louer ce qui eſt bien. D'ailleurs l'expoſition des beaux morceaux ne contribue pas moins aux progrès de l'Art que la critique de ce qui eſt défectueux.

Cette eſpece d'injuſtice a paru principalement à l'égard de la *Nouvelle Traduction en Vers des Géorgiques de Virgile*. On conviendra ſans peine qu'on y rencontre des endroits foibles & mal traduits, ce qui ne doit pas empêcher qu'on ne rende juſtice aux vraies beautés qu'elle préſente ſouvent, & auxquelles le Critique ſemble n'avoir pas aſſez fait d'attention. Quoi qu'il en ſoit, nous ne ſaurions trop le répéter; il eſt avantageux & même néceſſaire au maintien de la République des Lettres qu'il s'éleve de tems en temps de ces Eſprits aſſez éclairés pour connoître les regles du bon goût; aſſez habiles pour démêler les uſurpations du mauvais, & aſſez fermes pour en arrêter les progrès. La Littérature eſt une eſpece d'arène où les Combattans ſont ſoumis au jugement de chaque Spectateur qui a droit d'aller y combattre à ſon tour, & perſonne ne doit s'y engager,

s'il refuse de s'assujettir aux loix établies dont la premiere est la liberté.

Ce sera toujours envain qu'un Auteur médiocre prétendra se mettre à l'abri de la Critique. Les petites intrigues de Société, les éloges mendiés des Journalistes, la gauche admiration de quelques zélateurs, l'aveugle protection de quelques *Mécènes*, l'Autorité même, sont de foibles remparts contre les traits du Goût & de la Raison offensés, qui sont toujours sûrs de reprendre leurs droits. *Denis* a beau s'armer des terreurs de la tyrannie, ses Ouvrages n'en deviennent pas meilleurs; & *Philoxène* après les avoir lus, dira, plutôt que de les approuver, *qu'on me remene aux Carrieres*; le Public qu'on ne peut y envoyer avec lui, sera du parti de *Philoxène*, & le Tyran n'aura pour partage que la honte de l'oppression & le ridicule de ses Ecrits.

Il eût donc été plus utile à ceux qui ont éprouvé la Critique de M. *Clément* de faire tourner ses leçons au profit de leurs talens, s'ils en étoient susceptibles, que d'employer leur crédit à le persécuter.

Ne sera-t-il donc pas permis de dire que des Vers prétendus philosophiques sont froids & rampans, de relever des défauts de poésie, de versification, de style & de goût, de se plaindre

d'une languèur & d'une monotonie assommantes dans un ouvrage dont l'agrément, la chaleur & la variété devoient faire tout le prix, sans avoir à craindre une détention ignominieuse, quand on n'offense ni la Religion, ni le Gouvernement, ni les Mœurs ? Les Lettres ne rougiront-elles pas un jour, d'avoir vu subsister parmi elles une inquisition plus redoutable & plus odieuse que celle que nos Philosophes reprochent si amérement à certains Pays qu'ils appellent barbares; une inquisition que les Philosophes eux-mêmes exercent envers les Littérateurs qui ont assez de bon sens pour ne pas adopter leurs opinions & assez de droiture pour les réfuter ? Quelle contradiction entre leurs maximes & leur conduite ! On voit d'un côté ces propagateurs de la tolérance, ne prêcher dans leurs ouvrages que la modération & la paix; & de l'autre, on les voit, oubliant leurs préceptes, s'intriguer dans les Sociétés, se rendre les Ministres d'une persécution injuste, & devenir les Familiers du St. Office, toutes les fois qu'il s'agit d'accabler le Citoyen éclairé qui brave leur délire, & devroit, par cette raison même, être plus à l'abri de leurs manœuvres.

Graces au Gouvernement éclairé par d'autres lumiéres que par les lumiéres philosophiques, les

ſages Littérateurs ne ſeront plus expoſés à de pareilles inſultes. On connoit à préſent tout le danger de cet eſprit ſyſtématique qui d'une main renverſoit les Autels conſacrés, & de l'autre s'en élevoit à lui-même ; on a dévoilé les myſteres de cet orgueil plus qu'hypocrite qui s'immoloit tous les jours de nouvelles victimes, & ne décoroit que les triſtes Captifs deſtinés à embellir ſon triomphe. L'oſtentation de l'amour de la patrie & du citoyen n'en impoſera plus dans des bouches menſongéres, & l'Ecrivain utile qui reſpectera les Loix, vengera la Religion, rappellera les Mœurs, défendra le Goût, ſera aſſuré de voir protéger ſes travaux & de n'avoir pas à gémir des triſtes effets de ſon zele.

Au mérite de bien analyſer un ouvrage, d'en faire connoître les défauts, de donner d'excellens préceptes de goût toujours fondés ſur la nature & la raiſon, M. *Clément* joint le talent d'une poéſie déjà propre à ſervir de modele dans le genre auquel il s'eſt attaché. Nous connoiſſons de lui deux Satyres qui annoncent un ſucceſſeur à *Boileau*. Perſonne juſqu'à préſent n'a plus approché de la maniere de ce Satyrique, ſoit pour le fonds des choſes, ſoit pour la tournure de ſa verſification. Les Poëtes de nos jours n'ont pas la force de ſoutenir leurs vers au-delà de deux ou de quatre; leur

Muse est essoufflée & a besoin de reprendre haleine par intervalles égaux. Celle de M. *Clément* est moins gênée, plus flexible, plus variée ; elle sait enchaîner ses périodes d'une maniere différente, rouler son style avec autant de noblesse que de simplicité, & se ménager des repos qui contribuent à l'harmonie. C'est par cet art aujourd'hui si négligé qu'on attache le Lecteur & qu'on lui sauve le cruel ennui de la monotonie.

1. CLERC, [*Daniel* LE] Médecin & Conseiller d'Etat de la ville de Geneve, sa patrie, mort en 1728 âgé de 76 ans.

Ses Ouvrages de Médecine ne sont pas de notre ressort ; mais l'*Histoire* qu'il a composée de cet Art, lui donne une place parmi les Gens de Lettres les plus éclairés. La sagacité, l'érudition, la justesse de la critique, la solidité des réflexions, la netteté du style rendront toujours cet Ouvrage précieux à ceux qui voudront avoir une juste idée de l'origine & des progrès, chez différens peuples, d'une Science qui intéresse toute l'humanité. L'Auteur y discute avec clarté plusieurs points de l'Histoire ancienne aussi curieux qu'intéressans. C'est dans les premiers chapitres de cet ouvrage que M. de *Voltaire* qui lit rarement les Auteurs originaux, surtout les

Grecs, a puisé ce qu'il a dit de vrai sur *Hermès*, sur *Zoroastre* & sur les Egyptiens.

2. CLERC, [*Jean* LE] frere du précédent, né à Geneve en 1657, mort à Amsterdam en 1736, où il enseigna long-temps les langues & les Belles-Lettres.

Il étoit beaucoup plus savant que son frere, sans qu'aucun de ses Ouvrages, qui sont en très-grand nombre, vaille en particulier l'*Histoire de la Médecine*. Le plus connu & le plus estimé est son Journal littéraire, qui parut d'abord sous le titre de *Bibliothèque universelle*, puis sous celui de *Bibliothèque choisie*, enfin sous le nom de *Bibliothèque ancienne & moderne*, & qui forme en tout 82 volumes. On y trouve par intervalles des jugemens sains & des analyses bien faites. Le *Clerc* s'étoit proposé pour modele la République des Lettres de *Bayle*, & il a le mérite d'avoir souvent égalé ce célebre Critique. On pourroit former un très-bon Recueil de son Journal, sous le titre d'*Esprit de le Clerc*; il faudroit pour cela qu'un homme de goût se chargeât de ce travail.

CLERC DE MONTMERCY, [*N.* LE] Avocat au Parlement de Paris, & en même tems Poëte qui a la gloire d'avoir fait les plus

longues Epitres qui ayent jamais exifté. On en a de lui qui ont jufqu'à deux mille trois cents Vers & ce ne font pas les plus longues. On peut préfumer que ceux même à qui elles ont été adreffées n'ont pas eu le courage de les lire en entier. Doit-on le blâmer uniquement de les avoir faites fi longues ; & fi elles étoient plus courtes, en feroient-elles meilleures ? C'eft ce que nous ne croyons pas, à en juger par le ton qui regne dans la plûpart. Celle qui a pour titre *les Ecarts de l'Imagination*, eft un délire perpétuel. L'Auteur s'y *écarte* prefque toujours de la vérité, de la nature, de l'élégance, du bon goût, & furtout de la raifon. Elle eft adreffée à M. *d'Alembert*, dont la modeftie n'a pas été fans doute éblouie par ces vers heureux où l'on dit que fi *Diogene* vivoit parmi nous, il ne chercheroit plus un Homme ; & jettant fa lanterne,

> Plus content qu'*Archimede* & d'un ton élevé,
> Cent fois il rediroit, *enfin je l'ai trouvé.*

Dans la defcription du Temple de l'imagination, les Auteurs les plus célebres y font traveftis d'une maniere tout-à-fait étrange. *Quinault* eft *un Opérateur herborifant dans les bois d'Idalie* ; le Sceau de *Taffoni* y fert de bénitier ; la Boucle de cheveux enlevée de *Pope*, de goupillon.

pillon ; on y trouve mille autres allusions de ce goût. *Boileau* y a une place pour avoir fait le lutrin ; on seroit curieux de savoir où l'Auteur veut qu'on désigne la sienne. L'*Epitre à M. Petit* est d'un autre genre de décoration. Tous les Médecins célebres y sont loués d'un style de Faculté qui n'est pas celui des Muses ; la nomenclature de tous les termes de l'Art en fait le plus bel ornement ; beaucoup de rimes en *gie* & en *gien*, voilà ce qu'on y trouve de plus délicat. M. de *Voltaire* a eu aussi part aux Eloges de M. de *Montmercy* ; il a fait un Poëme en son honneur de la même taille que les Epitres précédentes. Le zele du *Mecéne* pour la belle Poésie n'a pas dû le rendre indulgent sur les louanges qu'on lui donne, quoiqu'il ne les haïsse pas.

Nous conviendrons cependant que M. de *Montmercy* auroit pu faire quelque chose de passable, si au lieu de peindre les écarts de l'imagination ; il se fût attaché à réprimer la sienne, si son excessive fécondité eût été resserrée dans les bornes d'une juste modération, & s'il se fût toujours souvenu que la quantité de vers ajoute au ridicule, parce qu'il n'y a que ceux qui sont bons, fussent-ils en petit nombre, qui puissent faire une bonne réputation.

COCHIN, [*Henri.*] Avocat au Parlement de Paris sa patrie, mort en 1747, âgé de 60 ans.

Il effaça la réputation des *Patru* & des *le Maître*, qui n'avoient eu de la célébrité que parce qu'ils s'étoient écartés du mauvais goût qui régnoit de leur temps dans la Plaidoierie. C'est à lui seul qu'il étoit réservé d'être le plus grand Orateur, & le modele le plus accompli dans l'éloquence du Barreau.

Si, comme l'a dit *Ciceron*, le parfait Orateur est un homme de probité qui sait bien parler, *Vir bonus dicendi peritus*, on peut assurer que cette définition ne convint jamais mieux qu'au célebre M. *Cochin*. Ses vertus égaloient ses talens & il se vit en possession de l'estime & de la confiance publique dans un âge où les autres commencent à peine à en sentir le prix.

Dans ses Plaidoyers qui forment la partie principale de ses Œuvres, on trouve tantôt une éloquence mâle & vigoureuse qui rejette les vains ornemens; tantôt une éloquence touchante & persuasive, où les fleurs sont répandues avec choix, selon que les matieres sont susceptibles des agrémens du style. Personne n'a réuni plus que lui l'abondance des idées & des raisonnemens, la plénitude du savoir & de la raison, aux richesses

de l'expression, à la variété des tours, & surtout à ce sentiment intime qui sait mettre la justice & la vérité dans tout leur jour, & les faire aimer même de ceux qu'il combat. Partout le naturel, la force, l'érudition, la solidité, s'adaptent & se fondent pour ainsi dire dans les sujets qu'il traite. On croit y voir la probité s'exprimer par la bouche de *Ciceron*, & combattre l'injustice avec les armes de *Démosthene*. Les événemens les plus compliqués, les incidens les plus accumulés, les difficultés les plus épineuses, se simplifient sous sa plume, & offrent un plan net & précis. De l'affaire la plus embrouillée, il sait tirer une proposition unique qu'il développe avec une supériorité qui intéresse par la maniere, autant qu'elle instruit par le fonds. C'est surtout dans sa marche qu'il est admirable : un ton noble & mesuré dans l'exorde, des gradations bien amenées dans le cours du discours, une chaleur qui naît de la force des raisons, des réflexions vives & pénétrantes sans prétention, un pathétique qui acheve, dans la péroraison, de subjuguer le cœur après avoir captivé l'esprit, sont les puissants ressorts qu'il manie toujours avec un succès, fruit du génie & de l'art de le modérer & de lui donner l'essor à propos.

Si l'on veut savoir comment il parvint à se

rendre maître de ses talens & à les perfectionner; il est aisé de deviner qu'à l'exemple des grands hommes qui se sont distingués chacun dans leur genre, ce ne fut que par une étude constante & réfléchie des Anciens. S'appliquer de bonne heure à la lecture des Historiens & des Philosophes, pour apprendre des premiers l'origine & l'usage des loix, & des seconds la maniere de penser & de raisonner, lui parut le seul moyen de se mettre en état de fournir une carriere où l'esprit, quelque étendu qu'il soit, ne sauroit se soutenir lui seul.

Ce n'est en effet que dans le petit nombre de ces Auteurs qui sont en possession de l'admiration constante de tous les siecles, qu'un Ecrivain, quelque génie naturel qu'il ait d'ailleurs, peut se former le goût & la raison.

D'après cela que doit-on penser de cette éloquence prétendue légere, & qui n'est que maigre & décharnée, qui semble être l'unique but de nos Orateurs modernes, & principalement de ceux du Barreau? C'est à l'esprit frivole de notre Siecle qu'on doit imputer ces réputations acquises à si bon marché, qui dégradent la dignité de cette partie des Belles-Lettres. Est-ce par des phrases philosophiques, par des ironies indécentes, par un style épigrammatique, par un ton &

par des manieres conformes aux mœurs énervées de notre tems, qu'on prétendroit nous retracer dans la plus noble des fonctions, cette élévation, cette force, cette vive sensibilité, & surtout cette décence qui caractérisoit chez les Romains les défenseurs des Loix, & les Fléaux de l'iniquité.

Les Œuvres de M. *Cochin* sont le meilleur préservatif qu'on puisse opposer à cet abus, & en faisant sa gloire, elles feront la condamnation de quiconque s'écartera des routes qu'il a suivies; aussi doit-on regarder l'estime & l'admiration de ses Contemporains comme un gage des sentimens de la postérité. M. *Rollin* disoit que cette maxime qui ne donne des bornes à la science de l'Orateur que celles de l'univers, lui avoit semblé fastueuse, jusqu'à ce qu'il eût connu *le grand Cochin.*

Cet Orateur méritoit cet éloge autant par sa modestie que par ses talens. Les louanges qu'on lui donnoit étoient toujours payées par des réponses qui annonçoient que l'orgueil n'affoiblissoit point en lui les sentimens de la Religion.

Un de ses confreres, M. *le Normand*, lui dit, après lui avoir vu plaider sa premiere cause, qu'il n'avoit jamais rien entendu de si éloquent. *On voit bien*, lui répondit M. *Cochin*, *que vous n'êtes pas de ceux qui s'écoutent.*

Vous êtes, Monsieur, si supérieur aux autres hommes, lui dit une autre fois une femme de qualité dont il venoit de plaider la cause, *que si c'étoit le tems du Paganisme, je vous adorerois comme le Dieu de l'Eloquence. — Dans la vérité du Cristianisme, Madame*, lui répondit le sage Orateur, *l'Homme n'a rien dont il puisse s'approprier la gloire.* Est-ce ainsi qu'auroient répondu nos petits Esprits si pleins d'eux-mêmes, malgré la médiocrité de leurs talens, eux qui croyent tout tenir de leur propre fonds, & qui le plus souvent ne peuvent s'approprier que le ridicule de leurs prétentions ?

Les Magistrats partageoient à l'égard de M. *Cochin* l'estime publique, ou pour mieux dire, ils en étoient encore plus profondément pénétrés, parcequ'ils savoient mieux apprécier son mérite. M. le premier Président *Portail*, s'appercevant qu'il commençoit un plaidoyer d'une voix presque éteinte, l'interrompit pour lui demander ce qu'il avoit. *Rien, Monsieur*, répondit l'Orateur, *ce n'est qu'un rhume qui ne m'empêchera pas d'avoir l'honneur de plaider.* Alors le premier Président, du consentement de la Compagnie, ajouta, *la Cour a trop d'intérêt à vous ménager, pour souffrir que vous plaidiez dans l'état où vous êtes.*

On rappelle avec complaisance ces anecdotes, parce qu'il est doux de pouvoir joindre à l'admiration pour les talens, l'hommage qu'on doit aux vertus qui leur donnent le plus grand prix.

COCQUARD, [*François-Bernard*] Avocat au Parlement de Dijon, sa patrie, né en 1700.

Ses Poésies recueillies bordent aujourd'hui les Quais, après avoir occupé quelques pages dans le Mercure & avoir fait dire à M. l'Abbé *le Blanc* qui étoit sans doute son ami :

Quand je lis ces Ecrits où ta plume s'exerce
A peindre avec tant d'art les amoureuses loix,
Je croirois lire *Ovide*, ou *Tibulle* ou *Properce*,
Si l'un des trois jadis eût fait des vers François.

COEFFETEAU, [*Nicolas*] Jacobin, né dans le Maine en 1574, mort en 1623.

On fait à présent peu de cas de sa Traduction de *Florus*, & on a raison. Ses Ouvrages polémiques sur la morale, la politique, la controverse, ont été estimés dans leur tems; mais leur mérite a disparu avec les causes qui les ont produits. Pour sauver ces sortes de productions du naufrage des tems, il faut un style châtié, une critique exacte, des raisonnemens solides, & voilà justement ce que *Coeffeteau* n'avoit pas.

COEUILHE, [*Etienne* FRONT] Préſident à l'Election de Périgueux, publia en 1751 des *Penſées diverſes* au nombre de 450. Il y en a de ſolides, de fines, de délicates, de fauſſes, de plates & point de neuves. On peut les regarder comme des copies, & plus ſouvent comme un commentaire de celles de *la Rochefoucault*.

COGER, [*François-Marie*] Profeſſeur d'Eloquence au College Mazarin, Licentié en Théologie, & Recteur de l'Univerſité, né à Paris en 1723; connu & eſtimé dans la République des Lettres par une Critique honnête & judicieuſe de l'Eloge de M. le Dauphin par M. *Thomas*, & du *Béliſaire* de M. *Marmontel*; c'eſt ce dernier Ouvrage qui lui a attiré les injures groſſieres dont M. de *Voltaire* l'a ſi généreuſement gratifié. M. *Coger* a fait auſſi beaucoup de vers Latins qui prouvent qu'il eſt en état d'inſtruire la Jeuneſſe dans le goût de la bonne Latinité, ce qui eſt de ſa fonction; fonction plus utile que celle des prétendus Précepteurs du genre humain qui gâtent notre langue, & s'efforcent de renverſer toutes nos idées.

COGOLIN, [*Joſeph* DE CUERS DE] des Académies de Nancy, de Berlin & de Rome, né à Toulon en 1703, mort en 1760.

Le petit volume de ses Poésies contient la Traduction en vers François de plusieurs morceaux de *Virgile* & d'*Ovide* qui font regretter qu'il n'ait pas traduit en entier un Ouvrage d'un de ces deux Poëtes. Sa Traduction de la Fable d'*Aristée* est fort supérieure à celle de *Ségrais* qu'on ne lit plus, & est quelquefois égale à celle de M. l'Abbé *de Lisle* qu'on lira longtemps, malgré la bonne Critique qu'on en a faite.

1. COLARDEAU, [*Julien*] Procureur du Roi à Fontenay-le-Comte en Poitou, mort en 1642; Poëte qui ne mérite point l'obscurité où il est aujourd'hui. On ne sauroit trop s'empresser de rendre justice à ces Auteurs confondus dans la foule, qui n'ont souvent d'autre tort aux yeux de la postérité, que d'être remplacés par des gens qui ne les valent pas. On a de celui-ci un Poëme de huit cens vers, dédié à Madame la Duchesse d'*Aiguillon*, où la force de la poésie & l'aisance de la versification prouvent qu'il étoit fait pour réussir dans l'Epopée, plus que bien d'autres qui ont osé s'exercer dans ce genre sans avoir autant de talent. Le sujet de ce Poëme n'est pourtant autre chose que la *Description du Château de Richelieu*, mais dans cette description l'Auteur a l'art de déployer d'une maniere aussi féconde

que naturelle, toutes les richesses de la Poésie. Ses vers paroissent au-dessus de son siecle par l'énergie & la pureté du langage qui s'y font remarquer. Nous en citerons des morceaux qui ne dépareroient pas le style du *Siecle de Louis XIV*. Il peint ainsi deux Captifs de marbre qui portent un balcon :

On voit roidir leurs nerfs, on voit grossir leurs veines.
Voi ce col détourné, ce pied droit suspendu,
Ce coude replié, ce bras gauche étendu :
La cruauté de l'art fait plaindre la nature
De tenir si long-tems leur corps à la torture . . .
Leurs yeux sont gros de pleurs & leur visage exprime
La grandeur de leur peine & l'horreur de leur crime.

Voici comme il décrit le Colosse de Rhodes :

Que l'isle où le soleil chaque jour se recrée
Ne vante plus l'image à ce Dieu consacrée,
Ce superbe Colosse en qui l'art des humains,
Consomma tant de jours & lassa tant de mains ;
Dont la tête élevée au-delà du tonnerre
Et les pieds embrassant & la mer & la terre,
Sembloient en leur stature épouvantables aux yeux,
Joindre ensemble la Mer & la Terre & les Cieux.

Qui ne sentira la beauté de ce morceau où le Poëte, d'après un des Tableaux de l'antichām-

bre du Cardinal de *Richelieu*, peint *la Vérité que le tems découvre*?

D'un abîme sans fond & plein d'obscurité,
Le Tems, pere des Dieux, tire la Vérité,
Dans les bras de ce Dieu cette Déesse nue
Dissipe l'épaisseur d'une profonde nue,
Et paroît à nos yeux telle que le soleil
Sur les bords d'Orient au point de son réveil:
Son teint blanc & vermeil montre son innocence;
Les Princes & les Dieux redoutent sa puissance:
C'est elle qui confond l'artifice & l'erreur,
Qui rend aux bons l'amour, aux méchans la terreur.

Il entre ensuite dans la gallerie où il suppose consacrées sur la toile toutes les actions mémorables du Regne de *Louis XIII*, dont il rapporte la gloire au Cardinal; ici, c'est la prise de la Rochelle; là, le siege de Casal. Tout est peint avec un feu, un génie & une fraîcheur d'expression qui étonnent. Ce qui surprend encore plus, c'est le courage avec lequel il loue le Duc de *Montmorency* dans la Description du combat de Castelnaudary qui lui fut si funeste. Après avoir fait voir les deux armées aux prises, & avoir peint d'une maniere énergique la défaite du Duc, il lui adresse ainsi la parole:

Grand Héros, qu'un excès d'amour & de valeur
Engage aveuglément dans le dernier malheur,

Tous tes autres exploits ont mérité de vivre ;
Ils vivront à jamais sur le marbre & le cuivre :
Tes sublimes vertus dignes d'un meilleur sort,
Effacent à nos yeux la honte de ta mort ;
Et les siecles futurs francs de haine & d'envie,
Ne doivent pas juger de l'état de ta vie,
Par l'instant malheureux qui surprit tes beaux jours,
D'une éclipse fatale au milieu de leur cours.

Julien Collardeau a fait encore un autre Poëme, intitulé, *les Victoires de Louis XIII*, que nous n'avons pu nous procurer. S'il est de la même force que celui dont nous venons de parler, on ne peut trop répéter que ce Poëte a droit de se plaindre de l'oubli général où ses Ouvrages sont ensevelis.

2. COLARDEAU, [*N.*] né à Janville dans l'Orléannois, en 17..

Depuis son *Epître d'Héloïse à Abailard*, il n'a rien paru de lui qui fut propre à soutenir l'idée avantageuse que cette Pièce avoit donné de ses talens. C'est un malheur pour sa Muse de n'avoir pas toujours trouvé des modeles comme *Pope* ; M. *Colardeau* auroit continué sans doute de joindre au mérite d'une versification heureuse, la chaleur du sentiment, l'énergie des pensées & la beauté des images ; car malgré l'envie que

nous aurions de les louer, ses Tragédies d'*Astarbé* & de *Caliste*, son Héroïde d'*Armide à Renaud*, sa Traduction ou son Imitation en vers de quelques Nuits d'*Young*, semblent être d'un Auteur différent par la froideur & la foiblesse du style. Ces divers ouvrages offrent cependant des traits qui laissent entrevoir que ce Poëte pourroit beaucoup mieux faire, s'il se livroit moins à sa facilité. Ses vers les plus médiocres conservent toujours le coloris de cette versification heureuse dont nous avons parlé ; mais la versification, comme on sait, n'est qu'une partie insuffisante du Génie poétique.

COLLÉ, [*Charles*] Secretaire ordinaire & Lecteur de Mgr. le Duc d'*Orléans*, premier Prince du Sang, né à Paris en 1709.

Nous voudrions bien que *Dupuis & Desronnais* & *la Chasse d'Henri IV* n'appartinssent point à ce Comique attendrissant, contre lequel le bon goût se recriera toujours. Mais s'il n'est pas possible de tirer ces deux Pièces, d'ailleurs excellentes, d'une classe proscrite, il est du moins très-facile d'adoucir la rigueur de leur condamnation. D'abord M. *Collé* ne les avoit point composées pour le Public, mais pour la récréation de ses amis ou plutôt pour celle du Prince

auquel il eſt attaché ; & quand on ne travaille que pour un Théâtre de Société, il eſt très-permis de céder aux idées d'autrui, quoique peu conformes aux principes. En ſecond lieu, il s'eſt expliqué ſi ſouvent lui-même en faveur de la bonne & vraie Comédie, contre celle à laquelle il a ſacrifié, qu'un jugement ſi déſintéreſſé n'eſt propre qu'à lui procurer une double gloire, celle d'avoir fait les deux meilleures Pièces d'un genre qu'il condamne lui-même, & celle de ſavoir rendre hommage aux regles & au goût.

Ce ne fut point l'ambition de paroître qui l'engagea à donner ces deux Pièces au Public. Quoique connu dans les meilleures Sociétés par des Chanſons, des Vaudevilles, des Parodies, des Amphigouris & d'autres productions marquées au coin de l'agrément & de la gaieté ; néanmoins une grande modeſtie, beaucoup de défiance de lui-même, & une juſte idée des difficultés de l'Art, l'empêchoient de ſe produire ſur le Théâtre de la Nation. Il fallut que des Littérateurs éclairés [Mgr. le Duc d'*Orléans* lui-même] encourageaſſent ſa timidité & le fiſſent conſentir à ne plus ſouſtraire au Public ce qu'on avoit ſi fort goûté dans le particulier.

Dupuis & Deſronnais parurent donc, en 1763, avec les changemens qu'exigeoit le Théâ-

tre François. Cette Pièce fut reçue avec les plus grands applaudissemens, & les Connoisseurs n'improuverent son succès que parcequ'elle excitoit les larmes, & qu'elle étoit annoncée sous le titre de *Comédie*. Malgré cela, si l'on fait attention à la vérité, à l'intérêt, à la noblesse des Caractères, on sera plus indulgent à l'égard de l'Auteur & on lui fera grace en faveur des sentimens qu'il déploye & du coloris qu'il leur donne.

La Chasse d'Henri IV auroit été accueillie avec enthousiasme, quand elle n'auroit eu d'autre mérite que de rappeller un trait intéressant de la vie d'un Monarque, dont le nom seul suffit pour attendrir les cœurs; mais M. *Collé* y a joint tout l'art dont le sujet étoit susceptible, celui de bien amener les incidens, de mettre du jeu & de la variété dans ses personnages, de développer l'ame de son Héros, de faire ressortir pour ainsi dire de chaque scène un intérêt qui lui est particulier & contribue à l'effet général, de joindre enfin à l'énergie du sentiment, l'aisance & le bon ton du dialogue, en conservant la naïveté & le costume des mœurs du Siecle d'*Henri IV*.

Quoique ces deux Pièces soient bien éloignées de ressembler à ces Drames langoureux & romanesques dont les femmes font tout le succès, si la façon de penser de ce Poëte est telle qu'on nous

l'assure, & qu'il l'a fait connoître en plusieurs occasions, il doit être certainement fâché d'avoir contribué par ses talens à accréditer un genre que ses lumieres réprouvent. On croiroit même que c'est pour rendre hommage au Goût & réparer ses propres écarts, qu'il s'est occupé à rajeunir plusieurs Pièces de notre ancienne & vraie Comédie. L'Andrienne de *Baron*, l'Esprit follet d'*Auteroche*, le Menteur de *P. Corneille*, doivent à sa plume une touche qui les a réparées & modernées, si on peut se servir de ce terme. Il a encore retouché la Mere coquette de *Quinault*, sans y changer autre chose que le caractère du Marquis, personnage parasite & hors de nature, qu'il a sçu ajuster au reste de la Pièce. On ne peut être qu'étonné après cela de l'indifférence des Comédiens pour ces quatre Pièces; ils en font reparoître tous les jours tant de médiocres, telles que *les Amazones modernes*, *le faux Savant*, &c., qu'on croiroit qu'ils s'occupent moins à contenter le Public qu'à le dominer, en le repaissant de Pièces qu'eux seuls sont capables d'adopter. On ne sauroit douter que les quatre dont nous venons de parler, n'eussent le plus grand succès avec les corrections que M. *Collé* y a faites, puisqu'elles ont été si fort applaudies avec leurs imperfections.

1. COLLET,

1. COLLET, [*Philibert*] Avocat au Parlement de Bourgogne, né à Chatillon-les-Dombes en 1643, mort dans la même ville en 1718; a beaucoup écrit sur le Droit canonique, & sur l'Histoire naturelle, sans qu'aucun de ses Ouvrages ait acquis la moindre célébrité. Le moins ignoré de ceux qu'il a composés est la *Critique* de l'*Histoire de Bresse* de *Guichenon*, son Compatriote, Critique assez judicieuse par laquelle il fait voir que plusieurs Maisons de Bourgogne ne doivent l'ancienneté de leur noblesse qu'à l'Historien qui les en a gratifiées.

2. COLLET, [*Pierre*] Docteur en Théologie, né à Ternay dans le Vendomois, mort à Paris en 1770. Ses Ouvrages de Biographie, ses Sermons & ses Panégyriques, écrits d'une maniere diffuse & dépourvus de goût ne lui laissent qu'une place médiocre parmi les Littérateurs. Ses *Institutions Théologiques, Scholastiques & Morales* lui donnent un rang plus distingué parmi les Théologiens. Cet Ouvrage est devenu classique dans la plûpart de nos Ecoles & dans les Séminaires où l'on préfére l'Orthodoxie aux sentimens particuliers de quelques Théologiens entêtés. M. l'Abbé *Collet* n'a pas le mérite d'écrire

élégamment ni en Latin ni en François ; mais il a dans l'une & l'autre langue celui de la clarté, de la netteté, de la méthode, qui convient parfaitement aux ouvrages d'instruction.

COLLETET, [*Guillaume*] Avocat au Conseil & au Parlement, de l'Académie Françoise, né à Paris en 1598, mort dans la même ville en 1659; Poëte sans imagination, sans goût, sans élocution, & cependant un de ceux que le Cardinal de *Richelieu* faisoit travailler pour le Théâtre. Ce Ministre qui savoit mieux récompenser que juger les talens, lui fit un jour présent de six cent livres pour six mauvais vers qu'il lui avoit lus, libéralité que *Colletet* paya par ce Distique aussi naturel qu'ingénieux.

Armand, qui pour six vers m'as donné six cent livres,
Que ne puis-je à ce prix te vendre tous mes livres !

Un pareil marché lui eut été aussi avantageux que nécessaire; car il mourut si pauvre qu'il ne laissa pas de quoi se faire enterrer. Il se maria trois fois, & sa servante *Claudine* fut sa derniere épouse. Pour se justifier sur un pareil choix, il entreprit de la faire passer pour une Muse, en publiant quelques vers sous son nom. Malgré

cette précaution la Muse cessa d'être inspirée dès qu'elle eut perdu son *Apollon*, c'est-à-dire qu'après la mort de *Colletet*, *Claudine* ne publia que les vers suivans pour se dispenser d'en produire d'autres:

Le cœur gros de soupirs, les yeux noyés de larmes,
Plus triste que la mort dont je sens les allarmes,
Jusques dans le tombeau je vous suis, cher époux,
Comme je vous aimai d'une ardeur sans seconde,
Comme je vous louai d'un langage assez doux,
Pour ne plus rien aimer, ni rien louer au monde;
J'ensevelis mon cœur & ma plume avec vous.

Le Public ne fut point la dupe de ce petit manége; on sut que *Colletet*, avant de mourir, avoit composé les adieux de *Claudine* au Parnasse; aussi *La Fontaine* qu'on dit avoir été amoureux de cette femme, qui l'avoit même célébrée par quelques vers, s'égaya-t-il à ses dépens par ceux-ci:

Les oracles ont cessé:
Colletet est trépassé.
Dès qu'il eut la bouche close,
Sa femme ne dit plus rien:
Elle enterra vers & prose,
Avec le pauvre Chrétien.

En cela je plains son zèle,
Et ne sais au par-dessus,
Si les Grâces sont chez elle;
Mais les Muses n'y sont plus.

Sans gloser sur le mystère
Des Madrigaux qu'elle a faits;
Ne lui parlons désormais,
Qu'en la langue de sa mere.

Les oracles ont cessé:
Colletet est trépassé.

Claudine n'est pas la seule femme pour qui la mort d'un mari ou d'un ami soit devenue le tombeau du génie & de la réputation. Nous avons beaucoup de femmes qui n'écrivent plus pour avoir éprouvé un pareil accident, & beaucoup d'autres qui sont chaque jour à la veille de ne plus écrire.

Colletet laissa un fils, [*François*, né en 1628] qu'il ne faut confondre avec son pere que du côté de la Poésie & de la pauvreté. C'est du fils que *Despréaux* a dit dans sa premiere satyre.

Tandis que *Colletet*, crotté jusqu'à l'échine,
S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine,
Savant en ce métier si cher aux Beaux-esprits,
Dont *Montmaur* autrefois fit leçon dans Paris.

Un rat de cave, disoit *Richelet* dans son Dictionnaire, *gagne tous les ans sept ou huit cent francs, tandis que le pauvre* François Colletet *qui ne vit que de sa plume, fait Poëme sur Poëme & ne gagne pas le quart de cette somme.*

COLLIN, [*N.*] Abbé, mort en 174..

L'exactitude & l'élégance semblent avoir présidé à sa Traduction du Traité de l'*Orateur* de *Cicéron*. Il ne suffit pas de posséder la langue de l'Auteur qu'on veut traduire, il faut encore connoître & savoir appliquer les finesses de la sienne. M. l'Abbé *Collin* paroît doué de ce double mérite; il y joint encore celui d'avoir enrichi sa Traduction, non pas, comme certains Traducteurs, d'une Préface parasite & déclamatoire, mais d'un discours plein de réflexions, de critique, de goût, & aussi propre à donner une juste idée des anciens Orateurs, qu'à former les Orateurs modernes.

COLOMBIERE, [*Claude* DE LA] Jésuite, né à St. Symphorien, dans le Diocèse de Lyon en 1641, mort en 1682.

L'Abbé *Trublet* a dit de ses *Sermons*, qu'ils sont pêtris de la même onction que ceux du P. *Cheminais*, mais avec plus de chaleur. » L'amour » de Dieu l'embrâsoit, poursuit ce Littérateur

» moraliste ; tout dans ses Discours respire la » piété la plus tendre, la plus vive : je n'en » connois point même qui ait ce mérite dans un » degré égal & qui soit plus dévot sans petitesse. » Le célebre *Patru*, son ami, en parloit comme » d'un des hommes qui de son tems pénétroit » mieux les finesses de notre langue «. Nous ne contredirons ni l'Abbé *Trublet* ni *Patru*. Il suffit de jetter un coup-d'œil sur les Sermons du P. de *la Colombiere*, imprimés en 6 vol. in-8, pour y reconnoître en effet une piété lumineuse, attendrissante, & un langage au-dessus de son siecle.

COLOMIÉS, [*Paul*] né à la Rochelle en 1638, mort à Londres en 1692.

M. de *la Monnoye* a commenté sa *Bibliothéque choisie* le plus connu de tous ses Ouvrages.

COLONIA, [*Dominique* DE] Jésuite, né à Aix en Provence en 1668, mort à Lyon en 1741.

Sans sa *Rhétorique*, on ne sauroit peut-être pas qu'il a fait aussi une *Histoire littéraire* de la ville de Lyon. Le succès d'un ouvrage rappelle le souvenir des autres productions d'un Auteur. Cette *Rhétorique*, écrite en Latin, a eu plus de vingt Editions dans un très-court espace d'années ; elle est composée avec méthode, avec goût, & le

ftyle en eft net, pur & facile. Nous ignorons fi on s'en fert encore dans les Colléges; mais nous ne craignons pas d'affurer qu'on n'en fauroit mettre de meilleure entre les mains des Ecoliers, pour qui elle a été faite.

COMBEFIS, [*François* DE] Dominicain, né à Marmande, dans le Diocèfe d'Agen, en 1605, mort à Paris en 1679, Compilateur laborieux & intelligent, à qui l'on doit une nouvelle *Bibliothéque des Peres à l'ufage des Prédicateurs*, & des Traductions de plufieurs Ouvrages de Religion. Il n'y faut pas chercher un ftyle poli & correct; mais les Eccléfiaftiques peuvent y trouver des fecours qu'il ne s'agit que de favoir bien employer.

COMMIRE, [*Jean*] Jéfuite, né à Amboife, petite ville de la Touraine, en 1625, mort à Paris en 1702; Poëte Latin qu'on peut placer parmi les modernes entre *Santeuil* & *la Rue*. Son talent principal eft d'enrichir les petits fujets; dans les grands, il n'eft guères qu'élégant & fleuri. Ce n'eft pas qu'il manque d'invention, mais dans fes *Odes* & dans fes *Hymnes*, il n'a point cette élévation, cet enthoufiafme qui eft l'ame de la Poéfie lyrique. Son vol n'eft pas celui

de l'Aigle ; c'eſt celui de la Colombe, dont il a toute la douceur. Son ſtyle eſt facile, gracieux & toujours ſoutenu. Si ce qu'il appelle ſes *Idylles*, renfermoit autant de ſentiment qu'on y remarque d'eſprit & de délicateſſe, on pourroit regarder ces petits Poëmes comme des chefs-d'œuvre. Rien de plus achevé que ſa métamorphoſe de *Luſcinius* en Roſſignol. Ses *Fables* ſont d'une élégance qui égale celle de *Phédre*, à qui il eſt ſupérieur pour l'invention ; les images les plus riantes y ſont répandues avec choix ; dans la Fable du Papillon & de l'Abeille, il dit en parlant du vol du Papillon :

Florem putares nare per liquidum æthera.
On croit voir dans les airs voltiger une fleur.

On ne peut reprocher au P. *Commire* que trop de longueur dans ſes *Paraphraſes des Pſeaumes*, qui ſont bien loin d'atteindre le ſublime de celles de *Rouſſeau*, quoique dans une langue plus énergique. Ses autres Poéſies conſiſtent dans des Epigrammes, dans des Vers à la louange de quelques Hommes illuſtres de ſon tems, où l'on apperçoit toujours l'ame honnête, l'Homme d'eſprit & le Poëte agréable.

COMTE, [*Louis le*] Jéſuite, né à Bordeaux où il eſt mort en 1729.

A son retour de la Chine, il publia des *Mémoires* sur l'état de cet empire. Ces Mémoires furent accueillis avec avidité, autant pour la nouveauté du sujet, que pour l'agrément & la vivacité du style. L'*Histoire de la Chine* publiée depuis par le P. *du Halde* son confrere, ne les a point fait oublier.

CONDAMINE, [*Charles-Marie* DE LA] Chevalier de St. Lazare, de l'Académie Françoise, de l'Académie des Sciences, de celle de Londres, de Berlin, de Pétersbourg, de Bologne, de Nancy, de Lyon, de Toulouse, de Montpellier, &c. né à Paris en 1701.

Ce courageux Académicien a fait tout le contraire de *Pythagore*. Le Philosophe de Samos semble n'avoir voyagé que pour rapporter des erreurs, & M. de *la Condamine* nous est allé chercher des vérités jusqu'aux extrémités de la terre. Le monde savant ne pourra donc qu'adopter avec reconnoissance l'Eloge sublime qu'en a fait M. de *Buffon* dans sa Réponse à son Discours de réception à l'Académie Françoise. Nous ne citerons point ce morceau d'Eloquence que tout le monde connoit ou doit connoître; nous ajouterons seulement que les sentimens de M. de *la Condamine* offrent autant à l'estime, que ses écrits con-

tribuent à l'utilité. C'est un Philosophe dans le sens qu'on attachoit à ce mot avant que nos prétendus esprits forts l'eussent usurpé. Des mœurs simples & pleines d'honnêteté, un cœur sans cesse ouvert à la bienfaisance, des procédés pleins de droiture & de candeur, une conversation animée par la franchise & la vivacité, le rendront toujours cher à ceux qui savent apprécier l'homme religieux, le vrai citoyen, le savant modeste & le sage Littérateur.

CONDILLAC, [*Etienne* BONNOT DE] Abbé, de l'Académie Françoise & de celle de Berlin, né à Grenoble.

S'il est vrai que la métaphysique soit une espece d'anatomie du cœur & de l'esprit humain, cet Académicien peut être regardé comme le Physiologiste le plus profond & le plus lumineux. Dans son *Essai sur l'origine des connoissances humaines*, dans son *Traité des Sensations*, &c. les idées les plus abstraites, les principes les plus subtils, les nuances les plus délicates sont mises à la portée de tous les esprits. A la faveur des lumieres qu'il présente, le Lecteur attentif voit s'étendre devant lui la sphere de ses connoissances, sent éclorre ses propres réflexions, & suit sans peine ce raisonneur élégant & facile dans

le Labyrinthe où il le conduit sans effort. C'est ainsi qu'il faudroit savoir penser & écrire, quand on entreprend de développer les mysteres de l'esprit humain. Quel cas doit-on faire après cela de ces discoureurs énigmatiques, qui semblables à *Eole* n'assemblent que des nuages sur des objets qui auroient besoin de tous les rayons du Soleil? Appellera-t-on profondeur un galimathias inintelligible? Et M. *Diderot* qu'on n'a estimé quelque tems que parce qu'on ne le comprenoit pas, peut-il se flatter de figurer un jour à côté de M. l'Abbé de *Condillac*, si la Postérité est assez sage pour vouloir être éclairée autrement que par des énigmes?

CONRART, [*Valentin*] né à Paris en 1603, mort dans la même ville en 1675, un des premiers qui fut reçu à l'Académie Françoise. Quoique le peu de Prose & le peu de Vers que nous avons de lui soient totalement oubliés, il ne faut pas croire que cet Auteur fut sans mérite. La Société des hommes de Lettres avec lesquels il vivoit & qui se faisoient un plaisir de le consulter, suppose en lui du zele pour la Littérature; & les hommages littéraires qu'il a reçus prouvent au moins qu'il avoit des connoissances; *Costar* lui dédia ses Entretiens; *Ménage*, ses Origines

de la Langue Françoise, *Borel*; son Trésor des Recherches; *Cassagne*, sa Rhétorique de *Ciceron*; d'*Ablancourt*, sa Traduction de *Minucius Felix* & celle de *Lucien*; *Giri* sa Traduction du Dialogue des causes de la corruption de l'Éloquence, &c. Après le mérite de faire de bons ouvrages, le plus grand est celui d'encourager ceux qui travaillent avec succès, & de s'attirer leur estime.

CONTANT D'ORVILLE, [*André-Guillaume*] né à Paris. Quelques Romans qu'on a pu lire une fois, & plusieurs Comédies qui n'ont pu être jouées qu'en Province, sont les titres littéraires qui lui donnent droit à cet article.

COQUELET, [*Louis*] né à Perrone en 1676, mort en 1754.

L'*Eloge de Rien*, *l'Eloge de quelque chose*, *l'Eloge de la Goutte*, &c. ont amusé quelque tems le Public, comme les joujoux de la Foire, & ont été remplacés par d'autres bagatelles qui, sans valoir mieux, les ont fait oublier.

1. CORNEILLE, [*Pierre*] de l'Académie françoise, né à Rouen en 1606, mort à Paris en 1684.

Ce nom rappellera toujours l'idée du plus étonnant de nos Poëtes & du pere de notre Tragédie.

Avant lui la barbarie régnoit sur le Théâtre; car les Piéces de *Hardi*, de *Jodelle*, de *Boisrobert* & de *Mairet* n'étoient encore dignes que des Tretaux. La *Sophonisbe* de ce dernier fut supérieure, il est vrai, aux piéces qui l'avoient précédée; mais les foibles lueurs qu'on y appercevoit n'étoient que les premiers rayons du grand jour que *Corneille* devoit répandre sur la Scène tragique. On ne sait pourquoi plusieurs Ecrivains lui ont donné *Rotrou* * pour maître; il est certain qu'il n'eut jamais d'autre guide que son propre génie, qui, formé pour le sublime, entraîné par cette vigueur, cette énergie & cette fécondité

* *Corneille* étoit plus âgé que *Rotrou*, dont la premiere Pièce (*l'Hypocondriaque*) ne fut jouée qu'après la *Mélite* de *Corneille*, ce qui donne à celui-ci la même antériorité qu'il avoit par rapport à l'âge. En parcourant l'Histoire du Théâtre on voit le *Cid*, les *Horaces*, *Cinna*, *la Mort de Pompée*, occuper la Scène avant *Venceslas*, la seule des Pièces de *Rotrou* qui ne se ressente pas de l'ignorance & du mauvais goût de son tems. Si ce Poëte a été le maître de *Corneille*, ce n'a donc pu être que par ses conseils. Il étoit en effet son ami & connoissant en lui des talens décidés pour le Théâtre, il dut l'exciter sans doute à s'élancer dans une carrière où il devoit figurer avec tant d'éclat.

qui lui étoient si naturelles, le portoit de lui-même vers les plus grands objets, & la Tragédie seule pouvoit développer ses richesses; en lui présentant des sujets dignes de son activité.

Toutes ses Piéces ne sont pas égales, à la vérité; mais on trouve dans ses défauts mêmes, selon l'expression d'*Horace*, la touche du grand Poëte qui rend respectables jusqu'à ses écarts, *invenias etiam disjecti membra Poetæ.*

Le Cid est la premiere Tragédie où il parut tout ce qu'il étoit & ce qu'il pouvoit devenir. Les fautes échappées à son génie, annoncent combien ce même génie étoit en état de les proscrire, & *Cinna*, *les Horaces*, *Polieucte*, *Rodogune*, étoient destinés à en déployer toute la profondeur & toute l'étendue; ce sont ces chefs-d'œuvre qui ont fixé parmi nous les régles & les beautés de l'Art de *Melpomene*. Tel est le privilége des grands hommes : les momens d'imperfection sont pour eux des momens de courte durée, & leur goût se développant par une impulsion naturelle, ils marchent à pas de géant dans la carriere, devancent bientôt ceux qui les avoient précédés, & se rendent inimitables à ceux qui doivent les suivre. De tels prodiges sont rares sans doute dans le monde littéraire,

par la raiſon qu'ils ſont des prodiges ; & la nature ne doit ni ne peut les répéter ſouvent.

Jamais perſonne n'a porté plus loin que *Corneille* les reſſources de l'imagination & l'énergie du ſentiment. Aucun Tragique ne l'a égalé dans l'art unique d'imaginer des Plans hardis, de les ſubjuguer, de les varier ſelon le choix du ſujet, de donner à ſes perſonnages une ame, une dignité, une chaleur, un caractere toujours conforme à leur ſiecle, à leur nation, à leurs mœurs, à leur ſituation. Il poſſédoit ſurtout ces reſſorts puiſſans qui attachent le cœur & l'eſprit par de grands intérêts. Placer ſes héros dans des circonſtances embarraſſantes ; les en tirer ſans effort ; étonner le Spectateur par des ſentimens, des réponſes, des raiſonnemens imprévus ; réunir tout à la fois l'élévation des penſées, la grandeur des images, la variété & l'énergie du ſtyle ; tout cela n'étoit qu'un jeu pour un Génie devant qui les difficultés s'applaniſſoient d'elles-mêmes.

Les Grecs, quoique les premiers modeles de *Corneille*, n'ont jamais développé avec autant de force & de hardieſſe les grands mouvemens dont l'ame humaine eſt ſuſceptible. On diroit qu'il crée les ſentimens & les expreſſions. On pourroit ſeulement lui reprocher d'avoir trop dirigé les eſſors de ſa Muſe vers l'admiration ; mais *s'il*

ſubjugue trop deſpotiquement l'eſprit du Spectateur ou du Lecteur, il a tant de reſſort dans l'action, une marche ſi aiſée, ſi impoſante, ſi ferme ſi rapide; ſes intrigues ſont ménagées avec tant d'artifice, conduites avec tant de dextérité, terminées par une exploſion [qu'on nous paſſe ce terme] ſi lumineuſe, ſi frappante, que la terreur & la pitié naiſſent au gré du Poëte, & ſaiſiſſent le Spectateur, ſans que l'admiration affoibliſſe jamais ces deux ſentimens.

Il eſt inutile d'entrer dans de plus grands détails ſur cet étonnant Génie; ce n'eſt qu'à la repréſentation ou à la lecture qu'un homme de goût peut en ſaiſir les nuances & en découvrir les riches beautés. Quand nous renvoyons à la lecture de ſes Piéces, on ſent bien que nous ne prétendons pas indiquer l'Edition commentée par M. de *Voltaire*: ce ſeroit renvoyer aux cendres de *Corneille* & n'offrir de ce Grand homme qu'un ſquelette décharné par le ſcalpel de la malignité. Ce n'eſt pas par des remarques plus ſubtiles que juſtes, par des réflexions plus fauſſes que conformes au goût, par des analyſes infideles & inſidieuſement préſentées, par des critiques minutieuſes & ſouvent puériles, par des notes grammaticales auxquelles on attache une importance d'autant plus ridicule que les fautes de langue qu'on y releve appartiennent

moins

moins au Poëte à qui on en fait un crime, qu'au tems où il vivoit, qu'on pourroit se former une idée sûre du Héros de la Tragédie. Quels motifs ont pu porter un Ecrivain dont la réputation n'a rien de commun avec ce grand homme, à s'acharner contre les hommages rendus de tout tems à sa supériorité ? M. de *Voltaire* a fait des Tragédies, il est vrai, mais sa touche est si foible auprès de celle de l'Auteur de *Cinna*, de *Polieucte*, de *Rodogune*, des *Horaces*, qu'il auroit dû se borner au genre de suffrages qu'il mérite, sans chercher à détruire une espece de culte dont la France & l'Europe littéraire ne se départiront jamais en sa faveur. Si la jalousie étoit la source de cet acharnement, elle cesseroit d'être odieuse pour devenir ridicule. Il y aura toujours une extrême distance entre les chefs-d'œuvre de *Corneille* & les meilleures Piéces de M. de *Voltaire*. Nous ne craignons même pas de dire que dans *Othon*, *Sertorius*, *Sophonisbe*, *Œdipe*, *Surena*, on trouve des Scènes qui supposent plus de talent & de génie qu'*Alzire*, ou *Mérope*, ou *Mahomet*. Une esquisse seule de *Rubens* est préférable aux tableaux les plus achevés d'un Peintre dont tout l'art se borneroit au coloris, & même quelquefois au vernis seul.

Corneille ne cessera donc jamais d'être LE GRAND;

CORNEILLE, malgré les efforts de ceux qui n'ayant pu l'imiter, cherchent à miner le Colosse de sa réputation. On sera toujours en droit de lui appliquer ce vers, en comparant sa Poésie à celle de notre siecle,

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Ses Ouvrages conserveront sans altération la vive expression de son génie & du caractere de son ame, c'est-à-dire qu'ils retraceront à l'esprit le tableau de ces édifices antiques, majestueux, solides, qui, malgré quelques irrégularités, n'en font pas moins sentir la petitesse de cette architecture moderne où l'ornement & la symmétrie s'efforcent envain de suppléer à la noblesse & à la magnificence.

2. CORNEILLE, [*Thomas*] frere de *Pierre*, de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions, né à Rouen en 1625, mort à Andely en 1709. Quand il n'auroit fait qu'*Ariane* & *le Comte d'Essex*, *le Baron d'Albicrack* & *le Festin de pierre*, Pièces qu'on joue encore avec le plus grand succès, il seroit supérieur à presque tous les Tragiques & Comiques de nos jours. On a dit que le nom de son frere étoit un honneur dangereux pour lui: on doit en convenir; mais malgré cela,

son frere ne pouvoit être mieux remplacé que par lui à l'Académie Françoise; d'ailleurs il est tant d'Auteurs qui n'ont un nom que parcequ'ils n'ont pas de frere, qu'il y auroit de l'injustice à lui refuser la gloire qu'il mérite parcequ'il en a un plus célebre que lui.

On ignore assez communément qu'on lui doit d'excellentes observations sur *Vaugelas*, un *Dictionnaire des Arts* pour servir de supplément au Dictionnaire de l'Académie, & un *Dictionnaire universel, géographique & historique* en trois vol. in-folio, le meilleur & le plus étendu de ceux qui l'avoient précédé; M. de *la Martiniere*, M. *Claustre*, les Continuateurs de *Moréri*, M. l'Abbé d'*Expilly*, y ont puisé une infinité d'articles qu'ils auroient cherché vainement ailleurs.

Tant de titres pour figurer dans la République des Lettres ne sont-ils pas propres à faire connoître que *Thomas Corneille* peut exister par lui-même, & ne rien devoir à la célébrité de son frere? Il ne faut donc imputer qu'à sa foiblesse la tentative qu'il fit inutilement pour se faire connoître sous le nom de *Delisle* sur lequel *Moliere* prit occasion de se railler.

CORROZET, [*Gilles*] Imprimeur-Libraire né à Paris en 1510, mort dans la même ville en

1568. A force d'imprimer & de vendre des Vers il prit du goût pour la Poésie & devint un sectateur si opiniâtre des Muses, qu'il fit des vers jusqu'à sa mort. Ses vers eurent du débit, & ne contribuerent pas peu à augmenter sa fortune. Il faut convenir qu'on trouve dans le Recueil de ses Poésies des Piéces que *Marot* son Contemporain n'auroit pas désavouées. Tel est entr'autres le *Conte du Rossignol* qu'on a rajeuni depuis sans y rien changer que les expressions.

Corrozet a recueilli aussi les meilleurs vers de trente-deux Poëtes de son tems, sous le titre de *Parnasse François.* Il n'est pas nécessaire d'avertir que ces trente-deux Poëtes sont aujourd'hui presque tous négligés. Ce que cet Auteur a fait de plus utile est un Ouvrage sur les antiquités de Paris ; on estime les lumieres qu'il y donne sur plusieurs monumens de cette capitale.

COSSART, [*Gabriel*] Jésuite, né à Pontoise en 1615, mort à Paris en 1674; Orateur Latin dont les Discours prouvent tout à la fois que la belle éloquence peut être le partage d'un homme de Collége, & la belle Latinité celui d'un Auteur moderne.

COSTAR, [*Pierre*] Bachelier de Sorbonne,

né à Paris en 1603, mort en 1660, grand défenseur des ouvrages de *Voiture* contre *Girac* grand défenseur des ouvrages de *Balzac*. Ces deux Athletes étoient trop enthousiastes pour avoir raison. *Costar* surtout rendoit ses raisons ridicules par la maniere de les énoncer. Madame *Desloges* disoit de lui *que c'étoit le pédant le plus galant, & le galant le plus pédant qu'on pût jamais trouver*. Outre sa *Défense de Voiture*, on a de *Costar* deux volumes de Lettres écrites d'un style guindé, qui justifient le mot de Madame *Desloges*.

COSTE, [*Pierre*] né à Uzez, mort depuis quelques années à Londres où il s'étoit réfugié; Commentateur de *Montagne* & de *la Fontaine*, dont les Remarques sont utiles pour l'intelligence de ces deux Auteurs. On peut comparer ces sortes de Commentateurs aux Gardes des Cabinets de curiosité, qui ne seroient pas capables de faire des choses curieuses, mais qui sont en état de les montrer.

COTIN, [*Charles*] Abbé, de l'Académie Françoise, né à Paris, mort dans la même ville en 1682.

Combien de *Cotins* aujourd'hui qui sont les premiers à applaudir au ridicule lancé contre lui:

Ce ne furent pas ses mauvais Vers qui lui attirerent les Traits satyriques de *Mòliere* & de *Despréaux* : la médiocrité n'excite jamais l'indignation du Génie, quand elle est modeste, sans prétention, sans intrigue ; ce fut donc parceque *Cotin* se prévaloit un peu trop d'une réputation usurpée, qu'il cabaloit dans les petites Sociétés de son tems, qu'il s'étoit érigé en Président de quelques Bureaux d'esprit, qu'au milieu de ces Sénats ridicules, où il étoit écouté comme un Oracle, il insultoit au vrai mérite, en faveur du sien & de celui de ses amis ; ce fut enfin l'admiration indiscrette de l'Hôtel de Rambouillet qui fit pleuvoir sur lui les anathêmes de l'Auteur du *Lutrin* & de celui des *Femmes savantes*. Il en arrivera toujours autant à ces petits Oppresseurs du vrai mérite, qui sont en même tems les Corrupteurs du goût de ceux qui les écoutent. Quoi qu'il en soit, *Cotin* a du moins l'avantage d'avoir laissé quelques productions que l'impartialité sauvera toujours du mépris général répandu sur ses autres Ouvrages ; on a de lui des Madrigaux & d'autres petites Pièces qu'on peut lire avec plaisir & mettre infiniment au-dessus de tant d'Ouvrages à prétention, source de la célébrité chancelante d'un grand nombre de nos Auteurs. Un autre avantage qu'il a encore, c'est d'avoir soutenu

d'assez bonne grace les Traits de Satyre lancés contre lui; il ne songea jamais à repousser la plaisanterie que par la plaisanterie. Il est vrai qu'il ne fut point heureux dans ce genre d'escrime: la partie étoit trop inégale: le goût & la raison assaisonnés du sel de l'Epigramme, seront toujours les fléaux du médiocre talent; mais enfin il ne lui vint pas dans l'esprit d'employer le crédit de ses *Mécenes*, puissans & en grand nombre, pour opprimer ses censeurs. Quand il l'eût fait, qu'en seroit-il arrivé? Il étoit déja un *Cotin* ridicule, il seroit devenu un *Cotin* odieux.

COTTEREAU DU COUDRAY, [*Jean-Baptiste-Armand*] Abbé, de l'Académie de Ville-Franche, né à Tours en 1697, mort en 1770.

Il n'a manqué à cet Auteur qu'un *Boileau*, pour être un *Cotin* parfait; comme l'Abbé *Cotin*, il a composé des Epigrammes, des Madrigaux, des Odes, des Elégies, des Sonnets, des Lettres, des Complimens & des Sermons.

1. COULANGES, [*Philippe-Emmanuel* DE] Maître des Requêtes, né à Paris en 1631, mort dans la même ville 1716, l'*Anacréon* du siecle dernier & l'agrément des Sociétés de son tems

par la vivacité de son esprit & la gaieté de son caractère. Ses *Chansons*, que nos fades Ariettes ne sont pas capables de faire oublier, ont amusé long-tems la Cour & la Ville. On y reconnoît le génie françois & le vrai ton de ce genre où il n'est donné qu'à notre nation d'exceller. M. du *Tillet* s'exprime ainsi, à son sujet, avec plus de vérité que de grace : » Il avoit une facilité merveilleuse à composer des Chansons presque dans » l'instant, sur tout ce qui se présentoit d'agréable » ou d'intéressant, & personne n'a mieux réussi » que lui dans ce genre d'écrire. Le naturel & » le tour aisé qu'il donnoit aux paroles de ses » Chansons, qu'il mettoit sur les airs les plus » connus & les plus faciles, a fait que plusieurs » personnes les ont retenues, & qu'on a été en » état d'en donner un Recueil au Public. L'Auteur » ne parut pas satisfait de cette Edition; son dessein n'ayant pas été qu'on imprimât des Vers » qu'il avoit faits seulement pour s'amuser, & » les personnes avec lesquelles il étoit en société «.

Les Chansons de M. de *Coulanges* ont un mérite particulier; on y trouve des Anecdotes curieuses sur les événemens de son tems; c'est par-là que ce genre frivole peut encore être utile. Ce Poëte conserva sa gaieté jusques dans l'âge le plus avancé. A quatre-vingts ans il composa encore

des Chanſons qui feroient honneur à la Jeuneſſe de nos jours.

2. COULANGES. [*N.* DE] Ce Poëte qui vit encore, n'eſt point parent du Chanſonnier, & ſes Vers le prouvent bien. On a de lui des *Poëſies variées* qui lui ont coûté, dit-il, vingt ans pour les produire, & vingt autres pour les retoucher. Elles n'en ſont pas meilleures pour cela & l'on devoit s'y attendre; car les faveurs des Muſes ſont rarement le fruit d'une perſévérance opiniâtre; on ſe morfond à leur faire ſi long-tems la cour, & tout Auteur doit bien ſe garder de publier ce qu'il en obtient par importunité.

L'ingénu Monſieur de *Coulanges* nous apprend encore qu'il a fait plus de dix mille Vers en ſa vie, & qu'à l'exception des quatre mille qui compoſent ſon *Recueil*, tous les autres ont été la proie des flammes, » ſacrifice affreux ſans » doute, pour un Pere, s'écrie-t-il, de livrer » ainſi au feu des enfans conçus avec tant de » peine & ſi tendrement aimés. Que feroit-ce » donc ſi le Public alloit juger leurs freres dignes » d'un pareil ſort « ?

Il falloit que toute la poſtérité de cet Auteur fût dévouée à l'anathême, car le Public a porté ce dernier jugement. Il auroit dû cependant ex-

cepter de la sentence une Pièce de ce *Recueil* qui a pour titre *le Tombeau de Grégoire*, dont les vers sont assez naturels & assez gais, & qui par cela même ont dû moins coûter à ce tendre pere. Si ce petit Poëme a été si durement traité, il ne faut s'en prendre qu'à la mauvaise compagnie où il se trouve.

COURTILS, [*Gratien* SANDRAS DE] né à Montargis en 1644, mort à Paris en 1712, est connu par plusieurs Ouvrages historiques où l'on remarque beaucoup de facilité, mais peu d'exactitude. Tel est le défaut ordinaire de ces Ecrivains féconds, plus jaloux de multiplier les volumes, que d'acquérir la solide gloire de se rendre utile à leurs Lecteurs. Aussi tous les Ouvrages de *Courtils* parurent sans nom d'Auteur ou sous des noms supposés. Ses *Mémoires pour servir à l'Histoire de la fin du Regne de Louis XIII, & du commencement de celui de Louis XIV*, sont remplis d'événemens romanesques, de fausses anecdotes, d'erreurs de chronologie & de citations infidelles. Il en est de même du *Testament politique de M. Colbert*, & de tous ses autres Ouvrages. Il ne pouvoit s'assujettir à aucune regle dans ses compositions. Il est aisé de s'appercevoir qu'il travailloit de mémoire, & sa mémoire a

été souvent fautive & plus souvent encore séduite par la manie de l'extraordinaire. Ses Ecrits sont de nature à n'être jamais consultés par des Ecrivains peu versés dans la connoissance de l'Histoire. Trop de confiance dans ces sortes d'Ouvrages, est le vrai moyen de perpétuer les erreurs; & nous n'en avons déjà que trop en matiere historique.

COUSIN, [*Louis*] Président à la Cour des Monnoies, de l'Académie Françoise, né à Paris en 1627, mort dans la même ville en 1707.

Les Lettres lui ont de grandes obligations; quoiqu'il ne jouisse pas d'une réputation brillante. Il travailla quatorze ans au *Journal des Savans*, qui tomboit en discrédit & qu'il rétablit dans sa premiere vigueur, dès qu'il lui eut consacré ses travaux. Il s'étoit déjà fait connoître avant ce tems par un grand nombre de Traductions, dont les principales sont celles de l'*Histoire Ecclésiastique d'Eusébe*, de *Socrate*, de *Sozomene*, de *Théodoret*, & celle de l'*Histoire Bisantine*, qui forme seule neuf volumes in-4. On chercheroit envain dans ces Traductions une exactitude littérale; elles sont plus libres que fidelles; mais elles prouvent que le Traducteur entendoit aussi bien le Grec & le Latin, que sa propre langue.

Ce qui honore davantage la mémoire du Président *Cousin*; c'est le don qu'il fit de sa Bibliothéque à celle de *St. Victor*, qui, comme on sait, est une des Bibliothéques publiques. Il joignit à ce premier bienfait une somme de vingt mille francs, dont le revenu doit être employé, chaque année, à l'acquisition des meilleurs Livres. Par-là il s'est assuré des droits sur la reconnoissance des Littérateurs, auxquels il a sçu se rendre utile même après sa mort.

COUTEL, [*Antoine*] né à Paris en 1622, mort à Blois où il avoit passé la plus grande partie de sa vie; Poëte oublié dont le Recueil de Poésies a pour titre *Promenades de Messire Antoine Coutel*. Il y a apparence que Madame *Deshoulieres* s'étoit allé promener de ce côté-là, car son Idylle des *Moutons* est tirée presque mot à mot de ce Recueil. Il n'y a d'autre différence entre l'ouvrage de *Coutel* & le sien, si ce n'est que l'un est en grand vers rangés par quatrains, & l'autre en vers libres: à cela près les pensées, les expressions, les tours, les rimes sont absolument semblables. On a voulu justifier Madame *Deshoulieres* sur ce larcin, en accusant l'Auteur des *Promenades* d'être le vrai Plagiaire; mais on oublioit que l'Edition des Poésies de *Coutel* a précédé de

plusieurs années l'impression des premiers ouvrages de Madame *Deshoulieres*. D'ailleurs il suffit d'être un peu connoisseur pour juger que l'Idylle de *Coutel* a un caractere original. La voici afin qu'on puisse la comparer avec celle de Madame *Deshoulieres* dont les Œuvres sont entre les mains de tout le monde.

Hélas! petits Moutons, que vous êtes heureux!
Vous paissez dans nos champs sans souci, sans allarmes;
Sitôt qu'êtes aymés, vous êtes amoureux;
Vous ne sçavez que c'est de répandre des larmes.

Vous ne formez jamais d'inutiles desirs:
Vous suivez doucement les loix de la nature;
Vous avez sans douleur tous ses plus grands plaisirs;
Exempt de passions qui causent la torture.

Nous sommes malheureux, les ayant parmi nous;
Car quoique nous ayons la raison en partage,
Cette même raison que n'avez point chez vous,
Nous réduit bien souvent dans un dur esclavage.

N'en soyez point jaloux, innocens animaux:
Contre tant d'ennemis ce n'est point un remède;
Elle fait, ou plutôt elle agrandit nos maux,
Lorsque dans un besoin nous implorons son ayde.

Elle promet beaucoup, & fait beaucoup de bruit;
Impuissante qu'elle est, elle est toujours sévère:
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit;
Et cependant partout on la craint, & révère.

Elle s'oppose à tout & ne surmonte rien ;
Vous devez beaucoup moins redouter la colere
Des loups, estans dessous l'abboy de votre chien
Que nous, nos sens gardés d'une telle chimere.

Ne vaut-il donc pas mieux, dans votre liberté,
Dans cette oisiveté, vivre comme vous faites ?
Et sans tant d'embarras, avec tranquillité,
Ne vaut-il pas bien mieux être comme vous êtes ?

A quoi bon les honneurs ? à quoi bon de l'esprit ?
Des biens de la fortune ? & ceux de la naissance ?
Ces prétendus trésors qui sont tant en crédit,
Ne valent pas le prix que vaut votre indolence.

Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels ;
Par eux plus d'un remord nous afflige & nous ronge :
Nous voulons les garder, & les rendre éternels,
Sans penser qu'eux & nous passerons comme un songe.

Il n'est rien d'assuré dans ce vaste Univers,
Tout y est inconstant, & rien qui soit solide,
La fortune suivant ses caprices divers,
Fait, défait ici-bas, & tout elle décide.

Notre prudence est vaine au moindre de ses coups.
Petits Moutons, paissez sans regle & sans science :
Vous êtes plus heureux & plus sages que nous,
Quoiqu'en puisse jaser la trompeuse apparence.

Il y a plusieurs autres piéces dans les *Promena-des de Coutel* qui ne sont pas indignes de figurer

à côté de celle-là, témoin ce morceau tiré d'une de ses élégies.

Croyez-vous tout de bon que ce Dieu des batailles,
Qui se fait des remparts de mille funérailles,
Qui donne des combats & séme des lauriers,
N'aime que le tonnerre & les travaux guerriers ?

COUTURE, [*Jean-Baptiste*] Professeur d'Éloquence au Collége Royal, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né dans le Diocèse de Bayeux en 1651, mort en 1728.

Les *Mémoires* de l'Académie dont il étoit membre, contiennent plusieurs de ses *Dissertations* sur divers sujets qui ont rapport à la vie privée des Romains; elles sont pleines d'érudition & de raisonnemens très-solides. Une preuve certaine que nous dégénérons en tout, c'est qu'on remarque en lisant les *Mémoires* de cette Académie, que plus on s'éloigne des tems de sa fondation, plus les Dissertations deviennent foibles, maigres, stériles; cependant en matiere d'érudition, le progrès du tems doit augmenter les richesses : tout dépend de savoir les recueillir, & d'employer le travail nécessaire pour en faire un bon usage.

COYER, [*N.*] Abbé, né à Baume-les-Nones en Franche-Comté.

Ses *Bagatelles morales* ont eu d'abord le plus

grand succès, mais l'examen a bientôt fait connoître que ce n'étoient que des bagatelles. L'unique maniere de M. l'Abbé *Coyer* pour traiter les sujets graves, est l'ironie, maniere qui perd sous sa plume la plus grande partie de son effet, parce qu'elle est trop continue & trop uniforme. Il faut beaucoup de finesse & de variété pour ne point nuire à son sujet, quand on veut être toujours plaisant.

Cet Art veut sur tout autre un suprême mérite.

a dit *la Fontaine*. Nous pensons cependant que ce n'est pas toujours le vrai moyen d'instruire, & que ce seroit abuser de cette maxime d'*Horace*, *ridiculum acri*. . . . , que de l'appliquer sans choix aux choses les plus respectables, sans songer qu'il y a bien loin de l'ironie à ce ridicule vif & tranchant qui corrige sans énerver la morale. Quoi qu'il en soit, M. l'Abbé *Coyer* a le mérite de la bonne intention; s'il n'a pas en partage la force & la solidité, il a du moins cette légéreté, cet agrément qui le distinguent des Moralistes ennuyeux, sans le placer parmi les grands Moralistes. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est d'avoir écrit la vie du grand *Sobieski*, à peu-près comme il a écrit ses *Bagatelles*; ce n'est pas que cet Ouvrage ait le même ton de plaisanterie; mais il n'a pas non plus celui qui convient

convient à l'histoire ; c'est-à-dire, l'ordre, la netteté, la dignité & la critique. Dans son Livre qui a pour titre *De la Prédication*, il est encore, & plus hors de propos qu'ailleurs, l'homme aux bagatelles.

1. CRÉBILLON, [*Prosper* JOLYOT DE] de l'Académie Françoise, né à Dijon en 1674, mort à Paris en 1762.

Avant lui notre Scène tragique retraçoit *Sophocle* & *Euripide* ; il nous manquoit *Eschyle*, & M. de *Crébillon* ne nous a rien laissé envier à la Grece. *Corneille* avoit élevé le cœur de l'homme, *Racine* l'avoit attendri, *Crébillon* y a répandu cette terreur ; un des plus grands & peut-être le premier ressort de l'art de *Melpomene*. Son pinceau vraiment tragique l'éleve au-dessus de tous ceux qui ont cultivé après lui & même de son tems ce genre de Poésie où il est si difficile de réussir. Sans être sublime comme l'Auteur de *Cinna*, sans être naturel & tendre comme celui de *Phédre*, il s'est fait un genre particulier qu'il ne doit qu'à lui-même, & où il excelle. Envain chercheroit-on dans ses Tragédies une versification brillante, une harmonie flatteuse, une diction toujours pure ; emporté par son génie, il s'est peu occupé des accessoires, & l'inspiration qui l'animoit étoit su-

périeure à ces ressources. Il n'a voulu qu'effrayer, ébranler, terrasser, & il y a admirablement réussi. Ses peintures sont peu gracieuses, mais elles sont hardies; ses images sont lugubres, mais elles saisissent l'ame & la subjuguent; ses pensées ne sont pas philosophiques, mais elles sont vives & pleines d'énergie; sa versification est quelquefois rude, mais elle est toujours mâle & vigoureuse.

La Tragédie d'*Idomenée* fut son début, & annonça cette touche sombre qui devoit se développer dans la suite avec encore plus de vigueur & de génie. *Atrée & Thiêste*, *Radamiste & Zénobie* mirent le comble à sa gloire, & firent connoître que *Corneille* & *Racine* avoient trouvé un successeur.

Nous ne parlons pas de ses autres Tragédies: on y voit constamment briller le grand maître au milieu même des défauts qu'on lui reproche & qu'on a un peu trop exagérés. Ce n'est pas d'après quelques légeres imperfections presque inévitables, surtout dans le genre tragique, qu'on doit chercher à obscurcir la gloire des hommes de génie. Si M. de *Voltaire* eût été convaincu de cette maxime, il se seroit épargné le blâme d'une critique injuste à l'égard d'un homme qu'il s'est toujours forcé d'atteindre & qu'il avoit si fort loué de son vivant. L'émulation devient un vice,

quand au lieu de produire le succès, elle ne fait naître que la jalousie & la haine contre ceux qu'on ne peut égaler. Cet Ecrivain eut donc mieux fait de se dispenser de publier un prétendu *Eloge de M. de Crébillon*, où ses mœurs ne sont pas plus ménagées que ses talens. Que pouvoit-il se proposer dans un pareil Libelle d'autant plus odieux qu'il parut dans le tems que la Nation étoit occupée à élever un monument à la gloire de ce célebre Tragique ? A-t-il cru en imposer au Public par une tournure artificieuse qui n'étoit que plus révoltante & qui ôtoit tout crédit à son jugement? N'eût-il pas mieux fait de convenir que dans la carriere du Théâtre il avoit suivi la route que son génie lui permettoit de suivre, & que M. de *Crébillon*, en se livrant au sien, étoit digne d'une gloire à laquelle il ne pouvoit prétendre lui-même malgré ses efforts? C'est renverser les notions du goût, que de vouloir dégrader les genres pour lesquels on n'a point de génie, & c'est outrager la raison, que de répandre sur ses rivaux les vapeurs de l'envie qui retournent bientôt sur celui qui les a soufflées.

2. CRÉBILLON, [*Claude-Prosper* JOLYOT DE] fils du précédent, né à Paris en 1707.

La plûpart de ses Ouvrages ne sont gueres

lus aujourd'hui que par de jeunes Officiers dans les garnisons, & n'ont dû leur célébrité qu'à la licence & à la malignité qui en font le principal caractere. Avec de l'esprit, de l'imagination & la connoissance du monde, M. de *Crébillon* auroit pu enrichir la République des Lettres par des travaux estimables. Il n'auroit pas à la vérité acquis autant de gloire que son pere dont les talens étoient supérieurs aux siens ; mais il auroit évité le blâme d'avoir préféré le coupable plaisir d'amuser le libertinage & la frivolité, au mérite solide de donner des productions décentes & utiles. Il n'avoit qu'à mieux choisir ses sujets. Quel peut être le fruit de ces Romans dont un ton cavalier & cynique fait le principal ornement ? On les achete d'abord avec empressement, on les lit par curiosité ; bientôt après un honnête homme n'ose convenir qu'il les a lus, & on finit enfin par les payer du mépris qu'ils méritent.

Il faut encore remarquer que la Littérature perd autant que les mœurs dans ces sortes de productions. Est-il facile de bien écrire, quand on fait parler le vice ? Non : & les Ouvrages de M. de *Crébillon* en sont la preuve : *Tanzaï*, *le Sopha*, &c. n'ont pas même le mérite du style. Il n'est jamais meilleur Ecrivain que lorsque l'honnêteté guide sa plume. Aussi ses *Lettres de la Marquise de* ***

ſont-elles mieux écrites & plus agréables que ſes autres Romans. L'Auteur y développe avec art les plus ſecrets reſſorts des paſſions ; tous les mouvemens d'un cœur entraîné par la tendreſſe y ſont peints avec naturel, intérêt & variété. C'eſt à ce ton, c'eſt à ce ſtyle que M. de *Crébillon* auroit dû s'attacher par préférence. Le Public eût joui alors ſans danger du fruit de ſes talens, & ſes tableaux n'auroient pas reſſemblé à ceux des Peintres de nudités dont il faut dérober les Ouvrages à tous les yeux.

CREVIER, [*Jean-Baptiſte-Louis*] ancien Profeſſeur de Rhétorique au Collége de Beauvais, né à Paris en 1692, mort dans la même ville en 1765, continuateur de l'Hiſtoire Romaine de M. *Rollin*, mais inférieur à ſon maître. M. *le Beau* lui eſt auſſi très-ſupérieur dans l'*Hiſtoire du bas Empire* qu'on peut regarder comme la continuation de l'Ouvrage de M. *Crévier*. Ce n'eſt pas qu'il manque d'ordre dans la diſtribution des faits ; qu'on ne trouve des penſées juſtes, des réflexions utiles, des ſentimens vertueux dans le cours de ſa narration ; mais ſon ſtyle eſt peſant, diffus, preſque toujours négligé, vicieux, & rampant. Après avoir enſeigné pendant plus de vingt ans la Rhétorique, il eſt étonnant que cet Ecrivain paroiſſe avoir perdu totalement de vue cette réfle-

xion de *Longin* » : rien n'avilit autant le Discours
» que les termes bas & vicieux ; ce sont comme
» autant de taches & de marques honteuses qui
» flétrissent l'expression.

CROIX-DU-MAINE, [*François* GRUDÉ DE LA] né dans le Maine en 1552, mort à Toulouse en 1592.

Sa *Bibliothéque Françoise* est le premier Ouvrage qui ait paru en ce genre ; il suppose beaucoup de travail, beaucoup de recherches, mais les inexactitudes en affoiblissent le mérite. On lui doit cependant de l'indulgence, parcequ'il a ouvert une carriere, & c'est beaucoup.

CUJAS, [*Jacques*] Professeur en Droit, né à Toulouse en 1520, mort à Bourges en 1590, peut être regardé comme le Restaurateur de la Jurisprudence parmi nous. Il avoit un esprit pénétrant & fécond, une facilité étonnante pour tout apprendre & tout retenir, l'art de développer & de communiquer ses idées, ce qui l'a rendu à juste titre un des plus célébres Professeurs en Droit que la France ait eu. On remarque dans ses Ouvrages le même caractère d'esprit qui présidoit à ses leçons, même profondeur dans les idées, même clarté dans les expressions,

même ordre dans les matieres, même érudition dans les discussions.

Cujas avoit une trempe d'ame qui pouvoit le rendre encore plus estimable que ses talens ; non-seulement il aidoit de ses lumieres ses écoliers, mais il soutenoit par ses dons l'émulation de ceux qui, nés avec de l'esprit, n'avoient pas de quoi faire les frais nécessaires pour leurs études ; générosité qui le fit nommer *le Pere des Etudians.* Son nom est si révéré en Allemagne, que les Professeurs se découvrent lorsqu'ils le citent dans leurs leçons.



D.

1. DACIER, [*Anne*] fille du savant M. *le Fevre*, & femme de M. *Dacier*, née à Saumur en 1651, morte à Paris en 1720, a été peut-être la femme la plus savante ou la plus érudite que la France ait produit. Personne n'entendoit mieux qu'elle le Grec & le Latin. Ses Commentaires sur plusieurs Auteurs, ses Traductions de l'*Iliade* & de l'*Odyssée d'Homere*, des Poésies d'*Anacréon* & de *Sapho*, du *Plutus* & des *Nuées d'Aristophane*, de l'*Amphitrion*, de l'*Epidicus* & du *Rudens* de *Plaute*, de toutes les Comédies qui nous restent de *Térence*, des Réflexions morales de l'Empereur *Marc-Aurele*, établiroient solidement la réputation d'un docte & excellent Ecrivain ; à plus forte raison doivent-ils immortaliser une femme qui a rendu de si grands services à la Littérature. Sa Traduction de l'Iliade est de l'Odyssée d'*Homere* est la meilleure de toutes celles qu'on a faites & celle qui se fait lire avec plus de plaisir, pourvu qu'on ne s'attache pas à la trop abondante érudition contenue dans les notes.

On ne doit pas s'étonner qu'avec tant de mé-

rite, Madame *Dacier* se soit attirée l'admiration de tous les grands Littérateurs du siecle dernier. *Boileau* lui dit au sujet de sa Traduction d'*Anacréon*, que personne ne devoit entreprendre de traduire ce Poëte après elle, même en vers. Un Savant d'Allemagne la pria d'inscrire son nom avec une sentence parmi ceux des Hommes célébres qu'il avoit vus dans ses Voyages. Madame *Dacier*, après avoir long-tems résisté, se rendit à la priere de l'Etranger & écrivit son nom avec un vers de *Sophocle* dont le sens est, que *le silence est l'ornement des femmes*. Ce choix annonçoit sa modestie; elle auroit dû s'en ressouvenir plus particuliérement dans la dispute au sujet des Anciens & des Modernes où elle montra un peu trop de vivacité. Elle se seroit épargnée le juste reproche qu'on lui a fait de n'avoir pas été aussi polie, que M. de *la Mothe* son adversaire; ce qui fit dire avec raison que celui-ci écrivoit comme une femme galante pleine d'esprit, & Madame *Dacier* comme un Pédant de Collége. On doit cependant pardonner quelque chose à son zèle pour une bonne cause. Les Auteurs qu'elle défendoit avec tant d'intrépidité, exigeoient ce tribut de la justesse de son esprit & de la bonté de son goût. Il est tant de femmes qui s'enthousiasment si mal à propos pour de minces Littérateurs qu'elles veu-

lent mettre à la mode ! Ce bizarre enthousiasme les porte à tant d'intrigues, à tant de manéges, à tant de folles déclamations qui ne changent point les sentimens, que celle-ci mérite une gloire particuliere d'avoir consacré sa plume à la défense des Héros des siecles passés & vraisemblablement des siecles à venir.

2. DACIER, [*André*] de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions, né à Castres en 1651, mort en 1722.

Ce n'est pas du génie & du goût qu'il faut chercher dans ses Ouvrages ; de la littérature & de l'érudition, voilà ce qui l'associe aux Savans qui ont rendu service aux Lettres. Il auroit pu leur être plus utile, s'il se fût un peu défié de la démangeaison de tout expliquer & de tout admirer. Sa Traduction d'*Horace* n'est guères estimable que par les remarques qui l'accompagnent ; on en trouve beaucoup de curieuses & d'instructives, parmi un plus grand nombre d'inutiles & de diffuses, fruit ordinaire d'un savoir qui ne veut que s'étaler. On sait qu'il a aussi traduit *Théocrite*, quelques Pièces de *Sophocle*, la Poétique d'*Aristote*, quelques Dialogues de *Platon*, tout *Hypocrate*, les Œuvres de *Plutarque*, Ouvrages dont la plûpart ne sont recherchés que

pour les notes. Il a fait encore des Obsèrvations sur *Longin* que *Boileau* jugea dignes d'être insérées dans la Traduction qu'il donna de ce Rhéteur.

Gaston, Duc d'Orléans, disoit plaisamment à l'occasion du mariage d'un Auteur pauvre avec une Demoiselle qui n'étoit pas riche, *que la faim & la soif se marioient ensemble.* M. de *Bauval* dit au sujet de celui de M. *Dacier* avec Mlle *le Fevre*, *c'est l'union du Grec & du Latin.* Leur postérité n'a pas été heureuse, car ces deux langues sont aujourd'hui fort négligées parmi nous.

DAGUESSEAU, [*Henri-François*] Chancelier de France, *voyez* AGUESSEAU.

DAILLÉ, [*Jean*] Ministre Protestant, né à Chatellerault en 1594, mort à Paris en 1670, a beaucoup écrit sur la Religion & sur divers sujets de controverse. Il a laissé dix-huit volumes de *Sermons*, qui sont plutôt des Commentaires sur l'Ecriture sainte, que des Discours d'éloquence. *Bayle* prétend qu'ils sont d'une grande netteté, soit pour l'expression, soit pour l'arrangement des matieres. Nous aimons mieux le croire que de les lire pour en décider.

DAINE, [*Marius-Jean-Baptiste-Nicolas*]

Maître des Requêtes, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, né à Paris en 17...

Il a plus de goût pour les Lettres que d'ardeur à les cultiver. Quelques morceaux des Poésies de *Pope* qu'il a traduits avec autant d'élégance que de force & de précision, font connoître de quoi il feroit capable, si des occupations importantes lui permettoient plus de délassemens. Mais on peut se dispenser d'exiger des hommes en place des choses belles & agréables; ils sont obligés d'en faire de bonnes & d'utiles, & M. *Daine* réunit sur ce dernier objet les suffrages de la Province, dont le Roi lui a confié l'administration.

DAIRE, [*Louis-François*] Bibliothécaire des Célestins de Paris, né à Amiens en 1713.

Ses Pièces fugitives ne prouvent pas qu'il ait du talent pour la Poésie; ses Histoires particulieres de quelques Villes prouvent son travail & son érudition, & pas toujours son goût & sa méthode, mais son *Dictionnaire des Epithetes Françoises* prouve invinciblement sa patience.

DALIBRAY, [*Charles* VION] né à Paris, mort en 1654, Poëte dont tous les Vers sont oubliés, excepté une Epigramme contre *Montmor*,

fameux Parasite. Cette Epigramme beaucoup trop libre est néanmoins piquante par sa singularité. Nous ne la rapporterons point, parcequ'elle est fort connue ; nous avertissons seulement qu'elle est défigurée dans beaucoup de Compilations & dans celle, entre autres, qui a pour titre, *nouveau Dictionnaire historique*, Ouvrage plein d'erreurs, de fautes & de confusion.

DANCHET, [*Antoine*] de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions, né à Riom en Auvergne en 1671, mort à Paris en 1748.

On peut dire qu'il est parmi les Poëtes, ce qu'un Lieutenant est dans un Régiment; il a beaucoup de soldats au-dessous de lui, & plusieurs Officiers au-dessus.

Danchet n'a fait que passer rapidement sur la Scène Tragique, & ne devoit pas en effet y figurer longtems, du moins avec avantage. Il a eu plus de succès sur le Théâtre de l'Opéra où l'on joue encore plusieurs de ses Drames lyriques, dont le succès est dû en partie à la Musique de *Campra*.

On ne doit jamais prétendre à un rang brillant & solide sur le Parnasse avec une poésie foible, traînante, dépourvue d'images & de coloris ; telle est celle de M. *Danchet*, qui n'a en sa faveur

que de l'aisance, un peu d'harmonie & beaucoup de molesse. Ses Tragédies lyriques sont fort inférieures à ses Ballets; aussi est-ce à ces derniers qu'il doit la réputation qu'il conserve encore pour les Amateurs de l'Opéra.

Si les Littérateurs exacts ne sont pas obligés d'avoir une grande estime pour ses talens, les gens sages doivent au moins rendre justice à l'honnetteté de ses sentimens. Il ne se permit jamais un seul vers satyrique au milieu des Critiques, des Epigrammes & des Brocards, que la médiocrité de ses Tragédies lyriques lui attira. Un de ses Rivaux l'ayant outragé dans un Pamphlet indécent, il se contenta de lui répondre par une épigramme très-piquante qu'il lui envoya, en lui déclarant que personne ne la verroit. Son but étoit seulement de lui faire connoître combien il est facile & honteux de montrer de l'esprit en employant les armes de la Satyre personnelle.

Il avoit encore beaucoup de zèle pour les Jeunes-Gens qui cultivoient les Lettres; ses conseils ne leur étoient jamais refusés. C'est sans doute en conséquence de ce zèle connu, qu'un Jeune-homme alla un jour le consulter sur une Elégie qu'il avoit composée sur les disgraces de sa Maîtresse. L'Elégie commençoit ainsi:

Maison, qui renfermez l'objet de mon amour,

Danchet l'arrêta au début, & lui dit, *Maison* est un mot trop foible ; il faudroit mettre *Palais*, *Beau Lieu*, &c. Le jeune Poëte répondit, oui, mais c'est une maison de force ; en ce cas-là, répliqua *Danchet*, le mot est assez bon.

On a eu tort de mettre cette Anecdote sur le compte de M. *Piron*.

DANCOURT, [*Florent* CARTON] né à Fontainebleau en 1661, mort à Courcelles-le-Roi en Berry en 1725.

Ses talens pour le Barreau l'auroient rendu célébre ; mais sa passion pour une Comédienne * l'engagea dans une autre carriere où il ne s'est pas acquis moins de gloire. Son Théâtre comique annonce dans presque toutes les Piéces un génie qui égale quelquefois celui de *Moliere*, & qui en auroit approché plus constamment, si la trop grande facilité de *Dancourt* ne l'eût souvent jetté dans la negligence & l'incorrection. Quand il veut tirer parti de ses talens, son style est naturel, vif, agréable, plein de force comique, & son Dialogue plein d'adresse & de légéreté.

---

* *Therese le Noir de la Thorilliere.*

On sait que cet Auteur qui étoit également Acteur, fut pendant tout le tems qu'il resta sur le Théâtre, le harangueur ordinaire de la troupe. *Louis XIV* prenoit plaisir à lui entendre lire ses ouvrages, & l'honoroit d'une bienveillance particuliere; Madame de *Montespan* étoit seule admise à ces lectures. On rapporte que ce Comédien s'étant un jour trouvé mal dans l'appartement du Roi, à cause de la chaleur extrême occasionnée par un grand feu, le Monarque prit lui-même la peine d'ouvrir une fenêtre pour lui procurer de l'air.

Dans une autre circonstance, *Dancourt* étant sur le point de tomber dans un escalier qu'il ne voyoit pas, le même Monarque à qui il parloit dans ce moment le retint par le bras, en lui disant : *Prenez garde, Dancourt, vous allez tomber*; puis se retournant vers les Seigneurs qui l'environnoient; *il faut convenir*, leur dit-il, *que cet homme parle bien.* En effet, les agrémens de sa conversation égaloient les charmes de son style. Plusieurs Princes s'empresserent de le combler de bienfaits. L'Electeur de Baviere lui fit un jour présent d'un diamant de mille pistoles. Ces anecdotes sont connues, mais elles tiennent au talent de l'Auteur; c'est pourquoi nous n'avons pas voulu les passer sous silence.

DANET,

DANET, [*Pierre*] Abbé de *St. Nicolas* de Verdun, mort à Paris en 1709.

Tant que la Langue latine sera cultivée parmi nous, on sentira l'utilité de ses Dictionnaires François-Latin, & Latin-François. Ils furent tous deux composés pour l'instruction du Dauphin fils de *Louis XIV*. Ceux qui ont travaillé depuis à des ouvrages classiques en ont senti toute l'utilité. Si jamais cette partie de l'éducation est négligée parmi nous, ce ne sera pas faute de secours. L'esprit de systême qui s'étend sur l'étude des Langues, comme sur toutes les autres Sciences, pourra bien condamner la méthode des Anciens; mais la Raison & l'expérience forceront toujours d'y revenir.

On a encore de M. l'Abbé *Danet* un Dictionnaire des Antiquités Grecques & Romaines, où l'on trouve beaucoup de recherches qui en ont épargné à ceux qui ont travaillé depuis sur le même objet.

1. DANGEAU, [*Louis* DE COURCILLON DE] Abbé de Fontaine, de l'Académie Françoise, né à Paris en 1643, mort dans la même ville en 1723.

Les Lettres qu'il aimoit avec passion lui font

redevables de plusieurs *Méthodes* beaucoup plus nettes & plus faciles que les anciennes pour apprendre l'Histoire, la Géographie, les Généalogies, le Blason, &c. Il a composé sur ces différentes parties des Traités fort estimés, mais très-rares, parce qu'il les faisoit imprimer lui-même, & avoit soin qu'on n'en tirât que très-peu d'Exemplaires.

2. DANGEAU, [*Philippe* DE COURCILLON, Marquis DE] frere du précédent, de l'Académie Françoise, & de celle des Sciences, né en 1638, mort à Paris en 1720.

Il doit sa célébrité à des *Mémoires* manuscrits, où M. de *Voltaire*, M. le Président *Hénault* & M. de *la Beaumelle* ont puisé bien des anecdotes. Il est très-vraisemblable que M. le Marquis de *Dangeau*, un des Seigneurs les plus accrédités à la Cour de *Louis XIV*, ait pu éclaircir beaucoup de faits, donner le nœud de certaines intrigues, & dévoiler les ressorts de la plûpart des événemens de son tems; mais une chose inconciliable, c'est de voir M. de *Voltaire*, tantôt le citer pour appuyer ce qu'il dit dans son *Siecle de Louis XIV*, tantôt rejetter son témoignage, en attribuant à un *Valet de Chambre imbécille* les Mémoires qui portent son nom. Si M. de *Voltaire*

a toujours cru que ces Mémoires fussent l'ouvrage d'un *Valet de Chambre*, pourquoi en faire son cheval de bataille dans tant d'occasions ? C'est vouloir créer des Êtres & les détruire à son gré ; & ce n'est pas avec de pareilles ressources qu'on peut prétendre à la gloire de dire la vérité, & à celle de bien écrire l'Histoire.

DANIEL, [*Gabriel*] Jésuite, Historiographe de France, né à Rouen en 1649, mort à Paris en 1728.

Avant de travailler à l'Histoire de France, il avoit composé plusieurs Ouvrages, entr'autres, une *Réponse* aux Lettres Provinciales. On croira aisément que cette Réponse ne fut point accueillie comme les Lettres l'avoient été. Si le P. *Daniel* prétendoit avoir pour lui la Raison & la Vérité, son adversaire avoit eu en sa faveur, ce qui a plus d'ascendant sur l'esprit des hommes, les armes du ridicule & de la bonne plaisanterie. D'ailleurs l'impression étoit déjà faite & irrévocable ; le Jésuite ne répondit en effet au Satyrique de Port-Royal que long-tems après la publication des Provinciales, & les esprits étoient prévenus.

L'*Histoire de France* est ce qui établit à juste titre la célébrité du P. *Daniel*. M. de *Voltaire* en trouve *le Style trop foible* ; il ajoute que l'*Au-*

teur n'intéresse pas, qu'il n'est pas Peintre *. Il est vrai qu'on chercheroit en vain dans le P. *Daniel* l'abondance des images, la vivacité des peintures, l'appareil des sentences, la force & l'énergie de l'expression. Cet Ecrivain n'a d'autre mérite que celui de la méthode, de la simplicité, de l'exactitude & de la clarté; mais M. de *Voltaire*, en bon juge du style historique, n'auroit-il pas dû préférer ces qualités au brillant, à l'enthousiasme, à l'esprit de système qui forment précisément les mauvais Historiens? Pouvoit-il ignorer que le premier devoir d'un Historiographe est d'être en garde contre son imagination; qu'un esprit réfléchi est plus judicieux qu'un esprit plein de chaleur; qu'il est plus essentiel de s'occuper à chercher, à démêler, à établir, à présenter la vérité, qu'à la défigurer en la chargeant d'ornemens; qu'une histoire doit être regardée comme irréprochable, quand la narration est claire, suivie & exacte, quand les faits n'offrent rien de falsifié ou d'exagéré, le style rien d'artificieux & de passionné, la chronologie rien d'obscur ni d'embrouillé? Si ces loix, indispensables pour être bon Historien, ne s'accordent pas avec les principes qu'il s'est fait à lui-même dans son

* Catalogue des Ecrivains du Siecle de Louis XIV.

Essai sur l'Histoire générale, dans son Histoire de *Charles XII*; dans celle du *Czar Pierre I*, on ne peut conclure autre chose, si ce n'est que les Ouvrages que nous venons de nommer ne sont pas des Histoires, & que celui du P. *Daniel* en est véritablement une, & ajouter avec M. de *Voltaire* lui-même, que cet Historien *est instruit, exact, sage & vrai, & que l'on n'a pas d'Histoire de France préférable à la sienne* *. M. le Président *Hénault* à qui on peut s'en rapporter sur cette matiere, a justifié le P. *Daniel* de la partialité qu'on lui a imputée. *Cet Historien*, dit-il, *est plus impartial & plus instruit que beaucoup de gens ne l'ont cru.* Cet Eloge n'empêche pas qu'il n'y ait quelques imperfections dans son Histoire: ces sortes d'ouvrages ne deviennent parfaits qu'avec le tems qui offre chaque jour de nouvelles découvertes; le meilleur ne sauroit être que celui qui a le moins de défauts. Le P. *Griffet* en donna une nouvelle Edition en 1756, à laquelle il fit des changemens considérables que le P. *Daniel* auroit fait lui-même, s'il eut vécu assez de tems pour tirer parti des nouveaux secours historiques qui ont facilité & enrichi le travail de son Editeur.

* Même Ouvrage & même Article que ci-devant.

DAQUIN, Docteur en Médecine, né à Paris, Auteur de plusieurs petites Brochures pleines d'héréfies en matiere de goût & de jugement; il s'y. tuè à loüer M. de *Fontenelle* qui ne dut pas être fort fensible à la tournure & au ftyle de fes éloges. Les *Lettres du Chevalier d'Her**** y font trouvées admirables. Qu'on juge après cela du cas qu'on doit faire d'une *Epitre fur la corruption du goût*, compofée par ce même Auteur. Voici une de fes anecdotes fur M. de *Fontenelle*; elle donnera une idée de fa maniere de narrer ». Un » Etranger entrant dans Paris, demande à la » Barriere la demeure de M. de *Fontenelle*. » Curieux *au dernier point* de voir cet homme » illuftre, les Commis, *fort embarraffés*, & ne » pouvant *réfoudre la difficulté*, lui difent *nette-* » *ment* qu'ils n'en favent rien. Comment, reprit » avec colere l'Etranger, vous n'en favez rien! » Vous voulez donc vous mocquer de moi! Non » Monfieur, difent *humblement* les Commis. Ah! » *c'eft affreux*, s'écrie-t-il *plus en colere que ja-* » *mais*; il ne fera pas dit que vous me célerez plus » longtems la demeure de ce grand homme. Déjà » il *s'apprêtoit à battre* ces pauvres gens; il ne *fe* » *pouvoit plus* retenir; on vient au fecours & *l'af-* » *faire* n'alla pas plus loin. L'Etranger furieux

» continue son chemin, en ne cessant de répéter
» *Quoi donc, aux Barrieres ne pas savoir la de-*
» *meure de M. de Fontenelle! Quelle ignorance!*
» *C'est un homme connu par tout l'Univers.*

M. *Daquin* a fait encore d'autres Lettres qu'il a intitulées, on ne sait trop pourquoi; *Siecle littéraire de Louis XV*, dans lesquelles on trouve des vers de sa façon qui sont inférieurs même à sa Prose, ce qui a fait dire à bien des gens qu'il auroit mieux valu pour sa gloire qu'il se fût uniquement attaché à l'étude de la Médecine.

DAUCOURT, [GODART] Fermier Général, né à Langres en 17...

On a de lui d'agréables bagatelles qui marquent un Auteur plein de goût & ennemi du mauvais. Il a travaillé pour le Théâtre François & pour le Théâtre Italien, en société avec des Gens d'esprit, & ses Pièces ont fait plaisir dans leur nouveauté. On lui attribue un petit Roman intitulé *Mémoires Turques*, Ouvrage trop libre, mais plein d'intérêt, & dont la seconde partie renferme une excellente critique de nos mœurs. Le style en est vif, élégant & facile.

DEBEAUVAIS, [N.] Grand-Vicaire &

Chanoine de Noyon, Prédicateur du Roi, né en Basse-Normandie en 1733.

L'*Oraison funèbre de l'Infant Dom Philippe Duc de Parme*, annonce des talens pour l'Eloquence & sur-tout l'art si précieux & si rare aujourd'hui d'intéresser par le sentiment. L'Orateur a sçu tirer avec finesse le plus grand parti des circonstances & trouver le moyen de faire aimer son Héros, par l'adresse des détails & un ton de naturel & de sensibilité qui lui est particulier. Son *Panégyrique de St. Louis*, & ses Sermons qui ne sont point imprimés, portent le même caractère. Il est à propos de remarquer qu'en sacrifiant au goût du siecle, M. l'Abbé *de Beauvais* n'a pas à se reprocher comme tant d'autres, d'affoiblir la majesté de la Religion. Sa maniere est plutôt d'attacher par les peintures que par le raisonnement, & l'on sent que l'élévation & le courage des pensées, la noblesse & l'énergie des expressions, la vigueur & la vérité des tableaux, sont très-capables d'y suppléer. Ceux qui l'ont entendu, ont donc raison de le placer parmi ces Prédicateurs, qui, laissant aux autres le soin de prouver les Dogmes de la Religion, se bornent à un objet non moins estimable & plus utile peut-être, celui d'en développer la morale, d'en faire aimer les devoirs & respecter l'autorité.

DEBEZ, [*Ferrand*] Recteur de l'Université de Paris, sa patrie, né en 1528, mort en 1581, contribua par ses lumieres à dissiper parmi nous les ténébres de l'ignorance & de la barbarie. Il enseigna avec applaudissement les Humanités à Nîmes, à Reims & à Paris. Ce ne sera pas la lecture de ses Poésies qui nous donnera une grande idée de ses talens; elles font seulement juger qu'il étoit fort versé dans la Littérature Grecque & Latine, & c'étoit beaucoup pour un tems où notre Poésie n'étoit pas encore formée par les grands modeles.

DECLAUSTRE, [*André*] Abbé, né à Lyon, Auteur d'une *Table* du Journal des Savans très-bien faite, mais trop longue. Elle est en 10 volumes in-4. & n'en seroit que meilleure, si elle étoit réduite à quatre. On a encore de lui une Histoire de *Thamas-Kouli-Kan*, dont il faut pardonner au style en faveur des détails qu'elle présente.

DELAHARPE, [*N.*] né à Paris. Ceux qui ont écrit contre lui en ont fait un Pigmée, & ses Partisans n'ont pas craint d'en faire un Géant. Les premiers lui ôtent presque tout son mérite

littéraire; les autres l'annoncent comme un Poëte merveilleux, un excellent Ecrivain, un Traducteur incomparable.

Il nous semble à nous, qui n'approuvons ni l'excès du blâme, ni celui de l'enthousiasme, que les louanges sont aussi outrées que les critiques.

Nous conviendrons que M. *Delaharpe* a beaucoup d'esprit, mais nous dirons en même tems que cet esprit n'est pas encore mûr & ne sauroit suppléer au génie qui paroît lui manquer; qu'il a beaucoup de talent, mais de ce talent qui a besoin d'être dirigé par le goût & le travail; nous lui accorderons des connoissances, mais de ces connoissances qui ne sont ni profondes ni difficiles à acquérir : & l'examen de ses Ouvrages viendra à l'appui de ce jugement impartial.

Ses *Héroïdes* offrent de la facilité, de la douceur dans la versification, quelques pensées heureuses, c'est à-peu-près à quoi se réduit tout leur mérite : elles sont écrites sans variété, sans chaleur, sans mouvemens, d'un style décousu; voilà les défauts que nous y découvrons.

Ses Tragédies, à le bien prendre, n'offrent que des morceaux; ôtez le quatrieme Acte à *Warvick*, presque tout le reste est d'une langueur insupportable. *Timoléon*, *Gustave Vasa* sont

encore bien au-dessous de *Warwick*. Il faut donc en venir à cette *Mélanie*, tant vantée d'une part & tant déprimée de l'autre. Si on n'eût pas eu la témérité de la comparer aux bonnes Pièces de *Racine*, on auroit été plus indulgent pour les fautes qu'on y remarque. Tel est le fruit du zèle mal adroit de quelques Admirateurs aveugles; sans leurs applaudissemens outrés, on auroit fermé les yeux sur les défauts du plan, sur le peu d'énergie des caractères, sur la langueur de l'action, la petitesse des ressorts & sur le peu de vraisemblance des incidens & de la catastrophe. La facilité de la versification, le naturel du dialogue, quelques situations touchantes, quelques sentimens assez vifs l'auroient fait regarder comme un de ces Drames qu'on doit accueillir avec indulgence dans la disette où nous nous trouvons.

Quant à ses petites Poësies, l'Académie a bien pu couronner le Poëme *des Talens*; mais ses suffrages n'ont pu élever cette Pièce au-dessus de la médiocrité, ou, pour mieux dire; écrite sans dessein, sans correction, en vers détachés & prosaïques, pleine de maximes rebattues & sans vigueur, elle n'a fait que mieux connoître que l'Académie n'étoit point infaillible, ou que les Concurrens de M. *Delaharpe* avoient moins de

Protecteurs que lui, ou que ces Concurrens étoient les plus minces Poëtes du tems présent. Les autres Pièces fugitives de M. *Delaharpe* ne sont pas supérieures à celle-ci, & n'obtiendront jamais les couronnes d'aucune Académie, que dans un des trois incidens dont nous venons de parler.

Quant à ses Ouvrages en prose, il a mis à la tête de sa *Traduction de Suétone* un Discours qu'on peut louer à juste titre & pour le fond des choses & pour la maniere dont elles sont exprimées. Le cours de l'Ouvrage est aussi très-bien écrit, à l'inexactitude près qui vient sans doute de ce que l'Auteur n'a point assez étudié la langue Latine, avant de s'engager à traduire.

On pourroit se dispenser de donner des louanges à ses Eloges historiques & sur-tout à celui de l'illustre *Fénélon*, si la raison & la décence permettoient d'adopter ceux qu'on lui a prodigués avec tant de confiance dans le *Mercure*. M. *Delaharpe* s'est flatté sans doute que le Public ignoroit qu'il travaille à ce Journal, & a donné beau jeu à l'encensoir, entre ses mains ou celles de son ami. Pour en imposer avec plus d'adresse, il n'eût pas fallu s'exprimer avec tant d'emphase & dire en propres termes :

» De tous les sujets que l'Académie a propo-

» ses jusqu'ici, le plus délicat à traiter & le plus » beau à remplir, étoit peut-être l'Eloge de » *Fénélon*. Plus le Héros est aimé, plus on de- » voit attendre du Panégyriste .... Il paroît que » M. *Delaharpe* s'est tiré très-heureusement d'une » épreuve aussi difficile. On ne peut le louer » mieux en disant qu'il n'est pas au-dessous de » son sujet «.

La premiere partie de cette belle Période peut être vraie; mais on ne conviendra pas qu'il en soit de même de la seconde : il y aura toujours bien loin du Panégyriste à son Héros. On ajoute encore :

» Tous les genres d'éloquence se trouvent » réunis dans l'Eloge de *Fénélon* «.

C'est aux Connoisseurs à décider, sans s'en tenir aux décisions du *Mercure*, si le discours de M. *Delaharpe* mérite cette louange. Après la citation du début de ce discours prétendu si éloquent, on s'extasie, en s'écriant :

» Voilà la période françoise dans toute sa » beauté! Voilà le style des grands Maîtres ....

Il paroît que le Journaliste se connoît en belles Périodes, mais ce n'est pas assurément dans celle qui commence le Discours de M. *Delaharpe* qu'il a pu en trouver le modele. Comment parleroit-il de celles de *Bossuet*, de *Bourdaloue* & de plu-

ſieurs Orateurs auxquels on n'a pas encore tenté de comparer M. *Delaharpe* ?

Enfin après avoir dit avec les honnêtes gens « que cet Eloge eſt l'ouvrage d'un cœur très-» ſenſible & d'un eſprit très-élevé; après avoir » obſervé avec l'Académie qu'il n'étoit pas poſ-» ſible d'embraſſer un ſujet avec plus d'intérêt & » de force, ni d'écrire avec un goût plus ſûr; » que tous les charmes du ſtyle de *Fénélon* ſem-» blent s'être répandus ſur celui de l'Orateur qui » lui préſente les hommages de la poſtérité, on » finit par faire dire à M. de *Voltaire*, *c'eſt le génie du grand ſiecle paſſé, fondu dans la Philoſophie du ſiecle préſent.*

Si le génie du grand ſiecle paſſé eût été véritablement fondu dans l'Eloge hiſtorique de M. de *Fénélon*, il eût détourné l'Ecrivain de s'engager dans des matieres qu'il ne connoit pas, de traiter ſi légerement deux Prélats dont il devoit reſpecter les ſentimens ſans s'ingérer à les caractériſer d'une maniere qui les dénature, & à rendre l'Orateur très-répréhenſible aux yeux des *honnêtes gens* qui tiennent encore au grand & au bon génie du ſiecle paſſé; mais parceque ce génie a été fondu dans la Philoſophie du ſiecle préſent, la préſomption, la témérité, le ton dogmatique & déciſif, un ſtyle haché & découſu,

des pensées quelquefois obscures ou entortillées, se sont répandues dans l'Ouvrage, & n'y ont laissé rien de nombreux que la fameuse période du début; au lieu que le grand-Homme à qui l'Orateur présente les hommages de la postérité, a toujours été modeste, honnête, soutenu, brillant, lumineux, intéressant & accompli, parce qu'il eut dédaigné de fondre la Philosophie de notre siecle dans le génie de son grand siecle.

DELAIRE, [*Alexandre*] né à Bordeaux en 17....

Cet Auteur paroît avoir oublié son propre esprit, pour ne s'occuper que de l'esprit des autres; il n'a jamais donné que des *Esprits* étrangers, celui de St. *Evremont*, celui de *Montesquieu*, celui de *Bacon*, &c. Et soit modestie, soit amour décidé pour la compilation, il n'a laissé à personne l'occasion de donner le sien.

DELILLE, [*Jacques*] Abbé, Professeur de l'Université au College de la Marche, a débuté dans la carriere des Lettres par des Odes & des Epitres qui ne le distinguoient de ses Rivaux que par une versification heureuse & pittoresque. La vraie source de sa réputation littéraire est sa *Nouvelle Traduction en Vers des Géorgiques de*

Virgile, Ouvrage qui lui fait autant d'honneur auprès des esprits capables de sentir les difficultés qu'il avoit à vaincre, qu'il eût pu en recueillir d'un Ouvrage de son invention. En général il y paroît animé du feu de son modele. Il l'égale quelquefois; & on voit qu'il eût pu l'égaler plus souvent, si le génie de notre langue n'étoit point inférieur à celui de la langue de *Virgile*. Le Traducteur est surtout admirable dans les morceaux techniques qu'il rend avec autant de précision que d'élégance & de naturel.

Il seroit à souhaiter qu'il eût également réussi dans les morceaux de sentiment; on ne sauroit se dissimuler qu'il les défigure le plus souvent par une touche seulement nerveuse lorsqu'elle devroit avoir ce moëlleux d'expression, cette douceur d'harmonie, cette vivacité de coloris, le vrai charme du Cygne de Mantoue; mais comme l'a dit *Horace*,

> *Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis*
> *Offendar maculis.*

On sait que M. *Clément* a fait une Critique de cette Traduction; ses observations en général nous ont paru très-judicieuses, mais un peu trop séveres; car si, comme il le dit lui-même dans un Ouvrage qu'il a donné depuis, les anciens Poëtes ne sauroient jamais être traduits que très-difficilement

difficilement & toujours très-imparfaitement, on doit avoir de l'indulgence pour un Traducteur qui a su faire passer dans notre langue une partie des beautés de son original. Quoi qu'il en soit, la bonne foi avec laquelle M. l'Abbé *Delille* est, dit-on, convenu de ses fautes; sa docilité à les réparer; son honnêteté à l'égard de son sévere Censeur, sont des leçons pour la plûpart de nos Poëtes, & un devoir d'imiter ses procédés, s'ils ne peuvent imiter ses talens.

DENESLE, [*N.*] né à Meaux, mort à Paris en 1767.

Ses *Préjugés du Public* forment trois volumes & pourroient être réduits à trois pages, encore n'y trouveroit-on aucune pensée piquante & bien écrite. Ses autres Ouvrages soit en vers soit en Prose ne sont pas meilleurs : *sunt verba & voces, prætereaque nihil.* Malgré cela, on a eu l'indulgence de le placer dans le *Nécrologe des hommes célebres*. Si cet Auteur obtient jamais de la célébrité, ce sera par l'ennui mortel qu'inspirent ses Ecrits; & le moyen d'y parvenir ce seroit de trouver des Lecteurs assez courageux pour les lire.

DES-BARREAUX, [*Jacques* DE VALLÉE, Seigneur] Conseiller au Parlement de Paris, sa

patrie, né en 1602, mort à Châlons-ſur-Saone en 1674; bel eſprit de ſon tems qui quitta ſa charge de Conſeiller, afin d'avoir plus de tems à conſacrer aux Muſes & ſurtout aux plaiſirs. Il faiſoit avec facilité des vers latins & des chanſons françoiſes qu'on n'a pas recueillies. Il ne nous reſte de lui que le fameux Sonnet qu'il fit lorſqu'il revint de ſes égaremens & que tout le monde ſait par cœur. M. de *Voltaire* prétend que *Des-Barreaux* n'en eſt pas l'Auteur, & s'efforce d'en affoiblir le mérite. Seroit-ce à cauſe du motif? ce Sonnet n'eſt pas ſans défaut ſans doute; mais ſa célébrité réſiſtera toujours à la Critique.

DESBILLONS, [*François-Joſeph* TERRASSE] ci-devant Jéſuite, né à Châteauneuf en Berry, en 1711.

Ceux qui ont encore le goût aſſez ſain pour aimer la Latinité fine, ſimple, naturelle, élégante & pure de *Phédre*, la retrouveront très-ſouvent ſurpaſſée dans les *Fables* que cet Auteur a compoſées. C'eſt du moins ainſi qu'on en penſe en Allemagne, en Angleterre & dans tous les autres pays [ſans doute barbares] où l'on n'eſt pas encore perſuadé d'après nos graves Littérateurs, qu'il eſt impoſſible à un moderne de bien écrire dans une langue morte.

DESBOIS, [*François-Alexandre* DE LA CHENAYE] né à Ernée au Maine en 1699.

Il n'a cherché qu'à être utile, & si son nom ne se trouve pas toujours à la tête de ses Ouvrages qui ne sont que des Compilations, le Public ne doit pas ignorer qu'il lui a l'obligation de six Dictionnaires formant 22 volumes. Nous ne garantissons pas la bonté de tous ces Ouvrages que nous n'avons fait que parcourir dans l'occasion; mais si la reconnoissance doit être proportionnée plus à l'étendue qu'au prix du bienfait, M. *Des-Bois* a droit d'en attendre une très-ample.

1. DESCARTES, [*René*] né à la Haye, petite ville de la Touraine, en 1596, mort à Stockholm en 1650, le Pere de la Philosophie en Europe, & fait pour l'être dans tous les pays où l'on voudra bien raisonner. Ses Ouvrages sont une époque dans le développement des connoissances de l'esprit humain. Avant lui la raison gémissoit depuis plusieurs siecles dans les entraves de la Philosophie péripatéticienne qui triomphoit dans toutes les Ecoles. Il lui fallut donc autant de courage que de génie pour détruire les préjugés que l'ignorance idolâtroit & que l'autorité des loix rendoit plus invincibles. Armé du flam-

beau de l'évidence rien ne fut capable de l'arrêter. Il enseigna aux hommes des routes nouvelles & sûres pour parvenir à la découverte de la vérité; il leur apprit à douter, c'est-à-dire, à se détacher des sens, à se défier de leurs idées, à suspendre leur jugement, à n'admettre en un mot dans la Philosophie que ce qui porte avec soi le caractere de l'évidence. Ces principes établis, le Philosophe ne marcha plus au hazard & selon le gré d'une imagination vagabonde; il suivit des guides sûrs & infaillibles qui, lui découvrant la vérité, lui apprirent, par une chaîne non interrompue de conséquences, à agrandir le cercle de nos idées.

Descartes possédoit dans un degré supérieur l'art du raisonnement & celui d'en trouver les principes, le talent d'analyser les idées, d'en créer de nouvelles & de les multiplier par une méditation profonde, talent unique & sublime qu'on ne peut devoir qu'à la nature, que le travail & l'étude peuvent aider quelquefois, mais qu'ils ne sauroient donner ni suppléer.

Ce qui suffiroit pour immortaliser ce grand Homme, c'est l'application qu'il a sçu faire de l'Algèbre à la Géométrie, & d'avoir montré par-là le secours mutuel que les Sciences se doivent les unes aux autres.

Il est donc indifférent pour sa gloire qu'il ait créé des systêmes qu'on ne peut regarder que comme de beaux Romans, qu'il se soit trompé dans son Hypothèse des Tourbillons & dans ce qu'il a écrit sur l'ame des Bêtes. Si son génie inventeur ne le mit point à l'abri des écarts, il sçut du moins, comme *Icare*, se sauver du labyrinthe avec les aîles qu'il se fabriqua, & ses erreurs mêmes sont devenues des signaux propres à diriger ses Successeurs. Ce ne fut qu'à l'aide de ses principes que *Newton* se rendit capable de le redresser, à-peu-près comme un Athlete devenu vainqueur de son maître, après avoir reçu ses leçons. *Descartes*, malgré ses illusions, fut grand par lui-même; le Philosophe Anglois ne le fut qu'avec le secours des lumieres de son Prédécesseur. *Newton* d'ailleurs ne commenta-t-il pas l'Apocalypse, & qui ne préférera les erreurs du systême des Tourbillons aux rêveries de ce Commentaire? Mais un genre de triomphe que le Philosophe Anglois ne partage point avec le nôtre, c'est la Métaphysique. Personne ne sauroit contester à *Descartes* d'avoir le plus profondément connu & le plus clairement dévoilé ce qu'on peut appeller la physique de l'ame; les passions & leur premiere origine, ce qui peut les faire naître & les modifier, ce qui les allume

& les réprime, rien ne résiste à la sagacité de cet Investigateur habile. Ce qui met le comble à l'excellence de sa Philosophie morale, c'est que le flambeau de sa raison ne heurte pas celui de la foi; en étendant les connoissances humaines, jamais Philosophe ne prouva mieux les vérités divines; l'existence de Dieu & l'immortalité de l'ame sont la base invariable de ses assertions métaphysiques, & il ne dévoile tous les mysteres de l'homme que pour remonter avec plus de certitude à la Divinité.

Avec des qualités aussi propres à attirer le respect des hommes, *Descartes* eut des foiblesses, mais la Philosophie chez lui n'employa pas ses ressources à les déguiser ou à les justifier; au contraire elle servit à l'en guérir & à élever son ame au-dessus de ce cercle de miseres, autour duquel on voit ramper tant de ses prétendus Imitateurs. *Quand on me fait une offense*, disoit-il, *je tâche d'élever mon ame si haut, que l'offense ne parvienne pas jusqu'à elle.* Il pensoit avec *Séneque*, qu'*il est malheureux de mourir trop connu des autres, sans s'être connu soi-même* *.

* *Illi mors gravis incubat, qui notus nimis omnibus, ignotus moritur sibi.* Sen. Thiest. Act. 2.

Eſt-ce à de pareils traits qu'il ſeroit permis de reconnoître l'étrange poſtérité qui prétend courir la même carriere que lui ? Eſt-ce l'élévation de l'ame qui rend nos Philoſophes ſi ſenſibles aux plus petites offenſes, & ſi actifs pour les venger ? Eſt-ce enfin la connoiſſance d'eux-mêmes qui leur inſpire tant d'orgueil & de préſomption ?

2. DESCARTES, [*Catherine*] Niéce du précédent, morte en 1706. Elle abandonna la Philoſophie à ſon Oncle & ſe réſerva pour les Ouvrages d'agrément, où elle a fait paroître autant de délicateſſe que d'eſprit. On lit encore avec plaiſir pluſieurs petites Piéces de Poéſie de ſa façon, inſérées dans le Recueil du P. *Bouhours*. Ses liaiſons avec les perſonnes les plus célébres de ſon tems, prouvent qu'elle étoit agréable dans la Société ; elle fut ſur-tout intime amie de Mlle de *Scudery*, pour qui elle fit l'impromptu ſuivant au ſujet d'une Fauvette qui revenoit tous les printems aux fenêtres de la chambre de cette Demoiſelle.

Voici mon compliment
Pour la plus belle des Fauvettes :
Quand elle revient où vous êtes,
N'en déplaiſe à mon Oncle, elle a du ſentiment.

On lit dans une Lettre de M. *Fléchier* à la femme d'un Président de Rennes : » A l'égard » de Mademoiselle *Descartes*, son nom, son » esprit, sa vertu, la mettent à couvert de tout » oubli, & toutes les fois que je me souviens » d'avoir été en Bretagne, je songe que je l'ai » vue & que vous y êtes «.

DESFONTAINES, [*Pierre-François* GUYOT] né à Rouen en 1685, mort à Paris en 1745, le *Boileau* de notre siecle qui auroit arrêté la décadence de notre Littérature, *si Pergama dextrâ defendi possent.* On lui a reproché trop de sévérité, mais cette sévérité étoit nécessaire, si l'on fait attention à la rapidité avec laquelle le goût se pervertit aujourd'hui. Il étoit naturel que l'Abbé *Desfontaines* fût sensible à la dégradation des Lettres ; personne ne connoissoit mieux que lui les regles & les raisons des regles ; personne ne les développoit avec plus de finesse, d'agrément & de clarté ; personne ne saisissoit avec autant de précision les degrés du beau & les moindres nuances du ridicule ; toujours impitoyable, il ne faisoit grace à rien. Il n'est pas étonnant après cela qu'il ait eu pour ennemis les médiocres Ecrivains de son tems, & même des Ecrivains célébres qui ne vouloient être médiocres en

rien, quoiqu'il leur fut échappé des productions médiocres. De-là ce déchaînement preſque univerſel contre lui. On s'efforça de décrier ſes talens, on attaqua ſa réputation, on calomnia ſes mœurs, on enfanta un déluge de Libelles qui le rendirent injuſte à l'égard de ceux qui l'avoient offenſé; mais ſi le reſſentiment aigrit quelquefois ſon ſtyle, on découvre toujours dans ſes jugemens les lumieres d'un homme fait pour régenter le Parnaſſe; toutes les fois qu'il n'écoute que la raiſon & le bon goût, on ne peut s'empêcher de le regarder comme le modele des bons Critiques. *J. B. Rouſſeau*, M. *Rollin*, & tous ceux qui s'intéreſſoient au maintien de la bonne Littérature ont rendu, par leur amitié, juſtice à ſes lumieres & à ſes ſentimens. L'Auteur de la *Métromanie* a été long-tems de ce nombre; il ne ſe brouilla avec l'Abbé *Desfontaines* que pour une * bagatelle. Le reſſentiment de ce Poëte a

* Le ſujet de cette querelle, dit M. *Freron*, vint de ce que le Journaliſte rapporta dans une de ſes feuilles ce Fragment d'une Lettre écrite de la Haye par *J. B. Rouſſeau* à M. *Racine* le fils. *Je poſſede ici depuis quelques jours un de mes Compatriotes au Parnaſſe. . . . M. Piron eſt un excellent préſervatif contre l'ennui; mais, &c.* l'Abbé *Desfontaines* s'arrêta malignement à ce *mais*. Il y avoit dans la Lettre de *Rouſſeau* : mais malheureuſe-

été trop loin ; il n'étoit pas nécessaire de composer cent & une Epigrammes contre ce Journaliste, comme il en avoit le projet; une bonne suffit en pareil cas, & M. *Piron* a eu le malheur de la faire.

DESFORGES MAILLARD, [*Paul*] des Académies d'Angers, de la Rochelle, de Caen, de Nancy, &c. né à Croisic en Bretagne en 1699.

Sans la singularité d'un stratagême dont il s'avisa, son nom ne seroit pas plus connu que ses Poésies ; mais on se ressouviendra toujours que pour donner du prix à ses vers, il les fit paroître sous le faux nom de Mademoiselle *Malcrais de la Vigne*. La ruse lui réussit quelque tems. *Desforges* avoit été maltraité par les Journalistes sous son vrai nom, & Mademoiselle *Malcrais de la Vigne* fut célébrée comme une dixieme Muse. Plusieurs Poëtes s'empresserent de lui adresser des Madrigaux, des Epitres ; M. de *Voltaire* lui fit des déclarations. Le prestige dura jusqu'à ce que

---

ment il part bientôt. M. *Piron* fut choqué du *mais* équivoque, & entreprit de s'en venger par cent & une Epigrammes, pour égaler les cent & une Propositions. Il en avoit fait une soixantaine lorsque l'Abbé *Desfontaines* mourut. Il n'y en a que deux qui ayent réussi.

le Poëte hermaphrodite eut repris son véritable sexe; alors il redevint ce qu'il étoit, un homme médiocre; ce qui prouve combien l'indulgence est naturelle à l'égard des femmes, & combien sont plus prudens ceux qui continuent d'emprunter leur nom pour en parer leurs Ouvrages, sans dévoiler le mystere.

DESGROUAIS, [*N.*] Professeur au Collége Royal de Toulouse, né dans le Diocèse de Paris, mort en 1766.

On a défiguré son nom dans le *Nouveau Dictionnaire Historique* où on l'appelle *Destrouvais.* Cet Auteur ne mériteroit pas cette remarque, s'il n'eut fait un Ouvrage, mal digéré à la vérité, mais qui entre les mains d'un homme habile, eût pu être d'une grande utilité. Il a pour titre: *les Gasconismes corrigés*, & pour but de redresser les habitans d'au-delà de la Loire sur une infinité d'expressions & de tournures vicieuses qu'ils employent sans se douter qu'elles le soient. Ce projet étoit louable, mais il auroit dû être bien rempli; au lieu que l'Ouvrage de M. *Desgrouais* manque de méthode, de précision, de clarté; ce n'est qu'un verbiage continuel qui dégoûte le Lecteur. Il falloit se borner à l'exposition & à la correction des façons de parler impropres,

les ranger dans un ordre méthodique & commode, & n'y insérer que des remarques indispensables. En fait de Grammaire, l'exposition des fautes est beaucoup plus utile que celle des préceptes, & c'est par-là que le travail d'un Ecrivain éclairé seroit très-avantageux aux Provinces Méridionales du Royaume.

DESHOULIERES, [*Antoinette* DU LIGIER DE LA GARDE, Femme de Guillaume DE LA FON Seigneur] de l'Académie des Ricovrati de Padoue, née à Paris vers 1634, morte dans la même ville en 1694.

Si elle eût su se borner à son vrai genre, elle jouiroit sans aucun reproche d'une place distinguée parmi les femmes qui font le plus d'honneur au Parnasse François. Ses Tragédies au dessous du médiocre prêterent au ridicule; son injustice contre *Racine* fit tort à son jugement, & prouva que les femmes sont encore plus extrêmes que les hommes, quand l'esprit de cabale les conduit. Il ne faut juger de ses talens que par ses Poésies légeres qui sont pleines de douceur & d'agrément; ses *Idylles* surtout offrent des modeles de Poésie Bucolique; elle a su y réunir le naturel de *Théocrite*, les graces & l'élégance de *Virgile*, à la délicatesse de *Moschus*, & à la finesse

de *Bion*. Il eſt fâcheux pour ſa gloire que la plus belle de toutes [les *Moutons*] ſoit à préſent reconnue appartenir à *Coutel*, Poëte qui lui étoit antérieur, comme on peut le voir à l'article de celui-ci.

Madame *Deshoulieres* eut une fille qui cultiva auſſi la Poéſie, mais avec des talens bien au-deſſous de ceux de ſa mere.

DESLANDES, [*André-François*] de l'Académie de Berlin, mort en 1757, âgé de 67 ans. Il a fait beaucoup d'Ouvrages parmi leſquels il y en a d'utiles & d'inutiles, de bons, de médiocres & de mauvais. On peut placer dans cette derniere claſſe celui qui a pour titre, *Réflexions ſur les grands Hommes qui ſont morts en plaiſantant*; preſque tous les grands hommes qu'il cite ne le ſont pas; leurs plaiſanteries ne ſont pas des plaiſanteries, & les réflexions de l'Auteur ſur la mort ne ſont pas des réflexions; mais des ſaillies qui n'ont pas même le ton des ſaillies. Son *Art de ne point s'ennuyer* produit préciſément un effet tout contraire. L'*Hiſtoire critique de la Philoſophie* annonce un mince Philoſophe & un Littérateur médiocre, malgré tout le ſuccès qu'elle a eu, & tous les éloges qu'on en a faits. Son ſeul mérite conſiſte dans quelques anecdotes ſur les

anciens Philosophes, qui supposent de l'étude & des recherches aux yeux de ceux qui ignorent que l'Auteur les a presque toutes puisées dans *Diogene Laerce* & dans les notes de *Ménage*. Le meilleur Ouvrage de M. *Deslandes* est l'*Essai sur la Marine & le Commerce*, parceque l'utilité publique en est l'objet, & que d'ailleurs il est assez bien écrit. Il mérite encore des éloges pour son *Recueil de différens Traités de Physique & d'Histoire naturelle*; cette compilation où il a mis beaucoup du sien, est très-intéressante, & prouve qu'il étoit plus fait pour les Sciences que pour la Morale.

DESMAHIS, [*Joseph-François-Edouard* DE CORSEMBLEU] né à Sully-sur-Loire en 1722, mort en 1761, un des plus agréables Poëtes de ce siecle. Ses Poésies légeres l'emporteroient même sur celles de *Chapelle* & de *Chaulieu*, si l'esprit n'y étouffoit trop souvent le sentiment. Ce défaut n'empêche pas qu'elles ne soient supérieures à tout ce qu'on a fait de nos jours en ce genre, pourvu qu'on en excepte les Piéces fugitives de M. de *Voltaire* & une grande partie de celles de M. *Gresset*. Il a surtout une tournure de pensée, vive, naturelle & délicate; sa versification est douce, harmonieuse & facile; sa Poésie pleine d'images & d'agrément; sa morale est utile, sans être austere,

un peu trop voluptueuse, sans être libertine, philosophique & jamais hardie ni indécente. Sa petite Comédie de *l'Impertinent* est bien versifiée, mais c'est plutôt un tableau piquant qu'une Comédie.

Quoique l'Eleve de M. de *Voltaire*, M. *Desmahis* a toujours respecté la Religion, les Mœurs, les Lettres & les Loix; il paroît plus jaloux des qualités du cœur, que des talens de l'esprit, plus sensible à l'estime qu'aux applaudissemens. Telle est l'idée qu'on s'en forme à la lecture de son Epitre à Madame de *Marville*; le Poëte y fait un aveu de ce qu'il a été, de ce qu'il étoit, & de ce qu'il desiroit être.

Mais c'est peu de prêter à ma Philosophie,
Ce tendre, ce touchant que le cœur déifie;
Il est d'autres devoirs, des décrets adorés,
Plus d'une chaîne qui nous lie
Et des engagemens sacrés.
Nous naissons tous sujets d'une double puissance;
Chaque Peuple a son Culte, & chaque Etat ses Loix:
Malgré l'audace impie & l'aveugle licence
Respectons les Autels, obéissons aux Loix.

Toujours vertueux par systême,
Coupable trop souvent, mais par fragilité,
Du moins, lorsque d'*Aaron* j'entends la voix suprême,
Fidéle Israélite, & m'oubliant moi-même,
De ma folle raison j'abaisse la fierté

Et laisse captiver devant un diadême
Mon impuissante liberté.

Cependant, ennemi du cruel fanatisme,
Secrettement blessé d'un trop grand despotisme,
Je n'ai point l'air esclave au milieu de mes fers.
Telle est mon ame toute entiere;
Et telle sera la matiere
De mes Ecrits & de mes Vers.

Il a tenu parole, & on ne peut que regretter qu'il n'ait pas joui d'une plus longue carriere : ses sentimens répondoient du bon usage de ses talens; la maturité de l'âge en eût vraisemblablement écarté la frivolité, & y auroit substitué l'empreinte d'une raison plus solide, & l'on n'avoit pas à craindre de voir sa vieillesse deshonorée par des productions propres à deshonorer tous les âges.

DESMARETS DE SAINT-SORLIN [*Jean*] de l'Académie Françoise, né à Paris en 1595, mort dans la même ville en 1676; Poëte extravagant & aussi célebre par la fécondité, les délires & les platitudes de sa Muse, que par le prestige étonnant qui rendit le Cardinal de *Richelieu* son zélé protecteur. Ses Comédies, ses Tragédies, ses Poésies héroïques, tous ses Ouvrages en vers sont risibles par les inepties qui

qui y regnent d'un bout à l'autre. Ce qu'il a écrit en Prose ne vaut pas mieux ; ses Romans, ses Dissertations, ses Critiques, ses Traductions, ses Livres mystiques n'ont pas le sens commun, & on disoit très-bien d'un de ses Ouvrages intitulé les *Délices de l'Esprit*, qu'il falloit mettre à l'Errata : *Delices*, lisez *Délires*.

DESPORTES, [*Philippe*] Chanoine de la Sainte-Chapelle, Abbé de Tiron, Lecteur du Roi Henri III, né à Chartres en 1546, mort en 1606.

Despréaux dit en parlant de *Ronsard*,

Ce Poëte orgueilleux trébuché de si haut,
Rendit plus retenus *Desportes* & *Bertaud*.

En effet *Desportes* sut bientôt se dégager du Pédantisme de *Ronsard* qu'il avoit pris d'abord pour modele. Quand on est né avec le sentiment du vrai, on y revient toujours, quoiqu'un enthousiasme mal entendu puisse nous en éloigner quelquefois. Ses Poësies annoncent une imagination douce & brillante ; les expressions en sont naturelles & délicates, le style simple & plein de graces ingénues. C'est des Italiens qu'il apprit, dit-on, à répandre dans ses Vers un noble enjouement, tel qu'est celui qui regne dans ce Sonnet adressé à une Dame :

Je vous entends fort bien, ce propos gracieux,
Ces regards dérobés, cet aimable sourire,
Sans me les déchiffrer, je sçay qu'ils veulent dire,
C'est qu'à mes Ducatons vous faites les doux yeux.

Quand je compte mes ans *Titon* n'est pas plus vieux,
Je vois déja pour moi s'ouvrir le sombre empire,
Toutefois votre cœur de mon amour soupire;
Vous en faites la triste & vous plaignez des Cieux.

Le Peintre étoit un sot dont l'amoureux caprice
Nous peignit *Cupidon*, un enfant sans malice,
Garni d'arcs & de traits, mais nud d'acoustremens.

Il falloit pour carquois une bourse lui pendre,
L'habiller de clinquant & lui faire répandre
Rubis à pleines mains, perles & diamans.

C'est trop peu dire, que les Poésies de *Desportes* méritent encore quelqu'estime : un Lecteur attentif y trouvera plusieurs traits à admirer. Il est le premier qui ait su répandre de l'agrément & de la délicatesse dans les Piéces érotiques ou de galanterie. On sait encore par cœur plusieurs couplets de ses Chansons.

Les talens de ce Poëte furent récompensés avec une magnificence dont on ne voit point d'exemple. *Rodomont* qui n'est pas son meilleur Ouvrage lui valut huit mille écus de la part de *Charles IX.* L'Amiral de *Joyeuse* lui donna pour un Sonnet

l'Abbaye de Tiron qui rapportoit alors trente mille livres.

On peut dire avec raison que Desportes vécut au siecle d'or de la Poésie. *Balzac* disoit que *ses vers lui avoient acquis un loisir de dix mille écus de rente, ce qu'on peut regarder comme un écueil contre lequel dix mille Poëtes se sont brisés.*

Henri III lui dit un jour, *j'augmente votre pension*, parcequ'il parut devant ce Prince avec un habit négligé.

Ce qui peut contribuer à augmenter la gloire de *Desportes*, c'est l'usage qu'il fit de la fortune que son mérite lui avoit procurée. Son caractere aimable, facile, doux, bienfaisant, généreux, le porta toujours à répandre ses bienfaits sur les jeunes Littérateurs, afin de les encourager; & la noblesse de ses sentimens ne lui permit jamais de s'en vanter. Il eut cependant des envieux, parceque l'envie est souvent aveugle. Un Auteur de son temps fit contre lui un Ouvrage intitulé la *Rencontre des Muses*, où il prétendoit que *Desportes* avoit tiré des Italiens tout ce qu'il y avoit de bon dans ses Poésies. Sa réponse ne fut pas un amas d'invectives & de sarcasmes; il n'employa pas non plus son crédit à se venger; il se contenta de dire à ses amis, *si l'Auteur de cette Critique m'eût prévenu, je lui aurois donné de quoi grossir son Livre;*

car j'ai pris beaucoup plus de choses des Italiens qu'il ne pense. On pardonne volontiers des plagiats à un homme qui en convient d'aussi bonne grace, & on a doublement droit de les reprocher à ceux qui se les permettent sans mesure, & les nient avec impudence.

DESPRÉAUX, [*Nicolas*] de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions, né à Crône près de Paris en 1636, mort en 1711.

C'est assurément moins par conviction que par systême, que plusieurs de nos Littérateurs importans ont renouvellé contre lui les critiques des *Perrault* & des *Cotin*. Il est si difficile d'égaler cette touche mâle & vigoureuse, cette versification aussi nombreuse que correcte, cette tournure de pensées tantôt nette, lumineuse, piquante, tantôt forte, pittoresque & majestueuse, que leur amour-propre a pris le parti le plus facile, celui de le décrier, leurs talens n'étant pas capables de l'atteindre. Depuis quelques années, il est du bon ton dans la Littérature de déprécier un Poëte qui a rendu les plus grands services aux Lettres, au goût, à la langue & aux mœurs, un Poëte estimé par excellence chez toutes les nations de l'Europe, & nommé par distinction le *Poëte françois*. M. de *Voltaire* est le premier qui ait donné

aux Pigmées de la Littérature le signal pour combattre cet *Encelade*. Il avoit ses raisons sans doute. *Despréaux* est en possession de la cime du Parnasse pour y donner des Loix, & il ne falloit rien moins qu'une conjuration pour le chasser de son domaine, & se mettre à sa place. Mais qu'est-ce qu'une armée de mirmidons contre un redoutable Géant? L'*Homme-Montagne* n'a besoin que de se secouer pour renverser tous les Lilliputiens. Ils ont beau s'écrier d'un fausset philosophique, qu'il n'a fait que copier *Horace* & *Juvenal*, qu'il n'est tout au plus qu'un bon versificateur, qu'il ne connut jamais le sentiment, que ses idées sont froides & communes, qu'il n'est pas enluminé comme eux, qu'il n'a qu'un ton, qu'une maniere; ils ont beau s'applaudir entr'eux de leurs prouesses littéraires, élever jusqu'aux nues l'entortillage ou l'enflure de leurs pensées, ne trouver rien d'égal à la profondeur de leurs courtes vues, s'extasier sur le vernis de leurs mystérieuses expressions, la voix noble & ferme de *Stentor* suffira pour leur imposer silence, & faire rentrer le Général & toute la cohue sous leurs pavillons respectifs.

Telle est en effet l'idée qu'on se formera de *Despréaux* & des tentatives de ses Adversaires. Il ne faut que le lire pour sentir l'énorme distance

qui exiftera toujours entre lui & ceux qui prétendroient flétrir ou ravir fes lauriers.

On méprife d'abord fes Satyres ; & pour rendre ce fentiment intéreffant, on affecte une fauffe bénignité, reffource fi ordinaire & fi commode aux efprits médiocres qui ont plus de prétention que de talens. Il eft vrai que la Satyre eft très-capable d'allarmer la fenfibilité de leur amour-propre ; mais fur qui doit-elle tomber ? Et qui font ceux en particulier à qui *Defpréaux* a porté les plus rudes coups ? des Auteurs fans génie, fans talent, fans étude & tout à la fois ambitieux, vains & décififs ; des Littérateurs plus initiés dans les myfteres de l'intrigue, que dans ceux de la Littérature, & qui, à la faveur des fuffrages extorqués, fe croyoient en droit de fe parer des hommages qui ne font dûs qu'au génie ; des importans du fecond ordre dont la mal-adreffe dirigeoit l'encens du côté d'un héros ridicule, de *Chapelain*, & prétendoit fubftituer un faux culte à celui des véritables divinités du Parnaffe. De pareils travers feront toujours l'aliment de la Satyre, la Satyre fera toujours néceffaire pour écarter ces petits fléaux.

Qu'on ne l'accufe point de malignité : il eft fi naturel à un efprit droit & jufte, à un cœur ferme & généreux, d'éprouver les impreffions du dépit

à la vue des ufurpations journalieres ; le zèle pour la gloire des Lettres & les intérêts de l'équité eft fi prompt à s'enflammer par des injuftices auffi abfurdes que multipliées, que l'efprit vient comme de lui-même au fecours de la raifon outragée ; & du mêlange de fa vivacité unie à la fenfibilité du cœur, naiffent ces traits vigoureux qui lancent tantôt le ridicule, tantôt l'opprobre fur les travers ou fur les vices. C'eft ce qui échauffoit fi fort la verve de *Juvenal*. En Poéfie comme en mœurs, un homme éclairé & équitable a toujours droit d'être indigné,

Quoties de moribus audent,
Qui Curios fimulant & Bacchanalia vivunt.

D'ailleurs *Defpréaux* oublia-t-il jamais que les défauts d'un Ouvrage n'ont rien de commun avec la perfonne de l'Auteur ? Sa plume n'attaqua que la médiocrité orgueilleufe, & refpecta les qualités morales. Né avec un goût auffi sûr que délicat, doué d'un jugement auffi folide qu'éclairé, l'efprit de critique naquit en lui de la connoiffance des régles & de fon zèle pour leur obfervation. Dans toutes fes Satyres, fidele aux vrais principes, il n'employe le fel de la plaifanterie que pour mieux marquer les défauts, & les profcrire plus furement. Tantôt agréable & piquant, un bon mot lui fuffit

pour faire ſentir l'abſurdité d'un Ouvrage ; tantôt plein de force & d'énergie, un ſeul trait parti de ſa plume devient le fléau du vice, & l'hommage de la vertu ; réuniſſant l'impétuoſité de *Juvenal* à l'enjouement d'*Horace*, il rend dans ſes vers les impreſſions de ſon ame, & rappelle les loix de la Raiſon.

Tel eſt le caractère général de ſes Satyres, où la ſimplicité, le naturel, la fécondité, l'imagination, la variété des penſées & des tours, ſe prêtent un ſecours mutuel & procurent à l'eſprit de nouvelles lumieres & de nouveaux plaiſirs. Celle qu'il adreſſe à ſon Eſprit eſt ſur-tout un chef-d'œuvre d'adreſſe & de ſagacité. Juſteſſe de raiſonnement, force de penſées, élégance de ſtyle, fineſſe d'expreſſion, ſageſſe de morale, tout y plaît, tout y attache, & les vers en ſont ſi bien frappés, qu'il eſt impoſſible d'en faire de meilleurs dans notre langue. La précédente, qui eſt tout-à-fait dans le goût de *Perſe*, le diſpute également à tout ce que les Poëtes anciens ont fait de mieux en ce genre. S'il s'en trouve quelques-unes de médiocres, cette médiocrité même a toujours ſon prix, elle eſt celle d'un Homme de haute taille qui ſe baiſſe, ſans que les tailles ordinaires & communes puiſſent en tirer avantage pour s'égaler à lui.

Nous ne parlerons point de ses Epîtres, puisqu'on est assez généralement d'accord qu'elles sont préférables à ses Satyres. Nous remarquerons seulement que la neuvieme sera toujours supérieure à tout ce qu'on a fait de mieux dans ce Siecle. Rien de plus sublime, pour le fond des pensées ; rien de plus séduisant, pour la versification ; rien de plus profond & de plus lumineux, pour la morale. Où trouver une touche plus philosophique, que dans la description qu'il y fait des maux qui suivent la mollesse & l'oisiveté ? Tout le monde sait par cœur l'éloge qu'il y fait du vrai ; tout le monde est intéressé à en adopter les idées & à en pratiquer les leçons.

En voilà plus qu'il n'en faut pour prouver combien il étoit né Poëte. Que penser après cela de ceux qui prétendent lui disputer ce titre ? Ils ont donc oublié que le Lutrin sera toujours notre premier Poëme ? Si la Henriade l'emporte par l'intérêt des objets, celui-ci, de l'aveu de tous les Connoisseurs, lui est préférable par la singularité & les richesses de la fiction, la justesse & l'entente du plan, l'unité d'action, les ressorts de l'intrigue, la fécondité des détails, la variété des tableaux, & la magie d'un style soutenu & toujours adapté aux différens caractères du sujet. Ceux qui ne seroient pas capables d'en juger par

eux-mêmes, n'ont qu'à lire l'excellent *Parallele* qu'on a fait de ces deux Poëmes, & qu'on attribue à M. l'Abbé *Batteux*.

Mais quand *Despréaux* n'auroit pas fait le Lutrin, seroit-on plus en droit de lui disputer les qualités qui font le vrai Poëte ? N'y a-t-il pas de la Poësie & de la plus haute Poésie dans la plûpart de ses Epîtres ? Celle où il décrit le passage du Rhin, ne réunit-elle pas tout ce que le Génie poétique peut avoir de plus pompeux, de plus vif & de plus pittoresque ? N'en trouve-t-on pas mille traits dans son Art poétique, où il a eu le talent de répandre les fleurs de l'imagination sur l'aridité des préceptes, d'enrichir les détails de quantité de traits dont le moindre annonce l'homme de génie ? Ce seul Poëme, que nous regardons comme son chef-d'œuvre, aura toujours pour garans de son immortalité la gloire des difficultés vaincues & celle d'une utilité générale.

Les Détracteurs de *Despreaux* n'osent pas, il est vrai, disconvenir de la beauté de cette Poétique, mais ils tâchent d'affoiblir le mérite de l'Auteur, en disant qu'elle n'est qu'une imitation de celle d'*Horace*, & le plus souvent une simple traduction.

Une pareille imputation est d'autant plus

révoltante, qu'il n'y a, pour ainsi dire, qu'un rapport très-éloigné entre les deux Ouvrages. Celui d'*Horace* n'est ni un Poëme, ni un Traité complet des regles de la Poésie; ce n'est qu'un recueil de réflexions, une Epitre sans plan, sans méthode, sans liaison; on y passe rapidement d'une matiere à l'autre; on revient après quelques écarts à des objets déjà traités, & les regles particulieres sont confondues avec les principes généraux. Celui de *Boileau* est au contraire un Poëme dans toutes les regles; il est conduit sur un plan général qui comprend tous les objets divisés en quatre Chants; chaque Chant a son plan particulier, & tout s'y trouve traité avec autant de méthode que de grace & de clarté. Enfin l'Art poétique d'*Horace* est un magasin d'excellens Tableaux placés au hasard les uns sur les autres; celui de *Despreaux* une galerie de peintures rangées avec ordre & symmétrie, d'où résulte un tout, une histoire qui plaît & intéresse par les nuances & les gradations qu'on y a sçu ménager.

Quant au reproche de s'être approprié le plus grand nombre des vers d'*Horace*, écoutons à ce sujet un Duc Littérateur, dont le suffrage doit paroître d'autant moins suspect, que dans le parallele qu'il a fait du génie du Poëte d'*Auguste* & de celui de *Louis XIV*, ce n'est pas au Poëte

François qu'il a prodigué le plus d'éloges. » Bien » des gens semblent vouloir regarder l'Art poé- » tique de *Despréaux* comme une compilation » de celui d'*Horace*. Je ne sais si c'est mauvais » goût ou mauvaise foi ; mais il me semble né- » cessaire que l'un ou l'autre ait enfanté cette » opinion. Parmi environ douze cens vers qui » composent l'Art poétique de *Despréaux*, il y » en a peut-être une cinquântaine d'empruntés » ou de traduits, si l'on veut, d'*Horace*. *Le Tasse* » en a pris à proportion bien davantage dans » *Virgile*, sans qu'on l'ait accusé d'avoir compilé » l'Enéïde. D'ailleurs ce n'est pas en cela que » consiste la vraie ressemblance des Ouvrages ; » c'est dans leurs proportions, c'est dans leur » emplacement qu'elle se trouveroit ; mais rien » de tout cela n'est pareil chez nos deux Poëtes ».

A-t-on plus de raison d'accuser *Despreaux* de manquer de sentiment ? Et qu'importe qu'on ait du sentiment, pourvu qu'on ait le ton qui convient ! D'ailleurs le sentiment est déplacé par-tout où il n'est pas nécessaire, & rien de plus ridicule que de reprocher à un Poëte satyrique, didactique ou héroï-comique, de n'en avoir pas mis dans ses Ouvrages. A quel genre de senti- ment pouvoit se livrer l'Auteur de la Satyre à son Esprit, de l'Art poétique & du Lutrin ? Les

Zélateurs du sentiment, & qui en ont eux-mêmes si peu, voudroient-ils qu'il eût perverti les genres, qu'il nous eût donné des doléances aussi déplacées que celles qui nous endorment dans leurs Romans, dans leurs Tragédies, dans leurs Œuvres philosophiques, dans leurs Comédies.....? *Juvenal* & *Perse* en ont-ils mis dans leurs Satyres? *Horace* en a-t-il étalé dans son Art poétique? *Moliere*, *Regnard*, & tant d'autres de nos Poëtes, ont-ils affecté cette manie? & va-t-on reprocher à *Corneille* & à *Racine* de n'avoir pas inséré des saillies & des bons mots dans leurs Tragédies, comme on fait un crime à *Boileau* d'avoir négligé dans ses Œuvres un ressort qui leur étoit absolument étranger?

Après avoir vengé sa gloire poétique, nous pourrions nous étendre encore sur celle qui lui est due en qualité de Prosateur. Tout le monde connoît sa belle Traduction de *Longin*, & ses Réflexions critiques contre *Perrault*. Ces deux Ouvrages suffiroient auprès des Connoisseurs pour assurer à un Ecrivain une réputation préférable à celle dont jouissent plusieurs de nos Littérateurs modernes les plus renommés.

Finissons cet article en déclarant encore à tous les *Aristarques* du nouveau Monde littéraire que, malgré leurs efforts, leurs Dissertations, leurs

Sentences, leurs Satyres, *Despreaux* n'en sera pas moins celui de tous nos Poëtes dont on a retenu & dont on citera toujours le plus de vers; celui qui le premier a déployé les richesses de notre langue & l'a portée par ses Ouvrages au degré d'estime où elle est parvenue depuis; celui qui a fait le plus regner le bon goût & a le plus fortement attaqué le mauvais; celui qui a sçu le mieux réunir l'exactitude de la méthode & la vivacité de l'imagination, le sel de la bonne plaisanterie & le respect dû à la Religion & aux Mœurs, l'art de lancer le ridicule & celui de louer avec délicatesse, le talent d'imiter en paroissant original, la distinction unique d'être tout à la fois Législateur & modele; & pour tout dire enfin, il ajoutera à tous ces genres de gloire ce qui donne le plus de droit aux hommages de la vertu; les qualités du cœur. Qu'on lise son *Eloge historique*, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, ou les Détails de sa Vie; on y applaudira à la générosité de ses bienfaits répandus sur les Littérateurs, qu'il se croyoit obligé d'attaquer dans ses Ecrits; on y apprendra qu'il a été le bienfaiteur de *Liniere*, qui ne cessoit de déclamer contre lui; qu'il donna des secours à *Cassandre*, dont il estimoit peu les talens: qu'il se réconcilia avec *Perrault*

en oubliant ses calomnies; qu'il rendit justice à *Boursault* en reconnoissant son mérite qu'il avoit un peu trop méconnu; qu'il conserva au célébre *Patru* sa Bibliothéque en l'achetant plus cher qu'il ne vouloit la vendre & en lui en laissant la jouissance toute sa vie; qu'il eut un grand nombre d'amis dans les rangs les plus élevés, comme parmi les plus célébres Littérateurs de son tems, & qu'il les conserva toute sa vie.

Ce ne fut donc pas la malignité du cœur, la haine ou la vengeance qui enfanta ses Satyres; ce fut une équité inflexible jointe à la vigueur du génie & au zèle pour la gloire des Beaux-Arts. Si on ose nous répéter encore qu'il manquoit de sentiment, nous dirons qu'il aima mieux le mettre dans ses actions que dans ses Ouvrages, & qu'il n'en est que plus estimable. Il est si ordinaire d'être sensible, dans un Discours ou une Epître, & impitoyable dans la Société, que l'éloge du sentiment est presque toujours un blasphême dans ceux qui en parlent avec trop d'affectation.

DESTOUCHES, [*Philippe-Néricault*] de l'Académie Françoise, né à Tours en 1680, mort à Paris en 1754.

Quand il n'auroit fait que les deux Comédies

du *Glorieux* & du *Philosophe marié*, il n'en mériteroit pas moins un des premiers rangs parmi les Poëtes comiques. Ses autres Piéces n'ont pas le mérite de celles-là, mais elles prouvent toujours son talent & sa supériorité dans le genre qui lui étoit particulier. *Le Glorieux* peut être mis à côté des bonnes Piéces de *Moliere*; Plan, Ordonnance, Action, Caracteres, Comique, Dialogue, Style, Versification, tout y annonce le maître habile à saisir les nuances du ridicule & à les présenter dans un jour propre à le corriger. *Le Philosophe marié* a un autre genre de mérite; il prouve combien M. *Destouches* avoit de ressources dans l'imagination; conduire pendant cinq actes, sans langueur & sans inutilités, un sujet qui paroît propre à fournir tout au plus deux ou trois Scènes, ne sauroit être l'Ouvrage que d'un esprit qui connoissoit tous les ressorts du cœur, & savoit tout ramener à l'action théâtrale.

Ses autres Comédies sont moins achevées & supposent, malgré leurs défauts, des talens singuliers pour la bonne Comédie. Il n'a pas à la vérité la force comique de *Moliere*, ni la gaieté de *Regnard*, mais il a plus tiré de son propre fonds que ces deux Poëtes. Il est plus adroit, plus heureux dans ses dénouemens que le premier; plus décent, plus moral que le second: il ne perd ja-

mais de vue le but de la vraie Comédie qui est de corriger les hommes, de guérir leurs travers, en les amusant. *Molierè* a plus de génie, *Regnard*, plus de vivacité; *Destouches* a pour lui la sagesse & la régularité. Il pourroit donc marcher à côté d'eux, si trop de monotonie dans la coupe de ses Piéces & dans les contrastes, un Dialogue quelquefois diffus, & un ton trop froid & trop réservé, ne devoient le céder aux saillies vives & piquantes de l'Auteur du *Légataire* & au sel soutenu de celui des *Femmes savantes, du Misantrope* & des premiers chefs-d'œuvre du Théâtre comique.

DEZ, [*Jean*] Jésuite, né en Champagne en 1643, mort à Strasbourg en 1712, a composé plusieurs Ouvrages de controverse qui ont produit beaucoup de conversions; surtout en Allemagne où ils ont été traduits. On doit attribuer ce succès plutôt à la solidité des preuves qu'aux graces du style. Il faut convenir que ce genre de travail n'en est pas susceptible, quoique *Bossuet* ait su y répandre de l'élégance & de l'harmonie.

DIDEROT, [*Denis*] de l'Académie de Berlin, né à Langres, Auteur plus prôné que savant, plus savant qu'homme d'esprit, plus hom-

me d'esprit qu'homme de génie; Ecrivain incorrect, Traducteur infidele, Métaphysicien hardi, Moraliste profond, mauvais Géomètre, Physicien médiocre, Philosophe enthousiaste, Littérateur enfin qui a fait beaucoup d'ouvrages, sans qu'on puisse dire que nous ayons de lui un bon Livre. Telle est l'idée qu'on peut se former de M. *Diderot* quand on l'apprécie en lui-même, sans se laisser éblouir par les déclamations des avortons de la Philosophie.

Ce n'est pas qu'on ne trouve dans ses Ouvrages des étincelles de lumieres, des maximes vigoureuses, des traits de génie, des morceaux pleins de feu & de vigueur; mais ces découvertes ne se font que par intervalles, & souvent les intervalles sont très-longs : il faut marcher long-tems dans les ténèbres, avant d'appercevoir des lueurs, se repaître de fumée avant de trouver la nourriture solide, s'engager dans un Labyrinthe raboteux, avant de rencontrer un espace de chemin droit & praticable. Peut-être cet Auteur s'est-il persuadé que l'obscurité dans les pensées & dans le style étoit propre à donner du prix à ses productions? mais on a décidé depuis long-tems que nous étions dispensés de le comprendre, parcequ'il paroît évident qu'il ne s'est pas toujours compris lui-même. Qu'on ne croye cependant pas que ce

Génie mystérieux ait tout tiré de son propre fonds: le plus souvent il n'a fait que copier les autres, ce qui le rend plus inexcusable d'être inintelligible.

Les *Principes de la Philosophie morale* sont une Traduction très-libre de l'*Essai sur le mérite & la vertu* de Mylord *Shaftersbury*. Sans entrer en discussion sur le mérite de l'original, nous dirons qu'il ne s'agissoit pour le Traducteur que d'employer un style clair, précis & correct; c'est ce que M. *Diderot* n'a pas jugé à propos de faire: il s'est contenté de se rendre sensible dans les notes; & une douzaine de notes suffisent-elles pour former un bon Livre.

Les *Pensées sur l'interprétation de la Nature* appartiennent en grande partie à *Bacon*, quoique l'Auteur ne se soit pas mis en peine de lui en rendre hommage. Il est vrai que les pensées du Chancelier d'Angleterre deviennent méconnoissables par la maniere étrange dont elles sont travesties: c'est un corps robuste duquel on n'a fait qu'un squelette sans y laisser la moindre apparence de nerfs & de muscles; tout y est en germe, tout y est si recondit & si obscur qu'on peut regarder cette *Interprétation* comme beaucoup plus inintelligible que le texte. Il ne faut pas croire que cette obscurité vienne du fonds des matieres; un

esprit clair & méthodique fait rendre tout sensible : c'est ainsi que *Bacon* son guide, *Mallebranche*, l'Auteur des *Mondes*, M. l'Abbé de *Condillac*, ont trouvé moyen de mettre leurs idées à la portée du Lecteur. On peut donc assurer que c'est sans l'aveu de la Nature, que M. *Diderot* a pris sur lui de s'en rendre l'interprête.

A t-il eu plus de mission pour être le rédacteur de ses loix ? Son *Code* dit *de la Nature* est-il exempt des défauts qu'on vient de lui reprocher, ou plutôt n'y expose-t-il pas un systême de politique impraticable ? N'y trouve-t-on pas des déclamations plus qu'indécentes contre les Ecclésiastiques & les Moines ? Les contradictions les plus lourdes ne s'y accumulent-elles pas pour ainsi dire les unes sur les autres ? n'y remarque-t-on pas une confusion d'idées indigestes, plates, extravagantes, & par dessus-tout un style froid, dur, rebutant.

Ce n'est pas l'obscurité qu'on peut reprocher à ses *Pensées Philosophiques* ; elles sont très-claires. On pourroit dire encore que plusieurs sont profondes, qu'elles renferment des sentimens vifs & pleins de chaleur ; qu'en général elles sont exprimées avec énergie & vérité ; mais à quoi serviroient tous ces éloges, si on ne peut se dispenser d'ajouter que la plûpart sont impies, &

le reste hazardé? D'ailleurs c'est un bien que Mylord *Shaftersbury* est en droit de reclamer; il ne faut que lire pour s'en convaincre, les *Œuvres* de ce penseur Anglois, dont, par parenthese, on vient de donner une assez mauvaise Traduction.

Enfin M. *Diderot* est connu dans le monde pour avoir été le Dessinateur de l'Encyclopédie, l'Enrôleur des Ouvriers, & l'Ordonnateur des travaux. Nous répéterons d'abord, d'après une foule de critiques, que cet Ouvrage n'a été pour lui qu'un enfant adoptif dont *Bacon* & *Chambers* ne l'avoient pas fait légataire. Nous ajouterons ensuite que l'excellent *Prospectus* qui l'annonçoit avec tant de pompe, n'a produit comme la Caverne d'*Eole*, que du vent, du bruit & du désordre, & que la plûpart des articles de ce Dictionnaire informe auxquels on a mis le nom de M. *Diderot* ne sont que la compilation de quelques ouvrages médiocres qu'il n'a fait qu'abréger.

Nous ne dirons rien de la *Lettre sur les Aveugles*, ni de celle *sur les Sourds* qui semblent faites pour n'être lues ni entendues.

Pour ce qui regarde ses Ouvrages d'agrément, les *Bijoux indiscrets* pourroient-ils figurer parmi les productions légeres, quand même la monotonie, le verbiage, & surtout l'obscénité qui y regnent, ne les excluroient pas du nombre de

ces ouvrages frivoles qui peuvent amuſer quelquefois les honnêtes gens?

Il a composé deux Comédies larmoyantes, l'une eſt *le Pere de famille*, l'autre *le Fils naturel* : la premiere, dont le ſujet eſt dû à M. *Goldoni*, & qui eſt précédée d'une Préface pleine de ſentimens raiſonnables, intéreſſans & bien exprimés, peut figurer parmi les Pièces de ce genre ſi oppoſé au génie & au vrai goût. *Le Fils naturel* fut préſenté, il y a peu de tems, ſur le Théâtre, au Public, qui le regarda comme un bâtard ignoble, & par le mauvais accueil qu'il lui fit, força ſon pere à le retirer.

Tel eſt le jugement que nous avons cru devoir porter ſur les Ouvrages de M. *Diderot*. Nous ne craignons d'être accuſés de partialité que par ceux qui ſont plus zélés pour la Philoſophie actuelle, que pour la Raiſon & la ſaine Littérature, eſpece d'hommes qu'on peut diviſer en deux claſſes : les uns reſſemblent à ces Peuples imbécilles qui croyoient leurs oracles infaillibles, après avoir été ſéduits par quelques prédictions rencontrées par haſard d'accord avec la vérité : les autres reſſemblent aux Prêtres de ces mêmes Idoles qui profitoient de l'ignorance & de la crédulité publique pour accréditer les menſonges les plus extravagans.

C'est par-là qu'on peut expliquer la grande célébrité de M. *Diderot* dans les esprits frivoles de la nation & dans les esprits trop facilement prévenus des Etrangers. Mais comment pourra-t-on jamais concilier cet enthousiasme avec la haute opinion que notre Siecle a de ses propres lumieres? Sera-t-il croyable qu'en se laissant aller à l'intempérance des idées, en prétendant annoncer la vérité dans des accès de délire, en faisant heurler la raison d'un ton d'énergumene, en étalant des maximes gigantesques, en combattant les sentimens reçus, en se parant d'une morgue plus burlesque que philosophique, sera-t-il croyable que M. *Diderot* ait pu parvenir à se faire regarder comme un homme rare?

Les Philosophes, dont il passe pour être un des Coriphées, ne réfléchiront-ils jamais sur la foiblesse de leurs ressources, sur l'inconséquence de leurs principes, sur l'instabilité de leurs triomphes? L'expérience des siecles passés ne devroit-elle pas leur faire prévoir ces disgraces éclatantes que leurs Prédécesseurs ont essuyées après quelques instans de vogue promptement remplacés par le ridicule & le mépris? Ignorent-ils que les siecles de *Périclès*, d'*Auguste*, de *Léon X*, n'ont cessé d'être les beaux siecles de la Littérature & de la saine Raison, que quand l'Esprit

philosophique a commencé à égarer & à abrutir les autres genres d'esprit ; que le Siecle de *Louis XIV*, avec les mêmes symptômes, doit nous faire craindre les mêmes revers ; que par conséquent la Philosophie touche au moment de se décrier par ses propres Ouvrages & de ne laisser à ses Zélateurs que le nom de *Sophistes*, le seul nom qui fit dans tous les tems leur partage.

DIDIER, [*Ignace-François* LIMOGON DE ST.] *voyez* SAINT DIDIER.

DINOUART, [*Joseph-Antoine-Toussaint*] Chanoine de St. Benoît, de l'Académie des Arcades de Rome, né à Amiens en 1716 ; successivement Poëte Latin, Poëte François, Traducteur, Commentateur, Historien, Compilateur, Journaliste, sans qu'on puisse dire qu'il ait réussi dans aucun genre. Les moins mauvais de ses Ouvrages sont ses Compilations, parcequ'elles contiennent peu de choses de lui. Telle est sa *Rhétorique du Prédicateur*, tel est son *Traité de l'Eloquence du corps*, deux ouvrages où se trouve réuni sans méthode & sans goût ce que *Cicéron*, *Quintilien*, & parmi nous, *Fénélon*, *Rollin*, le P. *Lami*, *Sanlecque*, *Lucas*, l'Abbé de *Villiers*, l'Abbé *Mallet*, ont écrit sur ces matieres

ſi fort rebattues. On y reconnoît ſans peine ce que M. l'Abbé *Dinouart* y a ajouté. Il ſeroit difficile de douter, par exemple, que les remarques & les expreſſions ſuivantes tirées du Traité *de l'Eloquence du corps* ne ſoient de lui. » Une taille trop haute eſt, dit-il, une difformité dans un Orateur. Ces figures coloſſales » ont quelque choſe d'effrayant & qui choque » la vue. *On ne peut croire que la nature qui* » *donne à tous les hommes une meſure ordinaire* » *de bon ſens, leur en ait diſpenſé à proportion* » *de leur taille*; on y ſuppoſe toujours du vuide. » Je ne crois pas qu'on puiſſe louer beaucoup cet » avantage, *qui ne peut être eſtimable que dans* » *les poutres* «. Pour engager les Prédicateurs à tenir la tête droite, il les avertit très-élégamment qu'une tête baiſſée déplaît, *parceque cette contenance eſt commune aux dévotes.* Pour joindre à ſes préceptes des motifs plus preſſans encore, ſans entendre raillerie, il veut qu'on redreſſe les Orateurs en leur plaçant *la pointe d'une épée ſous le menton.* Il faut cependant prendre garde en relevant la tête, ajoute-t-il, *d'imiter le mouvement des oiſeaux qui boivent.* Selon ſes judicieuſes remarques, *le front haut marque la pareſſe, le petit la légéreté, le rond la colere.* Il faut bien ſe garder encore d'ouvrir les yeux ni

trop ni trop peu, *de cligner ni de clignoter*, de faire comme quelques Prédicateurs qui ouvrent la bouche avec tant d'effort, *qu'ils semblent vouloir y faire entrer leur Auditoire*, & d'en imiter certains autres qui remuent la mâchoire inférieure avec tant de force, *qu'ils paroissent croquer des noix. Je ris*, ajoute-t-il, *de voir ces Orateurs qui boursouflés comme des Maures, ouvrent la bouche comme s'ils vouloient parler à leurs oreilles, & dont les mâchoires se choquent dans la colere comme deux Béliers.* A l'égard de leurs doigts, il faut qu'ils soient près les uns des autres *pour éviter la patte d'oye.* J'aime mieux une main un peu *ardente*, que celle qui est engourdie & qui paroît toujours *avoir la crampe aux doigts.* Mais craignez, dit-il ensuite, d'imiter ces *doigts volages*, qui semblent *tracer en l'air toutes les lignes de Mathématiques.* On comprend aisément combien des préceptes sentis & annoncés de cette maniere sont propres à se faire goûter. Ne croit-on pas voir *Arlequin* donner des leçons & des exemples de gravité ?

Il en est à-peu-près de même des autres Ouvrages de M. l'Abbé *Dinouart.* Il a le secret de pervertir les genres ; & le Journal ecclésiastique qu'il a fait succéder au Journal chrétien dont son style a hâté la ruine, se ressent encore plus de la fatalité de sa plume.

DIXMERIE, [*N.* DE LA] Littérateur qui, sans avoir des talens supérieurs, ne laisse pas d'être fort au-dessus de sa réputation. Ses Contes sont moins agréables que ceux de M. *Marmontel*, mais ils sont plus moraux, plus variés, & annoncent une ame plus sensible. On trouve dans ses vers de l'aisance & de la simplicité, qualités insuffisantes pour former un bon Poëte. Ce qui nous paroît mériter de justes éloges, ce sont les Notes qui accompagnent son Ouvrage intitulé *les deux âges du Goût*; on peut dire que l'accessoire l'emporte sur le fonds; ces notes sont judicieuses, instructives, écrites avec autant de netteté que de correction. Le seul défaut qu'on y trouve consiste dans une indiscrette profusion d'éloges; tous les Auteurs y sont loués, & c'est le moyen de n'en louer véritablement aucun. Une critique juste donne du prix à la louange, & quiconque n'a pas le courage de blâmer quelquefois, s'expose à être lui-même blâmé. Le goût & la raison ont leurs droits; la crainte de déplaire ne sauroit jamais être un motif pour les sacrifier.

DOISSIN, [*Louis*] Jésuite, mort à Paris en 1753 à l'âge de 32 ans.

Ses deux Poëmes Latins, l'un sur la Sculpture; l'autre sur la Gravure, lui donnent une place distinguée à côté des *Commire*, des *Rapin*, des *la Rue*, des *Sanadon*, des *Vaniere* & des *Marsi* ses Confreres. Ce jeune Poëte les auroit peut-être surpassés, si la mort ne l'eût enlevé aux Muses au printems de son âge. Son Poëme de la Sculpture sur-tout offre des descriptions & une force de coloris qui retraçent souvent la langue d'Auguste. Si M. de *Voltaire* avoit lu les Poëmes du P. *Doissin* & des autres Poëtes que nous venons de citer, il n'auroit pas assuré si décidément que les François ne sauroient faire de bons Vers Latins.

DOLET, [*Etienne*] né à Orléans en 1509, mort à Paris en 1546.

Il avoit reçu quelques talens de la nature; né avec de la vivacité dans l'esprit, il cultiva assez heureusement la Poésie Latine & les Sciences, & n'écrivoit pas mal pour son tems dans sa propre langue; mais emporté par son imagination fougueuse, il s'engagea dans les plus pitoyables travers. Ses éloges & ses critiques, ses travaux & ses plaisirs, tout étoit outré par le peu d'empire qu'il avoit sur lui-même. Il n'avoit, soit dans ses Ecrits, soit dans ses mœurs, d'autres regles que ses propres opinions; &, selon le génie des esprits

ſans principes & ſans frein, il traitoit de fables les Dogmes de la Religion, & d'entraves ridicules les Loix de la probité. Avec un tel caractère il devoit naturellement s'attirer bien des revers; auſſi ne lui manquerent-ils pas. Il parcourut tout le Royaume, & par-tout il ſe fit des affaires. A Toulouſe, il fut mis en priſon pour un Diſcours qu'il eut la hardieſſe de débiter contre les habitans de cette ville & le Parlement en particulier. A Lyon, il commit un aſſaſſinat, & ne ſe ſauva de l'échafaud que par le crédit de ſes Protecteurs. Dans d'autres villes, il ſe rendit coupable de nouveaux crimes qui joints à celui d'athéïſme, dont il faiſoit ouvertement profeſſion, le firent condamner par le Parlement de Paris à être brûlé, & la Sentence fut exécutée.

On ne voit pas que les Philoſophes ſe ſoient fort empreſſés de reclamer ou de juſtifier un pareil Zélateur de la liberté. Son athéïſme trop déclaré & trop pratique l'a peut-être exclu de l'aſſociation, & a retenu les plumes éloquentes qui auroient été tentées de le réhabiliter comme tant d'autres. Il y a cependant apparence qu'il eût trouvé grâce aux yeux des Auteurs du *Syſtême de la Nature*. Les principes de cet Ouvrage monſtrueux ſont préciſément les mêmes que ceux de *Dolet*, & le ſort de *Dolet* a ſans doute rendu

plus prudens que lui ceux qui ont voulu écrire comme lui.

* Si l'on veut ſavoir comme on penſoit de ſon tems ſur cet étrange perſonnage, on peut en juger par cette Lettre d'un certain *Jean Angeodonus*, où l'on ne trouvera pas la politeſſe du ſtyle, mais une peinture aſſez fidelle d'un Athée. » Seulement, à le voir dit-il, on démêloit un » étourdi, un fou, un inſenſé, un furieux, un » enragé, un glorieux, un impertinent, un men- » teur, un débauché, un méchant, un querelleur, » un impie, un Ecrivain ſans Dieu, ſans foi, » ſans religion quelconque; & l'on voyoit ſi bien » tout cela, que ni le bronze ni la toile n'euſ- » ſent jamais pu être, comme ſon viſage, » l'image d'un monſtre. Il eſt du nombre de » ceux qui ſont à la fois, ſelon *Eraſme*, à plain- » dre & riſibles. Il a déſhonoré autant qu'il étoit » en lui, à force de paſſions & de vices, & les » Belles-Lettres qu'il entendoit parfaitement & » le Saint-Chrême qu'il avoit malheureuſement » reçu «.

DOMAT ou D'AUMAT, [*Jean*] Avocat du Roi au Siege Préſidial de Clermont, en Auvergne; ſa patrie, né en 1625, mort à Paris en 1696; célébre Juriſconſulte qui étoit fort verſé

dans les langues & les ſciences. Son Livre des Loix civiles dans leur ordre naturel, excellent dans ſon eſpece, & très-eſtimé de ceux qui étudient le Droit & la Morale, n'eſt point dépourvu du mérite littéraire par la maniere pure & lumineuſe dont il eſt écrit, & ſur-tout par l'Introduction qui eſt à la tête de l'Ouvrage.

DONAT, [*Dominique*] de l'Académie des Arcades de Rome, né à Beſiers en 1709, Ecrivain infatigable, & qui à notre avis aura bien de la peine à ſe faire une réputation & encore plus à procurer le débit de ſes Ouvrages, malgré les *Proſpectus* qu'il en diſtribue & d'après les *Proſpectus* mêmes. Il ne s'attache qu'à des Compilations ſur la Topographie, les Généalogies, l'Hiſtoire eccléſiaſtique, &c. Ce genre de travail peut être utile; il ſuppoſe de l'étude, des recherches, de la méthode, & cet Auteur peut avoir ces bonnes qualités, mais ce ne ſont pas les qualités que le ſiecle eſtime. Que ne fait-il des Ouvrages philoſophiques! Il aura du moins l'avantage de trouver dans l'eſprit de Corps du zèle pour les faire acheter ſur la parole de certains Prophêtes, & de les faire vivre quelques jours dans les fines Sociétés.

1. DORAT, [*Jean*] Professeur Royal en langue Grecque à Paris; né dans le Limosin en 1507, mort à Paris en 1588.

Sa maniere d'enseigner cette langue contribua beaucoup à la renaissance des Lettres. Outre cela il établit chez lui une espece d'Académie où l'on agitoit des questions de Littérature propres à faire naître l'émulation de tous les Gens d'esprit qui s'y rendoient. Ce fut-là où *Ronsard* prit un goût si intrépide pour les Auteurs Grecs & Latins. Ce Disciple enthousiaste ne garda nulle mesure dans l'estime qu'il avoit pour *Dorat*, & dans les louanges qu'il lui donnoit, observoit-il encore moins les regles du goût. Si l'on veut juger des complimens de ce tems-là, en voici un échantillon.

Je ferois grande injure à mes vers & à moi,
Si en parlant de l'or je ne parlois de toi,
Qui as le nom doré, mon DORAT*; car cette Hymne,*
De qui les Vers sont d'or, d'un autre homme n'est digne
Que de toi, dont le nom, la Muse & le parler
Semblent l'or que ton fleuve, Orence, fait couler.

Non-seulement *Dorat* peut être regardé comme le pere commun des Poëtes de son tems; il fut encore Poëte lui-même & bon Poëte, si l'on en juge par quelques-uns de ses vers grecs & latins qui

qui le firent surnommer par ses contemporains le *Pindare Moderne* ; car alors on ne louoit que par comparaison. On a de lui des Odes Latines qui justifient sinon l'excès de cette louange, du moins le juste cas qu'on en faisoit. On est fâché qu'il soit l'inventeur de l'anagramme, genre pitoyable, à la portée de tout le monde, parce qu'il n'exige qu'un peu d'application & point du tout d'esprit. *Colletet* lui-même l'a apprécié à sa juste valeur, en disant dans une Epitre à *Ménage* :

J'aime mieux, sans comparaison,
Ménage, tirer à la rame,
Que d'aller chercher la Raison
Dans les replis d'une Anagramme.
Cet exercice monacal,
Ne trouve son point vertical
Que dans une tête blessée ;
Et sur Parnasse nous tenons
Que tous ces Renverseurs de noms
Ont la cervelle renversée.

2. DORAT, [*Claude-Joseph*] né en 173.. Ce qui le tire de la foule de nos Poëtes actuels, ce ne sont pas ses Odes, ses Héroïdes, ses Tragédies, ses Traductions, son Roman, ni même son Poëme sur la Déclamation, quoiqu'il renferme des choses excellentes, ainsi que quelques-uns des autres Ouvrages que nous venons de citer :

ces Ouvrages péchent les uns par le choix du sujet, le plan ou l'exécution; les autres par le défaut de naturel & de simplicité. Mais il est redevable, selon notre avis, de la partie la mieux fondée de sa réputation à ses Pièces fugitives, où il a un ton & une physionomie qui lui sont particuliers. On y goûte en général une tournure d'esprit agréable; de la finesse, des détails piquans, des comparaisons ingénieuses, des images riantes, un coloris brillant qu'il ne doit qu'à lui; une touche délicate & facile, & une peinture assez vraie des travers aimables qui caractérisent notre Nation. C'est plus qu'il n'en faut pour justifier le succès dont elles jouissent. Nous sommes cependant fâchés d'être obligés d'articuler nos craintes sur la solidité de ce succès. Il ne suffit pas de posséder toutes les qualités d'agrément; rien de si sujet à perdre ses charmes; le tems, l'inconstance, d'autres mœurs, d'autres tons, le dégoût même, en sont les plus cruels & les plus inévitables ennemis. Il faut donc pour être assuré de toujours plaire, s'attacher à des ressorts plus essentiels & plus solides, c'est-à-dire à ce naturel qui survit à tout, à cette chaleur vivifiante, à ce moëlleux flatteur & séduisant qui naissent du sentiment, & que l'esprit ne sauroit jamais suppléer. Les Poésies de *Chaulieu*, de

Pavillon, de *Voltaire* & de *Greſſet*, ne ſubſiſteront jamais que par cet unique & véritable principe de vie. Ces Poëtes n'ont exprimé que ce qu'ils ſentoient vivement [au moins pour le moment]; & par-là ils ont ſu captiver & intéreſſer; M. *Dorat* au contraire n'exprime que ce qu'il voit, & ce qu'il voit ne paroît pas affecter ſon cœur; les objets ne ſont tout au plus que l'effleurer. On peut dire que ſa Muſe reſſemble à une femme plus jolie qu'intéreſſante, qui cherche à plaire, & plaît en effet à ceux qui préferent l'art à la Nature, l'eſprit à la ſenſibilité, le ton pétillant & cavalier à la modeſtie & à la pudeur; ou pour mieux dire, elle a toute l'allure d'une Coquette qui a toujours la même façon de ſe mettre, la même taille, la même démarche, les mêmes manieres, le même jargon, quoiqu'elle change d'ajuſtemens & d'atours, de converſation & de cercle. Son goût la porte vers les plaiſirs faciles, & elle les goûte ſans que le cœur ſoit de la partie. Elle eſt toujours ſpirituelle, ſouvent gaie, quelquefois raiſonnable, mais par caprice. Il eſt fâcheux qu'elle paroiſſe avoir un peu trop fréquenté les Actrices; trop de complaiſance à parler d'elles, & à en affecter le langage, ferpit croire qu'elle en a les mœurs; ce qui ſuffit pour n'être pas toujours au gré de la bonne compagnie

& pour lui faire perdre bien des Amans qui lui eussent pardonné ses autres défauts.

DOUJAT, [*Jean*] Professeur en Droit dans l'Université de Paris, de l'Académie Françoise, né à Toulouse en *1609*, mort à Paris en *1688*.

Il ne faut pas le juger par les éloges qu'on lui donne dans le Journal des Savans où on l'appelle un grand Homme. Peut-être n'en a-t-on jugé ainsi que par la multitude de ses Ouvrages ou par celle de ses enfans qui en égaloient, dit-on, le nombre. Il suffit de le regarder comme un bon Jurisconsulte & un Littérateur médiocre.

DREUX DU RHADIER, [*Jean-François*] Avocat, de l'Académie de Châlons-sur-Marne, de celle de la Rochelle, de Lyon, de Rouen, d'Angers, &c. Né à Château-neuf en Thimerais en 1714.

Ses Ouvrages sont encore plus nombreux que ses titres. Des Etrennes, des Epitres, des Fables, des Eloges & des Mémoires historiques, des Vies, des Essais sur divers sujets, des Anecdotes, des Dissertation, des Journaux, des Tablettes, des Lettres, des Histoires, des Bibliotheques, des Dictionnaires, une Traduction en Prose de *Perse*, & une imitation en

Vers de ce même Poëte, tant de productions seroient plus que suffisantes pour faire vivre un Auteur dans la Postérité, si elles n'étoient pas mortes dès à présent. Malgré cela, les Eloges historiques des différentes Académies dont il est membre, ne manqueront pas de le placer parmi les grands Hommes; mais les Eloges historiques mourront comme ses productions.

DUBOS, [*Jean-Baptiste*] Abbé, de l'Académie Françoise, né à Beauvais en 1670, mort à Paris en 1742.

Tout ce qu'il a fait est d'un esprit réfléchi & de bon goût. Son *Histoire de la Ligue de Cambrai* annonce les connoissances les plus profondes dans la politique, & est écrite d'une maniere très-intéressante. Ses *Réflexions sur la Poésie, la Peinture & la Musique* renferment tout ce qu'on a pu dire de plus juste, de plus sage & de mieux vu sur ces Beaux-arts. C'est-là que les Jeunes-gens devroient aller s'instruire : ils y apprendroient à connoître les vrais principes, & à se défier des doctrines nouvelles qui gâtent tout, en matiere de Littérature, ainsi qu'en matiere de Religion. Il est si rare de trouver des esprits mûrs capables de saisir dans une juste proportion ce qui constitue la vraie beauté de chaque genre, si ordinaire de

voir des esprits présomptueux donner leurs rêveries pour des découvertes, les égaremens de leur goût pour des régles sûres, les productions de leur plume pour des modeles accomplis, qu'on doit regarder les Ecrits des vrais Littérateurs comme des préservatifs contre la décadence des Lettres, ou comme ces Colonnes milliaires qui, chez les Romains, indiquoient les grandes routes, & empêchoient le voyageur de s'égarer en le garantissant des chemins détournés.

DUCANGE, [*Charles* DUFRESNE Seigneur] Trésorier de France, né à Amiens en 1610, mort à Paris en 1688.

Il n'est point de Bibliothèque où son *Glossaire de la basse Latinité* & son *Glossaire de la Langue Greçque*, ne doivent occuper une place. On y trouve des ressources infinies pour l'éclaircissement de l'histoire, pour l'explication des mots hors d'usage, pour l'intelligence des Auteurs Grecs & Latins, tant des beaux siecles de la Littérature que des siecles suivans. On ne sauroit trop répéter combien le travail de ces sortes de Savans exige la reconnoissance du Public. Leur gloire n'est pas aussi brillante que celle des Auteurs ingénieux & agréables ; elle est plus solide. Les Ouvrages des uns sont dans la République

des Lettres comme ces Peintures délicates qui ornent l'édifice & ont besoin d'être renouvellées ; les autres comme les Colonnes qui le soutiennent, & ne peuvent périr qu'avec lui.

DUCHÉ, [*Joseph-François*] de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né à Paris en 1668, mort dans la même ville en 1704, éleve de *Pavillon* & ami de *J. B. Rousseau* qui lui a adressé une de ses Odes, deux hommes dont l'amitié fait honneur à ses qualités sociales. Il étoit Valet de Chambre de *Louis XIV* ; & pour plaire à ce Monarque il consacra ses talens à des ouvrages destinés à l'amusement des Dames de Saint-Cyr. Les Histoires pieuses, les Hymnes, les Cantiques qu'il composa pour elles sont aujourd'hui dans l'oubli, & ne méritent point d'en sortir. Il n'en est pas de même de ses Tragédies saintes. *Absalon* fut représenté à St. Cyr, & sur le Théâtre François avec un succès égal. Cette Pièce intéressante & bien conduite eut 16 représentations, & est restée au Théâtre, quoiqu'on ne l'ait pas donnée depuis longtems ; le caractère de *Tharès* est neuf & bien soutenu. *Débora* & *Jonathas*, qui du Théâtre de St. Cyr passerent également sur le Théâtre François, ne furent

pas si bien accueillies ; aussi ces deux Pièces n'ont-elles pas le mérite de la premiere.

M. *Duché* travailla ensuite pour le Théâtre Lyrique, où il donna *Sylla*, *Iphigénie*, *Céphale & Procris*, Tragédies, & les *Fêtes galantes*, Ballet qu'on joue encore de tems en tems, & que ne font point oublier les Nouveautés qu'on nous donne en ce genre négligé de plus en plus.

DUCHESNE, [*André*] né en Touraine en 1584, mort en 1640.

On lui a donné le nom de *Pere* de l'Histoire de France ; à-peu-près comme dans l'ordre de la nature certains hommes le sont de leurs fils dont ils n'ont point fait l'éducation & dont ils n'ont pas les bonnes qualités. Tout ce qu'on lui doit en ce genre, ce sont des Recherches généalogiques & des Histoires qui ont servi de matériaux à beaucoup d'autres Historiens qui ont sçu les mettre en œuvre mieux que lui.

DUCLOS, [*Charles*] Historiographe de France, Secretaire perpétuel de l'Académie Françoise, Membre de celle des Inscriptions & Belles-Lettres, de la Société Royale de Londres, de l'Académie de Berlin, né à Dinant en Bretagne, mort à Paris en 1772.

Malgré ses titres littéraires & le grand nombre d'ouvrages qui sont sortis de sa plume, nous doutons que cet Auteur, estimable à bien des égards, vive longtems dans la postérité. Ce n'est pas assez d'avoir de l'esprit, de savoir bien sa langue, d'écrire d'un style sententieux & imposant ; il faut quelque chose de plus pour se garantir du naufrage des tems. Le génie seul, & le génie exercé sur de grands objets ou sur des objets utiles, peut transmettre nos productions aux siecles à venir, & M. *Duclos* ne nous paroît pas tout-à-fait doué de ce rare présent de la nature. L'*Histoire de la Baronne de Lus*, les *Confessions du Comte de* * * *, sont, sans contredit, des ouvrages bien écrits, pleins d'esprit & de sagacité ; le dernier principalement passera pour un Roman original ; mais ces ouvrages ne seront après tout que des Romans qu'on ne relit pas deux fois, à moins qu'on ne soit peu avide des bons Livres, ou qu'on ne manque de la faculté de s'en procurer. La Préface du Comte d'*Acajou* n'en imposera pas plus à nos descendans, qu'elle ne nous en a imposé à nous-mêmes, & le reste de cette ingénieuse bagatelle, inférieure aux *Confessions*, sera réduit à sa juste valeur.

L'*Histoire de Louis XI* auroit-elle un meilleur sort ? Nous pensons encore que ce n'est point un

de ces ouvrages capables de faire une réputation durable à leur Auteur. Celui-ci annonce, nous en convenons, une plume exercée, un Critique pénétrant qui fait démêler le principe des actions & apprécier assez justement les hommes; mais les Gens de goût retrouvent trop souvent le Romancier dans l'Historien, le Bel-esprit académique dans l'Ecrivain, l'Homme à prétentions dans le Critique. Quelqu'indulgence qu'on fut disposé à avoir pour cette Histoire, on ne peut se dissimuler qu'elle est écrite d'un style romanesque, semée de traits peu mesurés, défigurée par des réflexions trop libres & trop fréquentes, par des pointes satyriques, par des digressions superflues; que le style en un mot en est brusque, tranchant, sans aucune liaison, & par-là d'une aridité qui fatigue. C'est ainsi que l'affectation d'esprit & de philosophie desséche les Lettres & le cœur.

Ce que M. *Duclos* a fait de plus estimable, ce sont, sans contredit, ses *Considérations sur les mœurs de ce Siecle*, & les *Mémoires* qui en sont la suite. Une connoissance profonde des hommes, des pensées neuves, des caractères bien saisis, des peintures vraies, des réflexions justes, le ton du bel usage & de la bonne Société, en rendent la lecture intéressante à ceux qui ne sont pas révoltés par un certain pédantisme qui ne

devroit pas se trouver au milieu des belles qualités que nous y reconnoissons. Quoique le style en soit souvent sec & décousu, & qu'il y ait bien loin de M. *Duclos* à la *Bruyere*, soit pour la maniere, soit pour le fonds, il est cependant peu d'Ecrivains parmi nos Littérateurs, & surtout nos Littérateurs Philosophes, qui sachent racheter leurs défauts par autant de mérite. On trouve du moins à s'instruire dans ses *Considérations* & dans ses *Mémoires*, avantage qu'on chercheroit envain chez la plûpart de ceux qui ont voulu mettre la philosophie en belles phrases.

DUFRESNOY, [*Charles-Alphonse*] *voyez* FRESNOY.

DUFRESNY, [*Charles* RIVIERE] *voyez* FRESNY.

DUGUET, [*Jacques-Joseph*] Oratorien, né à Montbrison en 1649, mort à Paris en 1733.

On trouve de la force, de l'onction & quelquefois de l'élégance dans ses Ouvrages ascétiques, qui seroient plus estimables, si l'Esprit de Port-Royal ne s'y montroit avec trop d'âcreté. Il a fait un Livre *de l'Education d'un Prince*, dont

les vues sont saines, les principes bien discutés; les réflexions très-sages, quand il écarte les préjugés de son parti; le style en est coulant, pur & intéressant. MM. *Marmontel* & *Thomas* lui doivent quelques idées qu'ils ont fondues à leur maniere, l'un, dans son *Bélisaire*, l'autre, dans l'*Eloge de M. le Dauphin*.

1. DUHAMEL, [*Jean-Baptiste*] né à Vire en Basse-Normandie en 1624, mort à Paris en 1706, un des hommes les plus savans de son tems, que M. *Colbert* nomma Secretaire de l'Académie Royale des Sciences, lorsqu'il eût fait approuver par le Roi l'établissement de cette Compagnie. Les Ouvrages de cet Académicien traitent tous de la Physique ou de la Théologie scholastique: ceux-ci sont peu connus & peu estimés. On fait beaucoup de cas de son *Astronomie physique* qu'il composa en Latin; c'est un Recueil des principaux systême des Philosophes tant anciens que modernes sur la lumiere, sur les couleurs & sur la structure de l'Univers. Tout ce qui appartient à la sphere & à la théorie des Planettes, au calcul des Eclipses, y est expliqué mathématiquement. Son Traité des Météores & des Fossiles rassemble aussi tout ce qu'ont dit sur ces matieres les plus célebres Physiciens. Partout M. *Duhamel*

annonce une grande connoiſſance de l'Hiſtoire Naturelle & de la Chymie, & partout ſon ſtyle eſt exact & conforme aux ſujets qu'il traite.

Lorſque les infirmités de cet Académicien ne lui permirent plus de s'acquitter des fonctions de ſa place de Secretaire, il contribua beaucoup à faire élire M. de *Fontenelle* pour ſon ſucceſſeur, ce qui eſt une preuve de ſon bon jugement.

2. DUHAMEL, [*Bardou*] Avocat, né à Metz, Auteur d'un *Traité ſur la maniere de lire les Auteurs avec utilité*, dans lequel il ne cite guères que des Prédicateurs. Le fruit qu'il a tiré de leur lecture prouve peu en faveur de ſa méthode. Son Ouvrage eſt de la nature de ceux qu'il ne faut pas acheter ſur le titre ; il reſſemble à ces mauvaiſes auberges qui ont une belle enſeigne,

3. DUHAMEL DU MONCEAU, [*Henri-Louis*] de l'Académie des Sciences, de la Société Royale de Londres, des Académies de Palerme, de Beſançon, &c. né à Paris.

Peu d'Auteurs ont autant mérité que lui de leurs Contemporains, & ont plus travaillé à ſe rendre utiles à nos deſcendans. Doué du talent

de s'exprimer avec méthode & clarté, il a consacré sa plume & ses travaux à des objets d'un intérêt essentiel pour la société. On a de lui une infinité d'Ouvrages parmi lesquels il ne s'en trouve aucun qui ne renferme des vues avantageuses. Il a écrit sur la Marine, sur diverses parties de l'Agriculture, sur plusieurs branches de Commerce, sur les Arts méchaniques, & peut être regardé dans tous ses Ouvrages comme un Auteur élémentaire. Les recherches profondes, les discussions savantes, les observations justes & lumineuses, l'exposition de quantité d'expériences curieuses, les instructions méthodiques répandues dans ses Ecrits font juger combien le Recueil en seroit préférable à l'Encyclopédie, si pour les Sciences & les Arts qu'il n'a point traités, il eût trouvé des Coopérateurs aussi zélés, aussi intelligens, aussi laborieux que lui.

DULARD, [*Paul-Alexandre*] de l'Académie de Marseille où il naquit en *1696*, & où il mourut en *1760*, est Auteur d'un volume de différentes Pièces de Poésie qui n'ont été accueillies que dans la Province où elles lui acquirent une espece de réputation dont il jouit encore dans les Collèges. Son Poëme de *la Grandeur*

de Dieu dans les merveilles de la Nature ne différe de ses autres Poésies que par quelques morceaux heureux, & par des notes instructives à la vérité, mais tirées pour la plûpart du *Spectacle de la Nature*, Ouvrage célebre de M. *Pluche* que le sublime Ecrivain de l'*Histoire Naturelle* n'a pu faire oublier. Il est étonnant qu'un sujet si intéressant, si noble, si fécond, si propre à élever l'ame, à échauffer le génie, & à lui faire enfanter de grandes idées, tel que la grandeur de Dieu considérée dans les merveilles de la Nature, ait échappé aux grands Poëtes du siecle de *Louis XIV*, & même au petit nombre de bons Poëtes de ce Siecle-ci. On ne connoît en ce genre que la *Semaine* de *du Bartas* que personne ne lit, & le Poëme de M. *Dulard* qui aura bientôt le même sort, quoiqu'il soit supérieur à celui du *Prince des Poëtes*; car c'est ainsi que l'Ouvrage de la *Semaine* fit surnommer son Auteur. Que les Ecrivains estimés de leur vivant comptent après cela sur les suffrages de la postérité. Le décri actuel de tant d'Auteurs jadis estimés & célebres, ne nous fait-il pas assez connoître que le mérite du jour si commun à présent dans la Littérature, ressemble à ces monnoyes qui n'ont plus de cours quand elles sont remplacées par de nouvelles.

DUMAS, [*Philippe*] Professeur de Rhétorique au Collége Royal de Toulouse, ci-devant Principal du Collége d'Issoudun, sa patrie.

Deux Ouvrages de *Xénophon* très-bien traduits font honneur à sa plume, & prouvent qu'il est en état d'enseigner la Jeunesse, s'il réunit les qualités morales au mérite du savoir, comme il y a tout lieu de le présumer.

DUMOULIN, [*Charles & Pierre*] *Voyez* MOULIN.

DUNOYER, [*Anne-Marguerite*] *Voyez* NOYER.

DUPLEIX, [*Scipion*] Historiographe de France, né à Condom en 1569, mort dans la même ville en 1661. C'est le premier Auteur qui ait publié en François un Ouvrage de Philosophie scholastique, & le premier Historien qui ait cité en marge les sources où il a puisé les faits qu'il rapporte. Ce n'est pas par ces deux nouveautés qu'il a mérité la reconnoissance du Public. Nous avons de *Dupleix* des *Mémoires des Gaules*, remplis d'excellentes recherches qui ont été d'un grand secours aux Historiens qui sont

venus après lui. Son *Histoire générale de France depuis Pharamond jusqu'à Louis XIII* est fort inférieure à ses Mémoires ; elle est divisée par chapitres, les chapitres par articles. Quoi qu'en dise M. de *Voltaire*, cette méthode est peu convenable à l'Histoire dont la narration ne doit point être interrompue. Il est vrai qu'on peut se dispenser de regarder comme des Histoires son *Siecle de Louis XIV*, & son *Essai sur l'Histoire générale*, divisés comme la compilation de *Dupleix*.

Le Cardinal de *Richelieu* voulut lire avant l'impression les deux derniers Regnes de l'*Histoire générale de France*. Ce ministre y fit les corrections qu'il jugea à propos, c'est-à-dire que la vérité n'y parut qu'autant qu'il voulut & comme il voulut ; aussi l'Apologiste du Maréchal d'*Ordano* appelloit-il l'histoire de ces deux Regnes, l'*Histoire des fourberies du Cardinal de Richelieu*.

Le style de *Dupleix* est assez net & méthodique, mais il est toujours pésant, lâche, incorrect, & rebutant par sa sécheresse & sa dureté.

Cet Historien vint à Paris avec la Reine *Marguerite* qui le fit depuis Maître des Requêtes de son Hôtel. Par reconnoissance ou plutôt par flatterie, il la loua dans ses Ecrits tout le tems qu'elle vécut ; après sa mort il en parla sans déguisement & sans respect. C'étoit user un peu

tard de la liberté de l'Histoire ; mais tel est le caractère de la plus grande partie des Gens de Lettres : la vérité ne luit pour eux que quand ils n'ont pas d'intérêt à la cacher.

DUPONT, [*N.*] des Sociétés d'Agriculture de Soissons & d'Orléans, un des Coopérateurs du Journal des *Ephémérides* ; c'est assez en dire pour annoncer un Auteur foudroyé par la plume étincelante de M. *Linguet.* Sans prendre parti dans cette querelle, nous nous contenterons de remarquer que M. *Dupont* avoit traité avec indécence un Ecrivain en droit de dire comme *Horace* :

At ille
Qui me commorit, (melius non tangere, clamo)
Flebit : & insignis totâ cantabitur urbe.

Ce n'est pas ainsi qu'un Journaliste doit en user à l'égard d'aucun Littérateur. La modération & l'équité, dans la critique, sont toujours indispensables pour quiconque n'en met pas dans la louange. A quoi peuvent conduire des plaisanteries, quand elles ne tendent pas à éclairer ou à corriger ? Les plaisanteries des *Cotins* sont toujours froides, mais elles peuvent allumer la verve de *Boileau*,

Et malheur aux *Cotins* quand *Boileau* se réveille.

DUSSAUX, [*N.*] ancien Commiſſaire de la Gendarmerie, de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Nancy, né à Chartres.

Il a ſçu venger le titre de Traducteur de l'injuſte mépris dont les ignorans l'ont toujours accablé ſans raiſon. Son excellente *Traduction de Juvenal*, précédée d'un Diſcours ſur les Satyres de ce Poëte, diſcours auſſi bien penſé que bien écrit, & accompagnée de notes inſtructives, lui donne plus de droit à une place diſtinguée dans la Littérature, que les productions médiocres n'en donnent aux petits Auteurs qui travaillent de leur propre fonds. Cette Traduction eſt ſans doute la meilleure qu'on ait de ce Satyrique Latin & la ſeule qu'on doive lire à préſent. Elle n'eſt ni ſervile, ni trop libre; le ſtyle en eſt vif, clair & correct. On y deſireroit ſeulement un peu plus de nerf dans l'expreſſion; elle en ſeroit plus digne de l'Original, dont le caractère dominant eſt l'énergie & la cauſticité.



E.

EIDOUX, [*Marc-Antoine*] né à Marseille en 17.... le plus infatigable de tous les Traducteurs. Quarante ouvrages traduits de l'Anglois ou du Latin, qui forment une quantité prodigieuse de volumes, sont la preuve d'une vocation particuliere au métier de la Traduction; nous disons *métier*, parcequ'il s'en faut bien que l'Auteur ait donné à son travail toute l'application qu'il exigeoit. Ces Ouvrages, presque tous médiocres, si on excepte le Dictionnaire de Médecine traduit en société avec M. *Diderot*, sont des Romans, des Histoires, d'autres Livres de Médecine, &c. Il vaut mieux laisser les productions étrangeres dans l'oubli, quand on ne sait pas en faire un choix éclairé & leur donner une nouvelle vie, que de les exposer à l'opprobre d'une seconde mort, ce qui est arrivé précisément à tout ce dont M. *Eidoux* a voulu enrichir notre Littérature.

Il a encore fourni quelques articles à l'Encyclopédie, c'est-à-dire qu'il n'a fait qu'habiller en mauvais François des Lambeaux d'ouvrages Anglois qui peuvent figurer parmi l'infinité des Articles médiocres de cette immense Compilation.

ELIE DE BEAUMONT : [*N*. Madame] on trouve son nom à la tête d'un Roman qui a pour titre, *Lettres du Marquis de Roselle*. Un mêlange heureux de morale & d'intérêt, d'instruction & de sentiment, de chaleur & de simplicité, rend cet Ouvrage très-propre à faire sentir les égaremens d'une Jeunesse trop passionnée & à la rappeller aux Loix de la sagesse & de la raison. Il est d'ailleurs écrit d'un style pur & souvent élégant; on desireroit seulement qu'il fût un peu plus varié.

Madame *Elie de Beaumont* est femme du célèbre Avocat de ce nom, connu par son zèle & ses Mémoires dans l'affaire des *Calas*.

ESPAGNAC, [*Jean-Baptiste-Joseph de* SAHUGUET D'AMARZIT, Baron D'] Gouverneur des Invalides, né dans le Limousin en 1715.

Son *Supplément aux rêveries du Maréchal de Saxe*, & ses autres Ouvrages sur l'Art de la guerre font autant d'honneur à sa plume, qu'il s'est acquis de gloire en en pratiquant les maximes. *Eodem animo scripsit quo debellavit*.

ESPRIT, [*Jacques*] de l'Académie Françoise, né à Bésiers en 1611, mort en 1678.

En travaillant à son Livre *de la Fausseté des Vertus humaines*, il n'a pas songé sans doute que

le plus mauvais ſervice qu'on puiſſe rendre à un Auteur ſubſtantiel & profond, c'eſt de le commenter. Il eſt vrai qu'il ne s'eſt pas propoſé directement de paraphraſer les *Maximes de la Rochefoucault*; mais tout ſon Ouvrage eſt appuyé ſur le ſyſtême de ce ſubtil Obſervateur; & il ne fait qu'étendre & par conſéquent affoiblir les penſées de ſon modele. V là pourquoi les Maximes de *la Rochefoucault* ſ nt entre les mains de tout le monde, tandis que *la Fauſſeté des Vertus humaines* eſt oubliée, auſſi bien que l'*Art de connoître les hommes*, que M. de *Baux* a publié d'après les mêmes ſources.

ESTEVE, [*Pierre*] de l'Académie de Montpellier, ſa patrie.

De pluſieurs Ouvrages de cet Auteur qui ſuppoſent des connoiſſances mais peu de goût, il n'eſt rien reſté que le Public puiſſe lire avec utilité. Son *Dialogue ſur les Arts*, & ſon *Traité de la Diction*, auroient beſoin d'une plume plus exercée, plus délicate & plus ſenſée que la ſienne.

1. ETIENNE, [*Robert*] Imprimeur, né à Paris en 1503, mort à Geneve en 1559.

Les ſervices qu'il a rendus aux Lettres ont eu deux objets très-importans; il a d'abord perfectionné l'Imprimerie, & le *Tréſor de la Langue*

Latine étoit pour ſon Siecle & même pour le nôtre, le meilleur préſent qu'il pût faire au Public ; cet Ouvrage d'une utilité reconnue ſuppoſe autant de travail & de mémoire, que de goût & de jugement. On dit que pour rendre les Editions des Livres qu'il imprimoit plus correctes, il en faiſoit expoſer les feuilles dans les Places publiques, & qu'il récompenſoit généreuſement ceux qui y découvroient des fautes ; point de moyen plus sûr pour arriver à la perfection.

2. ETIENNE, [*Henri*] fils du précédent, né à Paris en 1528, mort à Lyon en 1598. Son pere avoit ouvert les tréſors de la Langue latine, celui-ci ſe chargea d'en faire autant par rapport à la Langue Grecque ; l'Ouvrage qu'il publia à ce ſujet eſt auſſi eſtimé que celui de ſon pere, & ne prouve pas moins de connoiſſances & de recherches. Il eût pu s'en tenir là, mais le Calviniſme lui échauffa la tête, & d'Auteur eſtimable en fit un Libelliſte & un calomniateur. Tout le monde convient à préſent que ſon Ouvrage intitulé *Apologie d'Hérodote*, n'eſt qu'un recueil de groſſiéretés, d'anecdotes indécentes, d'hiſtoriettes ſcandaleuſes contre les Prêtres & les Moines, dont les trois quarts ſont des menſonges que pluſieurs Ecrivains n'ont pas craint de répéter.

* EXPILLY, [*N.*] Abbé, ci-devant Secretaire d'Ambaſſade de ſa Majeſté Sicilienne, de la Société Royale de Nancy, né à St. Remi en Provence en 17....

De tous les Gens de Lettres qui ont écrit ſur la Géographie, il eſt le plus laborieux, le plus fécond, le plus exact & le plus utile. Le louable deſir de donner de la perfection à ſes Ouvrages l'a porté à joindre la pratique à l'étude & à la ſpéculation. De fréquens voyages dans preſque toutes les contrées de l'Europe, & même ſur les côtes d'Afrique & ailleurs, ont beaucoup contribué à le mettre en état de vérifier les ſituations des lieux & les obſervations ſur les mœurs & la Religion de différens peuples. De pareils moyens aidés de la ſcience & du diſcernement devoient néceſſairement procurer les plus grands ſuccès à ſes Ouvrages ; M. l'Abbé *Expilly* peut ſe flatter d'avoir obtenu cet avantage. Son *Dictionnaire géographique, hiſtorique & politique des Gaules & de la France* eſt ſurtout généralement eſtimé ; il a ſu y réunir aux anciennes Traditions des détails curieux & utiles qui n'appartiennent qu'à lui ſeul. *Le* petit *Géographe manuel* eſt entre les mains de tout le monde qui applaudit à ſon exactitude & à ſa commodité.

Fin du premier Volume.

LISTE

DES ÉCRIVAINS

DONT ON A PARLÉ DANS CE VOLUME.

☞ On a marqué d'une * ceux qu'on a cru vivans.

A.

B.

D.

DESLANDES

Fin de la Table.

ERRATA.

Page 33, Article d'*Argens*, mort à Berlin, *lisez* mort en Provence.

P. 124, Article *le Blanc*, n'a plus reparue, *lis.* n'a plus reparu.

P. 166, Article *Bourzeis*. [*Amable*] lis. *Amable de.*

P. 250, Article *Chaulieu*, lui fournissoit sans effort. Ces tournures, &c. *lis.* lui fournissoit sans effort ces tournures, &c.

P. 302, Art. *Corneille*, *invenias*, lis. *invenies.*

P. 309, Art. *Coste*, mort depuis quelques années à Londres, *lis.* mort à Paris en 1647.

P. 334, ligne 4, pour, *lis.* parmi.

P. 392, Art. *Didier*, *Limogon*, lis. *Limojon.*

P. 401, Art. *Dorat*, ses Traductions, *lis.* ses Fables.

